PC
2
R35
v. 1
1925
WARE

Nos 3-4 JUILLET-DÉCEMBRE 1925

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*.

TOME I

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1925
Tous droits réservés.

SOMMAIRE

Pages.

J. Jud, Problèmes de géographie linguistique romane :
I. Introduction : Problèmes lexicologiques de l'hispano-roman. 181-191
II. *Éteindre* dans les langues romanes 192-236
V. Bertoldi, Una voce moritura : Ricerche sulla vitalità di *corylus* (> **colurus*) 237-261
J. Vendryes, Celtique et roman 262-277
G. Rohlfs, Der Stand der Mundartenforschung in Unteritalien (bis zum Jahre 1923) 278-323
P. Barbier, Franç. pigeon ; franç. dial. vigeon (et vingeon), digeon, gingeon, noms de canards 324-328
A. Alonso, Crónica de los estudios de Filología española (1919-1924) (*Continuación*) 329-347
Ch. Bruneau, Les parlers lorrains anciens et modernes : Bibliographie critique (1908-1924) 348-413
C. Battisti, Rassegna critica degli studi dialettologici ladino-altoatesini dal 1919 al 1924 414-439
A. Terracher, Autour de l'*Atlas lingüistic de Catalunya* 440-467

Les prochains numéros contiendront :

A. Alonso, Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) (*Conclusión*).
C. Battisti, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano (1919-1924).
G. Bottiglioni, Studi Sardi ; — Studi Corsi.
J. Brüch, Die bisherige Forschung über die germanischen Einflüsse auf die romanischen Sprachen.
Ch. Bruneau, Les parlers champenois anciens et modernes jusqu'à 1925 (Bibliographie critique).
F. Brunot, Anciens essais de délimitation des langues en France.
P. Fouché, Chronique philologique des parlers provençaux anciens et modernes (1913-1924).
A. Griera, Les problèmes linguistiques du domaine catalan.
A. W. de Groot, Le latin vulgaire (chronique bibliographique).
K. Jaberg, Über die Glaubwürdigkeit dialektologischer Materialsammlungen. — Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen.
J. Jud, Problèmes de géographie linguistique romane : 1) *s'éveiller* ; 2) *clou* ; 3) *flairer*.
R. Menéndez Pidal, Origen del español antes de 1050.
C. Pult, Le rhétique occidental (chronique rétrospective).
G. Rohlfs, La terminologia pastorale dei Greci di Bova (Calabria).
A. Schiaffini, Alle origini della lingua letteraria italiana.
A. Steiger, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva hasta 1925).
A. Terracher, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux IXe-XIe siècles, à propos de imperium > *empire*.
B. Terracini, I problemi della dialettologia pedemontana.

Publications de la Société de Linguistique Romane

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 500 pages (avec cartes), et une *Bibliographie*.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être *dactylographiés* (ou *très lisiblement écrits*) et adressés à M. A. Terracher, Recteur de l'Académie, 2, rue Crébillon, Dijon (Côte-d'Or).

Les *Membres de la Société* reçoivent la *Revue* et la *Bibliographie* moyennant une cotisation annuelle de 50 francs (français). Les adhésions sont reçues par M. O. Bloch, 79, Avenue de Breteuil, Paris, XVe, à qui les membres de la Société sont priés de faire parvenir le montant de leur cotisation *avant le 31 juillet* de chaque année (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, no 759.08, Paris, Ier arrt).

Pour les personnes et les établissements *ne faisant pas partie de la Société*, le prix de l'abonnement à la *Revue* est de 45 fr., le prix de la *Bibliographie* de 25 fr. (s'adresser à la Librairie H. Champion, 5, quai Malaquais, Paris, VIe).

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*.

TOME I

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1925
Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS ..... I-X

A. ALONSO (*Madrid*) : Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) 171-180

P. BARBIER (*Leeds*) : Franç. PIGEON ; franç. dial. VIGEON (et VINGEON), DIGEON, GINGEON, noms de canards ..... et 329-347, 324-328

C. BATTISTI (*Firenze*) : Rassegna critica degli studi dialettologici ladino-altoatesini dal 1919 al 1924 (*avec 1 carte*) 414-439

V. BERTOLDI (*Bolzano*) : Una voce moritura : Ricerche sulla vitalità di *corylus* (> **colurus*) (*avec 3 cartes et 1 planche*) 237-261

CH. BRUNEAU (*Nancy*) : Les parlers lorrains anciens et modernes : Bibliographie critique (1908-1924) (*avec 1 carte*) 348-413

A. GRIERA (*Barcelona*) : Le domaine catalan (compte rendu rétrospectif jusqu'en 1924) (*avec 1 carte*) 35-113

I. IORDAN (*Iaşi*) : Un catéchisme étymologique 162-170

K. JABERG (*Bern*) und J. JUD (*Zürich*) : Der Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz und die Bezeichnungsgeschichte des Begriffs « anfangen » (*avec 2 cartes*) 114-145

J. JUD (*Zürich*) : Problèmes de géographie linguistique romane : I. Introduction : Problèmes lexicologiques de l'hispano-roman 181-191

II. *Éteindre* dans les langues romanes (*avec 3 cartes*) 192-236

A. MEILLET (*Paris*) : Les langues romanes et les tendances des langues indo-européennes 1-8

W. MEYER-LÜBKE (*Bonn*) : Die romanische Sprachwissenschaft der letzten zwölf Jahre 9-34

G. ROHLFS (*Berlin*) : Der Stand der Mundartenforschung in Unteritalien (bis zum Jahre 1923) (*avec 1 carte*) 278-323

A. ROSETTI (*Paris*) : Chronique roumaine (1914-1923) 146-161

A. TERRACHER (*Strasbourg*) : Autour de l'*Atlas lingüístic de Catalunya* (*avec 1 carte*) 440-467

J. VENDRYES (*Paris*) : Celtique et roman 262-277

PROBLÈMES
DE
GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE ROMANE

I. — Introduction :
Problèmes lexicologiques de l'hispano-roman [1].

Si l'on aborde l'étude pratique de l'espagnol ou du portugais en prenant comme point de départ l'italien ou le français, on est frappé des divergences lexicales qui existent entre l'ibéro-roman d'un côté et l'italien-français de l'autre. Qu'on en juge par quelques exemples choisis parmi des douzaines :

Italien	Français	Espagnol
cugino	cousin	primo
fratello	frère	hermano
nipote	neveu	sobrino
state	été	verano
sera	soir	tarde
mattino	matin	mañana
padella	la poêle	sartén
letto	le lit	cama
uccello	oiseau	ave, pájaro
il cane	chien	perro
prugna	prune	ciruela
burro	beurre	manteca
pezzo	pièce	pedazo
grigio	gris	pardo
caldo	chaud	caliente
troppo	trop	demasiado
prendere	prendre	tomar

1. Conférence (accompagnée de projections de cartes) donnée le 24 octobre 1923 au Centro de Estudios Históricos de Madrid.

Italien	Français	Espagnol
volere	vouloir	querer
pregare	prier	rezar
domandare	demander	preguntar
cercare	chercher	buscar
arrivare	arriver	llegar
parlare	parler	hablar
mangiare	manger	comer

Encore cette liste est-elle bien loin d'être complète.

Comment expliquer cette divergence profonde dans le vocabulaire, puisqu'on prétend que le même fonds lexical latin fut transmis aux langues romanes ? Voilà certes l'un des problèmes qui touchent à la formation même du lexique de l'hispano-latin, base si mal connue de l'espagnol, du portugais et du catalan.

Je n'entends pas passer ici en revue certaines concordances lexicales entre l'ibéro-roman d'un côté, et le provençal du Languedoc et de la Gascogne de l'autre. Ce problème fut soulevé par M. Bourciez dans un article du *Bulletin hispanique* (III, p. 159 ss.) il y a vingt ans : la liste des mots du type de l'esp. *dejar*, provençal *deissar* pourrait être facilement allongée aujourd'hui. Je ne parle pas non plus de l'accord curieux qui existe entre les lexiques de l'italien méridional, du sarde, du catalan, de l'espagnol et du portugais. Il y a là un gros problème qu'ont effleuré tour à tour M. Leopold Wagner, Salvioni et moi-même. M. Griera vient de consacrer à cette question un article important [1] que j'ai lu avec un intérêt d'autant plus passionné que le contraste entre le lexique méditerranéen et le lexique continental de la Romania fut le point de départ d'un long mémoire qui resta inachevé. Qu'il me soit permis cependant d'en extraire un chapitre qui montrera, je l'espère du moins, le chemin par lequel on pourrait arriver à voir plus clair dans la formation et la constitution des traits particuliers qui caractérisaient à la fin de l'Empire romain le lexique latin employé dans l'Hispania. Quelques exemples bien choisis peuvent nous renseigner sur les origines lointaines de certaines divergences entre le lexique italo-gallo-latin et le lexique ibéro-latin.

Si l'on établissait une carte des termes en usage dans la Roma-

1. *Butlleti de dial. catalana*, X, 34-53.

nia pour rendre le verbe français « s'éveiller », on aurait les données que voici :

Roumain-italien-rhétique-sarde : de-excitare ; type italien *destare*.

Catalan-espagnol-portugais : *despertar*.

Je laisse de côté l'état lexicologique de la France pour l'examiner tout à l'heure.

Il est clair que cette répartition de de-excitare et de *despertar* doit remonter au latin vulgaire : cela résulte du fait que deux des langues les plus conservatrices de la Romania, le roumain qui fut détaché de Rome au cours du ve siècle et le sarde, très archaïque de son côté, se servent du terme de-excitare ; d'autre part, le type *despertar* doit remonter à l'ibéro-latin du ve siècle après Jésus-Christ, puisqu'il est unique dans le vaste domaine portugais-espagnol-catalan dès le moyen âge. On est donc fondé à se demander comment ou dans quelles conditions est né le contraste lexical entre l'Ouest et l'Est de la Romania, dans ce latin vulgaire qu'on se représente volontiers comme un idiome unifié et uniforme d'un bout à l'autre de l'*orbis latinus*.

Le problème dont je viens d'esquisser les données pourrait trouver la solution suivante. Pour rendre le verbe réfléchi « s'éveiller » dans la phrase : *Après un sommeil de sept heures il s'éveilla*, le latin classique emploie deux verbes : le verbe déponent expergiscor, experrectus sum, expergisci et, en outre, mais plus rarement, evigilare, où le préfixe e- est privatif ; evigilare, c'est « sortir d'un état de sommeil pour passer à celui d'un homme *vigilans* ».

Pour « éveiller », employé comme verbe actif dans une phrase telle que : *Éveille-moi à six heures*, le latin classique faisait usage des verbes suivants : excitare, expergefacere, expergere, suscitare (*aliquem*).

Commençons par examiner la forme du verbe déponent expergiscor, experrectus sum, expergisci.

Expergiscor, verbe inchoatif et déponent, se rattache à expergere, qui, à son tour, est un composé du verbe simple pergere, qui, lui aussi, est un verbe composé de regere (< perregere). Le participe passé des verbes composés avec regere se termine en -rectus.

Donc : pórrigo, mais porréxi, porréctu, porrígere.

Érigo, mais eréxi, eréctu, erígere.
Pérgo, mais perréxi, perréctu, pérgere.
Súrgo, mais surréxi, surréctu, súrgere.

Cette variabilité de l'accent, portant tantôt sur le préfixe (érigo), tantôt sur le radical (eréxi), ne s'est pas maintenue, pas même dans le latin parlé. On généralisa dans toutes les formes du verbe l'accent placé sur le préfixe : pórrigo a formé un passé avec l'accent sur le radical (pórxi), un participe pórctum, un infinitif pórgere, qui sont en effet attestés dans le latin vulgaire ; et c'est de ce verbe pórgere qu'il faut dériver l'italien *porgo, porsi, porto, pórgere* ; de même, du verbe à accent variable érigo, eréxi, eréctu, erígere est sorti le verbe à accent stable sur le radical érgo, érxi, érctu, érgere. De là dérivent l'it. *ergo, ersi, erto, èrgere,* l'ancien provençal *dérzer* ; et l'espagnol *ierto* remonte à son tour à érctu et non pas à eréctu. De même, le verbe surrigere est simplifié en latin vulgaire en súrgo, súrxi, súrctum, súrgere, auquel remontent l'italien *sórgo, sórsi, sórto, sórgere,* l'ancien français *sórs, sors, sort, sórdre,* l'ancien provençal *sórc, sórs, sórzer.*

Pour le verbe expergiscor, experrectus sum, expergisci, le latin vulgaire nous a transmis les formes expérxi, expérctu, expérgere ; donc le verbe déponent eut au passé défini expérctus sum, au lieu de la forme classique experréctus sum. Or le latin n'a jamais toléré le groupe de trois consonnes rct : forctis a abouti à fortis, torctu a abouti à tortu ; — experctu devait donner nécessairement expertu, et c'est à cet expertu, et non pas à experrectu, qu'on ramène avec raison le catalan *despertar,* l'espagnol-portugais *despertar.* Or, c'est à l'étape expertus qu'un accident se produit, qui aura des conséquences lointaines.

Le participe passé expertus d'expergiscor est en même temps le participe passé d'experior, expertus sum. La collision des deux verbes expergiscor et experior, qui ont fini par ne plus former qu'un seul experiri « essayer » et « éveiller », fut le véritable point de départ d'une réorganisation lexicale dont nous allons examiner les diverses phases conservées dans les langues romanes.

Dans n'importe quel grand malheur il survient presque toujours un *tertius gaudens* qui se précipite pour en retirer son profit : lorsqu'un être s'en va, il y a toujours des héritiers qui se présentent pour recueillir la succession. Voyons ce qui s'est produit en italien. Le verbe expergiscor qui avait fini par aboutir à

experiri, grâce au participe passé expertus dont le double sens entraînait l'infinitif expergisci vers experiri, n'a pas tardé à succomber ; l'héritage échut en partie à exvigilare (italien *svegliarsi*), mais aussi à de-excitare. Ce dernier verbe, nous venons de le voir, était en latin classique un verbe transitif : excitare (*aliquem*). Mais, en latin, le passage des verbes actifs à la catégorie des verbes réfléchis, puis des verbes intransitifs, et *vice versa*, fut un des phénomènes les plus fréquents. Ainsi le verbe actif gustare aliquid « manger quelque chose » s'emploie comme verbe réfléchi dans la *Peregrinatio Aetheriae Silviae* sous la forme sibi gustare « déjeuner », ancien français « soi desjeüner », et *vice versa* le verbe intransitif crescere s'emploiera aussi comme verbe transitif : « accroître quelque chose » (cf. anc. prov. *creisser*). De même de-excitare aliquem, employé avec le pronom réfléchi se, veut dire : « être dans l'état d'un homme qui s'éveille par lui-même ». Ce furent les deux verbes se evigilare et se excitare qui se partagèrent l'Italie. Se excitare est le verbe qui triompha dans les parlers rhétiques, dans une grande partie de l'Italie septentrionale, dans le sarde, dans le napolitain, dans les Pouilles et dans le roumain, tandis que *svegliarsi* (< se exvigilare) s'est établi solidement dans le romain, dans une partie des Abruzzes et en Sicile.

Il n'est guère douteux que la capitale de l'Empire, Rome, ait imposé cette solution que nous venons d'esquisser dans le conflit entre expergisci et experiri. Le remède — on pourrait l'appeler *remedium italicum* — fut accepté docilement non seulement par l'Italie, mais aussi par les provinces qui entourent la mère-patrie, donc par la Raetia, la Sardinia, la Dalmatia et la Moesia sur le Danube. Mais — et ceci est le fait capital — ce « remedium italicum » ne réussit à s'imposer, ni à la Gallia belgica, ni à l'Hispania, les deux grandes Provinces situées à la périphérie de l'« Imperium Romanum » et, par là, moins exposées à subir toutes les tyrannies de la mode et de la langue d'une grande métropole telle que Rome. Au contraire : l'ibéro-latin fit une tentative originale et hardie pour résoudre le conflit lexical, survenu par le choc des deux expertus, participes d'expergiscor et experiri. Dédaignant d'appeler au secours les verbes vigilare et excitare, on procéda en Espagne à la formation d'un verbe transitif sur le modèle des exemples typiques très anciens comme canere : cantare, utor : usare, ostendere : ostentare. Le participe expertus fut le point de départ d'un verbe

expertare qui a été employé comme verbe transitif « éveiller quelqu'un » et comme verbe réfléchi : « s'éveiller ».

Le préfixe *des-* dans le verbe *despertar* (au lieu d'*espertar*) est conforme à la tendance, très accentuée déjà dans le latin vulgaire et surtout dans l'ibéro-latin, par laquelle le préfixe et la préposition ex- furent remplacés par dis-, de- : au latin enudare, explicare, expoliare, l'ibéro-roman répond par esp. *desnudar*, *desplegar*, *despojar* ; catal. *despuillar*, *desplegà*, anc. cat. *desnuhar*. Rome a proposé comme héritiers d'expergiscor défaillant, blessé à mort, les verbes se excitare, se exvigilare. L'Hispania a répondu à la capitale de l'Empire par une fin de non-recevoir et s'est appliquée à rétablir l'ordre dans sa maison sans attendre le précepte de Rome : l'expertare-*despertar* de l'ibéro-latin est le symbole linguistique de l'autonomie de la Province qui se soustrait à la dictature du gouvernement central de Rome.

Mais comment les choses se sont-elles passées dans la Gallia qui est pour ainsi dire l'État tampon entre l'Italia et l'Hispania ? L'ancien français a conservé le verbe *s'esperir*, verbe réfléchi au sens de « s'éveiller » ; ensuite, *éveiller* (quelqu'un) comme verbe actif et *s'éveiller* comme verbe réfléchi. C'est-à-dire que les Galliae, Belgica et Lugdunensis, ont adopté une solution qui n'est ni celle de l'Espagne ni celle de l'Italie : elles ont accepté sans broncher experire avec le sens d' « éveiller », autrement dit un vulgarisme qui devait déplaire fort à quiconque se piquait de parler la langue choisie des classes cultivées.

Le Midi de la France oscille — et ceci s'explique très bien par sa situation — entre la solution romaine-ibéro-latine et celle du Nord de la France. En effet, l'ancien provençal a l'air d'un voyageur qui ne s'est pas encore décidé à faire le choix des plats dans le menu que l'hôtesse lui a présenté pour son dîner. L'ancien provençal offre l'état lexical que voici : solution romaine : *dessidar*, *dessedar* et *residar* « éveiller » de excitare, employé comme verbe actif et verbe réfléchi ; solution ibéro-latine : *despertar* et *despertir* « éveiller quelqu'un » ; solution gallo-latine : *esperir*, *espereisser*, *despereisser*.

Les linguistes géographes seraient bien heureux de savoir exactement la répartition territoriale de ces trois séries de formes dans les textes de l'ancien provençal ; mais les textes cités par Raynouard et par Levy ne nous permettent de localiser exactement ni *dessidar*, ni *despertar*, ni *esperir*. Force nous est donc de nous adresser aux

patois modernes. Malheureusement, l'*Atlas linguistique de la France* n'ayant pas de carte « s'éveiller », nous avons été obligé de recourir aux matériaux tirés des glossaires régionaux du Midi et du *Trésor* de Mistral. La carte dressée à l'aide de ces matériaux nous offre une image approchée des zones actuelles des trois types, et nous révèle le fait capital que le type *déchuda*, particulier à la Gascogne, et le type *despertar*, propre au Haut-Languedoc, sont en train de s'effacer devant *se revilha*, *s'esvilha*, ou, en d'autres termes, que le Midi de la France est sur le point de s'unifier pour qu'arrive à s'établir l'hégémonie d'un seul type lexicologique, « se réveiller », aux dépens des anciens types lexicologiques du vieux provençal où, à côté de *se (r)evelhar*, les verbes *despertar*, *esperir*, *dessidar* semblent avoir joui d'une forte vitalité.

Quelle leçon faut-il tirer de l'histoire d'expergiscor que nous venons d'esquisser ?

Dès la fin de l'antiquité, le latin parlé, lorsque sa structure subit des crises, réagit d'une façon différente selon les provinces. L'Italie obéit souvent à un autre mot d'ordre que l'Espagne ou la Gaule ; l'Hispania, province excentrique, est souvent rebelle aux réformes préconisées par Rome. L'Hispania est un monde à part, tantôt conservateur d'un patrimoine lexical latin qui s'effondre partout ailleurs dans la Romania, tantôt novateur hardi, lorsque la capitale lointaine, qui est Rome, est trop lente à rétablir l'ordre au milieu du désarroi linguistique qui se produit à la suite des changements phonétiques travaillant le latin parlé.

Retraçons encore très brièvement l'histoire d'un autre terme qui présente des analogies curieuses avec celle du verbe expergisci [1]. Pour rendre l'idée d' « éteindre le feu, éteindre la flamme », en esp. *apagar*, la Romania offre *grosso modo* trois types (nous laissons pour le moment la France de côté) :

a) exstinguere (Roumanie, petit territoire en Italie) ;
b) *stutare* (Italie, Rhétie, Sardaigne) ;
c) *apagar* (Portugal, Espagne, Catalogne).

Seul le verbe exstinguere est du latin classique. *Stutare* et *apagar* reflètent un latin tutare, pacare, qui, au sens d' « éteindre », ne nous sont pas attestés chez les auteurs latins. Exstinguere est de tradition latine ; *stutare* et *apagar* semblent être des innovations lexicales.

1. V. ci-dessous l'étude détaillée sur ÉTEINDRE DANS LES LANGUES ROMANES.

Les zones de *stutare* (couvrant une bonne partie de l'Italie, la Rhétie et la Sardaigne) et d'*apagar* (couvrant les domaines portugais, espagnol et catalan) offrent une ressemblance frappante avec celles de deexcitare d'un côté, de *despertar* de l'autre. En effet, entre le bloc italo-rhétique *stutare* et le bloc hispano-latin *apagar*, la Gallia est encore une fois le trait d'union, car elle offre les types suivants : Exstinguere : *estenher*, *destenher*, *éteindre*, *déteindre* ; — tutare : *tuer* (la flamme), a. prov. *estudar* ; *apagar* dans le catalan du Roussillon (comparer la coexistence sur le sol gallo-latin d'*esperir*, *dessedar*, *despertar*). Il ne semble pas douteux que les zones actuelles de *stutare* de l'Italie, de la Sardaigne et de la Rhétie, et d'*apagar* de l'ibéro-roman ne doivent remonter au latin vulgaire de la fin de l'Empire : tutare (*candelas*) est attesté pour la France dès le VIIIe siècle ; *stutare* fait partie du lexique des parlers conservateurs de la Rhétie, de l'Italie méridionale et de la Sardaigne ; *apagar* enfin ne saurait être moderne, vu que toute la péninsule ibérique ne connaît guère d'autre verbe pour exprimer l'idée de « s'éteindre ». Le verbe latin exstinguere a donc cédé une partie de ses anciennes positions à deux concurrents : tutare et pacare. L'avènement de ces deux verbes (tutare et pacare) doit être attribué sans doute à une même cause : la défaillance du terme latin exstinguere. A la suite de l'amuïssement de l'*u* après la vélaire *g*, exstinguere aboutit régulièrement en lat. vulg. à extingere comme battuere à battere, comme coquere à cocere. Exstinguere produit donc une forme extingere, qui a l'air d'être un composé du verbe simple tingere qui cependant offre un tout autre sens, car tingere veut dire « mouiller, colorer, tremper » et même « baptiser » dans la langue religieuse de l'Église chrétienne du IIIe au Ve siècle. Un verbe exstingere « éteindre » réclame un verbe tingere, comme exanimare, exarmare, exaugurare, exclaudere, excommunicare, exfibulare, exaperire, exaudire répondent aux verbes simples animare, armare, augurare, claudere, communicare, fibulare, aperire, audire. Sans vouloir retracer les étapes curieuses et bien singulières par lesquelles est passé le verbe exstinguere, devenu estingere, j'aurais bien envie de passer en revue les curieuses tentatives faites pour remettre à flot le navire échoué du verbe exstinguere. Je compte exposer ce problème avec tous les détails nécessaires dans un article [1] qui

1. V. ci-dessous p. 192 et suiv.

démontrera, je l'espère du moins, ceci : les deux verbes nouveaux tutare et pacare (*stutare* et *apagar*), héritiers d'exstinguere, sont liés par une étroite solidarité chronologique, car tous deux sont les successeurs contemporains d'un exstinguere défaillant et malade, tous deux partent de la *même image sémantique fondamentale* ; ils sont solidaires non seulement par un lien chronologique, mais aussi par un lien sémantique : tutare et pacare (famem, sitim) synonymes d'exstinguere (famem, sitim). Mais la solution « romaine » qui avait choisi tutare à la place d'exstinguere était arrivée trop tard pour s'imposer à l'Espagne qui avait déjà rétabli pour son compte la situation embrouillée. Tutare et *apagar* sont pour ainsi dire deux empereurs rivaux, proclamés l'un par les troupes prétoriennes à Rome, l'autre par les légions de l'Hispania, et ces deux rivaux se sont partagé ensuite leur zone d'influence. Dans l'Empire romain le Provincial est de plus en plus conscient de ses forces ; reconnu comme « civis romanus » par l'empereur Caracalla, il participe activement à la marche des affaires politiques de l'Empire ; la Province qui fournit un contingent de plus en plus nombreux aux légions romaines, disséminées le long du *limes Imperii*, n'adopte plus servilement, comme au temps d'Auguste et de Tibère, l'ordre de la capitale, mais se réserve de le discuter et de le contrôler à son tour. Cette attitude nouvelle indigne les sénateurs de Rome dont l'un, à en croire Tacite, se serait écrié un jour dans une séance de la vénérable assemblée : « Où sont les temps d'autrefois, quand les Provinciaux tremblaient à l'approche d'un envoyé du peuple romain ? Ce sont maintenant les proconsuls du Sénat romain et les légats de l'Empereur qui s'effrayent devant les critiques des assemblées provinciales » ! Cette « nova provincialis superbia » se révèle précisément dans la langue. Aussi longtemps que la bourgeoisie romaine et italique, qui détient le pouvoir central de la République et de l'Empire, jouit d'une autorité incontestée dans la Province, la langue latine de la Province se plie à la discipline du « sermo urbanus » de la capitale ; mais dès l'instant où les légions recrutées dans l'Hispania, dans la Raetia, dans la Germania sont appelées indistinctement pour protéger les frontières de l'Italie, dès l'instant où les Columella, les Martialis, les Lucanus, les Quintilianus, les Orosius, issus de l'Espagne, sont considérés comme de grands poètes et historiens des lettres romaines, la langue latine de la Province ne reconnaît plus sans réserve la suprématie de l'Ita-

lie, comme les États-Unis parlant anglais ne sont nullement disposés à admettre sans réserve la suprématie linguistique de leur ancienne mère-patrie, l'Angleterre, ou comme le Canada français se soustrait à son tour à l'influence directrice de la langue de Paris. L'espagnol, le portugais et le catalan *despertar*, *apagar* sont des chefs symbolisant l'autonomie linguistique de la Provincia Hispania en face de l'Italia. Ces chefs ne sont pas isolés, mais entourés d'une suite nombreuse qui mériterait d'être étudiée de plus près : lorsque le latin hiems « hiver », pour des raisons multiples, céda sa place à la formation (tempus) hibernum d'où sont sortis fr. *hiver*, esp. *invierno*, cat. *hivern*, la Gallia Narbonensis et la Catalogne procédèrent aussi à la refonte du terme désignant la saison opposée à l'hiver, c'est-à-dire l'été : l'Italie, la Roumanie, la France du Nord restèrent, il est vrai, fidèles à aestatem, mais le (tempus) hibernum réclamant logiquement un (tempus) aestivum, ce fut ce (tempus) aestivum qui triompha dans le catalan *estiu*, esp. *estio*, dans le prov. *estiu*. Une partie de l'Hispania alla plus loin encore en créant un (tempus) veranum qui est à la base de *verano*, ptg. *verão*. Ou encore un autre exemple : le verbe latin oscitare « bâiller, ouvrir la bouche » est un dérivé du substantif os « bouche » ; la mort du chef de famille os « bouche » remplacé par bucca « bouche » entraîne la ruine de son fils oscitare « ouvrir la bouche », qui, dans une grande partie de la Romania, fut remplacé par bataculare, dérivé de batare, « ouvrir la bouche ». Le fr. *bâiller*, l'it. *batacchiare*, le catalan *badalha* continuent ce verbe bataculare, mais l'hispano-latin ne se résigne pas à admettre la solution gallo-italienne : il semble calquer sur oscitare, dérivé de os « bouche », un verbe dérivé de boca : astur. *bocexar*, portg. *bocejar*, tandis que l'esp. *bostezar* avec *-st-* reste, il est vrai, encore inexpliqué.

Le latin falcula désignant la « serpe » se continue dans les langues romanes sous trois formes : *fiacola* dans des patois italiens, *farcla* en rhéto-roman, *halhe* en gascon. Pourquoi ces formes divergentes ? Le substantif falcula subit en latin la dissimilation des deux -l- et aboutit à facula, forme bien attestée chez deux auteurs rustiques : Columelle et Caton. Ce mot falcula dissimilé en facula, désignant la « serpe » et la « faucille », tombe ainsi dans les bras d'un autre facula, dérivé de fax, avec le sens de « torche ». Or voici ce qui s'est produit en Italie : on refit la forme facula « serpe » sur le subst. falx, et ce falcula, greffé à nouveau sur le

vieux tronc de falx, aboutit par métathèse à flacula : de là l'it. dialectal *fiacola* ; ou bien, par dissimilation, falcula devient farcla : de là le rhétique *farcla*. En France, on procède à une nouvelle formation : falcicula qui devient *faucille*. En Gascogne la forme facula a survécu sous la forme *halhe*. Ce mot *halhe* n'offre plus le sens de « faucille », mais celui de « crête du coq », c'est-à-dire que la demi-lune toute rouge, dentelée, du coq fut comparée à la « lame dentelée de la faucille » ou à la « lame recourbée de la serpe ». De même l'esp., comme le gasc., n'a pas abandonné entièrement le facula au sens de « serpe », attesté précisément dans les traités d'agriculture de Columelle, *Hispanus*. L'espagnol *ahajar* « froisser, briser, rompre », c'est au fond « couper le bois avec la serpe », facula, que le vigneron utilisait pour élaguer les branches inutiles de la vigne ou d'un arbre [1].

Dans tous les exemples que je viens de citer, l'Hispania agit pour son propre compte comme une bonne ménagère qui gouverne sa maison sans demander au préalable à sa grand'mère un avis sur ce qu'il faut faire. Toute bonne mère de famille sait apprécier la haute valeur d'une tradition saine et auguste qui résume les expériences recueillies par les ancêtres ; mais elle doit aussi savoir appliquer les réformes nécessaires là où c'est indispensable. En effet, à côté des réformes lexicales dont je viens de parler, l'Hispania maintient une tradition lexicale très conservatrice. On n'a qu'à parcourir la liste des mots latins caractéristiques de l'espagnol et du portugais, dressée par M. Bourciez dans la seconde édition de ses *Éléments de linguistique romane*, pour se rendre compte à quel point le fonds latin s'est conservé souvent plus pur à la périphérie que dans l'ancien centre de l'Empire romain. Je n'ai pas l'intention de faire défiler ici une liste d'exemples du type de *comer*, *medir*, *miedo*, en regard de manducare (*manger*), mensurare (*mesurer*), pavore (*peur*). Ma série, basée sur les matériaux que j'ai recueillis, serait bien plus longue que celle de M. Bourciez, à laquelle il conviendrait d'apporter des modifications et des atténuations importantes. Je m'estime satisfait, si je suis arrivé à démontrer que la vieille hypothèse qui admet l'existence d'un lexique unifié dans l'*orbis latinus* ne résiste

1. M. G. Rohlfs, *Arch. rom.*, VI, 295, est porté à dériver le sicil. *ciaccari* « fendre », cal. *jaccare* « fendre » de *faculare, verbe tiré de facula « torche » : faculare, ce serait « couper des torches dans le bois résineux ».

pas à un examen sérieux : la linguistique de demain rejettera cette hypothèse de l'unité lexicale du latin vulgaire, qui ne s'accorde ni avec l'histoire, ni même avec tout ce que nous observons dans les langues des grands États modernes. C'est surtout l'étude attentive du lexique latin survivant dans l'ancienne Hispania qui nous amènera à mieux connaître l'époque encore obscure où les langues romanes se sont élaborées ; car ce sont les langues romanes dont nous avons constaté les premiers symptômes de vie dans l'avènement de verbes tels qu'*apagar*, ou *espertar*, qui sont bien le symbole de l'autonomie croissante de la Province. L'entrée de la Province dans la vie publique de l'Empire se traduit extérieurement par l'avènement de l'empereur Galba, proclamé non pas à Rome, mais par les légions d'Espagne. L'historien espagnol Orosius, en nous peignant la résistance héroïque de Numantia qui n'avait pas cédé aux efforts des armées romaines pendant dix ans, prend ouvertement parti non pas pour les conquérants, mais pour ceux qui avaient défendu leur liberté contre l'envahisseur romain. Le renouveau du sentiment national dans la Province, qui se révèle sous la plume d'un historien tel qu'Orosius, doit nécessairement se répercuter dans l'indépendance linguistique de plus en plus accentuée de l'Hispania excentrique par rapport à Rome et à l'Italie. La « provincialis superbia » dont se plaignait le sénateur conservateur du temps de Tacite, nous l'avons vue à l'œuvre, lorsque l'Hispania se résout à surmonter des crises linguistiques par ses propres forces. Lorsqu'on aura étudié l'histoire linguistique du latin provincial à la lumière de ces manifestations qui affirment la revanche de la province romaine sur la capitale, on réussira à mieux comprendre la genèse des langues romanes.

II. — Éteindre dans les langues romanes (avec trois cartes).

Introduction, p. 193. — I. La notion d' « éteindre », p. 195. — II. *Exstinguere* latin, p. 199. — III. Survivance d'*exstinguere* « éteindre » dans les langues romanes, p. 203. — IV. *Exsting(u)ere* « éteindre », *desting(u)ere* « éteindre » en collision avec *exstingere-destingere* « déteindre » dans les langues romanes, p. 209. — V. (*Ex*)*tutare* dans les langues romanes, p. 213. — VI. *Apagar* dans l'ibéro-roman, p. 221. — VII. *Exmortiare* de l'Italie et du Midi de la France, p. 223.

— VIII. *Amortar*, p. 226. — IX. *Escantir* dans le Sud-Ouest de la France, p. 229. — IX. Conclusions, p. 233.

INTRODUCTION

Les matériaux utilisés dans ce travail ont été puisés aux sources suivantes :

a) *Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (*AIS*) : sur l'organisation et l'état de l'enquête, v. cette *Revue*, I, pp. 114-118 ;

b) *Atlas linguistique de la Corse*, par J. Gilliéron et E. Edmont, c. éteindre (602), éteignez la lumière (603) ;

c) *Glossaire des patois de la Suisse romande* et *Dizionari retorumauntsch* (matériaux inédits, mis à ma disposition par MM. Gauchat et Pult) ;

d) *Atlas lingüistic de Catalunya* (*ALC*), par A. Griera, c. apagar ;

e) *Atlas linguistique de la France* (*ALF*), *Supplément*, *s. v.* éteindre ;

f) *Enquête supplémentaire*, établie avec l'aide de mon ami M. Terracher, dans une cinquantaine de parlers de la *France méridionale* ;

g) Relevés faits par M. Jaberg sur une quarantaine de points répartis dans le Piémont, la Lombardie, les Grisons et la Suisse romande ; j'ai fait personnellement une vingtaine d'autres relevés dans les domaines lombard et rhéto-roman ;

h) Enquête complémentaire dans les Grisons, due aux soins de M. R. Vieli ;

i) Fichier personnel, établi à la suite d'un dépouillement des dictionnaires et recueils de mots patois.

La première carte (spengere en Italie) est dressée uniquement d'après l'enquête de l'*AIS*. La deuxième carte ajoute aux données de la première la carte apagar de l'*Atlas de la Catalogne* ; comme l'*ALF* n'a pas de carte « éteindre », j'ai essayé de déterminer les aires des termes français et provençaux à l'aide des données fournies par les sources *c*), *e*), *f*), *i*) indiquées ci-dessus. La troisième carte comprend la Suisse romande et permet d'examiner de plus près la répartition des aires sur la base des matériaux du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. P = Point, endroit, commune.

La carte « spengere *la fiamma* » de l'*Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (voyez carte I) (*AIS*)[1] nous révèle l'existence d'un certain nombre de types lexicologiques dont il convient

1. Notre questionnaire comprenait, pour le but que nous nous étions proposé, les questions suivantes : spengere *la fiamma* ; *il fuoco è* spento.

de déterminer les conditions géographiques, les rapports mutuels et l'échelonnement historique :

1) STUTARE (variantes : *stutari*, *studar*, *stuar*, *destu(d)ar*, etc.) couvre la périphérie de la péninsule : les Grisons, le territoire du ladin central, le Frioul, une grande partie de la Vénétie, l'Istrie ; (sous la forme gallo-romane *tüar*) la région provençale des Alpes piémontaises ; au centre : une zone restreinte des Marches ; au sud, le Midi de l'Italie (y compris la Sicile), à l'exception de quelques îlots [1] dont nous parlerons plus loin ;

2) SMORZARE domine en Lombardie, dans le Trentin « lombard », la Vénétie occidentale, l'Émilie, — ensuite dans le sud de la Romagne et les Marches ; par la vallée du Tibre, le type smorzare s'avance jusqu'à Rome ;

3) SPENGERE caractérise la Toscane et appartient au vocabulaire de la langue littéraire ; il s'appuie au Midi sur *stengere* de l'Ombrie méridionale et du Latium septentrional ;

4) SMORTAR, AMORTAR apparaît dans le Piémont oriental (entre le piém. *destissè* et le lomb. *smorsà*), dans la Ligurie, dans la Romagne, et isolément ailleurs ;

5) types isolés surgissant aux lisières de deux zones compactes : far morir (Tessin, Valteline) [entre *smorzar* lombard et *stüdar*, *stizzar* Grisons] ; (a)remorir (Latium méridional) [entre *stutare* du Midi et *spengere-stengere* de la Toscane et de l'Ombrie] ; mazzare (P. 143, 145 (Piémont) [2] [entre le piém. *destissè* et le prov. *tüar*], à Romano (P. 106), (Vénétie) [entre bellunes. *stuzà*, *studà* et lomb. *smorsà*] ; destissè (piémontais) [entre *tüar* (type français) et *smortar*, *smorsar* de la Lombardie] ; tüpir (provençal du Queyras) [3],

1. Nous laissons ici de côté les réponses données par les sujets de deux villages grecs, Ghorio di Roghudi *AIS*, P. 459 (Calabre) et Corigliano *AIS*, P. 473 (Pouille), et du village albanais de Spezzano *AIS*, P. 466 (Calabre).

2. Confirmé non seulement par le relevé de M. Jaberg : Pral : *amasâ* « éteindre », mais aussi par *amāçu* « spengo » (Morosi, *Arch. glott.*, XI, 367) ; cf. encore Livigno (Bormio) *mazér* (al fōk) « spegnere » (Longa).

3. *Atupir* « éteindre » (Chabrand-Aiglun) ; Barcelonnette : *atupir* « éteindre le feu du foyer (et non pas la lampe) », « réduire au silence » (Arnaud-Morin, *s. v. lume*), Lallé : *atupir* « assoupir, calmer, endormir, s'engourdir, devenir sombre, niais » (on dit aussi quelquefois *atoupi*) (Martin), P. 889 (Basses-Alpes) *ătŭpĭr* « éteindre » *ALF*, Suppl. *s.v. éteindre* ; Mistral : *s.v. atupi*, *estupá* ; béarn. *estupá* « étouffer, éteindre » (Lespy et Raymond), gasc. *estupá* « éteindre » (*Rev. des l. rom.*, XXX, 29) et, d'après l'*Enquête supplémentaire*, aussi aux P. 674, 675, 681

attesté sur deux points provençaux du Piémont *AIS* (P. 150, 154) [1].

Déterminer l'assise géographique et l'ordre chronologique d'apparition de ces différents mots sur le sol italo-roman et rhéto-roman, interpréter les faits italo-ladins dans le cadre de la Romania, tel est le but de la présente étude. La variété lexicologique romane est-elle due au pur hasard, ou est-elle le résultat d'un accident dont les effets se répercutent longtemps dans l'espace et dans le temps ? Telles sont les questions auxquelles je tâcherai de répondre.

I. La notion d' « éteindre ».

Pour éteindre la flamme de la chandelle ou d'une lumière quelconque, le souffle de nos poumons peut suffire ; mais pour dominer le feu des bûches ou du charbon dans le foyer ou la cheminée, on recourt à d'autres moyens : on se borne à laisser mourir lentement le feu faute de combustibles, ou on l'étouffe en retirant avec les pincettes les parties enflammées et non consumées. Au temps où l'allumette et le briquet perfectionné n'étaient pas encore d'un usage courant, on prenait soin d'abriter soigneusement le feu pendant la nuit, en couvrant la braise d'une couche de cendres [2], ce qui

de l'*ALF* et à Capbreton (Landes). Le mot se retrouve aussi plus au Nord : Yonne : *atoupe* « éteignoir », un *atoupe-ciarges* (à Puysaie), *atoupir* (le feu), *atouper* (un brasier) « éteindre, étouffer » (Jossier) ; bourb. *atouper* « couvrir », *attouper* « étouffer le feu, couvrir » ; Saône-et-Loire : *étoupi* « étoupé, éteint, bouché » (l'feu ét *étoupi*) (Fertiault) ; v. ci-dessous n. 2. Il est probable qu'il faut rattacher cette famille de mots à *tüp* « obscur » [Jaberg, *Arch. für das Stud. d. n. Sprachen*, CXXXII, 224 ; cf. encore Piverone *tup*, *Arch. glott.*, XVIII, 322, Vallanzasca *tup* (Biondelli)] : ce serait donc littéralement « obscurcir ». Mais quel est le rapport de cet *atüpir*, etc., avec logoudor. *attupare* « nascondersi » et astur. *atopecer* « obscurecer » (Rato), portug. *atupir*, *entupir* « boucher, tasser » ? Il est certain que les formes avec *-u-* (au lieu de *-ü-*) ont été rapprochées d'*étoupe* (< stuppa).

1. Confirmé dans la même région par les relevés de M. Jaberg : *stůpę* pour Sampeyre, Elva *tüpîr*, Entracque *tüpîr*, Vernante *stüpî*, Limone (= P. 154 de l'*AIS*) *tüpîr*.

2. « Couvrir le feu avec la cendre » est représenté dans les patois français par un terme particulier : Saône-et-Loire *entârer l' feu* « le couvrir de cendres afin qu'il se conserve pour rallumer le bois le lendemain » (Fertiault) ; vendôm. *enterrer* « couvrir de cendres » (Martellière) ; Centre *enterrer* le feu « le couvrir de cendres » (Jaubert) ; Perche *enterrer* (le feu) « le couvrir de cendres » (Peschot). — Dans le Morvan on *étoupit* le feu en le chargeant de cendres : *l feu ô étoupi* « le

protégeait la maison de l'incendie et en même temps empêchait l'oxygène de l'air d'aviver la flamme.

Théoriquement, le linguiste s'attendrait donc à trouver dans la langue deux moyens d'expression pour rendre l'idée d' « éteindre » :

1) un verbe *actif* avec le sens d' « étouffer le feu par un procédé

feu est couvert de cendres » (Chambure, cf. ci-dessus n. 1). — Le Haut-Maine *défiamber* « éteindre la flamme en maintenant le feu », Bas-Maine *défyābé* « éteindre la flamme » attestent-ils le même procédé ? (cf. aussi le bret. *kafuni* « couvrir le feu de cendres », *kafuner* « ustensile de cuivre ou de fer qu'on met sur le feu pour le couvrir et le conserver la nuit »). — Le Midi de la France emploie, d'après Mistral, les termes suivants : 1. *acata lou fiò* « couvrir le feu » [confirmé par l'*Enquête supplémentaire* pour les P. 729 (*cata*) et 830 (Lozère), 833 (Ardèche), 812 (Haute-Loire), 836 (Drôme), 755 (Tarn), 717 (Cantal) : cf. *ALF, Supplém., s. v.* éteindre, P. 822 (Lozère) : *kătă lŭ fyŏk*, et *ocotá* (lou fé) « couvrir le feu pour le conserver » (Béronie)] ; 2. *lou fiò s'amaga* « le feu est couvert » (littér. « se cache ») ; 3. *aclapa lou fiò* « couvrir le feu » ; 4. *clucà* « couvrir le feu », auquel Lespy et Raymond attribuent, il est vrai, le sens général d' « éteindre ». — L'*Enquête supplémentaire* a révélé l'existence d'autres termes méridionaux : *caperá*, *capelá* (< cappellu), cf. *ALF* (couvrir, couvreur), aux P. 626 (Dordogne), 650 (Gironde), 637 (Lot-et-Garonne), 760 (Haute-Garonne), 686 (Basses-Pyrénées) ; *croubi* (couvrir) aux P. 707 (Corrèze), 668 (Gers), 785, 786 (Aude), 743, 755 (Tarn), 852 (Gard), 920 (Drôme) ; *cougá* P. 696 (Basses-Pyrénées), *coulcá* (= collocare) P. 772 (Ariège) et 786 (Aude), Aran *akugá et huek* « colgar el foc amb cendra » [c'est le terme usuel en catalan et valencien : *colgar* (Labernia et Llombart)] ; *abrégea* P. 602 (Creuse), *brécho* P. 506 (Haute-Vienne), 519 (Charente), *abrécha* P. 615 (Dordogne), *bressa* 675, 681 (Landes), *aprigá* qui répondent à *abrier* « couvrir, abriter » [Loches : abrier le feu (Rougé) ; abrier le feu (Jaubert)] des patois de l'Ouest de la France ; *atapá* P. 748 (Aveyron), 805 (Puy-de-Dôme, *tapá*), 777 (Hérault, *destapá*), 756, 768 (Hérault, *tapá*), P. 873 (Bouches-du-Rhône, *atapá*) ; *tapá* P. 882 (Bouches-du-Rhône), 894, 896 (Var), 876 (Basses-Alpes), *tapouá* P. 665 (Landes), cf. Mistral *s. v. tapá*, *atapá* « couvrir, cacher » ; *plegá* P. 731 (Tarn-et-Garonne), 724 (Aveyron), *pleá* 619 (Lot), cf. Mistral *s. v. plegá* « fermer, serrer ».

L'Italie centrale connaît un verbe dérivé de velu avec le sens de « coprire il fuoco con la cenere » : bologn. *avlar al fugh*, imoles. *avulér e fógh* « velare il fuoco », Rieti *abbelà*, *rabbelà* « ricoprire con cenere, terra e simile » (Campanelli) ; Castro dei Volsci *žbęlà* « scoprire dalla cenere » (*Studi romanzi*, VII, 292), Alatri *ję abbęlę* « cuopro il fuoco con la cenere » (*Arch. glott.*, X, 168, n. 3), abruzz. *arbelá*, *arebbelá* « rammontare o coprire di cenere il fuoco » (Finamore), Campobasso *tu sbięlę* « levi la cenere », infin. *abbęlá* (*Arch. glott.*, IV, 148, 165), etc. Le procédé qui consiste à couvrir le feu est exprimé ailleurs en Italie par les verbes suivants : genov. *crōvî* (*ō* feugo) « ammucchiare cenere sul fuoco rammontato, addormentare il fuoco » (Casaccia) [cf. le frç. *couvrir* le feu] ; parmig. *quattar* (el foeugh) (*quattar* = couvrir, cacher) « coprîr le brace con piccol strato di cenere per conservarlo » (Malaspina) ; milan. *romentà*, *inromentà*, *indromentà*

quelconque » : allem. er *löscht* das Feuer ; fr. il *éteint* le feu ; lat. *exstinguit* ignem [1] ;

2) un verbe *moyen-neutre* avec le sens d'« extinction lente, automatique du feu (faute de combustible) » : all. das Feuer *erlischt* (suisse allemand : s' Für *verlöscht, got us* « geht aus ») ; fr. le feu *s'éteint* ou le feu *meurt* ; lat. *exstinguitur* ou *moritur*.

Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que plus d'une langue disposât de deux participes passés : 1) pour le résultat de l'extinction « artificielle » du feu : all. das Feuer ist *gelöscht* ; 2) pour rendre l'idée que le feu est mort, faute d'être entretenu : das Feuer ist *erloschen*. Ce double aspect de l'action « imperfective » et « perfective » se reflète sans doute dans les réponses suivantes faites à M. Scheuermeier, l'enquêteur de l'*AIS* :

	spegnere la fiamma o il fuoco	il fuoco è spento
Remüs (Grisons)	*štŭ̃dar al fœ́*	*al fœ́ ęs štŭ̃ts*
Santa Maria	*štŭ̃tsar la flǫ́ma*	*il fœ́ ęs štŭ̃ts*
Zuoz	*stütsę́r al fœ́*	*ʲl fœ́ ęs štŭ̃ts*
Reams	*štídār ǫ̃r il fí*	*il fí ę štidǫ́*
Pitasch	*štętsã̄ il fę́wk*	*il fę́wk ę štętsáws, ę štę́ts*
Ligornetto (Tessin)	*šmǫrtsã̄ la fyáma*	*al fœ̃k l ę mǫ́rt*
Germásino (Como)	*ažmǫrtsã̄ le fyáma*	*al hœ̃g l ę mǫ́rt*
Sauze (provençal, Turin)	*tüã la flámma*	*lu fũ ę mǫ́rt, tüá*

(su el foeugh), com. *ruminta* « mettere cenere sulle braci onde si conservino a nuovo bisogno » (Cherubini, Monti); bergam. *quarcià, serà* (sõ, l fõc) (*quarcià* = nascondere). Que faut-il voir dans *vudà* « coprir di cenere il fuoco » du Val Verzasca (Monti) et *budà* (l fõch) « coprire il fuoco » du Val Blenio tessinois (Demaria) ? Notre enquête de l'*AIS* fixera encore mieux — pour l'Italie centrale et méridionale — les aires de ad-velare et des termes synonymes : je laisse ici de côté ces matériaux qui dépasseraient le cadre de la note. — Le procédé de conserver le feu en le couvrant de cendres semble avoir été employé aussi dans l'antiquité : cf. *Dict. des antiquités grecques et romaines, s.v.* ignaria.

1. D'après l'*Enquête supplémentaire*, le Sud-Ouest de la France connaît pour plusieurs points deux verbes, l'un pour souffler la chandelle, l'autre pour éteindre le feu du foyer : P. 519 (Charente) : *éteindez* (le fu), *buffo* (impér. 2 sg.) (la chandelo) ; P. 615 (Dordogne) : *touo* (lou fio), *buffo* (la tsandelo) ; 729 (Ardèche) : *tuaz* (lou fioc), *buffo* (la chandello) ; 626 (Dordogne) : *estein* (lou fe), *buffo* (lo candelo) ; 619 (Lot) : *esconti* (lou fio), *bufo* (lo candelo) ; 679 (Gers) : *amourtissetz* (le ouec), *escantis* (la candelo).

Gambarare (Vénétie)	*ṣtūăre kẹa fyáma,*	*ẹl fŏgọ z è ṣtuá, mǫ́rtọ*
Baura (Ferrara)	*žmurðár la fyáma*	*al fŏg l ẹ mǫ́rt*
Cedarchis (Frioul)	*dištudă*	*il fŭk al ẹ mwărt,*

etc.,

ou, d'après les relevés de M. Jaberg :

Pral (provenç., Piémont)	*amasă*	*mŏrt, kṛpá*
Bobbio (provenç., Piémont)	*amürsĭ*	*mǫ́rt*
Entracque (Piémont)	*tüpĭr*	*mǫ́rt.*

Le participe passé du verbe actif « éteindre » (*studar, smorzar*) tend donc à s'éclipser devant un adjectif (*mort*) ou un adjectif verbal (*stüz*) [1] qui, par leur nature et leur fonction, expriment plus nettement le résultat *accompli* ou *définitif* de l'action d'éteindre : le feu est « mort » répond à l'allemand das Feuer ist *erloschen*, tandis que le feu est « éteint » répond à l'all. das Feuer ist *gelöscht*. En d'autres termes, le participe d'un verbe exprimant la notion d' « éteindre » a un caractère tantôt *imperfectif*, tantôt *perfectif* : en disant « j'ai éteint le feu » ou « le feu fut éteint », nous n'avons pas encore oublié l'acte d'étouffer le feu ; par contre, dans « le feu est mort », nous insistons sur l'*état* qui résulte de l'extinction du feu [2]. L'exposé de ces faits nous aidera plus tard à mieux saisir certains aspects de l'histoire sémantique des verbes signifiant « éteindre » dans les langues romanes.

Les verbes qui désignent l'action d'éteindre le feu élargissent facilement leur sphère sémantique dans les directions suivantes :

1) éteindre la *chaux* (en la mettant en contact avec l'eau) ; spengere la *calcina* ;

2) exstinguere *sitim, famem, aquam rivis, mammas, sucum* « sécher » ; éteindre la *soif* « calmer, apaiser la soif », les *feux*, « l'amour », le *son* « amortir le son » ; spengere la *sete*, un *suono*, un *rumore* ;

3) éteindre *quelqu'un*, exstinguere *aliquem* « tuer quelqu'un, faire

1. Les correspondants des communes de Räzüns (sousselvan) et de Pigniu, Duvin (surselvan) qui ont fourni des matériaux pour le *Dizionari rumauntsch* disent : (il feug ei) *stezs* « le feu est éteint », mais (jeu vai) *stizzau* (il feug) « j'ai éteint le feu », et cet état de choses est confirmé par l'enquête de M. Vieli.

2. Cf. le même adjectif verbal pour les verbes signifiant « allumer » dans le Piémont : *visk* « acceso » ; *viské* « allumer » (Nigra, *Arch. glott.*, XV, 111, n.).

cesser de vivre » ; éteindre une *dette* « payer une dette », spengere un *debito* ; éteindre les *lumières d'un tableau* « les rendre moins éclatantes », éteindre des *tons trop crus* ; éteindre le *mérite* de quelqu'un « éclipser », exstinguere *gloriam* alicuius.

Il importe de se rendre compte de la latitude sémantique de ces verbes pour mieux entrevoir les réserves linguistiques dont une langue pourrait user, lorsqu'elle serait obligée de recourir à des substituts du latin exstinguere défaillant : le rapport sémantique étroit existant entre exstinguere *ignem* et exstinguere *famem, sitim*, entre les notions d' « éteindre » et d' « apaiser » jouera un rôle tout particulièrement important, lorsqu'exstinguere disparaissant laissera un vide qu'il faudra combler avec les ressources lexicales du latin.

II. Exstinguere latin.

Le verbe latin ex-stinguere, malgré son caractère de verbe composé (expugnare : pugnare, exsurgo : surgo, expurgare : purgare), était-il réellement senti dans la langue parlée de Rome comme un dérivé de stinguere qui, d'après les lexiques, n'est plus attesté que dans les œuvres de Lucrèce et de Cicéron ? Il y a lieu d'en douter ; exstinguere a été certainement de bonne heure un verbe isolé, un solitaire, auquel manquait l'appui efficace du verbe simple, directeur de toute une famille de mots. Exstinguere se débattait dans les mêmes conditions anormales qu'excellere, exspuere, explere, experiri, exuere, dont les attaches avec *cellere, spuere, plere, periri, *uere s'oubliaient et s'effaçaient de plus en plus dans la langue vivante [1]. Le verbe exstinguere n'avait pas même la chance de pouvoir reconstituer une famille nouvelle avec d'autres verbes composés du même radical : des verbes tels qu'experiri, explere se trouvaient en contact avec comperiri, opperiri, complere, implere, replere ; mais le verbe exstinguere « éteindre le feu » s'était complètement détaché, par son histoire sémantique, de distinguere « distinguer » dont la parenté étymologique avec exstinguere a

1. Cf. p. ex. les verbes français *dérober, respirer, envahir, assouvir, résister* (Bally, *Traité de stylistique française*, II, p. 9-10) qui sont aujourd'hui sentis comme des verbes simples, grâce à l'absence de **rober*, **spirer*, etc.

besoin d'être reconstruite péniblement par la linguistique indo-européenne.

Dans le latin parlé, le verbe exstinguere devait subir les effets d'une série de changements phonétiques importants :

1) Les verbes en -uere se réduisaient à -ere : battuere : battere ; coquere : cocere ; consuere : consere ; unguere : ungere ; par conséquent exstinguere > exstingere.

2) Le groupe consonantique -x- devant consonne aboutissant à -s- (sextu : sestu ; dexteru : desteru), exstinguere se prononçait estingere dans le latin du IIIe siècle. Dès lors, il y eut dans le latin parlé deux catégories de verbes commençant par le préfixe est- : les uns se rattachaient à un verbe simple commençant par st- : exsternere-esternere (sternere), exstruere-estruere (: struere) [1] ; les autres sortaient d'un verbe simple commençant par t- : extendere-estendere (: tendere), extrahere-estrahere (: trahere). Un verbe tel qu'estingere devait-il se décomposer en e-stingere ou en es-tingere ? Le verbe simple stingere « éteindre » étant mort dans la langue vivante, le verbe es-tingere « éteindre » ne trouvait logiquement qu'un seul soutien : le verbe tingere « mouiller, teindre ». Mais quel lien sémantique pouvait-on établir entre le verbe es-tingere avec le sens d'« éteindre » et un tingere « mouiller, teindre » [2] ?

3) En latin, le préfixe verbal ex- remplit deux fonctions :

a) augmentative : ex-abundare « avoir grande abondance », ex-acervare « faire un grand tas », ex-aequare « égaliser complètement », ex-audire « entendre très distinctement » ; — *b*)

1. La différence entre verbe simple et verbe composé avec ex- s'effaçait complètement dès l'instant où le latin vulgaire employait istella : stella « étoile » ; sternere et exsternere, spectare et exspectare se confondaient donc dans la même forme : esternere, espectare = sternere, exsternere, spectare, exspectare.

2. Dans sa thèse, *Die rückläufige Ableitung im Lateinischen*, Bâle, 1920, M. Brender constate la formation nouvelle de verbes simples sur la base des verbes dérivés : burere (: amburere, comburere), cludere (: ex-, in-, re-cludere), sculpere (: ex-, in-sculpere), spergere (: ad-, con-, in-spergere). Mais pourquoi ne créait-on pas, sur la base d'attingere, contingere, d'impingere, compingere des verbes simples tingere « tâter » et pingere « pousser » ? C'est que toute tentative pour reconstituer l'unité du radical du verbe simple et des dérivés (tangere : attingere > tingere : attingere, pangere : impingere > pingere : impingere) se heurtait à l'existence antérieure de tingere « teindre » et de pingere « peindre ».

privative : ex-animare « priver quelqu'un du souffle », ex-armare « désarmer », ex-calceare « déchausser », ex-communicare « excommunier », ex-fibulare « désaffubler ». Une formation es-tingere, étant le contraire logique de tingere « teindre », devait prendre le sens de « décolorer » : cet *estingere « décolorer », création imminente, qui s'imposait en quelque sorte fatalement à l'esprit, pourquoi est-il absent des textes latins ? Fut-il étouffé dans la langue vivante par un estingere « éteindre » qui occupait déjà le poste qui revenait de droit à estingere « déteindre » ?

4) On sait que ex- privatif est fortement menacé déjà en latin par la coexistence de deux autres concurrents, de- et dis- : *a*) de- : de-acuere « émousser » (acuere « aiguiser »), de-colorare « décolorer », de-crescere « décroître », de-damnare « déclarer innocent » ; — *b*) dis- : dis-cingere « déceindre », dis-convenire « être en mauvais termes avec quelqu'un », dissuadere « dissuader », etc.

Le flottement entre de-, dis- et ex- privatifs du latin se répercute jusque dans les langues romanes : cf. ital. *dirugginare*, *disadornare*, *smeritare* ; mais il n'est pas douteux que dis- ait joui comme préfixe privatif [1] d'une vitalité croissante en roumain, en gallo-roman et en ibéro-roman : exarmare, exfibulare, excalceare sont remplacés dans une grande partie de la Romania par disarmare, disfibulare, discalceare ; par suite, un exstinguere [2] ne pouvait pas se soustraire à cette tendance et un de-stingere ou di-stingere allait remplacer l'exstinguere antérieur [3].

1. La fortune de dis- tient au fait que ce préfixe n'a qu'une seule fonction, claire et nette, tandis que de-, ex- étaient employés tantôt avec un sens intensif, tantôt avec un sens privatif : en latin, depudere, c'est « rougir fort », mais aussi « cesser d'avoir honte ».

2. Le verbe « éteindre » étant considéré comme le contraire d'« allumer » — *éteindre*, c'est « priver de la lumière, du feu » — le préfixe privatif ex- dans *smorzare*, *stutare* (*destudar*), *destissar* est parfaitement logique. Mon fils, à l'âge de trois ans, a employé pendant quelque temps, pour rendre l'idée d' « éteindre », le terme *abzünden*, formation créée spontanément sur *anzünden* « allumer » ; M. O. Bloch me signale que son fils a fait usage pendant un certain temps de *désallumer* « éteindre ».

3. Le latin possède trois composés de pingere « peindre » : compingere, depingere et expingere avec le sens de « dépeindre », mais il ne semble pas avoir connu le contraire logique de pingere « peindre » avec le sens d'« effa-

Que tout ce que nous venons d'exposer se soit en effet produit, c'est ce qui est mis hors de doute non seulement par les langues romanes — c'est d'estingere « éteindre » que procèdent le frç. *esteindre*, le prov. *estenher*, l'ombrien *stengere*, tandis que l'anc. frç. *desteindre*, l'anc. prov. *destenher* postulent un destingere « éteindre » —, mais aussi par l'examen des gloses que nous rencontrons dans le *Corp. gloss. lat.* : destinguit : ἀποσβεννύει, σαφηνίζει (II, 46, 5) ; destingit : ἀποσβεννύει (II, 46, 3) ; distingo : ἀποβάπτω (II, 235, 48). Il est donc établi qu'en latin vulgaire il existait un destin-g(u)ere, disting(u)ere avec le sens d' « éteindre », et l'auteur des *Glossae latino-graecae* prend même soin d'insister expressément sur la différence sémantique entre destinguere « distinguer » et destinguere « éteindre » (II, 46, 5) [1]. Mais il y a plus : le besoin impérieux de donner au verbe estingere, destingere « éteindre » un chef de file (tingere) se manifeste clairement dans cette glose

cer ce qui est peint » (cf. anc. ital. *spingere* et anc. frç. *despaindre*). D'autre part, le verbe simple pangere « pousser » n'a produit en latin que les composés compingere (dont il n'y a aucune trace dans les langues romanes) et impingere (roum. *impinge*, ital. *impingere*, génois *impenze*, anc. prov. *empenher*, anc. frç. *empeindre*, Val d'Illiez *ēpāēdrə*, catal. *empenyer*), quoique les langues romanes exigent en outre la présence d'un *expingere « pousser » dans le latin vulgaire (cf. ital. *spingere* avec de nombreux représentants dans les patois italiens, anç. frç. *espeindre*, anc. prov. *espenher*, aragon. *espentar* « empujar ») : cet *ex-pingere « pousser » fut-il formé directement sur la base de com-pingere et im-pingere ? ou expingere doit-il sa naissance à l'existence d'un verbe simple pingere, création sans doute éphémère, mais qui semble avoir laissé des traces jusque dans l'ital. *pingere* « spingere » [cf. *pento*, *penta* « spinta » dans le gloss. de Monaci, *Crestomaz. ital.*, *s. v.*, anc. vicent. *penze*, 3e pers. « spinge » [Bortolan] et anc. frç. *paindre* « se précipiter » (Godefroy)] ? Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir que, dans la confusion qui devait naître entre expingere « dépeindre » et *expingere « pousser », le premier fut éliminé de la langue au profit de depingere « dépeindre » ; mais expingere « pousser » n'obéit pas de son côté à la tendance qui entraînait les verbes en ex- vers de-, des- (cf. exponere > anc. prov. *desponre*, eradicare > *desrazicar*, etc.) ; il persista sous sa forme primitive, sans doute parce que *despeindre*, *depeindre* « pousser » étaient immédiatement étouffés par la réaction offensive de pingere « peindre », depingere « ôter ce qui est peint ».

1. On pourrait aller jusqu'à se demander si la disparition du verbe distinguere « distinguer » et son remplacement par cernere et le germanique kausjan > afr. *choisir*, prov. *cauzir* « distinguer » ne sont pas dus au contact des deux distinguere « distinguer » et « éteindre », dont la sémantique divergente rendait difficile la cohabition dans la même langue.

curieuse qui se lit dans le *Corp. gloss. lat.*, II, 516, 57 : tinget : *accendet* où le glossateur [1] s'est hasardé à créer un verbe simple tingere « allumer ». Quoique par la suite ce tingere « allumer » n'ait jamais réussi à ébranler sérieusement la vitalité de tingere « teindre », il est le produit intéressant, mais sans doute éphémère, de la contre-offensive d'un exsting(u)ere-disting(u)ere « éteindre » contre le tingere « teindre » qui menaçait l'existence de disting(u)ere, exsting(u)ere « éteindre » par la création nécessaire, ou du moins toujours imminente, d'un extingere-distingere « décolorer ». S'il est vrai que le lexique latin ne nous a pas transmis un verbe distingere « décolorer », l'existence de distingere « décolorer » est néanmoins assurée par l'accord des langues romanes : ptg. *destingir*, espagn. *desteñir*, catal. *destenyir*, prov. anc. *destenher*, anc. frç. *desteindre*, frç. *déteindre*, piém. *destenzer* « déteindre, décolorer », anc. gén. *destençer* « cancellare », *Arch. glott.*, VIII, 347. La lutte inévitable entre destingere « déteindre » et destingere « éteindre » se décida en faveur du premier, qui avait l'avantage de répondre parfaitement à l'instinct étymologique de la langue romane (adornare-disadornare), et qui eut le privilège de s'appuyer solidement sur un verbe simple dont la vitalité s'était encore fortifiée par son emploi dans le vocabulaire de l'Église chrétienne (tingere = baptiser).

Cette crise de (d)esting(u)ere « éteindre » en contact avec un (d)estingere « décolorer » [2] fut conjurée par des remèdes dont l'efficacité ne fut la même ni en Italie, ni en Gaule, ni en Espagne.

III. Survivance d'exstinguere « éteindre » dans les langues romanes.

1) Gaule romane. — *a*) L'ancien français et l'ancien provençal offrent *esteindre, desteindre, estenher, destenher*, sans que les exemples recueillis par Godefroy permettent de préciser l'extension de l'aire d'*esteindre* en regard de celle de *desteindre*. L'anc. provençal *estenher* est attesté avec les acceptions suivantes : 1) « éteindre quelque chose » ; 2) « détruire, tuer » ; 3) verbe neutre « s'éteindre, mou-

1. Ou s'agit-il d'un verbe de la langue vulgaire ?

2. Tingere « teindre » et tingere dans ex-stingere, dis-tingere « éteindre » étaient homonymes à toutes les formes du verbe, c'est-à-dire au présent, au passé (tinxi), au participe (tinctu).

rir » ; 4) verbe réfl. « mourir, se tuer », et l'ancien français *esteindre*, *desteindre* avec les acceptions : 1) « éteindre, apaiser (*desteindre le désir*) » ; 2) « détruire (*esteindre la senteur de la mer*, *desteindre l'honneur*), tuer » ; 3) v. neutre « s'éteindre, s'étouffer, mourir ».

b) Comme la carte éteindre n'existe pas dans l'*Atlas linguistique de la France*, nous avons été forcé de reconstituer les zones de *déteindre* et d'*éteindre* sur la foi d'une enquête provisoire et des lexiques patois (voyez carte II). L'aire de *déteindre* [1] « éteindre » comprend la Normandie, la Picardie, la Wallonie, la Lorraine et une partie du domaine franco-provençal (Suisse romande, dép. du Jura, et un îlot en Savoie). L'aire d'*éteindre* couvre la région parisienne, le dép. de l'Yonne, le Morvan, la Bourgogne, la Franche-Comté, la région des Vosges, la Champagne ; pour le Midi, l'*Enquête supplémentaire* n'a révélé que deux endroits où *estenhe* continue à vivre : c'est le P. 882 (Bouches-du-Rhône) où le correspondant a rendu le

1. Nous ne relevons ici que les formes *déteindre* « éteindre » :

Normandie : *déteindre* (Moisy), Yères *déteindre* « éteindre » (Delboulle), Thaon *dètèyd* « éteindre », Hague *détèyndre* (Fleury), Bray *déteindre*, Eure *déteindre* (Robin); *ALF*, Suppl., *s.v.* éteindre, type : *déteindre* P. 399 (Saint-Pierre-Port).

Picardie : pic. *détaindre* (Corblet), Démuin *déteinne* « éteindre, déteindre » (Ledieu), Saint-Pol *dètēdᵉ* « éteindre », Boulonnais *détaindre* « éteindre », mais *etēd* à Bresles (Beauvais), Sütterlin, *Z. f. rom. Phil.*, XXVI, 433 ; cf. *ALF*, Suppl., *s.v.* éteindre le type *déteindre* P. 284, 285, 286, 287 (Pas-de-Calais).

Wallonie : Ouest wallon *dèstinde* « éteindre » (Grignard) ; wall. *distinde* (Cambresier), *distinde* « éteindre, suffoquer » (Grandgagnage), Givet (Ardennes) *distinde* (Waslet), *distēt* (Bruneau).

Lorrain : *dètēd* (à côté d'*ᵉtēd*) (Bruneau), Meuse *déteindre* (Labourasse), messin *detinde* « éteindre » (Zéliqzon), *dētīdū* (à Landorff) « éteint » (*Rom.*, V, 205), Pange *dętēt* à côté de *tēt* (*ZrPh*, XXXIII, 264).

Domaine franco-provençal : Gruyère *dehendrê* « éteindre » (*Rom.* IV, 242), Dompierre *deχādrə* (*ZrPh*, XIV, 432), Vionnaz *détyèdré*, Hérémence *dēṣēdrê* « éteindre » (Lavallaz, 45). Les matériaux du *Glossaire des patois de la Suisse romande* ne permettent pas de douter que *déteindre* ne soit l'ancien type lexicologique du domaine franco-provençal : *tuer* surgit à côté de *déteindre* dans le Bas-Valais (venant de la Savoie), et *éteindre* dans les parlers limitrophes (exposés à l'influence française) (v. carte III). Aux Fourgs (dép. du Doubs, près de Pontarlier) *dètiandre* (à côté d'*ètiandre*, plus rare), « éteindre, perdre de sa couleur » [dans le premier sens il fait au participe *dètia*, dans le second *détiandu* (Tissot)]; savoy. *détiendre* « éteindre » (le feu) (d'après Fenouillet).

Gascogne : Gers *desteigne* « s'éteindre, pleurer, se désespérer » (Cenac-Moncaut) ; landais *desteigne* « mourir » (Métivier) ; béarn. *destenhe* « éteindre », *ha destenhe* « faire mourir » à côté d'*estenhe*, *estegne* « éteindre » (Lespy et Raym.), mais à La Teste (Landes) *estègne* « éteindre » (Moureau).

frç. « éteignez le feu » par : *stignè* (lou fuë), mais « le feu est éteint » par (lou füé es) *amoussá* ; P. 626 (Dordogne) *estein* (lou fe), mais *bufo* (lo candelo), (lou fe est) *mort*.

2) Italie. — Le verbe exstinguere — mais avec l'acception restreinte d' « étouffer » — est vivant en Piémont [1] : piém. *stense* « soffocare », Castellinaldo *stànse* (*Arch. glott.*, XVI, 540, n. 2), part. passé *stànć* « soffocato » [2], *stanćům* « aria crassa e soffocante » (*Arch. glott.*, XVI, 539). Le domaine franco-provençal de l'Italie semble maintenir exstinguere : Val Soana *ħtindre* [3] (*Rendiconti dell' Ist. lomb.*, XXXVII, 1046), mais Usseglio *stêñe* « soffocare » (*Arch. glott.*, XVII, 230) [4].

La carte de l'*AIS* nous révèle *stegnere* « éteindre » dans une zone très restreinte [5], située au nord de la capitale de l'Italie ; c'est à Orvieto [6], à Acquapendente, à Ronciglione (prov. di Roma) et à Amelia (prov. di Perugia) que notre explorateur a relevé le type *stegnere* : *stento* [7]. Nous voilà donc en présence du dernier survivant d'exstinguere au sens d' « éteindre » sur le sol italique. Cependant, au voisinage immédiat ou proche de *stegnere*, il existe une

1. A Pral (Piémont) Morosi a noté (*Arch. glott.*, XI, 334) la forme provençale *ejtęñe* « estinguere » (= éteindre ?), mais MM. Jaberg et Scheuermeier n'ont relevé que *amasá* qui est confirmé par Morosi lui-même, v. ci-dessus p. 194.

2. Cf. l'engad. *chod stit*, p. 208.

3. Dans quel sens ? Ni l'enquêteur de l'*AIS*, M. Scheuermeier, ni M. Jaberg, dans une enquête antérieure, n'ont relevé pour « éteindre » le type exstinguere, mais seulement *smurtār* (à Ronco Canavese et à Piamprato). Dans le parler d'Usseglio, M. Terracini connaît *stêñe* inf., *stęñ* 3e pers., mais avec le sens de « soffocare » (*Arch. glott.*, XVII, 230).

4. Dans les sermons gallo-italiens, publiés par W. Foerster, *Rom. Stud.*, IV, on lit p. 8, l. 2 : *esteig* lo fo de lusuria, « il éteint (ou étouffe ?) le feu de luxure », mais dans quelle région du Piémont faut-il localiser ce texte ?

5. Pour Amelia (Perugia) (P. 266 de l'*AIS*), le verbe *stegnere* est confirmé par Edilberto Rosa, *Dizionaretto della campagna amerina*, Narni, 1907, *s.v. stegnere* « per spegnere, di pari significato ». Dans le *Saggio di vocabolario umbro-italiano* de Gino Trabalza, on rencontre *stegne* « spegnere » (*stegne* l lume), sans indication précise de la région où le mot est vivant.

6. Et encore, à Orvieto, la réponse spontanée du sujet fut le verbe *smorza(re)* ; *stegnere* n'a été obtenu que comme « forme extorquée ».

7. Comme, au moment où ces lignes étaient écrites, M. Scheuermeier explorait l'Ombrie, je l'avais prié de préciser de son mieux la vitalité du mot auprès des patoisants : or, les sujets de Sant' Oreste (Prov. di Roma), Marsciano (Perugia), Rieti (Roma) ont expressément déclaré ignorer le verbe *stegnere*.

zone plus vaste sur laquelle nous allons concentrer notre attention : c'est celle de *spegnere* en Toscane.

Il est de toute évidence que l'histoire du toscan *spengere–spegnere* [1] est inséparable de celle de *stegnere* : ce sont deux jumeaux que la même mère a mis au monde ; mais l'un a subi un accident dont il conviendra d'examiner la nature et les conséquences [2]. L'estingere « éteindre » du latin devait aboutir à Florence à *stignere* ou *stingere* [3], comme tingere se reflète dans *tignere-tingere*, cingere dans *cignere–cingere*, pingere dans *pignere-pingere*, expingere dans *spignere-spingere*. Une forme telle que *spengere* (avec *-e-*) « éteindre » ne saurait, comme l'a vu M. Meyer–Lübke, être autochtone que dans la région toscane où le passage de e + nge- à i + nge- est inconnu : *spengere* « éteindre » avec *-e-* est le résultat normal d'exstinguere là où l'on employait aussi les formes *tengere* < tingere, *cengere* < cingere, *pengere* < pingere, *spengere* « pousser » < expingere, c'est-à-dire dans la ville et le contado de Sienne au moyen âge (*Z. für rom. Phil.*, VIII, 525) et à Arezzo (*Arch. glott.*, II, 447). Le florentin *stingere* [4], le siennois **stengere* « éteindre » risquaient d'entrer en collision avec ex-tingere « déteindre, décolorer » (anc. florent. *stingere*, anc. sien. *stengere*) et d'être englobés par conséquent dans la famille de *tingere*, *tengere* « teindre ». A cela

1. Sur le rapport des formes *-gnere* et *-ngere* (*ugnere* et *ungere*, *tignere* et *tingere*, *spegnere* et *spengere*) v. Meyer-Lübke, *Grammatica ital.*, § 123, 202.

2. L'explication donnée pour *spengere* par Diez, *Etymol. Wtb.*, *s. v. spengere* : expingere (zu pingere « peindre ») > *spegnere* « auslöschen » ne tient pas compte du fait qu'expingere devait aboutir normalement au florentin *spingere*, et non pas à *spengere*. Dans sa *Grammaire italienne*, § 69, M. Meyer-Lübke considère l'ital. *spegnere*, *spento* comme une forme empruntée au siennois et dans le *REW* il ramène le toscan *spengere* directement au latin *expingere « effacer » ; mais ce qu'il importait de préciser ici, ce sont les conditions géographiques et historiques dans lesquelles le toscan *spengere* a dû naître.

3. La vraie forme toscane serait *spIngere* « spegnere », attestée pour le contado lucchese par Pieri, *Arch. glott.*, XII, 109 ; mais Nieri ne connaît que *spegndre*, cf. *Arch. glott.*, XVI, 471, et cette forme en *-are* figure déjà dans le *Tristano Riccardiano*, ed. Parodi, gloss., *s.v.* La forme *spignere* semble survivre dans le corse *spiñe* « spengo », infin. *spiñña* (*Arch. glott.*, XIV, 133 et Falcucci : *spegne* à côté de *spignere*). La carte de l'*Atlas linguistique de la Corse* offre les types *spingere* : P. 20, 22, 46, 49, 60, 63, 68, 70, 80, 81, 82, 84, 85, 87, 88 ; *spignere* : P. 4, 7, 45, 51, 52, 64, 65, 66, 67, 69, 83, 86, 89 ; *spengere* : P. 1, 3, 5, 23, 24, 42, 47, 48 ; *spegnere* : P. 2, 3, 6, 41, 44, 47, 50, 61, 62.

4. *Stingere* « éteindre » serait attesté, d'après Petrocchi, dans les textes du XIIIe siècle.

on pourrait répondre que des liens sémantiques auraient pu se créer spontanément entre *stingere* « éteindre » et *stingere* [1] « décolorer » : *un colore* stinge *alla pioggia* (< *stingere* « décolorer »), n'est-ce pas une couleur qui s'éteint sous l'effet de la pluie ? Mais lorsqu'on dit d'une personne : « elle ne change pas » — « *non* stinge *mai* » (< *stingere* « décolorer ») —, il est évident que ce *stingere*-ci n'a rien à faire avec *stingere* (« exstinguere »), puisqu'une phrase telle que « *non* stinge *mai* » (< *stingere* « éteindre ») aurait, me semble-t-il, le sens de « une personne qui ne meurt pas ». Cependant, dès qu'un contact partiel et momentané avait été établi entre *stingere* « décolorer » et *stingere* « éteindre », le verbe *stingere* « éteindre » pouvait entrer dans l'orbite du *synonyme* de *sTingere* « décolorer », c'est-à-dire de *sPingere* « effacer la couleur » [2] (< *pingere* « peindre ») : cette solution d'un *spingere* « éteindre » s'accrochant à un *spingere* « effacer la couleur » était toute provisoire et rendue bien précaire par l'existence d'un *spingere* « pousser » (< expingere) dont la puissante vitalité et la sémantique fortement assise ne toléraient pas la cohabitation avec un *spingere* « éteindre » et « décolorer ». C'est alors que le florentin, désireux de sortir coûte que coûte de l'embûche qui menaça d'abord son verbe *stingere* « éteindre », ensuite son *spingere* [3] « éteindre », fit appel à d'autres parlers toscans prêts à lui offrir un moyen très commode pour remédier à la crise : l'adoption de la forme *spengere* « éteindre », régulière dans l'ancien siennois, permet à la langue littéraire de conjurer le danger de l'homonymie imminente et de rétablir d'un seul coup l'ordre dans la maison [4].

1. Cf. Petrocchi, *s.v.* Le verbe *destignere* vient-il de *distingere* « déteindre, ôter la couleur » ou de *destingnere* « éteindre » dans le passage des *Laudi* d'Aquila :

(Dio) e per pietà *destingny*
li nostri peccati colla toa potentia (*Giornale storico della* [*lett. ital.*, VII, 362) ?

2. Cf. Petrocchi, *s.v.*

3. Pour le siennois et pour deux parlers de la Toscane méridionale (Seggiano et Porto Santo Stefano), l'enquêteur de l'*AIS* a noté les formes *spingere*, *spinto*, confirmées par *spingere* « spegnere » de Montepulciano (Petrocchi). Le siennois a-t-il emprunté, à son tour, son *spIngere* au florentin, à l'époque où il possédait encore la vieille forme *spengere* avec le double sens de « pousser » et d'« éteindre » ? Ou faut-il voir dans *spingere* « éteindre » une forme à rebours ? Aurait-on substitué à *spengere* — autochtone dans l'ancien siennois — un *spingere* « plus littéraire » sur le modèle de *tengere*, *pengere* auxquels répondaient dans la langue officielle *tingere*, *pingere* ?

4. Le second remède auquel le florentin semble avoir pensé fut l'emprunt d'un

En résumé, l'aire d'exstinguere comprend en Italie une partie de l'Ombrie et la Toscane qui ont conservé le patrimoine latin jusqu'aujourd'hui ; mais le fait même que *stegnere* fut constamment travaillé par l'étymologie populaire est un indice évident du malaise dont le verbe est victime depuis l'époque latine jusque dans l'époque romane.

3) Territoire rhétoroman. — Exstinguere ne survit que dans les Grisons (surselvan, sousselvan, engadinais) où le verbe, comme en piémontais, ne connaît plus le sens d' « éteindre », mais la seule acception secondaire d' « étouffer, se noyer » : surselv. *stenscher* (v. neutre) « étouffer », *stenschentar-stinschentar* (v. actif), « étouffer quelqu'un ; *štendžər*, part. passé *štetχ*, *štəndžíu* à Disentis : Huonder (*Rom. Forsch.*, XI, 480, 488) ; anc. haut engad. *stitts* « étouffé », *astanschantêr* « étouffer, noyer quelqu'un » (Bifrun), *stanschanter* « noyer quelqu'un » (Desch Eteds) ; haut-engad. *staundscher* [1] « étouffer », *standschenter* « étouffer » [2], (*lat*) *stit* « lait à demi aigre », (*chod*) *stit* « chaleur étouffante » ; bas-engad. *stenscher* « étouffer quelqu'un », Sent *štitt* « étouffé » (Pult, 199).

4) Roumain. — Roum. *stînge* « éteindre, ruiner, anéantir ». Exstinguere « éteindre » continue donc à vivre dans une grande partie de la Gaule romane, dans une partie de l'Ombrie, en Toscane et en roumain, — et, avec l'acception secondaire d' « étouffer », il se maintient dans le piémontais et les Grisons. Ces quatre territoires disjoints sont les lambeaux déchiquetés et réduits d'une aire autrefois plus vaste et plus compacte. Rome, « caput mundi », qui aujourd'hui emploie dans son parler de Trastevere *smorzare* (tout récent), possédait certainement le verbe exstinguere qui continue à végéter « ante portas urbis ». Les héritiers d' exstinguere « éteindre » sont tutare et *apagar* : le premier triomphe en Italie, en Sardaigne, en Rhétie et partiellement en Gaule, le dernier occupe la péninsule ibéro-romane ; mais leur succès foudroyant ne saurait

autre verbe, vivant dans l'Émilie et l'Ombrie septentrionale, *smorzare*, qui, dans les textes du moyen âge, signifie « éteindre » tout court : la distinction que les vocabulaires italiens établissent entre *spegnere* « éteindre » et *smorzare* « atténuer la flamme » est sans doute due à des grammairiens et à des lexicographes qui font parade d'une subtilité inconnue de la langue parlée.

1. Sur l'explication phonétique de cette forme v. Stürzinger, *Über die Conjug. im Rätoromanischen*, p. 43 ; Ascoli, *Arch. glott.*, VII, 418, n.

2. Cf. piém. *stense*, p. 205.

être compris sans la déchéance phonétique et sémantique d'exstinguere « éteindre ». Tutare et *apagar* sont étroitement solidaires : ils ont accepté le sens d' « éteindre » (le feu) à la suite de la détresse lexicale d'exstinguere dans le latin vulgaire. Le centre d'irradiation de tutare et d'*apagar* ne fut pas le même : tutare aura rayonné de Rome, et ensuite de Milan et de Lyon, *apagar* s'est proclamé héritier d'exstinguere dans un centre de l'Hispania. Le candidat présenté par l'Hispania à la succession d'exstinguere, ce fut *apagar*, celui de l'Italia et de la Gallia fut tutare.

IV. Exsting(u)ere « éteindre », desting(u)ere « éteindre » en collision avec exstingere-destingere « déteindre » dans les langues romanes.

L'homonymie entre estingere-destingere : 1) « éteindre », et 2) « déteindre » fut supprimée, soit par l'extinction des deux verbes, remplacés par des formations nouvelles, soit par le triomphe d'Estingere « éteindre » opposé à Destingere « déteindre ».

Le tableau suivant permet, autant que les lexiques y suffisent, de fixer la situation actuelle en ce qui concerne le rapport des verbes « éteindre » et « décolorer » :

	« éteindre la lumière »	« déteindre »
roumain	*a stinge*	*a pierde coloarea, se decolorà*
campid.	*istudai*	*stingiri*
ital. litt.	*spengere*	*stingere*
piém.	*destissè, smorsè* [*stense* « suffoquer »]	*destenzi*
hautengad.	*stüzzer*	*staindscher*
catalan	*apagar*	*destenyir, descolorir*
espagn.	*apagar*	*desteñir, descolorar*
portug.	*apagar, matar*	*destingir*

Pour examiner de plus près les conditions dans lesquelles les verbes *déteindre* « éteindre » et « déteindre » pourraient vivre simultanément dans les parlers d'une zone restreinte, je me suis avisé de dresser le tableau comparatif des verbes « éteindre » et « déteindre » (employés comme verbes *transitifs*) sur la base des réponses obtenues par les correspondants du glossaire des patois de la Suisse romande.

En voici le résultat : a) *détẽdre* « éteindre » et « déteindre » sont complètement homonymes dans 9 points ; b) *détẽdre* « éteindre » et *détẽdre* « déteindre » ont des formes divergentes dans 16 points [1] ; c) *détẽdre* « déteindre » s'oppose à *étẽdre, tuã, amortã* « éteindre » dans 11 points ; d) *détẽdre* « déteindre » coexiste avec *détẽdre* homophone, dont la vitalité est pourtant compromise par la concurrence d'*étẽdre, tuã, krəvã* « éteindre », dans 3 points. Sur 38 points qui permettent la comparaison des verbes pour « éteindre » et pour « décolorer », il n'y en a que neuf où la coexistence de la forme homophone *détẽdre* « éteindre » et « déteindre » se trouve assurée. N'est-il pas permis d'en conclure que la langue tend à établir une distinction formelle — autant que ses réserves lexicales et ses ressources phonétiques le permettent — entre les deux verbes *détẽdre* « déteindre » et « éteindre » ?

C'est en France seulement que desting(u)ere « éteindre » et destingere « déteindre » semblent s'accorder sans difficulté, puisque Godefroy offre pour l'ancien français *desteindre* « éteindre » et *desteindre* « déteindre » et Levy un anc. prov. *destenher* « éteindre » coexistant avec un *destenher* « déteindre ». Mais avant d'admettre la cohabitation des deux *destenher* dans le lexique de l'ancien provençal, il convient de localiser les deux exemples recueillis par Raynouard (Levy n'en connaît pas d'autres) : l'un figure dans l'*Elucidari de las proprietats de totas res naturals*, texte du XIVe siècle, dont la langue reflète celle du traducteur, originaire du comté de Foix, aux confins orientaux du territoire gascon ; l'autre a été relevé dans les coutumes de Condom, dans le département du Gers. Ces deux traces de *destenher* — bien peu nombreuses en regard d'une quinzaine d'exemples d'*estenher* [2] — ne font donc pas partie de la langue littéraire des troubadours, mais semblent confinées dans l'aire gasconne qui encore aujourd'hui — d'après les lexiques — connaît *destenher*. Dans tout le reste du Midi *estenher* « éteindre » s'opposait (et s'oppose encore aujourd'hui) à *destenher* [3] « déteindre ».

1. En général, *dèteindre* « éteindre » (< *desteindre*) offre le résultat normal de *-st-* > *-δ-*, tandis que *déteindre* « déteindre » (< *desteindre*) présente des formes *détẽdre* (au lieu de *déθẽdrə*), refaites à nouveau sur le verbe *tẽdre* « teindre » (*détẽdrə*).

2. Sur un ancien exemple d'*estenyer* en Catalogne, v. Aguiló, *s. v.* ; mais l'éditeur l'accompagne d'un point d'interrogation.

3. Cf. Mistral *destegne*, Barcelonnette *destegner* « déteindre ».

Reste à savoir si en Gascogne *destenher* « éteindre » entre en collision avec un *destenher* « déteindre ». Il n'en est rien : le béarnais qui offre *destenher* « éteindre » emploie pour « déteindre » *destintà* (tinctu) ; le gascon du département du Gers dirait, selon Cenac-Moncaut, *desteigne* « éteindre », mais *destintà* « déteindre, enlever la couleur de l'étoffe » ; pour La Teste (Landes), dont nous possédons un excellent vocabulaire, Moureau cite *estègne* « éteindre », mais *destègne* « déteindre ». Quant à l'ancien français, qui admet dans son lexique la cohabitation pacifique d'*éteindre* et de *déteindre*, il me semble difficile, sinon impossible, de déterminer l'aire exacte de *déteindre* « éteindre » sur la foi des exemples allégués par Godefroy : l'essentiel serait de rencontrer dans le même texte d'ancien français des *déteindre* employés avec les deux sens de « décolorer » et d'« éteindre ». N'ayant pas réussi à en découvrir, je préfère m'adresser aux patois du Nord de la France qui forment une aire compacte de *desteindre* « éteindre ».

Dans le glossaire vosgien de Haillant on lit : *dèteinde* (à prononcer dè-tein-d') « éteindre », *dètinde* (à prononcer dè-tin-t') « déteindre, perdre sa couleur ». S'agit-il ici de deux doublets dont la prononciation est différente ? C'est probable, puisque l'étude des formes d'exstinguere et de tingere dans les patois vosgiens nous révèle, d'après Horning, *Die ostfranzös. Grenzdialekte*, p. 32, 99, l'existence d'un traitement phonétique divergent pour les deux verbes.

Pour le domaine picard, l'excellent *Dictionnaire saint-polois* contient les articles suivants :

*dĕtẽd*ᵗ « détendre ». A Saint-Pol-ville, concur. : *dĕtãd*ᵗ. — Banlieue : *dĕtẽd*ᵗ.

*dĕtẽd*ᵗ « déteindre » : *œ̃ kŏtrõ dĕtẽ*. — Beaucoup d'individus emploient au part. passé la forme *dĕtẽdū, ĕel ẽdyẽn lõ ăl ŏ dĕtẽdū*.

*dĕtẽd*ᵗ « éteindre (le feu, une chandelle, etc.) » : *ĕɛ fŭ il ĕ dĕtẽ*, — *dĕtẽdĕ ĕel kãdĕl*. — A Saint-Pol-ville, concur. *ĕtẽd*ᵗ.

Le vocabulaire de Waslet, *Vocabulaire wallon-français du givetois*, enregistre également trois *distinde* :

distinde « éteindre » ; *distinde li feu, l'tchandèle* « éteindre le feu, la chandelle » ;

distinde v. int. « perdre sa couleur, en parlant d'une étoffe » ;

distinde « détendre ce qui est tendu, un piège, par ex. ».

Enfin Hécart, *Vocabulaire rouchi*, donne :

détinte « déteindre » : s'n' habit *détint* « se déteint » ; *détindu* « déteint : c'n' étoffe là a *détindu* » ;

detinte « éteindre » : p. p. *détindu* : l'feu a té *détindu*.

Tandis qu'à Paris le verbe *éteindre* s'oppose formellement à *déteindre* grâce au préfixe *dé(s)-* réservé au verbe *déteindre*, contraire logique de *teindre*, le Nord n'aurait-il pas recouru à l'excellente répartition formelle d'un *éteindre* et d'un *déteindre* ? Pourquoi donc ? C'est que nous sommes dans le domaine où en + cons. (lat. tendere) et ĭ + n + palat. (tingere) aboutissent au même verbe *tēdre* (mais en franç. *tādre* « tendre, vb. », en regard de *tēdre* « teindre ») : en picard **étēdre* « éteindre », homonyme d'*étēdre* « étendre », deviendrait par là un composé du verbe *tēdre* « tendre ». C'est contre ce lien sémantique et formel que se révolte l'instinct étymologique des sujets parlants. Alors que la collision guettait tout autant *étēdre* « éteindre » que *détēdre*, « éteindre », ce dernier était mieux situé dans la proximité de *détēdre* « déteindre » que d'*étēdre* « étendre » : « une étoffe *détē*, *a détēdu* » pouvait au besoin se raccrocher sémantiquement à *détēdre* « s'éteindre » : un feu *déteint*, une étoffe *déteint*, quand ils perdent leur éclat brillant, qu'ils pâlissent et s'éclipsent. Le règlement du désordre linguistique — possible dans la capitale où, grâce au passage de *ē* à *ā*, *tēdre* aboutit à *tādre* « tendre », et où le verbe *éteindre* n'avait plus rien à craindre d'un *étādr*, « étendre » — devient inacceptable dans un pays où *étēdre* « éteindre », homonyme d'*étēdre* « étendre », pénètre du même coup dans une famille dont le chef ni les membres n'ont aucun lien sémantique avec l'enfant trouvé. La coexistence de *détēdre* « éteindre » avec *détēdre* « déteindre » dans le domaine picard-wallon ne doit pas être attribuée à un hasard quelconque, mais au fait que, là où tingere et tendere aboutissent au même résultat, les sujets parlants raccrochent leur *détēdre* « éteindre » au verbe sémantiquement le plus rapproché : ce fut *détēdre* « perdre sa couleur » plutôt qu'*étēdre*, *détēdre* « étendre, détendre [1] ».

Sans doute, il y eut une époque où dans toute la Gaule le flotte-

1. A Saint-Pol-ville (mais pas encore dans la banlieue), le conflit entre les deux *détēd* « détendre » et « éteindre » se résout de la manière suivante : le français *étēd(re)* « éteindre » se substitue à *détēd(re)* « éteindre », parce que *détēdre*, *étēdre* « détendre, étendre » se prononcent, sous l'influence de la langue littéraire, *détād*, *étād* : c'est encore un cas où le mot venu de Paris aide les patois à sortir d'une situation inextricable.

ment se produisit entre Estingere et Destingere[1] « éteindre » ; tirant profit du double préfixe ex- et dis-, la langue *littéraire* du Midi et un peu plus tard celle du Nord réussirent à réserver le sens d'« éteindre » à estingere et celui de « déteindre » à destingere[2] ; cette solution du conflit — impossible en Italie où ex- ne fut pas délogé par dis- — fut prise *in extremis*, donc après que tutare était déjà entré en France, sans doute par Lyon d'où il allait rayonner dans les Galliae Lugdunensis et Narbonensis. Cette solution du conflit entre exstinguere et destinguere que nous venons d'esquisser se produisit trop tard pour rétablir l'unité lexicologique de la Gaule, qui resta partagée entre les types exstinguere, tutare, exmortiare et excandere : cette coexistence des quatre types, qui tous remontent à la fin de l'antiquité, témoigne encore aujourd'hui de la détresse lexicale du lat. exstinguere dont la victoire sera assurée grâce à la conquête de la Gaule, non pas par le latin de Rome, mais par le français de Paris.

V. (Ex)tutare dans les langues romanes.

Sur la carte, l'aire d'(ex)tutare « éteindre » est représentée par des traits verticaux en France et en Italie. Elle comprend deux zones sur notre carte de l'*AIS* : 1) le domaine rhétoroman (Grisons, ladin central, frioulan) et tout le nord-est de l'Italie septentrionale ; 2) un territoire méridional : Napolitain, Calabre, Bari, Pouille, Sicile ; 3) la zone intermédiaire qu'a révélée, pour la première fois, l'enquête de M. Scheuermeier pour l'*AIS* : quatre points des Marches centrales : P. 277, 278, 281, 282. Cette configuration géographique des zones 1) et 2) d'(ex)tutare est également assurée par les lexiques patois :

1) Sarde : logoudor. *istudare*[3], campid. *studai*, sassar. *il̥puddá* (*Arch. Glott.*, XIV, 396 ; cf. aussi campid. *studacandelas* « spegnitoio, farfalla »), tandis que la Gallura (et la Corse) vont avec

1. Cf. les remarques sur expingere, p. 202, n.

2. Le préfixe ex- affaiblissant de plus en plus sa valeur privative en faveur de dis-, plus vivant, un distingere, contraire de tingere, s'imposait autant par la forme que par la logique.

3. Sassari (P. 101 de l'*Atlas linguistique de la Corse*) rend « (il faut) l'éteindre » (*scil.* la lumière) par *ĭ̥ĕ̥tŭd̥ăl̥ŭ*.

l'Italie continentale : (*i*)*spiñì*, cf. Wagner, *Arch. f. d. Stud. d. n. Sprach.*, CXLVI, 223, v. ci-dessus, p. 206.

2) Italien : *a*) Midi : abruzz. *štutá* « spengere » (*più* commune *armurì*, v. p. 228), Agnone *stuteáie* « smorzare, uccidere », Andria *stetèie* « spegnere la sete (sècche), il lume (u tûbe, la leuce, u fiùche) ; uccidere », *stutacannàile* « spegnitoio » ; Bari *stetà* « spegnere », *stutacannela* « spegnitoio » ; Bitonto *stutacannàile* « spegnitoio » (Saracino) ; Francavilla *štutu* « spengo » (Ribezzo), tarent. *stutare* « spegnere, smorzare ; disonorare », *stutata* « disgraziata, disonorata (di donzella) », Matera *stętá* « spegnere » (*Z. f. rom. Phil.*, XXXVIII, 278), Campobasso *štutę* « spengo » ; anc. nap. *astutare* « distruggere » (dans le texte *I bagni di Pozzuoli*), irp. napolit. *stutá* « smorzare, cavare (la sete), ammazzare », Cervara *štutuá* « spegnere » (Maccarone) ; calabr. *astutari* il fuoco « spegnere » (Cristo) ; sicil. (*a*)*stutari* (*assutari*, Salvioni, *Rendic. dell' Ist. lomb.*, 1907, p. 1106) ; anc. sicil. *stutare* « spegnere » (Gregorio, *Stud. glott.*, I, 168).

b) langue littéraire : *attutare* « spegnere » et *stutare* « spegnere », représentés par quelques exemples de l'ancien ital. dans le dict. de Tommaseo, *s. v.* et dans Monaci, *Crest.*, II, 221.

c) Nord de l'Italie : Rovigno (Istrie) *daštudá* [1] (Ive, 42), triest. *študar* « spegnere » (Vidossich) ; vénit. *stuar*, *destuar* ; Polesine *stuare*, trent. *stuar* (Schneller) [2], vicent. *stuà* (à côté de *smorsà*), bellun. *stuar* (à côté de *stusar*, v. ci-dessous, p. 216), bresc. *stuà* [3], *stuamocoj* « spegnitoio ». — Dans les anciens textes de la Haute-Italie, (*de*)*stu*(*d*)*ar* est attesté non seulement en Vénétie (cf. Mussafia, *Beitr.*, 52 ; *Panfilo*, gloss., *Calmo*, gloss., *Studi rom.*, IV, 143, etc. ; *stuar*, *studar*, *destuar* dans Bortolan ant. vic. *s. v.*), mais aussi

1. Pour le vegliote *stutuarme el fuc* « spegnere il fuoco », cf. *Arch. glott.*, IX, 125 et Bartoli, *Das Dalmatische*, II, p. 227.

2. Schneller se fonde sans doute sur Azzolini, *Vocabolario vernacolo-italiano* (pei distretti roveretano e trentino), qui n'indique pas l'aire de *stuar* ni de *smorzar*. Ricci, *Vocab. trentino*, ignore le verbe *stuar* : notre enquête de l'*AIS* n'a pas non plus découvert *stuar* dans les parlers qu'on comprend sous le nom de « trentino ». Pour le *studar* ladin de la province de Trento e dell'Alto Adige, v. p. 215.

3. D'après Melchiori, qui a publié son glossaire de Brescia en 1817 ; notre carte actuelle n'offre plus *stuà*, pour le domaine de Brescia, mais seulement *smorsà* (ou des substituts tout récents : *far morir*). D'ailleurs, Melchiori enregistre déjà, à côté de *stuà*, le *smorsà* actuel.

en Lombardie [1] : *astuar*, *tudar* « distruggere, spegnere, uccidere » (Uguçon de Laodho, *atudhao*, Bonvesin de la Riva, *Giornale storico d. lett. ital.*, VIII, 418).

3) RHÉTOROMAN : *a*) Surset (Oberhalbstein) *štidar*, *el štéida* 3e pers. (à Conters), Sotsaissa (Unterhalbstein) *stidar* ; bas-engad. *stüdar* « éteindre, apaiser la soif », *stüdentar*, v. actif, « éteindre » (Pallioppi), Sent *štůdär* « éteindre » (Pult) [2] ; Abbadia *destodè*, *stodè* (Alton), *štodé* (Gartner, *Beiheft 73 der Z. f. rom. Phil.*, p. 151) à côté de *destizzè* [3], Gröden *dəštudę* (Gartner), Livinallongo *destudé*, Ampezzo *studà*, Fassa *dostudér* [4] (Alton), Erto *študę* « éteindre » (*Z. für rom. Phil.*, XVI, 349), Cadore *destudà* « spegnere, smorzare, e dicesi propriamente del fuoco e del lume » (Da Ronco) ; frioul. *studà*, *distudà* « spegnere, smorzare il lume, dissetare (le sed) » (Pirona).

b) surselv. *ṣtizzar* « éteindre », *stizzentar*, v. actif, « éteindre », Disentis *štitsá* vb., *štęts* (participe) « éteint » (Huonder, *Rom. Forsch.*, XI, 477, 478), Heinzenberg (= Muntogna), Domleschg (= Tumliasca) : *stizzar* (*Annalas della Soc. retorum.*, II, appendice, p. 13) ; Bergün *štitsęr*, *ęl štétsa* (Lutta, p. 270) ; anc. haut-engad. *astüzer* (Bifrun), haut-engad. *stüzzer* « éteindre, apaiser la soif », *stüz* « éteint » (Pallioppi), Celerina *stütsęr* « éteindre » (Walberg) ; Bregaglia (Sopraporta) [5] *stüzär* « spegnere » [6].

1. Selon Monti, *Saggio di vocab. comasco*, 1856, on aurait employé dans la Valteline (pendant la première moitié du XIXe siècle) *stuà* « smorzare » que nous n'avons plus rencontré dans notre enquête.

2. L'enquête de l'*AIS* atteste *štůdär* à Remüs, Ardez et, d'après les matériaux du *Dizionari retorumauntsch*, l'infinitif (avec *radical* tonique) est commun à toute la Basse-Engadine. Pour l'explication de cet infinitif, v. Pult, *Festgabe Gauchat*, p. 167.

3. *Destizzè* serait, d'après Alton, « retirer les bûches encore brûlantes du feu pour les faire mourir », *destodè* « éteindre le feu en l'assommant avec des pincettes ou avec un maillot à l'aide de l'eau ».

4. Alton donne *dortudér* (faute d'impression ?).

5. Attesté dans le glossaire de la *Stria*, *tragicomedia nazionale bargaiota*, dû à Giov. Maurizio, 1875. M. Scheuermeier a relevé à Coltura (Sopraporta) en 1920 *šmurantsęr al fąk*.

6. La répartition de *stüdar* et de *stüzzar* dans les parlers ladins des Grisons est indiquée sur la carte I : le type *štůdar* (bas-engad. *štůdär*, sousselv. *štiddr*) se trouve, d'après l'*AIS*, dans la Basse-Engadine (Remüs, Ardez), le Surset (= Oberhalbstein : Reams), Sutsaissa (= Unterhalbstein : Lenz), le Domleschg (Scharans) et le Plaun (Ems) ; le type *stüzzár* (engad. *štüzzár*, *-ér*, sousselvan *štizzér*, *štizzár*, surselvan *štizzár*) dans le Val Müstair (Santa Maria : *štůtsär*), la Basse-Engadine

Quel est le rapport entre *stüzzar* et *stüdar* ? Ascoli, *Arch. glott.*, I, 36, n., voyait dans *stizzar*, engad. *stüzer* un *tutiare (< *tutu < totu) avec le sens d' « achever (le feu) » ; mais on a quelque difficulté : 1) à admettre, au milieu du vaste domaine de tutare, une petite zone qui aurait conservé un latin *tutiare ; 2) à accepter un tuto (= totu) qui n'est attesté nulle part dans la Romania avec le sens de « tout ». On pourrait, il est vrai, rapprocher le surselv. *stizzar*, haut-engad. *stüzzer* de l'Abbadia *destizzè*, du piém. *destissè* [1], du bellun. *stüsar*, du prov. mod. *atusar* ; mais, si je ne me trompe, Abbadia *destizzè*, piém. *destissè* et prov. mod. *atusar* sont dus à l'influence d'Abbadia *tizzè* « allumer », piém. *tissè* « attiser », prov. mod. *tuson* « tison » (lang.), *tusonnà* (lang.) « attiser », *entusà* « attiser » [2]. Une seule solution est acceptable, celle que Huonder a entrevue et esquissée dans les *Rom. Forsch.*, XI, 478. Il existe dans le bas-engadinais et le val Müstair, où l'on emploie *stůdar* « éteindre », deux participes passés : *stüdà*, et aussi *stüz* [qui se présente également dans le domaine où l'on emploie *stüzzer* (Haute-Engadine), et sous la forme *stets* là où l'on dit *stizzar* (surselvan) [3]] ; or *stüz* ne saurait s'expliquer, selon Huonder, autrement que comme le successeur de l'adj. latin tutus « apaisé, à l'abri de quelque chose » : focus tutus est se continuerait dans *il*

(Zernez), la Haute-Engadine (Zuoz, Fex) ; Bivio, Latsch (près de Bergün), Schams (Mathon), Muntogna (= Heinzenberg : Dalin), Surselva (= Oberland : Pitasch, Brigels, Surrhein, Vrin, Camischolas). Ces données de l'*AIS* sont confirmées par les matériaux qu'ont fournis les correspondants du *Dizionari retorumauntsch* et par les enquêtes de MM. Jaberg et Vieli et de moi-même : la seule différence qui existe, c'est que j'avais recueilli — il y a dix ans — à Santa-Maria (Val Müstair) *štůdăr*, et que M. Scheuermeier a relevé *stůzzăr*. Les matériaux du *Dizionari*, recueillis dans une cinquantaine de villages des Grisons, permettent même de suivre le flottement entre les deux types : ainsi Süs (en aval de Zernez) offre *stůzzăr*, mais encore *stüdantar* (v. actif), Stürvis (sousselvan) *stidar* à côté de *stizzar*, Paspels (Domleschg) *stidà* (igl fia), *stizzà* (da sesez), (igl fia è) *stizzò*.

1. Le type piémontais (*de*)*stissè* comprend, d'après les données de l'*AIS*, la plaine du Piémont qui s'étend au sud de Turin, entre la capitale et Cuneo, cf. carte I.

2. Cf. un exemple de *destisier* « éteindre » dans Godefroy.

3. Les Grisons ne semblent pas connaître l'adjectif verbal du type italien *fermo* : *fermato*, mais M. Pult attire mon attention sur l'existence de *toc*, adjectif verbal en usage comme participe passé de *tuccar* « toucher » dans l'Engadine et aussi dans la Surselva ; cf. aussi engad. *tschunch* « moissonné, coupé, » part. passé de *tschuncar*.

fö ais STÜZ. Toutefois je me demande s'il ne vaudrait pas mieux partir d'un adjectif verbal [1] de *stûdar*, *stüt*, employé surtout en fonction prédicative, muni par conséquent d'un *-s* du nominatif qui se serait ensuite fusionné avec la finale de *stüt* [2] ; la vitalité extraordinaire dont jouissait la flexion de l'adjectif prédicatif en surselvan (cf. Ascoli, *Arch. glott.*, VII, 427) suggère cette explication qui modifie celle qu'a donnée Huonder. C'est sur l'adjectif verbal engad. *stüz*, surselv. *stiz* que se sont modelés à nouveau le haut-engad. **stüder*, le surselvan **stidar* (cf. sousselv. *stidar*) pour aboutir à *stüzzer*, *stizzar*.

4) DOMAINE FRANÇAIS : *a*) moy. frç. *tuer* « éteindre » (God., cf. Suppl., XVe s. ; deux des trois exemples semblent provenir de l'Ouest) ; Pléchâtel *tüè* « tuer, éteindre » ; Vendômois *tuer* « étouffer, éteindre » [3] ; Gâtinais *tuette* « éteignoir » (*Rev. phil. frç.*, X, 32) ; Centre *tuer* (le feu, la chandelle) (Jaubert [4]) ; Perche *tuer* la chandelle « l'éteindre », *tuer* le temps (qui se dit aussi en frç. commun) « le perdre » (Peschot) ; angev. *tuer* « éteindre le feu, la chandelle, abasourdir » (Verrier et Onillon) ; poitev. *tué* « éteindre » (Lalanne) ; Saintonge et Angoumois *tuer* (le feu, la chandelle) (Jônain, Terracher).

b) Vionnaz *toa* « tuer, éteindre la lumière » ; Châble (Val de Bagnes) *tyüâ* « éteindre, tuer » (*Rom.*, VI, 391 [5]) ; P. 967 (Savoie) *tyüă ALF*, Suppl., *s. v.* « éteindre » ; sav. *tüâ* « éteindre » (d'après une communication de M. Désormaux) ; lyonn. *touo* « éteindre » (Puitspelu), mais en ancien lyonnais, M. Philipon, *Rom.* XXX, 249, admettrait l'existence d'*esteindre* (attesté dans les légendes en prose inédites).

1. Cf. piém. *destiss* : *destissè*, gén. *ammort* : *ammortà* et dans les relevés de l'*AIS smors* : *smorsà*.

2. Cf. *filunz*, *filunza* « fileuse », *Arch. glott.*, VII, 433, et le procédé inverse de *stüt* + *s* dans le surselv. *scult*, *-a* (à côté de *sculz*, *-a*) dont le *-ts* étymologique (< disculceu) a été interprété à tort par *scult* + *s* (du nominatif).

3. D'après une communication de M. O. Bloch, *tuer* (la chandelle) est également vivant dans la Beauce orléanaise.

4. Centre *cuer* (le feu) (Jaubert) est parfaitement naturel dans une région où *kü-* (curé) et *tü-* (tuer) aboutissent à *kyü*, *tyü* (cf. *kÿüé* « tuer » (Meunier, Chaulgnes (Nièvre)) : de là une fausse régression de *tyüé* vers *küé*.

5. D'après les matériaux du *Gloss. des patois de la Suisse romande*, l'aire de *tuer* « éteindre » comprend la vallée du Rhône (de Villeneuve jusqu'à Nendaz avec le val d'Entremont et le val de Bagnes) ; il s'agit évidemment d'un mot envahisseur, puisque le type autochthone est *déteindre*.

c) Anc. prov. *tuar* « tuer, éteindre », *atudar*, *estudar* « éteindre », *tuar* « tuer » ; limous. *tuar* (lou fouec) « éteindre » (Laborde) ; périgourd. *tuà* (à côté d'*eitegne*, *escantî*, *amoussà* (Daniel [1]) ; prov. mod. *atuda*, *tuda*, *destuda* (lang.), *tua* (mars.) « éteindre, apaiser la faim », *s'atuda* « s'éteindre, mourir [2] » ; Vinzelles *tyïvà* « tuer, éteindre (la lampe, le feu) » ; Queyras *tuar lou fuec*, *lou lume* (Chabrand-Aiglun) ; Pézenas *atuda* « éteindre le feu du foyer ou la chandelle » (Mazuc) ; Tarn *atuda* « éteindre » ; Aveyron *otuda* (lo condelo), [mais *omourci* lou fioc] ; Castrais *attuda* « éteindre, faire mourir le feu, la chandelle » (Couzinié [3]) ; béarn. *tua lou hoec* « couvrir le feu » (Lespy et Raymond [4]).

5) CATALOGNE : anc. cat. *tudar* « tuer » (*Sept sages*, éd. Mussafia), cat. mod. *tudar* « malmetre, echar a perder » (Spitzer, *Literaturblatt f. germ. und rom. Phil.*, 1914, 397), *atudar* la llum (à Conflent) (Aguiló).

Le domaine de *tuer* « éteindre », tel que je le reconstruis ici sur la base des dictionnaires, comprend donc l'Ouest et le Sud-Ouest de la France (Perche, Vendômois, Pléchâtel, Anjou, Gâtine, Poitou, Saintonge, Angoumois, Limousin, Périgord, Centre), une partie du Languedoc (avec un avant-poste au nord de la Catalogne), les Alpes provençales (avec les quatre points de la région provençale qui s'étend sur le versant piémontais (*AIS*, P. 146, 147, 148, 152), le lyonnais, le Bas-Valais et la Savoie. C'est donc un domaine assez compact qui, vers l'Est, semble s'arrêter tout à coup à la lisière de la plaine piémontaise. Mais le verbe surgit de nouveau dans l'anc. lombard, dans le territoire rhétoroman et dans le Nord-

1. V. p. 231, n. 2.

2. Sur *atusà*, *entusà* (lang.), *s'atusà* « s'éteindre, se taire, s'apaiser, se modérer », *atusà* « éteint, lent, calme », v. ci-dessus, p. 216 ; sur *tuàr* (lou lùme) à Barcelonnette coexistant avec *atupir*, v. p. 194, n. 3.

3. Sur la valeur des formes données par Couzinié, v. p. 225, n. 3.

4. L'*Enquête supplémentaire* pour le Midi atteste l'existence d'*atudà* pour les P. 785, 786 (Aude), 743, 755 (Tarn), 777 (Hérault) ; *tuer* P. 506 (Haute-Vienne), 602 (Creuse), 615 (Dordogne), 650, 653 (Gironde), 717 (Cantal à côté d'*escontir*), 707, 617 (Corrèze), 804, 805 (Puy-de-Dôme), 812 (Haute-Loire), 816 (Loire), 826, 827, 833 (Ardèche), 830 (Lozère, à côté d'*omoussà*), 836 (Drôme, à côté d'*estoufà*). Or, ce qui mérite d'être relevé, c'est que les P. 506, 512, 612, 615, 617, 650, 653, 707, 717, 804, 830, 833, situés dans le domaine où *-d-* < *-t-* est conservé (*roDa*, *veDel*), offrent *tua*, et non *tuDà* : toutes ces formes ont l'air d'être empruntées au français populaire des régions avoisinantes de la langue d'oïl, — ou alors c'est qu'un ancien *tudà* a été rapproché du franç. *tuer*.

Est de l'Italie. Dans les parlers italiens du Sud du Pô, (ex)tutare semble faire défaut jusqu'à une ligne qui, sur la carte de l'*AIS*, part de San Giovanni Rotondo (sur l'Adriatique) et passe par Morrone — Scanno — Ausonia : la zone méridionale comprend donc presque tout le « Mezzogiorno », et aussi la Sardaigne (excepté la Gallura). Mais l'enquête de M. Scheuermeier a découvert le chaînon qui relie la zone vénitienne avec celle du « Mezzogiorno » : les P. 277, 278, 281, 282 [Muccia Vallicchio, Esanatoglia (Camerino, Matelica), Sant'Elpidio (Fermo), Treja (Macerata)] ont maintenu l'ancien *studare* au milieu d'un *smorzare* envahisseur qui occupe déjà toute la région voisine.

Comme (ex)tutare est fortement enraciné dans les territoires lexicologiquement *conservateurs* de la périphérie de l'Italie (Sardaigne, domaine rhétoroman), un tutare = « éteindre » doit remonter au moins à la fin de l'antiquité [1].

L'étymologie de *tuer* a été discutée plus d'une fois par les linguistes :

1) Ascoli, *Arch. glott.*, I, 36, a proposé la solution suivante du problème :

« Il tutare dei Romanzi (*s-tutare*, *tudar*, *tuer*, ecc.) dice propriamente « finire, spegnere », quindi « uccidere », quindi « smorzare » nel senso proprio e nel metaforico. L'enigma di questo importante gruppo neolatino si scioglierà, como io spero, col derivar tutare da totus. A una figura latina dell'aggettivo in cui l'ō fosse non solo oscurato, ma ridotto a dirittura ad ū, a tūtus allato a tōtus, accennano le molte figure romanze con l'*u* (it. *tutto*, portg. *tudo*, lad. centrale e orient. *dut*), e tanto più facilmente si potrà supporre questa figura nel verbo composto (*ex-tutare, ecc., e anzi la semplice romanza può essere non diversa dalla composta latina ; cfr. il romanzo commune *jectare). Or *tutare, o la sua normale propaggine *tutiare, diceva naturalmente « compire, finire », e quando siamo a « finire », ci confondiamo fra « terminare » e « sterminare ».

Mais tutare avec le sens de « terminer » est inconnu à la Romania ; un tutare, dérivé de totus, serait, comme l'a remarqué M. Meyer-Lübke, *Z. f. rom. Phil.*, XXXII, 497, singulier en France

1. Sur les raisons du recul de *stuar* dans le domaine piémontais-lombard-vénitien, voyez p. 223, n. 3.

où totus se continue sous la forme tottus (fr. *tout(e)*, anc. prov. *tot*, *-a*).

2) Diez, *Etymol. Wörterbuch*, *s. v. tutare* part de tutari « protéger, garantir de » : *tutari famem* « écarter la faim » (« Hunger abwenden »), *tutari focum* « anéantir, tuer le feu » (« Feuer unschädlich machen, löschen, töten »). Les légères modifications à cette filière sémantique que proposent M. Meyer-Lübke, *Z. f. rom. Phil.*, XXXII, 497, *REW*, *s. v. tutare* (« sich vor etwas schützen, den Hunger stillen, das Feuer dämpfen, auslöschen ») et M. Nyrop, *Mélanges Picot*, 139, *Gramm. hist. de la langue française*, IV, 288 (« se défendre d'une chose, parer, repousser, détourner (*tutare pericula*), modérer, tempérer, apaiser, éteindre, tuer [1] ») n'ont pas grande portée. Reste à mentionner l'idée de W. Foerster (*Causerie philologique faite à la Société Ramond*, p. 11), d'après qui « tuer le feu » signifiait, au temps où l'on n'avait pas même les allumettes de la régie et où la production du feu réclamait un effort considérable, « *conserver* le feu », c'est-à-dire le couvrir de cendres pour le maintenir : de là, plus tard, le sens d'« étouffer », sens que le français aurait élargi dans son verbe *tuer* [2].

3) Dans les *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna*, p. 395 ss., M. Vising postule l'origine germanique de la famille romane *tuer* : ce serait un mot germanique (radical tut, cf. all. töten) avec le sens de « faire du bruit, étourdir », de là « mettre à mort, éteindre ». Comme M. Vising est lui-même porté à reconnaître (*Z. f. frz. Spr. u. Litt.*, XXXVIII, 278) le point faible de son étymologie, je n'y insiste pas davantage. Il est certain que le radical germanique tut est absent du gotique et du langobard ; d'autre part, la vitalité d'extutare dans les régions (Sardaigne, Rhétie) qui maintiennent avec la plus grande ténacité le lexique latin et n'ont (comme la Sardaigne) pas d'éléments germaniques anciens, parle contre l'hypothèse de M. Vising.

1. C'est M. Nyrop qui insiste sur le parallélisme de « *tuer* un homme » (= éteindre un homme) avec l'argot où « apaiser quelqu'un » serait employé aussi dans le sens de « tuer ».

2. Je ne crois pas qu'on réussisse à prouver que tutare avait d'abord le sens de « couvrir le feu de cendres pour le protéger » : le *tuá* « couvrir le feu » (que M. Fœrster semblait ignorer) du béarnais est trop isolé pour permettre d'attribuer avec quelque certitude ce sens technique au tutare du latin vulgaire. En parcourant la liste des verbes recueillis p. 195, on a plutôt l'impression que les verbes désignant l'action d' « éteindre le feu » et de « couvrir le feu de cendres » procèdent de deux ordres d'idées différents.

La fortune de tutare « éteindre » — il faut y insister, puisque toutes les discussions n'y ont pas prêté l'attention nécessaire — est étroitement liée à la défaillance d'exstinguere [1] : l'emploi des deux verbes au sens d' « éteindre la faim » (exstinguere, tutari [2] *famem* [3]) les ayant rapprochés, la détresse d'exstinguere fut le point de départ d'une extension sémantique de tutare aux dépens d'exstinguere [4] : le sens d'exstinguere (*ignem*) est commun à presque tous les (ex)tutare de la Romania ; par contre, celui d' « occidere » manque, par exemple, en Sardaigne et dans le territoire rhétoroman [5]. En effet, comme les Grisons connaissent encore, à côté de *studar* « éteindre », le verbe *stenscher* « suffoquer » et que l'ancien provençal offre *estudar* « éteindre », mais *estenher* « éteindre, détruire, tuer », il en résulte que la succession sémantique d'exstinguere ne fut recueillie qu'en partie par le tutare rhétoroman et sarde.

VI. *APAGAR* DANS L'IBÉRO-ROMAN.

Si, dans le gallo-latin et l'italo-latin, le contact sémantique de tutari *famem* avec exstinguere *famem* a provoqué, à la suite de la déchéance d'exstinguere, l'extension sémantique de tutari, l'ibéro-latin, tout en recourant au même procédé sémantique, s'est avisé d'utili-

1. Le préfixe d'extutare se ressent nettement d'exstinguere.

2. Tutari est un intensif de tueri ; mais, une fois tueri disparu, le verbe tutari s'est mis à l'abri de l'adjectif tutus « en sûreté » qui, à son tour, se sera ressenti de l'évolution sémantique du verbe. C'est de tutus « apaisé » que semble provenir l'ital. *attutare* et *attutire* « acquietare, calmare, rintuzzare » (cf. les exemples dans le Dict. de la Crusca *s. v.*, et Cappucini, *Scritti Monaci*, 316). Il semble même que le verbe simple tueri ait été à son tour affecté par les sens de tutus « apaisé, mort », puisqu'il paraît survivre dans le lucches. *attuire* dans la locution : « non *attuisce* a tanto » « non arriva a fare tutto, non gli basta il tempo, la forza per », *attuito* « dalla fame chi non ne può più e si sente venir meno, rifinito dalla fame » (Nieri), dans le bergam. *tüt* « uccidere » (Tiraboschi, App.), peut-être dans le catal. *atuar*, *atuhir* « étourdir, mettre à mort, tuer », *atuir* « estormaiar, deixar com mort, aterrar, fer caure, aniquilar » (Aguiló ; Tallgren, *Neuphilol. Mitteil.*, 1912, p. 32).

3. Cf. aussi dans Godefroy un exemple de *acoisier* (le feu) < quietiare « calmer » et un autre dans le *Regrés Nostre Dame*, éd. Långfors, gloss., *s. v.*

4. C'est le sens d' « éteindre » qui est attesté pour *tutare* dans les témoignages précieux enregistrés par Du Cange.

5. Nyrop, *Gramm. hist. lang. fr.*, IV, 402 attribuerait le sens de « tuer » à un

ser la synonymie d'exstinguere *sitim* et de pacare *sitim* [1] pour substituer pacare à exstinguere « éteindre » disparaissant. *Apagar* « éteindre » et tutare « éteindre » se rencontrent aux frontières septentrionales de la Catalogne : c'est que le gallo-roman fut déjà envahi par le tutare de l'italo-latin avant que pacare ne réussît à franchir les Pyrénées.

Le dépouillement des lexiques et de l'*Atlas lingüístic de Catalunya* de M. Griera donne les résultats suivants : catal. *apagar* « estingir lo foch, la llum ; esborrar, destruhir, aplacar, suavisar, sufocar, baixar lo color que es massa viu, templar la llum de un quadro, posar sordina á un instrument, sonum tenuare, satisfer la set, la fam », *apagarse* « s'éteindre » (Labernia) ; Alghero (Sardaigne) *daspàgà* « spegnere », *Arch. glott.*, IX, 357, et cf. *Atlas de Catalunya* c. apagar, P. 105 ; esp. *apagar* « éteindre, calmer, amortir (un son), amortir (les couleurs), apaiser (*la sed*, *la voz*) » [2] ; portg. *apagar* « éteindre, apaiser, étouffer, tuer » (*a memoria* « affaiblir », *a sede* « apaiser la soif »), *apagarse* « s'éteindre », *apagado* « éteint, mort, lâche, obscur, sot » (*tiempos apagados* « temps barbares », *negocio apagado* « négoce peu important ») ; murciano *apagacandil* « insecto de color oscuro, del tamaño de la avispa, pero de alas mayores, Ictino vorax » (Sevilla). Mistral donne aussi *apagá* « éteindre », mais où faut-il le localiser ?

Comme aucun des deux concurrents d'exstinguere, ni tutari ni pacare, n'obtint la victoire définitive jusqu'à l'effondrement de l'Empire romain, la Romania resta partagée entre exstinguere,

euphémisme qui aurait eu lieu en français ; mais est-il permis de séparer l'histoire sémantique du français *tuer* de l'it. mérid. *stutari* ? Levy, *Suppl. Wtb.*, remarque que l'anc. prov. ne connaît pas *tudar*, mais *tuar* au sens d' « occidere », ce qui supposerait l'emprunt de *tuar* au français : cf. cependant *tudar* « tuer » dans les *Disciplines de Clergie* (dialecte girondin du xve siècle), éd. Ducamin, gloss., *s. v.*

1. Je n'ai pas, il est vrai, d'exemples latins de la locution pacare *sitim* (on dit pacare *dolorem*, pacare *incerti animi aestus*) : il faudrait connaître les articles *sitis* et *pacare* du *Thesaurus linguae latinae*, qui n'ont pas encore paru. Il me semble cependant que l'accord du gallo-roman et de l'ibéro-roman : *apaiier la faim* (cf. Godefroy : *apayer quelqu'un d'une pome* ; (Christ) *apaya* (*scil.* de cinq pains) *e saoula de genz V mille*), et de *apagar la sed* nous permet d'attribuer ce sens au latin pacare.

2. A côté d'*apagar* il existe aussi (*a*)*matar* « apaiser la faim, la soif, éteindre la lumière », qui semble être le seul terme vivant dans le judéo-espagnol, *Rev. de fil. esp.*, II, 349 (cf. aussi portg. *matar*).

tutare de l'italo-latin, pacare de l'ibéro-latin et exmortiare que nous allons maintenant examiner.

VII. Exmortiare de l'Italie et du Midi de la France.

Au milieu des difficultés où le verbe exstinguere se débattait dans le latin vulgaire, on se serait attendu à voir la langue faire appel au participe perfectif, employé pour exprimer l'état du feu éteint : *ignis* mortuus *est* (p. 197). Mais morior : mori[1], verbe intransitif, était peu propre à recueillir l'héritage d'un verbe *transitif* tel qu'exstinguere (exstinguere *ignem, candelam, sitim, famem*, etc.), et la formation d'un verbe intensif mortare au sens de « tuer, éteindre » ne s'est pas produite en latin. Néanmoins, la ressource qu'offrait le participe mortuus « éteint » ne fut pas complètement négligée, lorsqu'il s'agit de combler le vide que menaçait de laisser le départ d'exstinguere : exmortiare, admortiare[2] surgirent spontanément — et sans doute indépendamment — dans l'Italie septentrionale et en Provence. Le type exmortiare couvre la Lombardie, l'Émilie, une partie de la Romagne et des Marches ; c'est un mot capable d'expansion, puisque le contact sémantique qu'il offre avec « il fuoco è *morto* » lui confère une supériorité éclatante sur tous ses concurrents : il traverse le Pô pour occuper un ancien territoire de *stu(d)ar*, qui régnait antérieurement et qui surnage encore dans quatre points des Marches, en Lombardie et en Vénétie[3] ; il franchit l'Apennin pour pénétrer en Toscane (où *stignere* cherchait péniblement une assise solide dans la langue littéraire), et en Ombrie jusqu'à Rome ; le fait que *smorzare* est admis dans le vocabulaire de la langue littéraire lui assure un renouveau de rayonnement jusque dans l'Italie méridio-

1. Cf. *carbo emoriens* dans Georges, *s. v.*

2. Formation qui doit remonter au moins au Ve ou au VIe siècle ; pour le procédé, cf. altiare, bassiare, directiare, minutiare, etc.

3. Le recul de *stu(d)ar* en Lombardie et en Vénétie, — au cours du moyen âge — n'est guère douteux : l'ancien milanais *tudar* (de Bonvesin de la Riva), *stuar* de la Valteline, le bresc. *stud* (du glossaire de Melchiori) se sont effacés devant *smorzar*. La faiblesse de *stuar* « éteindre » dans une partie du domaine lombard-piémontais-vénitien résulte de sa collision avec un autre terme de cuisine : *stuà* (*la carn*) « stufare (la carne) ». Dans tout le domaine où *-t-* tombe (milanais, piémontais et bonne partie du vénitien : cf. Battisti, *Beiheft 28 de la Z. für rom. Phil.*, p. 82 ss.), le verbe *stuà* répondait aussi bien à stufare qu'à stutare.

nale (où — à côté de *stutari* plus ancien — il semble prendre pied à Francavilla (Pouille), et en Sicile (d'après Ribezzo et Traina)). Il est vrai que l'*AIS* n'a pas relevé d'exemple [1] de *smorzare* dans les localités du Midi qui ont été explorées.

Piém. *smorzè* (à côté de *smortè*); valses. *smorssée* « spegnere » ; Malesco *smurtsá* « spegnere », *Arch. glott.*, IX, 256 ; Voghera *śmurçá* (*Studi di fil. rom.*, VIII, 224) ; pav. *smorsà* « smorzare » ; anc. mil. *asmorzare* (la sede) « ammorzare » (Bonvesin) [2] ; anc. lomb. *asmorsar* « spegnere », *Arch. glott.*, XII, 389, XIV, 205 ; mil. *smorzà* « spegnere » ; Airolo et Intragna (Tessin) : *smorzá(r)* ; bormin. *šmǫrzar* « spegnere il fuoco », *šmǫrẹnzar*, verbe actif, « spegnere il fuoco » (Longa) et aussi à Tirano (Monti) ; com. *smorzà* « spegnere » ; anc. berg. *amorsa* (ol fog) : extinguere, Lorck, *Altbergam. Sprach.*, 123, berg. mod. *smorsà* « smorzare » ; bresc. *smorsà*, mirand. *smurzar* « smorzare », *smorz* « spento », Prandaglio (Lac de Garde) *smǫrsá* (relevé par moi-même) ; anc. vicent. *smorzare, asmorzare*, vicent. *smorsàre* ; Giudicarie *žmursar* « spegnere » (Gartner), Valle di Non *ṣmǫrçấr* (Battisti, 145) ; anc. trentin *asmorzare* dans la Catinia (éd. Battisti, p. 63), trentin *smorzar* « spegnere, soffiare (il lume) » (Ricci) ; anc. vén. (*as*)*morzàr* (Pateg, *Bestiarius*) ; anc. bellun. *smorzar* « spegnere, calmare, moderare » (Cavassico) ; vén. *smorzar, des-* « spegnere » à côté de *stuar* (Boerio) ; triest. *smorzar* (Kosovitz) ; mantuan. *smorsar* ; Melara (Rovigo) *smursár* (relevé de M. Jaberg) ; piac. *smôrzarõ* « spegnitoio » ; Firenzuola *smursá* « smorzare » (Casella, *Studi romanzi*, XVII, 63) ; parm. *smorzar* « spegnere », *smorzar la coldra* « calmar gli sdegni » ; Novellara *smorzẽr* « smorzare » (Malagoli, *Arch. glott.*, XVII, 184) ; modén. *smurzèr* « spegnere », « ammortire (un colpo) » ; ferrar. *smurzar* « spegnere » (Nannini) ; bolon. *asmurzar* « spegnere, distruggere » ; imol. *śmurzấ* (Bottiglioni, 30) ; Urbino *smorcè* (Contado *smorzè* « smorzare, spegnere ») ; Arcevia *smorciá* (Crocioni, 18) ; Teramo *smorzacannelẹ* « spegnitoio » (mais

1. Le point 460 de l'*AIS* (Guardia Piemontese en Calabre, colonie provençale) offre, d'après notre enquête, le verbe *myérsərə* « éteindre », part. passé *mərsẹ́* (cf. aussi *mierçu* « ammorzo », *Arch. glott.*, XI, 383), qui doit répondre à un type mortiare (cf. prov. *amoursa*) ; mais la forme de l'infinitif *myérsərə* reste obscure.

2. Le second exemple offre le verbe avec un sens figuré : Bonvesin de la Riva, v. 240, p. 9, éd. Biadene : *la mia grande mateza asmorza lo meo bon stato* : Bartholomaeis, dans son édition de Bonvesin, rend *asmorzar* par « togliere, privare ».

armurì « smorzare », cf. p. 228) ; ombr. *smorzà* « spegnere » (Trabalza) ; abruzz. *smurzá* « spengere, anche notar sottacqua » (Finamore, più commune è *armuri*, cf. p. 228) ; Sarzana *smurzare* ; Castelnuovo Magra *śmorzáe* « smorzare », *Revue de dial. rom.*, III, 91 ; Sillano (colonie émilienne) *ammorza* « spengo », *Arch. glott.*, XIII, 334 ; Media Val di Magra *śmorzar* (Maccarone, *Arch. glott.*, XIX, 111). La Toscane, d'après les dictionnaires, emploierait aujourd'hui *smorzare* dans le sens d' « attenuare le fiamme ed il calore » [1] ; Francavilla *smursari* « spegnere » (Ribezzo) à côté de *stutu* « spegno », sicil. *smurciari*, *smurzari* (à côté d'*attutari*).

Le type admortiare, déjà attesté en ancien provençal (*amorsar*, *amossar*), couvre, d'après l'*Enquête supplémentaire* [2] et les glossaires régionaux, la Provence et le Rouergue. S'il s'agit d'une formation peut-être indépendante du *smorzar* de l'Italie, elle remonte sans doute à la même époque. En tout cas, le substitut tutare, envoyé par Lugdunum, n'a plus réussi à prendre les positions occupées par admortiare dont le centre d'irradiation semble avoir été Nemausum et Massilia [3] : prov. anc. *amorsar*, *amosar* « éteindre, étouffer, amortir, calmer », prov. mod. *amoussa*, *amoursa*, *damoussa* (langued.), *demoussa* (Var) « éteindre, mater, réduire au silence », *s'amoussa* « s'éteindre, mourir », *amoussadou*, *amoussouer*, *amoursouer*, *enmoursouer* « éteignoir », *amoussi*, *amousi* (lim.), *amoursi* (rouerg.), *enmoursi* (Var), *amursi*, *demursi*, *desmoursi* (niç.) « éteindre » (Mistral), Pézenas *amoussá* « éteindre le feu, la lumière » (à côté d'*atudá*) (Mazuc), Castrais *amoussa* « éteindre » (Couzinié), Aveyron *omourcí* lou fioc « éteindre le feu » (*otudá* lo condelo « éteindre la chandelle ») (Vayssier), Barcelonnette *amoussàr* « éteindre » (Arnaud-Morin), Nice *amérsi*, *demérsi* « j'éteins » (*Rom. Forsch.*, IX, 265).

1. *Spegnere* serait alors « farlo cessare », mais cette distinction entre *spengere* et *smorzare* est-elle vraiment maintenue dans la langue vivante ? Cf. une remarque importante sur l'absence de *smorzare* « éteindre » en lucch. dans le vocabulaire de Nieri, *s. v.*

2. *Amoussá* est attesté aux P. 879 (Hautes-Alpes), 894, 896 (Var), 882 (à côté de *stignè* : « éteignez », impér.), 873 (Bouches-du-Rhône), 865 (Vaucluse), 852 (Gard), 830 (Lozère à côté de *tuá*), 748 (Aveyron), 758, 768 (Hérault).

3. Je ne sais à quelle source Mistral a puisé son limousin *amoussi*, *amousi* ; je ne crois pas non plus à la vitalité d'*amoussà* dans le Castrais : le lexique de Couzinié renferme une foule de mots provenant d'autres régions du Midi de la France.

VIII. *AMORTAR.*

Le type *amortar, amortir* était une création imminente qui pouvait naître, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, sur la base de *focus mortuus est, il fuoco è morto, le feu est mort* ; il surgit spontanément en France sous la forme d'îlots dans les aires de *tuer* et d'*escantir*, tandis qu'en Italie il réussit à occuper des zones plus compactes. D'après l'*Enquête supplémentaire*, *amourtar* est attesté pour les P. 772, 791 (Ariège), *amourti* P. 731 (Tarn-et-Garonne), 760, 781 (Haute-Garonne), 676, 679 (Gers ; pour le dernier point à côté d'*escantir*), 696 (Hautes-Pyrénées), 686 (Basses-Pyrénées). Raynouard et Levy ont déjà recueilli dans leurs dictionnaires *amortar* « éteindre, étouffer », *amortezir* « s'éteindre », *amortir* « éteindre ; amortir, calmer, tuer ; v. réfl. mourir », *esmortir*, *esmurtir* « éteindre ; v. réfl. mourir », sans qu'il soit possible de localiser les formes de l'ancien provençal ni celles de Mistral, *s. v. amourti*. Si l'*amourti* « éteindre » de Cenac-Moncaut, attesté pour le département du Gers, n'est pas à l'abri de toute critique, le *Supplément* de l'*ALF* fournit pour le P. 956 (Savoie) *ăm̥rtă* « éteindre », confirmé par *amortâ* « éteindre » dans le *Dictionnaire* de Constantin et Désormaux [1]. Le baron de Vinols attribue au vellavien un *amourta* « éteindre », et enfin Morosi connaît dans le provençal de Pral (sur le versant piémontais) un *amürtì* « spegnere la calce » (*Arch. glott.*, XI, 368).

En Italie, la carte de l'*AIS* révèle deux zones compactes :

1) la Ligurie forme, avec une bonne partie du Piémont, l'aire *(z)murtà- dezmurtà* (Riviera [2], Montferrat et majorité des points du Canavese) ; cette aire est confirmée pour le piémontais par Zalli, *s. v. smortè* « smorzare il fuoco, la sete », pour Viverone (Canavese) par Nigra : *smurtà* [3] « smorzare » (*Miscell. Ascoli*, p. 259), pour le

1. L'aire savoisienne d'*amortà* se continue dans le Val d'Aoste (*amurtę* d'après une communication de M. Aebischer) et dans le Piémont septentrional (v. carte I) ; elle comprend aussi Aire-la-Ville, Bernex (Genève, d'après le *Gloss. des pat. de la Suisse rom.*). — Les légendes en prose, publiées par Mussafia-Gartner et revendiquées par P. Meyer comme texte lyonnais, offrent à la p. 156 : *amorta* li feus tantost.

2. A l'exception du P. 153 (Airole) de l'*AIS*, mais y compris le P. 899 (Alpes-Maritimes) de l'*ALF* (*ăm̥ŭrtă*, recueilli dans le *Suppl.*, *s.v. éteindre*).

3. L'aire piémontaise de *zmurtà*, telle qu'elle est établie d'après les relevés de M. Scheuermeier sur la carte de l'*AIS*, est confirmée par l'enquête personnelle

Montferrat par Ferrari *smortee* (ir fö) « spegnere il fuoco », *smortèe* (na custiun) « accomodare, sedare, calmare un alterco » [1], et pour le génois par l'anc. gén. *amortar* (*Arch. glott.*, VIII, 323) et par le glossaire de Casaccia, *s. v. ammortà* (notre enquête a recueilli *zmortà* sur la Riviera di Ponente et *mortà* sur la Riviera di Levante) [2] ;

2) la Romagne méridionale (*AIS*, P. 167, 168, 169, 171, 172, 173, 174). Cette aire est confirmée par le vocabulaire de Tozzoli pour Imola : imol. *amurté* [3] « spegnere, dicesi del fuoco, del lume », *amort* « spento, smorzato ».

L'assise des deux zones de *smortà* est singulière. Le *zmurtar* piémontais, encaissé entre le *tutare* des Alpes piémontaises et le *smorzar* (anc. lomb. *studar*) de la Lombardie, a l'air de s'être organisé sur les débris d'une zone de *stuar* (< extutare), qui aurait succombé à la suite de la collision entre *stuar* « stufare » et *stuar* « éteindre » : le piémontais se serait donc efforcé, par son *amortar*, de rétablir l'ordre en recourant à *focus mortuus est* [4].

La zone de *smortà* de la Romagne [5] méridionale est enclavée au Midi dans le *smorzar-studare* des Marches et au Nord dans le *smorzare-stu(t)are* de la Vénétie [6]. Cette façon d'envisager *smortar* comme

de M. Jaberg : Viverone *azmurtá*, Noasca *zmurtâr* (= P. 205 de l'*AIS*), Ceresole Reale *zmurtâr*, Locana *zmurtâr*, Piamprato (Val Soana), *smûrtâr* (cf. p. 205, n. 3), Asti *zmurtę* (= P. 138 de l'*AIS*) ; elle se continue en Savoie, cf. ci-dessus p. 226, n. 1.

1. La Ligurie est située entre la Provence (*amoursá*) et la Toscane (*spengere*, *smorzare*) : il me paraît qu'ici s'impose la même explication que celle que nous proposons pour le Piémont.

2. A Pavie on a aujourd'hui *smorsár* ; mais le P. 193 (en Pavese) de l'*AIS* donne *zmurtá*, ce qui confirme l'*amortar* attesté dans l'*Antica Parafrasi lombarda del Neminem laedi nisi a se ipso* (cf. *Arch. glott.*, XII, 387) que M. Salvioni attribue, comme on sait, à la région de Pavie.

3. Mais M. Bottiglioni, *Fonologia dell'Imolese*, p. 30, a relevé *śmurzã*.

4. *Smorzare*, attesté dans notre carte sur quelques points au sud et à l'ouest de Venise, doit être un substitut relativement moderne d'un ancien *stuar* « éteindre ». La coexistence de *stuare* (P. 69) et de *smorzare* (P. 73), le long des bords vénitiens du Pô, se reflète aussi dans le glossaire du Polesine de Mazzucchi qui a les deux articles *stuare* et *smorzare*.

5. Le *smortá* de la Romagne couvre-t-il un sous-sol de *smorzar* ? Et quelles sont les raisons de l'affaiblissement de ce dernier au profit de *smortá* ?

6. Dans le « Mezzogiorno », la carte de l'*AIS* offre trois points voisins présentant *ammortare* (P. 450, 468, 484 : Basilicata), ensuite *amurtér* à San Fratello, *žmurtęr* à Aidone, c'est-à-dire dans les colonies lombardes de la Sicile dont les habitants auront conservé le mot caractéristique de leur pays d'origine.

un verbe né dans les zones de transition entre deux aires compactes s'appliquera aussi à la zone intermédiaire (Tessin, Valteline, Val Camonica, Poschiavo, Bregaglia), située entre le domaine compact des parlers rhétoromans (*stüdar*, *stüzzar*) et le domaine du lombard de la plaine (*smorzà*) : une réponse telle que *far morir* (la fiamma) [1] (P. 9, 28, 29, 35, 36, 37, 38), des formations telles que *morentar*, *smorenzar* [2] (Mesocco P. 5, Bregaglia P. 7, 8, Haute-Valteline P. 31, 87) ne sont possibles que dans une région où, à la suite de la défaillance du verbe qui désignait antérieurement l'action d' « éteindre » [3], les parlers sont encore en train de rechercher le terme nouveau qui sera destiné à balayer définitivement tous les autres provisoirement admis : le vainqueur, ce sera le *smorzà* de Milan qui s'est déjà installé au P. 32 au sud de Sondrio et au P. 30 au nord de Colico. Et peut-être faut-il recourir à la même explication pour comprendre la naissance du type *remorir(e)*, qui forme une bande étroite entre les zones *smorzare-spengere-studare* des Marches, du Latium septentrional et de la Toscane, et la zone méridionale de *stutare* : cette aire de *remorir* comprend les P. 404, 405, 406, 412, 413 de l'enquête de M. Rohlfs et les P. 240, 270, 271, 272, 273, 275 de l'enquête de M. Scheuermeier [4]. Mais l'examen des types lexicologiques secondaires naissant aux confins de deux zones compactes de mots sera l'objet d'une étude spéciale qu'a promise depuis longtemps M. Jaberg.

1. Je ramène à la forme toscane les réponses dialectales des sujets.

2. Confirmé pour Mesocco par les relevés de M. Jaberg (*śmurẹnzẹ́*) et, pour Bormio, par *śmọrẹnzấr*, *śmur-* « spengere » de Longa. La formation du verbe est la même que celle du haut-engad. *indrumenzer*, bas-engad. (Sent) *rumantsấr* (Pult), trentin *endromenzarse* « s'endormir », etc.

3. En effet, le vocabulaire de Monti (qui reflète pour le domaine « comasco » l'état linguistique de la génération adulte de 1820-1850) attribue à la Valteline le terme *stuà* « ammorzare ». Le même auteur cite un deuxième *stuà* « turare, chiudere », sans doute identique (cf. aussi bresc. *stuà* « turare l'apertura »). Notre explorateur, en 1920, n'a plus trouvé de traces de *stuar* « éteindre » dans les six points enquêtés de la Valteline.

4. Cette zone de *remorir* peut aussi être reconstituée à l'aide d'autres sources : Subiaco *aramurìrese* « spegnersi », *Studi romanzi*, V, 268 ; Arpino *ramọrẹ* « spengo », *Arch. glott.*, XIII, 305 ; abruzz. *armuri* « spengere, refl. morire, spengersi, cessare di frullare (trottola) » (Finamore) ; Teramo *armurì* « smorzare ».

IX. *ESCANTIR* « ÉTEINDRE » DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE.

Le Midi de la France possède deux verbes presque homonymes, *escandir* et *escantir*, qui, au point de vue géographique, semblent s'exclure : en effet, *escandir* « échauffer, brûler » vit dans les parlers du Sud-Est de la France, *escantir* « éteindre » appartient au vocabulaire des patois du Rouergue, d'une partie du Languedoc et du Limousin. Voici l'aire des deux verbes telle qu'on peut la reconstruire en utilisant les glossaires régionaux :

I. (E)SCANDIR « échauffer, brûler » : Saône-et-Loire *échandir* « échauffer » (*alle aivot les dèts gòbes, j'les y ai échandis* « elle avait les doigts engourdis, je les lui ai réchauffés ») ; *réchandî* « réchauffer » (Fertiault) ; Montrêt *rechandre* « réchauffer » (Gaspard) ; Bresse châlonnaise *réchandir* « réchauffer » (Guillemin) ; lyonn. *chandre*, *échandeï*, vieux lyonn. *échandir*, *échandi* « échauffer, réchauffer », *chandilla* « coup de soleil entre deux nuages », *chandilla*, vb. « briller par intervalles, en parlant du soleil » (Puitspelu), cf. Horning, *Z. f. rom. Phil.*, XIV, 219 ; Saint-Étienne *échandi* « réchauffer » (Vey, XVIIe s.) ; Forez *échandre*, *échandî* « réchauffer, échauffer », *échandilla* « coup de soleil » (Gras) ; Haute-Auvergne *s'estsandi* « s'échauffer à la flamme d'un beau feu » (De Cheissac)[1] ; beaujolais *échandre* (Ant. Thomas, *Romania*, XXXIX, 224) ; Villefranche-sur-Saône *étsindre* « échauffer », *rétsindre* « réchauffer » (*Rev. de phil. franç.*, XXV, 44, 94)[2]. — Dans le Centre de la France : Varennes-sur-Allier *échandir* « réchauffer » (Choussy) ; P. 703 (Puy-de-Dôme) *ĕtsãdrè ALF*, c. chauffer ; Centre *archandir*, *rechandir* « échauffer, sécher », *se réchandir* « se réchauffer »[3]. A l'autre extrémité du territoire français, excandere réapparaît dans *èchandi*, recueilli par Bruneau, *Enquête*, s.v. chauffer, dans le givetois *chandi* « chauffer », *chandîye* « flambée, frayeur », *rachandi* « réchauffer » (Waslet) et aussi

1. L'aire d'excandere « échauffer » s'étendait sans doute jusque dans le domaine franco-provençal, si le terme désignant la « chènevotte » (employée pour allumer le feu) : sav. *tsandevu*, etc., repose bien sur le croisement d'un dérivé de *tsanevo* « chanvre » et d'*eschandir* « échauffer, allumer », cf. W. Gerig, *Beiheft zu Wörter u. Sachen*, I, 63.

2. D'après Mistral, le verbe semble aussi survivre dans la Provence, v. *s.v. escandi*, *escandiha*.

3. Le berrichon *chandi* « moisi » (Coudereau) est-il dû à un croisement de *chanir* « moisir » et de *rechandir* « réchauffer, sécher » ?

dans l'ancien duché de Bouillon (*rechandir*, *Rev. des l. rom.*, XIV, 178), Malmédy *éhandi* « échauffer » (Villers) et cf. aussi P. Marchot, *Arch. roman.*, VI, 370. Le verbe, déjà attesté dans *Girart de Roussillon*, est assez fréquent en ancien français (*eschandir*)[1]. Ant. Thomas, *Rom.*, XXXIX, 223, ramène *eschandir* « réchauffer » au lat. excandere, composé de candere « chauffer ».

II. Escantir : prov. anc. *descantir* « éteindre », *escantir*, *escandir*[2] « éteindre, détremper (la chaux), effacer, accommoder, terminer un différend » ; prov. mod. *escanti*, *eschanti* (lim.), *chanti*, *descanti*, *acanti* (rouerg.) « éteindre, amortir, apaiser, effacer, dissiper, user », *escanti* (*la set*) « étancher la soif », *s'escanti* « s'éteindre, disparaître d'un pays, mourir » (Mistral) ; Auvergne *s'esconti* « s'éteindre » ; Aveyron *ocontit* « exténué, à bout de forces, par suite de fatigue ou par faute de nourriture » ; *escontì* « éteindre » (dans les poésies rouergates de Claude Peyrot) ; Castrais *escanti* « éteindre, amortir, satisfaire, contenter, apaiser la soif » ; Pézenas *s'escanti* (vieux) « s'éteindre » (Mazuc ; à côté de *atudà*, *amoussà*) ; lang. *escanti*

1. En dehors de la France, le verbe simple se continue dans le catal. *candirse* « eslanguirse, desmayarse », l'aragonais de la Litera *candirse* « consumirse, aniquilarse poco á poco el cuerpo de una persona ó de un animal, á consecuencia de una enfermedad larga », R. Menéndez Pidal, *Rev. de fil. esp.*, VII, 29, cf. aussi dans le dict. d'Aguiló *candirse* « defallir, amagrirse », *candit* « defallit ; (Valencia) passat, madur, vell, ranci », *candiment* « defallimen » (un article *descandir*, auquel renvoie l'éditeur du Dict. Aguiló, ne figure pas à son ordre alphabétique). Pour le sens, cf. déjà en latin candere avec le sens de « pallere », *Thes. l. lat.*, *s.v.* — En Italie, *candire* « imbiancare », *Rev. de dial. rom.*, IV, 232, ne saurait être autre chose que *candire* « inzuccherare » d'origine arabe. Mais vénit. *incandir* « porre all'azione del fuoco vivo le cose, sì che si prosciughino e non ardano, ma rimanendo adustate s'abbronzino, cioè prendano il colore di bronzo » [cf. un nom de lieu : *Candide* dans Olivieri, *Saggio..*, p. 214], poles. *incandire* (panni e simili al fuoco) « abbronzare », triest. *incandir* « abbronzare, sbalordire », ferrar. *incandir* « arsicciare » (Biondelli, 266), mantuan. *incandir* « abbronzare », veron. *incandir* « abbronzare la biancheria col ferro da stirare, risecchire (cuocere troppo) » doivent bien remonter à un incandere (< candere), enrichi de la sémantique d'incendere qu'on a peut-être reformé, suivant une tendance du latin vulgaire, en incandere (cf. recludere > reclaudere, attingere > attangere, displicet > displacet). — Cf. aussi Francavilla *scannìa* « rossore, sprazzo di sole », tarent. *scannìa* « rosseggiamento alla faccia per rimprovero ricevuto ; macchiette brunastre che escono sulle parti del corpo esposte al sole » (de Vincentiis) que M. Ribezzo ramène à excandere ; cf. sicil. *scanniari* « splendere ».

2. M. Ant. Thomas doute de l'existence d'une forme *escandir* au sens d'« éteindre » en vieux provençal.

« éteindre, assouvir » (Clausade, *Poésies lang.*, 321) ; Tarn *éscanti* « éteindre, étancher, contenter, satisfaire » (à côté d'*atuda*); limous. *escantir* « éteindre, faire disparaître, mettre à l'écart », *eschanti*, m., « feu follet » (Laborde), bas-limousin (Corrèze) *estsonti* « éteindre le feu » (« nous ne disons pas *estsonti uno tsondialo*, mais *tua uno tsondialo* »), « apaiser (la colère), dissiper » (Béronie), *etsonti*, *etsontis* (plur.) « petites flammes faibles qui volent dans l'air à peu de distance de la terre et qui paraissent aller çà et là, feux follets » (cf. aussi dans le dict. français-périgourdin de Daniel, s.v. feu follet, et le P. 712 (Lot) : *ĕhkŏntĭ* « feu follet » (sur la c. 1822 de l'*ALF*); périgourdin *esconti*, subst. « âme d'enfant mort sans baptême, feux follets », *esconti*, vb., « s'épuiser, s'effacer, s'éteindre, se disperser, s'évanouir », *esconti* (*lou fe*) « éteindre le feu » (Émile Colas) ; Quercy (Cahors) *esconti* « éteindre » (Lescale) ; Gers *escanti* « éteindre le feu, une chandelle » (Cenac-Moncaut) ; anc. girondin *escantir*, *descantir* « éteindre », Ducamin, *Disciplines de Clergie*, p. 241, 253 ; Vallée Lambon *escanti* « éteindre » (subj. prés. 3e pers. *escantisque* « éteigne » (deux fois, p. 68, 69, dans les *Contes de la Vallée Lambon*).

L'*Enquête supplémentaire* révèle l'existence d'*escantir* « éteindre » dans les départements du Gers (P. 668, 679, à côté d'*amourtir*), du Lot-et-Garonne (P. 637, à côté de *tiar* « tuer »), du Lot (P. 619), du Cantal (P. 717), de l'Aveyron (P. 724), c'est-à-dire dans l'Armagnac, la Guyenne et le Rouergue. Les frontières de l'aire *escanti* — autant qu'on peut les établir d'après nos matériaux — passent à travers le département de l'Hérault [1], et, à l'Ouest et au Nord, par les départements de la Dordogne [2] et de la Corrèze.

Selon M. Ant. Thomas, *Rom.* XXXIX, 225, la véritable éty-

1. Mazuc n'a-t-il admis dans son glossaire que les termes de Pézenas (Hérault) ? Existe-t-il, par ex., à Pézenas trois termes pour « éteindre » : *s'escanti* « s'éteindre » (vieilli), *atudá*, *amoussá* ? Pour les deux derniers, M. Mazuc mérite certes la confiance du dialectologue, puisque Pézenas est situé sur la lisière des zones *atudá* (P. 777, Hérault) et *amoussá* (P. 768, 758, Hérault).

2. Mais le dictionnaire français-périgourdin, dû aux soins de Jean Daniel (qui prétend avoir recueilli le lexique du département de la Dordogne, à l'exception du Sarladais et du Bergeracois), relève *tuá* (confirmé par l'*Enquête supplémentaire* pour le P. 615 de l'*ALF*), *eitegne* (confirmé par le P. 676), *eichanti*, *escanti*, *amoussá* : ce dernier type est-il réellement vivant dans le département de la Dordogne ? Dans son petit dictionnaire des mots périgourdins, Émile Colas ne cite qu'*esconti* (*lou fe*) « éteindre (le feu) ».

mologie d'*escantir* reste encore à trouver. Il est clair que le latin candere « chauffer » ne saurait convenir ni au point de vue du sens ni au point de vue de la forme (-nd- > -*nt*- !). Je me permettrai donc de soumettre au lecteur un nouvel essai d'explication de ces formes curieuses. Mais, pour arriver à rendre compte d'*escantir*, je suis obligé de discuter un problème que soulève la carte étincelle de l'*ALF*.

Le français *étincelle* reproduisant le latin scintilla (ou pour mieux dire une forme métathétique *stincilla) n'est pas « normal », car stincilla devait aboutir à *estãcele*, forme qui, à côté d'*estẽcele*, est en effet attestée dans les anciens textes français (*estancele*, *estincele*). Cependant la carte étincelle de l'*ALF* n'offre pas un seul *etãsel*, mais uniquement *étẽsel* : l'idée de voir dans *étẽsel* une forme du picard (où *ẽ* et *ã* sont distincts encore aujourd'hui) n'emporte pas la conviction ; pour qu'*étẽsel* ait remporté un triomphe foudroyant au point d'effacer toute trace d'*étãsel*, il fallait qu'*étãsel* fût travaillé par une étymologie populaire qui s'imposait : la graphie *estaincelle* (: scintilla) du glossaire de Lille nous présente le maître qui fit retourner *etãcelle* — mot isolé et dépourvu de toute famille lexicologique — vers *étẽsel*, pour entrer ainsi dans la famille du verbe français *étẽdre* : l'étincelle, projetée par le feu de la cheminée ou jaillissant du fer chauffé à blanc sous le marteau du forgeron, nous frappe surtout par le passage subit de la lumière intense à l'extinction complète. Or, si l'on remonte l'histoire de scintilla, l'étymologie populaire qui s'est exercée dans le fr. *estaincelle* s'est vérifiée déjà en latin vulgaire : scintilla ou plutôt *stincilla (postulé non seulement par le français *estincele*, mais aussi par le logoudor. *istinchidda*) ne serait-il pas dû à l'ascendant d'estingere, estinctu, qui auraient provoqué la métathèse d'escintilla — mot isolé et sans famille en latin — en estincilla ?

Or, le roumain *scîntéie* remonte, selon M. Puşcariu, *Z. f. rom. Phil.*, XXVIII, 617, non pas à scintilla, mais à *scantillia, né sous l'influence d'une étymologie populaire qui rattachait scintilla à excandere « briller ».

Le Midi de la France possédait un excandere « échauffer » où ex- fonctionne comme préfixe intensif (expugnare : lutter à fond). Mais, ex- étant aussi d'usage courant comme préfixe privatif, ex-candere pouvait être interprété comme le contraire d'accendere (< ac-candere), in-cendere (< in-candere), cf. vénit.

encandir « abbronzare » ; de-candere, ex-candere, opposés à candere « briller, chauffer », pouvaient arriver au sens d' « éteindre ».

Le fait que les deux excandere[1] : 1) « chauffer », 2) « éteindre » s'excluent géographiquement, tout en formant chacun une aire cohérente, ne peut être fortuit : ce sont deux rejetons de la même souche. Si scintilla dans le latin vulgaire de la Gaule septentrionale aboutit à estincilla (sous l'influence d'estingere, estinctu), ce même scintilla subit, dans le territoire où l'on n'employait pas exstingere, mais excandere « éteindre », l'attraction de ce dernier : le croisement de scintilla[2] avec excandere s'est donc produit aussi bien dans le roumain *scîntéie* « étincelle » que dans le verbe *escantir* du Sud-Ouest de la France. Faut-il attribuer à cette intervention sémantique de scintilla dans excandere le fait que, encore aujourd'hui, le bas-limousin emploie, selon Béronie, *estsonti* exclusivement pour l'extinction du feu, tandis que, pour tuer la lumière de la chandelle, on fait usage de *tua uno tsondialo* ?

X. Conclusions.

A la suite de la disparition de stinguere « éteindre » dans le latin classique, son composé ex-stinguere — devenu ex-tingere et (grâce à la vitalité du préfixe privatif dis-) dis-tingere dans le latin parlé — reste isolé dans la langue, dépourvu du chef de file que représentait le verbe simple ; l'unique attache lexicale que l'étymologie populaire suggère pour ex-tingere, dis-tingere, c'est tingere « mouiller, teindre, (baptiser) ». Or ce verbe tingere

1. Pour l'emploi du même préfixe avec des fonctions diverses, cf. anc. fr. *demerir* « démériter », mais anc. prov. *demerir* « mériter » ; lat. egelare « dégeler »: roum. *a degerà* « geler », mais anc. fr. *desgeler* « dégeler » (Puşcariu, *Rum. Et. Wtb.*, *s.v. deger*) ; anc. fr. *deservir* « servir, mériter », mais aussi « rendre un mauvais service ».

2. Dans scintilla, prononcé es-centella, l'instinct étymologique pouvait voir ac-cendere, in-cendere, re-cendere qui, à leur tour, sont des dérivés de candere (cf. in-candere dans les dialectes de la Vénétie et a. fr. *eschandir* « allumer » dans le *Regrés Nostre Dame*, éd. Långfors, et cf. la locution *candens favilla* dans le *Thesaurus l. lat.*, *s.v.* candens). L'espagnol *centella*, le portug. *cintilla* (au lieu d'*esc-*) remontent-ils vraiment à scintilla, ou ne seraient-ils pas plutôt centilla (scintilla + in-cendere) ?

« teindre » a besoin lui-même d'un contraire logique : extingere, distingere au sens de « déteindre », dont l'existence n'est pas attestée dans le lexique latin, mais se trouve exigée par l'accord des langues romanes. La collision entre les deux extingere, distingere : (1) « éteindre », (2) « déteindre » (ce dernier fortement appuyé sur tingere « teindre ») aboutit à des solutions *divergentes*, parce que, aux IIIe et Ve siècles, Rome, quoique « caput imperii », n'a plus l'autorité nécessaire pour imposer son mot d'ordre linguistique aux provinces lointaines, et de plus en plus autonomes. L'unité, d'ailleurs fictive, du latin parlé de l'Empire va s'effritant par la suite de l'indépendance linguistique toujours croissante des provinces que sont la Dacia, la Raetia, la Gallia et l'Hispania.

Le latin parlé de l'« Urbs » recourt à extutare *famem, sitim* (synonyme d'exstinguere *famem, sitim*) pour charger extutare du sens primitif « éteindre (le feu, la flamme) ». (Ex)tutare « italique » n'atteint plus la Dacia lointaine, mais s'installe dans la Sardinia, à Barium, à Tarentum, à Neapolis, à Syracusae, à Mediolanum et à Aquileja, à Lugdunum et à Narbo. Cependant, le latin de la ville de Rome était aussi peu un que le français de Paris : les innovations hardies sont constamment enrayées par les courants conservateurs venus des couches anciennes de la population autochtone. S'il est vrai que Rome compte de très bonne heure un nombre considérable d'adeptes fervents du christianisme et s'il est vrai que sa communauté religieuse, dirigée par des évêques intelligents, arrive à gagner une autorité souveraine dans l'Empire, l'ancienne noblesse romaine traditionaliste continue néanmoins — au milieu de la « Roma christiana » — à célébrer le culte officiel de l'Empire païen jusque vers la fin du IVe siècle. L'ex-tutare romain, sorti du latin parlé de la capitale, ne réussit pas à détrôner exstinguere dans la langue traditionnelle de certaines couches autochtones de la société romaine : exstinguere se maintient — sans doute assez péniblement — dans la capitale (à côté d'extutare) et vit encore maintenant aux portes de Rome, c'est-à-dire dans le Latium septentrional, l'Ombrie méridionale et l'Étrurie, mais constamment menacé par la coexistence d'extingere « déteindre ». L'estingere « éteindre », travaillé par l'étymologie populaire, aboutit à l'ital. *spengere* qui témoigne encore à l'heure actuelle de la lutte inévitable entre exstingere « éteindre » et extingere « déteindre ».

La solution *ibéro-romane* offre une analogie frappante avec celle de

Rome : (ad) pacare (*famem, sitim*) succède à exstinguere (*famem, sitim*) et accepte la succession sémantique d'exstinguere (*ignem*).

La *Gaule* cherche à sortir — par ses propres forces — de la situation embarrassante que causa la défaillance d'ex-, distinguere. La coexistence de deux préfixes privatifs *es-* et *des-* (cf. anc. prov. *EScolorit, DEScolorar*) permettait de réserver à exstingere le sens étymologique d' « éteindre », tandis que destingere (contraire formel et logique de tingere « teindre » ; cf. armare, disarmare) fut doté du sens exclusif de « déteindre ». Cette solution élégante — impossible en Italie où dis- et ex- aboutissent à *s-* (cf. *sciogliere* < exsolvere, *scernere* < discernere) — survint sans doute trop tard pour anéantir d'autres essais de solutions qu'on avait faits dans divers centres de la Gaule : afin de remédier à la crise d'exstinguere, Lyon et Narbonne avaient peut-être déjà adopté tutare « italique », Burdigala avait essayé de créer un ex-candere, considéré comme le contraire logique de candere « briller », Massilia et Nemausum avaient recouru à une formation nouvelle, admortiare, reposant sur *ignis mortuus est* [1].

Tous les autres verbes (*amortar, amortir, far morir, remorir, atupir*, etc.) sont secondaires ou même tertiaires, et surgissent, en Italie et ailleurs, dans des conditions spéciales que nous avons essayé d'expliquer et de déterminer.

L'étude de l'histoire des verbes signifiant « éteindre » dans les langues romanes nous oblige à admettre qu'au moment où l'Empire romain se désagrégeait, l'unité lexicale du latin de Rome et des provinces était compromise : les crises qui naissaient dans le latin parlé pouvaient encore être réprimées par la capitale au Ier ou au IIe siècle, grâce à l'obéissance facile des provinces ; mais, aux IIIe, IVe et Ve siècles, le latin provincial se soustrayait de plus en plus aux ordres linguistiques venus de la métropole. La variété des termes latins (ex)tutare, exmortiare, excandere, exstinguere, destinguere, héritiers d'un exstinguere défaillant, reflète nettement le désarroi du pouvoir central dont l'autorité est de plus en plus contestée par la volonté directrice des provinces. Le latin de Rome, n'ayant plus réussi à rétablir l'unité lexicale de l'« imperium

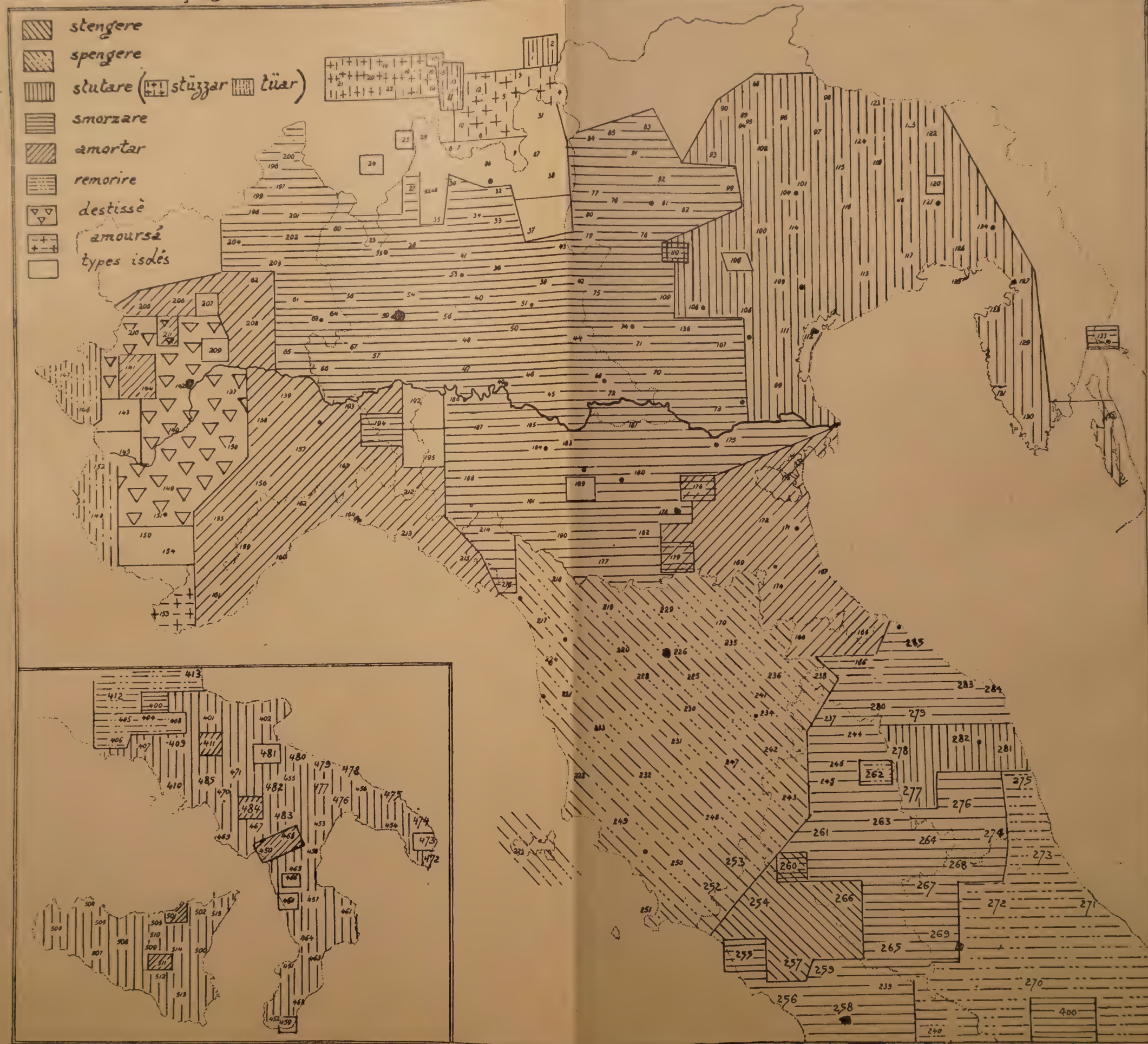
1. Le même procédé fut employé aussi en Italie où Bononia, Mutina, Rhegium semblent avoir préféré exmortiare à l'ex-tutare de Rome et de Milan. Ce procédé fut par contre inapplicable dans le Nord de la France qui présentait, comme nous l'avons vu, des conditions particulières.

romanum » au profit d'(ex)tutare remplaçant exstinguere défaillant, laisse une Romania lexicologiquement désorganisée. Seul l'avènement irrésistible des nouvelles langues littéraires parviendra à balayer les termes provinciaux (*déteindre, stengere, smorzare, amoussar, stutare, atudar, tuer, escantir, amortar*, etc.) en faveur de l'*éteindre* de Paris et du *spengere* de Florence. L'Espagne et le Portugal, par contre, semblent avoir réalisé la victoire d'*apagar* dès le moyen âge. Même en admettant qu'à la fin de notre siècle l'ibéro-roman, le gallo-roman, l'italo-roman, le daco-roman, le rhéto-roman (des Grisons) auront rétabli l'unité lexicale dans leurs domaines respectifs, il n'en restera pas moins vrai que la crise subie par exstinguere au IIIe siècle de notre ère se manifestera encore dans la variété du terme adopté par les langues littéraires des divers pays romans. Examiner minutieusement les répercussions lointaines d'une crise dans l'organisation grammaticale et lexicale d'une langue, quel beau sujet pour notre science !

Il y a vingt ans M. Gilliéron publiait son étude capitale, *Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est* : n'était-il pas temps de montrer par un nouvel exemple que les idées du maître restent fécondes, lorsqu'on les applique au problème de la succession d'exstinguere dans la Romania tout entière ?

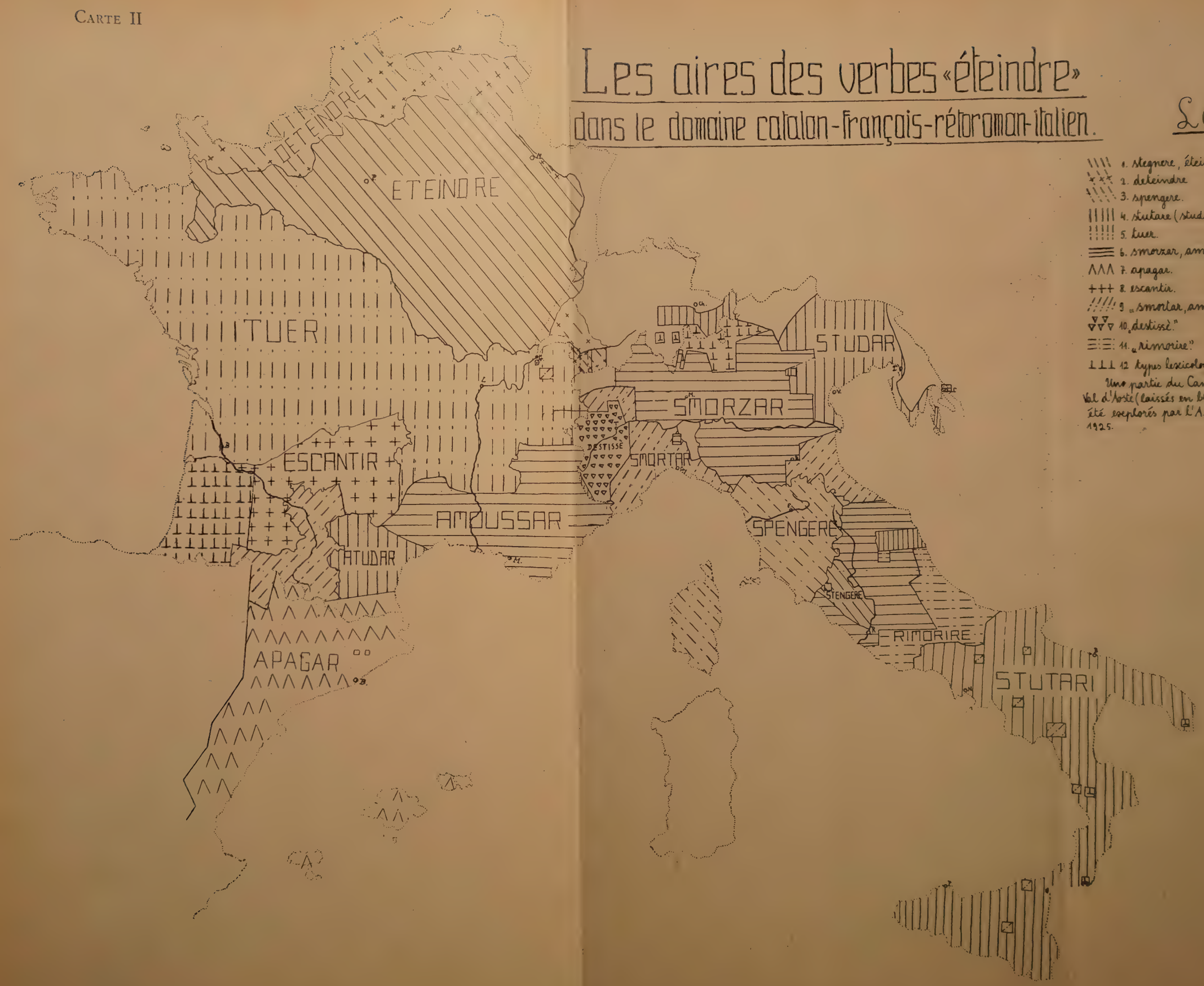
Zürich. J. JUD.

Carte I : spengere la fiamma (d'après l'A.I.S.)



Les aires des verbes «éteindre»

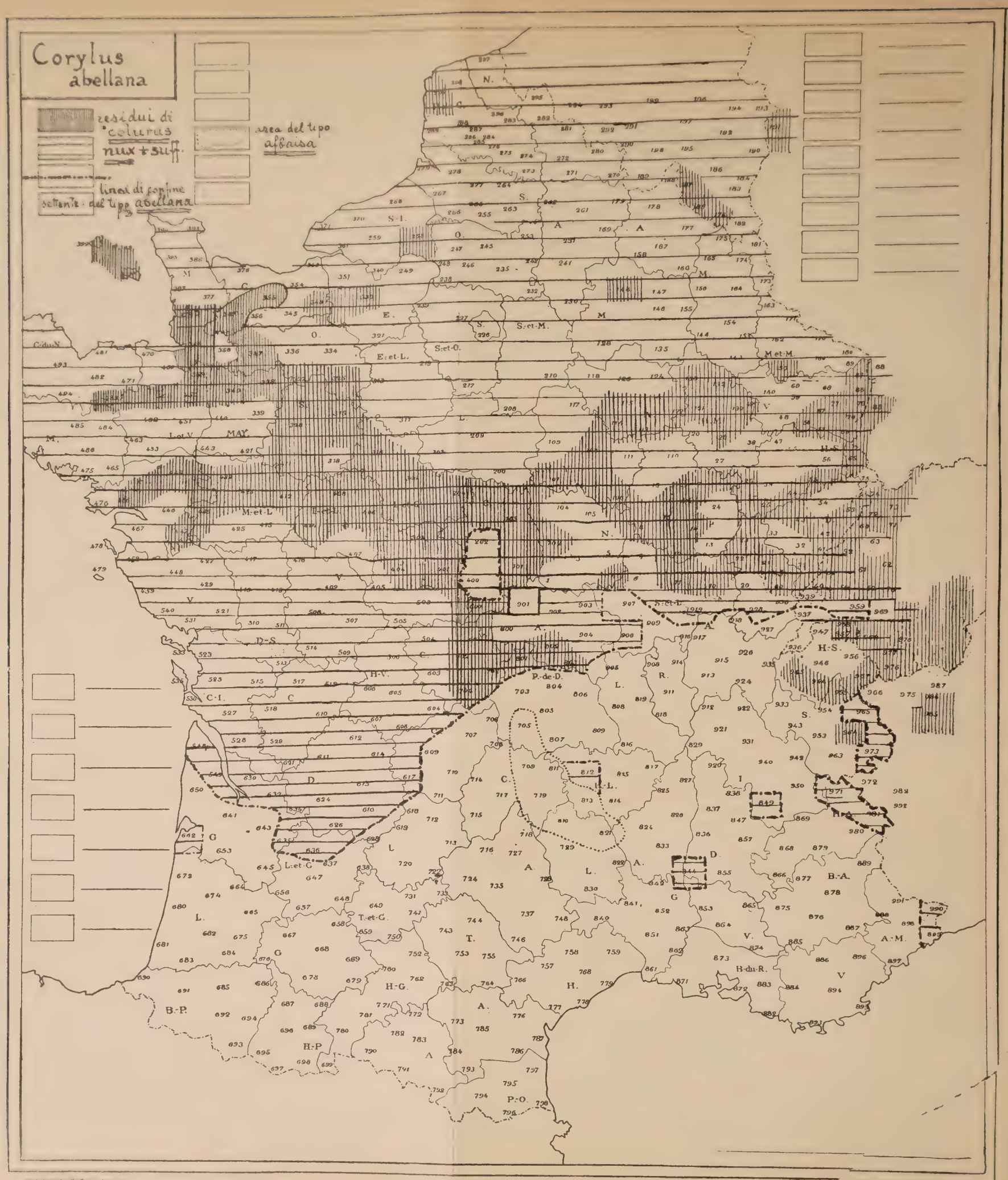
dans le domaine catalan-français-rétoroman-italien.



Légende.

1. stegnere, éteindre
2. deteindre
3. spengere.
4. stutare (studar, stüzzar), atudar
5. tuer.
6. smorzar, amoussar.
7. apagar.
8. escantir.
9. „smortar, amortar (amortir)."
10. „destissè."
11. „rimorire."
12. types lexicologiques, locaux et isolés.

Une partie du Canton du Tessin et le Val d'Aoste (laissés en blanc) n'ont pas encore été explorés par l'A.I.S jusqu'au 30 octobre 1925.



ÉDITEUR: E. CHAMPION — PARIS.

UNA VOCE MORITURA

RICERCHE SULLA VITALITÀ DI *CORYLUS* (>**COLURUS*)

I. — Cronologia.

Quale vitalità avrà avuto la parola latina corylus all'epoca romana ? Si sa che in ogni tempo e in ogni linguaggio la vitalità [1] d'una parola è strettamente collegata alla conoscenza e all'uso della cosa ch'essa designa ; conoscenza suscettibile di mille sfumature a seconda degli individui, della loro età, del loro grado d'intelligenza e di cultura, della classe sociale cui appartengono [2]. Il nome corylus,

1. Per vitalità intendo la forza e la velocità di propagazione d'una voce. Cfr. Bartoli, *La Geografia*, 1924, pag. 69.

2. Per le gradazioni nella conoscenza d'una pianta non coltivata mi richiamo alle giustissime osservazioni del Jaberg in *Archiv f. d. St. n. Sprachen u. Liter.*, 139, pag. 111, nota 1, le quali valgono in gran parte anche per arbusti da bosco. Al cittadino poi fanno difetto le nozioni di botanica anche più elementari ; le piante che non hanno scopo utilitario non destano alcun interesse e nel linguaggio della città sono anonime o, tutt'al più, comprese sotto nomi vaghi di valore generico o collettivo. Degli alberi da bosco, per esempio, si confonde spesso il cárpano col frássino, l'olmo col faggio, il pino con l'abete. A me stesso è toccato di parlare con gente colta che non sapeva neppur distinguere l'ontano dal nocciolo ; contro la confusione il frutto serviva spesso d'orientamento.

Tali lacune o tali incertezze nella conoscenza portarono a errori e ad imprecisioni nel lessico botanico d'ogni lingua, nella formazione del quale, conviene ben notare, i fattori più competenti (botanici e contadini) sono stranamente i meno partecipi. Non è forse questa la ragione per cui il nome del « castagno » in una data regione dell'antica Europa poteva riferirsi alla « quercia » ? Sono nomi di pianta nati al di fuori del loro ambiente naturale ; nè un botanico nè un boscaiolo avrebbero acconsentito, per esempio, che il faggio venisse denominato col nome del nocciolo [cfr. valle Anzasca *kilöra* « faggio »] oppure che il nocciolo fosse compreso sotto l'appellativo generico di bosco [poschiav. *bosca* « nocciolo »] o che l'ontano venisse considerato nel linguaggio come un olmo mal cresciuto [trent. Pissavacca *olmiz* « ontano »], come una specie di pioppo o di betulla [catal. *alne* = *Populus nigra*, *vern* « betulla »].

in quanto si riferiva in origine soltanto al nocciolo allo stato selvatico, sarà stato quindi più vitale nel *sermo provincialis* che non nel *sermo urbanus*, fra i contadini e i boscaioli che non fra i mercanti e gli artigiani, più vitale nelle regioni boscose e incolte dell'*Imperium romanum* che non nelle regioni a prato, a campo, a vigneto, a giardino. Ed allargando lo sguardo a tutto il territorio indoeuropeo, meno vitale corylus in un paese eminentemente agricolo come l'Italia che non **coslo* e *hasal*, fratelli d'origine, nella Gallia e nella Germania, in paesi cioè con una vegetazione pre valentemente selvosa e con una tale ricchezza di tradizioni e di riti che ad essa si ricollegavano [1]. Si può dire, in somma, che la vitalità di corylus stette sempre, rispetto alle diverse epoche, ai diversi popoli e ai diversi luoghi, in ragione inversa alla coltivazione del suolo in generale e alla coltivazione del nocciolo in particolare. Nei tempi e nelle regioni dove la coltivazione del nocciolo (e con essa il commercio dei frutti) si intensifica, il nome corylus va gradatamente perdendo terreno a vantaggio dei termini di mercato invadenti. È questo il caso particolarmente dell'Italia centrale, dove all'epoca di Plinio erano famose le grandi coltivazioni di noccioli attorno alla città di Abella nella Campania [2]. Il nome [nux] Abellana, pur rimanendo specifico per il frutto di una varietà importata dall'Oriente per il tramite de' mercanti greci [3], poteva però

1. Per tradizioni e riti che riguardano il *Corylus avellana* presso i Celti rimando a Höfler, *Volksmedizinische Botanik der Kelten*, pag. 13 e 27 seg., presso i Germani cfr. Manhardt, *Wald- und Feldkulte*, 1905, Berlin ; Höfler, *Volksmed. Botanik der Germanen*, pag. 52 seg. Notevole il fatto che una volta era vietato di far legna con noccioli e con querce ; le due piante dovevano venir risparmiate perchè protette, nella credenza popolare, da spiriti benefici a tutta la vegetazione : Perger, *Deutsche Pflanzensagen*, pag. 242. Lo stesso vale per le popolazioni slave : anche qui, condizioni propizie al prosperare del nome *lêska*. Basti pensare al lituano *lazdá*, da cui *Lasdona « avellanarum deus »*. Cfr. Schrader, *Reallexikon*, II, s. v. *haselnuss*.

2. Plinio, *Hist. nat.*, XV, 8 ; XVI, 120 ; XXIII, 150 ; Cato, *De agr.*, VIII, 2 ; Columella, V, 10. La città di *Abellana* [= « città delle mele »] restituisce cosí alla flora [ad *abellana*, cioè « frutto di Abella »] il nome che dalla flora le venne. Cfr. Schrader, *Reallexikon*, II ediz., s. v. *Apfelbaum* ; Meillet, *Les dialectes indo-européens*, 1922, pag. 19.

3. Trattasi probabilmente delle varietà chiamate da' botanici *Corylus tubulosa* Willd. e *Corylus colurna* L. Sul mercato greco erano dette Ἡρακλεωτικά κάρυα (Teofrasto, III, 14, I, 3) e κάρυα ποντικά (donde *nux Pontica* dei Romani, ben presto sopraffatto dal nome della varietà concorrente *nux Abellana* ; e donde turco *fendek* > greco mod. φουντούκια, alb. *fundúk'*). Cfr. Goeschke, *Die Haselnuss, ihre Arten, und ihre Kultur*, Berlin, 1887.

qua e là usurpare il posto a corylus, nome della pianta selvatica. Irradiata da Roma, la voce abellana si espande nelle provincie e per le grandi vie commerciali raggiunge in breve tempo la periferia, stanziandosi definitivamente nella penisola iberica [spagn. *avellana*, portogh. *avellã*] e nella Dacia [romeno *alună*][1]. Una sua prima grande tappa è segnata dalla Provenza [prov. *avelana*], dove ben presto gli avellanarii coprirono vaste plaghe di terreno; questa, la ragione per cui il nome abellana prese nel provenzale radici più salde che non altrove ed oppose (come oppone tuttora) valida resistenza alla pressione lessicale del Centro. Il rapido diffondersi di abellana a spese di corylus non rappresenta, in fin dei conti, che il prevalere d'un termine della città e del traffico su uno contadinesco e forestale. L'area romanza di abellana è più estesa dunque di quella di corylus; non per tanto essa è più antica, poichè la seconda, pur essendo ora ristretta a una sola parte della Romania, non è altro che uno dei frammenti di una grande area indoeuropea.

Naturalmente il *Capitulare de Villis*, che mira unicamente alla cultura, annovera soltanto gli avellanarios [70, 82]; e per lo stesso motivo gli inventari di poderi dell'epoca carolingia[2] mostrano una certa predilezione per nomi quali arbor abellanus oppure nucis abellanae arbor. Ed anche i glossari sembrano trascurare il nome dell'albero corylus, mentre registrano con insistenza per il frutto nomi provenienti dalla nomenclatura della *Juglans regia*: nucella, nucilla, nux avellana, nux minor, nucicla, nux minuta, nux parva[3] ecc. Si ha insomma l'impres-

1. Di solito anzi nomi di piante esportate dal mezzogiorno e raccomandate dal *Capitulare de villis* di Carlo Magno non s'arrestano alle barriere linguistiche. Si pensi alla vasta e rapida disseminazione a più riprese anche oltre il territorio romanzo del nome ascalonia, il quale, del resto, e per il valore geografico e per l'avvenuta emancipazione dal sostantivo cepa, farebbe un bel parallelo a abellana [nux]. Nulla però nella storia di quest'ultima voce che possa esser contrapposto al rigoglioso gruppo germanico *asclouh-schalotte*, se non in certo qual modo *lampertnuss*, in quanto, cioè nella creazione tedesca è pure contenuto l'accenno al luogo di provenienza, seppure modificato o corretto da « Abella » in « Lombardia ». Cfr. v. Wartburg, *Franz. etym. Wörterb.*, s. v. ascalonia.

2. Avelanarios, Invent., I, 25, II, 34; Fischer-Benzon, *Altdeutsche Flora*, pag. 160.

3. *CGL*, III, 316, 15-17; 581, 49; 587, 2; 588, 56; cfr. Fischer-Benzon, *l. c.*, pag. 161, n. 1 e Rolland, *Flore populaire*, X, pag. 182.

sione che ormai la coscienza linguistica si fosse concentrata attorno al frutto coltivato, concepito a sè, quasi indipendentemente dall'albero produttore. Non per questo può dirsi che la voce corylus fosse allora già scomparsa dall'uso ; essa anzi continuava a vivacchiare, ritirata nella campagna.

Di fatti il retaggio romanzo del latino corylus ci dà il diritto ad ammettere che mai la voce avesse subito interruzioni nella sua vitalità. Oggi corylus « nocciolo » è vivo soltanto nel centro del territorio romanzo (Italia settentrionale-Ladinia-Francia) e in una forma metatetica *colurus alla quale tutti gli esiti consentono, senza eccezione [1]. È morto invece corylus, quale nome di pianta, su territorio schiettamente romano (Italia centrale e meridionale) [2] o più intensamente romanizzato (Provenza) e nelle regioni periferiche (Spagna, Portogallo e Rumenia). Siamo dunque entro un terreno pregno di fossili gallici. Tale localizzazione ci desta il sospetto che non si tratti di voce irradiata direttamente da Roma o, meglio, che l'innovazione fonetica [colurus] sia l'effetto di determinati fattori storici, poiché ne sono partecipi regioni aventi un substrato etnico comune. E il sospetto è confortato dal fatto che soltanto in seguito all'espansione romana verso le Alpi il nome corylus acquistava nuovi impulsi di vita. Mutate le condizioni etniche e mutate le consuetudini di vita, si muta e si rinnova anche il valore delle cose. Agli occhi dei coloni romani giunti nelle regioni boscose delle Alpi a contatto con i Celti colonizzati il nocciolo assume un'importanza che non poteva avere nel cuore agricolo della Penisola. Non occorre qui ricordare che tra Romani e Galli non avvennero nel linguaggio soltanto scambi di voci, ma anche contaminazioni reciproche, le quali più facilmente dei primi si sottraggono alle nostre indagini. Ed appunto nel linguaggio gallo-romano si sarà maturato, a parer mio, quel fenomeno di metatesi : corulus > *colurus che ha, per cosí dire, sepolto il capostipite romano. Conviene forse pensare a un celtico *cosl- [3]

1. Cfr. *REW*, 2271/2.

2. Si sono conservate tracce soltanto nella toponomastica. Il Pieri (*Topon. d. valle d'Arno*, pag. 233) accoglie sei nomi di luogo dalla base CORŬLU. Parecchi sono i nomi locali dalla forma collettiva col(y)retum : *Corleto Perticara* (Potenza), *Corleto* nella Capitanata, nella provincia di Ravenna e di Salerno ecc.

3. Cfr. **coslos* e *Cosla* in Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, 1138 ; cfr. *koslo-* « nocciolo » in Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, pag. 92 ; gall. *coslo-*, donde *Coslum*, oggi *Kusel*. Pedersen, *Kelt. Gram.*, I, pag. 32.

« nocciolo » diventato *coll- sulla bocca dei coloni romani secondo la naturale tendenza della pronuncia latina [1] e poi venuto ad incrociarsi con corulu ; nessun motivo, però, per negare la stessa tendenza a reagire contro il nesso consonantico -sl- in seno al parlare indigeno della Gallia [2]. In ogni caso è molto probabile che dalle forme galliche coll- sia venuta la spinta allo spostamento delle due liquide. In tal modo un fenomeno di carattere sporadico e accidentale, com'è nella sua origine e nella sua essenza la metatesi, poteva in grazia all'ambiente storico favorevole affermarsi e dar inizio a una nuova tradizione lessicale. Il cisalpino Virgilio che conosce colurnus indulge anche questa volta (come nel caso di saliunca e di volema « pomi » [3] ecc.) a una forma gallicizzante in uso nella sua terra natale.

Solo cosí si spiega la precisa localizzazione geografica dei riflessi

1. Cfr. Bottiglioni, *Sugli esiti latini di occlusiva* + s+l-, Pisa, 1924.

2. Dal celtico insulare ci risulta : l'antico irland. *coll* (donde *collde*) e l'antico cimrico *coll*, tutt' e due per « nocciolo ». Lo scarso patrimonio lessicale gallico non ci offre alcun sussidio sicuro sullo svolgimento del nesso consonantico *-sl-* (in posizione intervocalica) su suolo gallico. Non basta l'esempio di **gisala* « verga » (ant. island. *geisl*, *geisli*, *gisli* ecc.), celt. gēslo- (< *gheislo-), di cui si è conservata traccia soltanto nell' ant. ir. *giallaim* « frusta » ; cfr. R. Much in *Wörter u. Sachen*, IV, pag. 171 ; nè aiuto ci porta il *Bassus* Congeistli *f(ilius)* del *CIL*, III, 4887 (Carinzia); nè Cocestlus « moneta d'argento » dei Boii nella Pannonia. Per lo stesso nesso sl- in posizione iniziale si hanno dati più sicuri. Pedersen nella sua grammatica della lingua celtica fa risalire al secolo quarto o al quinto la riduzione di s- in h- ed il conseguente dileguo per via di lenizione. Cfr. Jud, *Bündner Monatsblatt*, 1921, pag. 37-51, dove parla dell'origine di *amblaz* da un gallico ambi-lattium (< *ambi-slattio-), valendosi soprattutto d'argomenti di carattere geografico-linguistico. Anche l'Hubschmied nel suo studio su tre nomi locali d'origine gallica, studio sorretto da una ricchissima suppellettile di esempi, accenna di passaggio a questo fenomeno (*Zeitschr. f. deutsche Mundarten*, XIX, 1924, pag. 188, n. 2) e cita, a proposito dei continuatori del gallico *sleuda (*sleudia < indogerm. sleudh-) aventi su vecchio suolo gallico soltanto forme con l- (leudo, luge ecc.), il lavoro dell' Huber sui nomi della slitta (*Les appellations du traîneau dans les dial. de la Suisse rom.*, 1919, pag. 52-63). Un caso parallelo è dato dal celtico onna (osna) = « *Fraxinus ornus* », da quella base indoeur. *ōsinos (Fick, *Beiträge z. Kunde der indogerm. Sprachen*, XVI, 171, e Stolz, *Indogerman. Forschungen*, IV, 232) che ha dato al latino *ornus*, al lituano *ûsis* e all'antico bulg. *jasika* ecc. ; qui il nesso consonantico -sn- ha appunto uno svolgimento analogo a quello di *cosilus. Cfr. Schrader, *Reallexikon*, s. v. *Esche* e Walde, *l. c.*, s. v. *ornus*.

3. Cfr. Terracini, *Gallico e latino* in *Rivista di filol. e di istruz. classica*, XLIX (1921), pag. 412.

romanzi risalenti tutti a una base colurus con una coerenza tanto rigorosa che non può esser considerata come fortuita [1].

Se cosí non fosse, non riescirebbe facile capire le ragioni per cui voci della stessa struttura fonetica di *corulus* non batterono la stessa via e non lo seguirono nella sua grande deviazione (**coluru*). Perchè, ad esempio, i riflessi romanzi di *merulus* (*-a*) presentano uno svolgimento regolare [2] o tutt'al più deformazione fonetica non avente che carattere regionale ed episodico (piccardo *nwar* [3]

1. Già il Salvioni ebbe la prudenza di ricondurre il *corōla* del Monti, dato il suo contorno, a un **colòra* [*colòra* è di Valsesia] per via di metatesi o meglio a un **colōla*, la cui desinenza fu confusa col suffisso dimin. *--òla* (*Boll. stor. Svizz. ital.*, XIX, pag. 150, n. 1); cosí pure scartava da questa schiera il nome locale *Cureglia* che appunto per la mancata metatesi mal s'accorderebbe con tutti gli altri, siano essi del tipo *Cröj* (Lugano), *Crú* (Mendrisio) risalenti alla base **COLŬRIU* (*l. c.*, XXI, 90), oppure del tipo *Coldrerio* da un **COL(U)RARIU* (*l. c.*, XI, 216) oppure del tipo *Colrei* (alto Canavese) « per popolare etimologia italianizzato in *Colleretto* » (Flechia, *Nomi loc. dal nome di piante*, in *Atti Acc. Torino*, XV, pag. 829). Salvioni ricorda anche il nome locale *Coltredo* e *Corredo* di Malesco (*l. c.*, XIX, pag. 150). Cfr. pure Salvioni, *Arch. glott.*, IX, 203. Non staccheremo da questa serie il nome loc. *Calderario*, dato dalle carte del sec. XIII, in cui la perspicacia del Salvioni vedeva una storpiatura dell'attuale *Coldrerio* (dial. *Coldré*) neppure dopo il tentativo di M. Gualzata (*Di alcuni nomi locali del bellinzon. e locarnese* in *Bibl.* dell'*Arch. roman.*, VIII). Vedi, in proposito, la giusta osservazione di D. Olivieri nell'*Italia dialettale*, I, pag. 268.

2. Ecco il parallelo delle principali forme :

	romeno	italiano	campid.	friul.	engadin.	valtell.
CORYLUS : (indoeur. **cosilus*)	[*alună*]	[*nocciolo*]	[*oḍḍana*]	[*nogldr*]	*còller*	*còler*
MERULA : (indoeur. **misula*)	*mìerla*	*merlo*	*meurra*	*mierli*	*merl*	*merlo*

	bologn.	francese	provenz.	catal.	spagn.	portogh.
CORYLUS : (indoeur. **cosilus*)	*clur*	*coudre*	[*avelana*]	[*ballana*]	[*avellana*]	[*avellã*]
MERULA : (indoeur. **misula*)	*merel*	*merle*	*merla*	*merla*	*mierla*	*melro*

3. Si sa che *le merl* nella Piccardia, in una regione, cioè, dove l'*r* è particolar-

« nero » > « merlo ») ? È superfluo aggiungere che non è questo l'unico caso di piante le quali nell'ambiente alpino assumono un rinnovato interesse sia per una certa novità nell'aspetto, sia per la quantità o il modo in cui crescono, sia sopra tutto per usi o attribuzioni speciali : nuove caratteristiche che possono un po' disorientare la mente e i ricordi del colono romano e favorire una certa arrendevolezza verso il termine indigeno. Non nuovo, ad esempio, per i coloni il *Sambucus Ebulus* ; ma nuove e singolari invece per un Romano le attribuzioni medicinali celtiche che ad esso si riferiscono : quale contravveleno contro i morsi delle serpi e come rimedio contro le malattie della milza e degli intestini [1]. È curiosa in particolar modo l'usanza, annoverata dal gallico Marcello, di servirsi del succo spremuto dalle sue bacche per tingere i capelli grigi, usanza suggerita probabilmente ai pastori da analoghe esperienze con la lana delle pecore [2]. Ebbene, il colono romano che assiste a queste strane terapie rustiche, sente il bisogno di conversare, per arricchire o eventualmente per correggere il corredo delle sue esperienze ; e nello sforzo linguistico di reciproca intesa fra i due popoli potevano nascere quei doppioni fonetici [e b u l u - e d u c u, e b u c o n e - o d u c o n e] che non sempre ebbero vita soltanto effimera. In alcuni punti della superfice poteva restare intatto il termine gallico o d o c o s [3], in altri trovava la forza d'imporsi quello romano e b u-

mente mobile, è diventato **ermel* e poi attraverso *ormel*, *urmel*, *örmel* s'è ampliato in **normel* per l'aggiunta dell'articolo indeterminativo, donde per scambio della sillaba iniziale *nor-* con l'aggettivo *noir* : *nwarmel*. Nulla di più facile, ora, che la caduta della sillaba finale *-mel* giudicata superflua o, quasi, perturbatrice del concetto di « nero » che ben s'adatta a designare il nostro uccello : ed eccoci a *nwar* « merlo » del punto 288. Queste le ingegnose argomentazioni dello Gilliéron, *Revue philol. franç.*, XX, 86.

1. A proposito dell'uso medicinale contro il morso delle serpi Apuleio nel *De herbarum virtut.* (pag. 92) scrive : « *Ebulum* Galli (*o*)*ducone*(*m*)..... dicunt..... ; ad colubri morsum herbam (ebulum) tene et antequam sucidas eam, ter novies dicas : omnia mala bestiae canto ! atque eam ferro quam acutissimo e limo secundum terram trifariam praecidito et id faciens eo cogitato, cui medeberis ». E Marcello (XXIII, 35) : «.... in limine stans contra orientem per triduum bibito jejunus ; sed omnino observa, ne ebulum ferro contingatur aut ne ipse, dum remedium accipes, ferrum tecum habeas » ; ed altrove (XXX, 45) : «....ad eos, quibus intestinum inprobe prominet, remedium sic : Ebuli suco turpitudinem circumline, cito remediabis ».

2. Marcello, VII, 13 ; XXIII, 22.

3. Dioscorides, IV, 172 : Περὶ χαμαιάκτης..... Ῥωμαῖοι ἔβουλουμ, Γαλλοὶ

lum, in altri ancora il compromesso fra le due voci si rendeva necessario [donde le forme : educu, ebucone]. Dalla lotta fra i tre tipi [odocos-ebulus-educus] o dalla forza espansiva delle singole aree risultava nel parlare celtico quella multiformità regionale che deve essere il presupposto d'ogni ricerca in questo campo.

Tuttavia il confronto fra corulu-*coluru da un lato, e ebulu-educu dall'altro non regge che in quanto alla loro genesi fonetica determinata dalle stesse circostanze storiche ; la ripartizione geografica nei due tipi e quindi probabilmente anche la vitalità discordano. Mentre *colurus è l'unico superstite su territorio romanzo, di ebulum si sono conservati rappresentanti sia nella forma intocca sia in quella contaminata. Nel primo caso la Provenza con abellana si rivela come la Provincia più intensamente romanizzata, mentre la Francia con numerosi riflessi di *colurus come l'erede di una differente tradizione lessicale ; nel secondo caso è invece la Provenza che nelle forme del tipo *èugue* e *olegue* [1] mostra una maggiore cedevolezza al vocabolo celtico [odocos], mentre la Francia è fedele alla forma latina ebulum (*hièble*).

Ogni nomenclatura di pianta ha la sua storia, come ogni pianta ha la sua. La intensa coltivazione di una varietà di nocciolo ha inondato la Provenza del nome abellana probabilmente in un'epoca in

δουκωνέ (ὀδουκῶνεμ) ; Apuleius (*De herb. virt.*, 92) : « *ebulum* Galli (*o*)*ducone*(*m*) » ; Marcellus, VII, 13 : « herba quae Graece *chamaeacte*, Latine *ebulum*, Gallice *odocos* dicitur » ; Holder (II, 834) : *odico ebolo* vel *camo acris* [= χαμαι-ἀκτη].

1. Cfr. Thomas, *Nouveaux essais de philologie française*, pag. 305-309 ; Cuny, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, XVI (1911), pag. 327-9 ; Hubschmied, *Zeitschr. für deutsche Mundarten*, XIX (1924), pag. 170, nota 8. Il Thomas prese a base della sua ricerca le forme registrate nel Mistral sotto l'articolo *èule*. Ora, l'*Atlas*, se non aggiunge forme nuove, permette almeno di localizzare più precisamente quelle già note. A dir vero, la mezza carta *hièble* [1595] ha un aspetto alquanto squallido ; è piena zeppa di punti interrogativi. Un botanico come l'Edmont non fu in grado in alcuni dipartimenti [Landes, Hérault, Var, Alpes-Mar. ecc.] di scovare alcun nome, in altri uno solo ed anche quello, talvolta, incerto : Hautes-Alpes *òge* ? [869], Isère *dzyule* [950], Basses-Alpes *iure* ? [875], Vaucluse *sambu* [853], Tarn *ébul* [755], Aude *èule* [784], Ariège *jèuse* [790], B.-Pyrén. *sauke* [686].

Le forme più diffuse sono : *èule* [720, 722, 713, 626, 634, 643, 637, 741, 750, 752, 784], *jèule* [647, 648, 658, 659, 668, 760], *jiule* [668], *vèule* [611], *èulet* [762], *jeuse* [781, 699, 790], *jeuses* [679], *jèus* [669], *jeu* [657, 645]. Le altre forme sono così localizzate : *orgo* 926, *jego* 924, *œgu* 838, *ièglu* 920, *oge* 869, *egu* 840, 841.

cui la Francia si dibatteva in una crisi lessicale dovuta all'incontro del nome gallico con quello romano, del nome indigeno della pianta allo stato selvatico coi nomi importati delle varietà coltivate. Nel caso del *Sambucus Ebulus* invece le forme meridionali nate dal compromesso fonetico saranno da considerarsi come i primi sintomi della latinità penetrante in un paese ancora totalmente gallico, in un'epoca, cioè, in cui il resto della Gallia conosceva soltanto la schietta forma gallica. La grande ondata di ebulu dopo la conquista romana ha tutto il suo travolgente vigore contro il sinonimo gallico della boscosa Francia e il gruppo di voci provenzali, già anteriormente tocche, rimangono, per cosí dire, al di fuori della corrente.

I recenti studi ci autorizzano a ritenere che tali processi di simbiosi linguistica tra gallico e latino siano stati più attivi, più complessi e più duraturi di quanto finora s'era creduto. Sono due grandi masse lessicali che vengono a cozzo e, se l'una riuscì a schiacciare l'altra sotto il suo peso, non è detto che lo sforzo sia stato breve ed ovunque eguale. Tutt'altro ; meno lungo e meno intenso nelle regioni della montagna che non in quelle della pianura, nella città che nella campagna, nei centri maggiori che nei centri minori [1]. Ed era soprattutto facile il compromesso nei casi in cui lo sforzo era quasi inutile, nei casi, cioè, in cui il materiale dell'una lingua, per la naturale affinità d'origine, s'accostava foneticamente a quello dell'altra. Non solo dunque le innovazioni dovute a sostituzione vera e propria [verna al posto di alnus [2], *botto al posto di modiolum [3] ecc.], ma anche le innovazioni dovute a turbamenti fonetici [brunda invece di frundis [4] e, forse, *vernus invece di verna sul modello di alnus [5]], o a passaggi semantici [*cremere = « tremare » > « temere »] [6] costituivano quel complesso di elementi lessicali che dovevano dare una determinata impronta a quel rozzo latino parlato da contadini celti e romani dopo la colonizzazione. Uno di questi elementi dovrebbe dunque essere anche *colurus.

1. Cfr. recentemente Jud, *Archivum roman.*, VI/1, pag. 190.
2. Jud, *Archiv*, 121, page 78, e 124, pag. 83 ; Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. r. Phil.*, XXXIII, 431.
3. Tappolet, *Romania*, XLIX, pag. 503 e seg.
4. Jud, *Bull. dial. rom.*, III, 68.
5. Meyer-Lübke, *Rom. etym. Wörterb.*, nr. 9232.
6. Ascoli, *Archivio glott. ital.*, XI, pag. 439.

Potrà sembrare a qualcuno strano che soltanto il nome dell'albero (e non anche quello del frutto) avesse potuto intaccare il sinonimo latino. Strano non è per chi pensi che il nome latino per il frutto nux (e derivati) aveva, quale nome d'un oggetto di mercato, una vitalità generale fra tutte le classi della società romana senza le restrizioni d'uso a cui era soggetto corylus. I derivati di nux erano quindi nomi tali da poter imporsi incondizionatamente nei territori conquistati, mentre la voce romana corylus, nello stato d'inferiorità in cui essa veniva a trovarsi all'epoca della colonizzazione rispetto al corrispondente nome celtico, non poteva rendersi familiare su suolo straniero che a scapito della sua integrità fonetica.

Forse però non ogni traccia è scomparsa dell'antico nome in uso fra le popolazioni celtiche delle Alpi per designare il frutto del nocciolo selvatico. Il celtico insulare ci tramanda un piccolo corredo di voci arcaiche per la nocciola : l'antico irlandese *cnú*, l'antico cimrico *cneven* (cfr. **cnovo* in Holder, *Altcelt. Sprachschatz*), corn. *cnyfan*, *cynyfan*, medio-bret. *knoenn*, *cnouenn*, *kanouenn* [1]. È noto che queste voci rappresentano il gruppo celtico nella grande famiglia indoeuropea cui appartengono il latino *nux*, l'antico islandese *hnot*, l'anglosass. *hnutu* e l'antico germanico *hnuz* (moderno *nuss*) [2].

Le probabili varianti regionali della rispettiva base gallica (*cnova) [3] sfuggono pur troppo oggi alle nostre indagini ; tuttavia è lecito supporre che su territorio alpino, dove l'arbusto stesso aveva pur grande importanza, la reazione contro il nesso consonantico kn- si fosse risolta in un'immistione del nome dell'albero (*coll-) in quello del frutto (*cnova). Senza il sussidio di queste forme galliche non è facile spiegare le denominazioni fiamazze e solandre *kolòva-öva* « nocciola », nelle quali, se ricondotte dirittamente a *colurus, resterebbe pur sempre strana la desinenza ed inesplicabile l'accentuazione.

La presenza di relitti celtici al margine dell'area di *kòler* viene ad

1. Thurneysen, *Handb. des Alt-irischen*, I, Heidelberg, 1909, pag. 189 ; Pedersen, *Kuhns Zeitschr.*, XXXII, 251 ; Stokes, *Beiträge z. vergl. Sprachforschung ecc.*, I, 461 ; Loth, *Revue celt.*, XV, 227.

2. Cfr. Schrader, s. v. *haselnuss* ; Walde, *Lat. etym. Wörterb.*, s. v. NŪX ; Falk-Torp, *Norweg.- dän. etym. Wörterb.*, s. v. *nød*.

3. Cfr. Höfler, *Volksmed. Botanik der Kelten*, pag. 27 ; Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, pag. 96, s.v. *knovā*.

avvalorare la nostra ipotesi la quale, in ultima analisi, non tende che a spostare l'origine storica di *colurus dal latino volgare al volgare gallo-romano.

Anzi per cercare anche al di fuori della linguistica un appoggio a tale ipotesi, apriamo una breve parentesi ed entriamo nel campo del folklore [1]. Applicando anche qui la teoria delle aree, si potrà distinguere un sostrato di usanze comuni a tutti i popoli indoeuropei sul quale vennero poi formandosi delle piccole aree o zone con usanze tipiche di un singolo popolo. Ciò vale naturalmente anche per gli usi e per le credenze che si riferiscono al nocciolo. Scartando i riti dei Celti con il nocciolo nelle cerimonie funebri e religiose e scartando pure le credenze galliche che si riconnettono col simbolo attribuito al frutto, di fecondità e di felicità coniugale, riti e credenze che possono essere considerate come residui del patrimonio di tradizioni indoeuropee [2], resta pur sempre ciò che sembra

1. Già il Jud col felice acume che lo distingue trovava nel folklore una bella illustrazione dell' engadinese *dischöl* e del soprasilv. *darschalett*, nomi attorno ai quali il popolo grigionese intreccia leggende e superstizioni simili a quelle che il popolo gallico, secondo una testimonianza di Agostino nel *De Civitate Dei* (XV, 23), intrecciava attorno ai *dusii* (*REW*, nr. 2809), piccoli demoni notturni con velleità erotiche. Cfr. *Bündner Monatsblatt*, 1924, pag. 18 e seg. (degli « estratti »).

2. La nocciola, ricca d'olio, veniva offerta in sacrificio alle divinità galliche e posta nelle tombe come dono dei superstiti agli oltrepassati. Interessante a tal proposito la tomba d'un capotribú scoperta ad Harthausen nell' Alsazia; vi si trovò una lastra di rame piena di nocciole ben conservate, due delle quali erano compresse fra le mascelle del cranio (cfr. Mones, *Anz. f. Kunde der Vorzeit*, 1872, pag. 501 e *Illustr. Zeitung*, 1872, nº 1528). Per usi simili fra i Germani cfr. Höfler, *Volksmed. Botanik der Germanen*, pag. 52. È certo che i Celti, come tutte le altre razze arie allo stato primitivo, si cibavano delle nocciole; ne fanno fede i copiosi resti nelle palafitte (cfr. Hoops, *Waldbäume u. Kulturpflanzen im german. Altertum*, pag. 554). Forse dal fatto che spesso le nocciole sono appaiate nel guscio venne alla pianta il simbolo della felicità coniugale e quindi della fecondità; credenze, usi e detti scherzosi di carattere erotico sono di dominio indoeuropeo. Si pensi al proverbio popolare francese « *année de noisettes, année de bâtards* » e più ancora al verbo « *croquer la noisette* » che ricorda un po' quello tedesco « *in die haseln gehen* », cioè « recarsi al convegno segreto d'amore ». Apparentemente più innocenti sono i detti trentini « *pam e nofèle, mañár da putèle*; *pam e nós, mañár da spós* ».

Si potrà da ultimo dire ch'è cercar la relazione col lanternino se si accosti l'usanza druidica di misurare i farmachi per mezzo del guscio di nocciola con l'uso del nome « nocciola » quale indicazione approssimativa per le dosi; uso che attraverso tutto il medioevo perdura tuttora nel linguaggio pratico dei farmacisti (*in modum avellanae*, 1348; *avellanarum crassitudine*, 1348 in Giovanni da Bordeaux; *de la grosseur d'une nousille*, Bienassis, *Contre la peste*, 1629); locuzioni simili sono usatissime in tutti i dialetti dell' Italia settentrionale.

far parte del solo folklore celtico. Ora, il riscontrare le stesse usanze o le stesse credenze disseminate su un territorio abitato da popolazioni una volta celtiche e soltanto entro questo territorio, ci autorizza a pensare che tali congruenze siano l'eco di un passato a caratteri tradizionali comuni. Eccone alcune. I Celti credevano che il nocciolo avesse virtù di proteggere contro le serpi. Un vecchio ricettario francese prescrive : « La coudre étourdit le serpent, en estant seulement frotté et touché » (Fusi, *Mastigophore*, 1609, pag. 122); e tuttora è viva la credenza in varie regioni della Francia (Ille-et-Vil., Deux-Sèv., Nièvre) che « une simple baguette de jeune noisetier suffit pour tuer net un serpent » (Rolland, X, pag. 194). La medicina popolare di alcune vallate alpine (valle di Non, di Sole, di Fieme e di Rendena) conosce lo stesso modo di servirsi del *kòler* ; un vecchietto noneso raccomandava : « *par kopàr na lìpera, darghi sula testa kon ten kòler* », cioè « per uccidere una vipera (occorre) colpirla sul capo con una verga di nocciolo » [1].

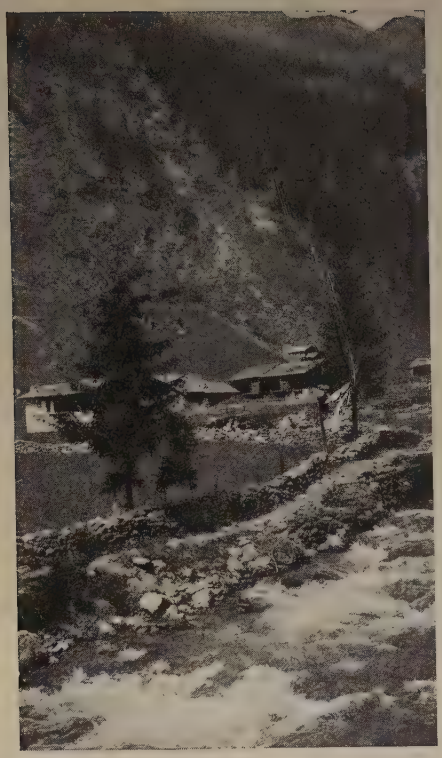
Il medico gallico Marcello si serve del guscio di nocciolo come misura per i farmachi; e nella Francia medioevale godevano gran fama le nocciole ripiene di mercurio appese al collo come amuleti contro la peste [2]. Anzi un uso simile si protrasse fino nel secolo XVI in molte regioni della Francia; nel guscio si soleva porre, invece di mercurio, ragni o altri insetti creduti rimedi magici contro qualsiasi veleno [3]. Delle foglie di nocciolo si servivano le donne galliche per pulire i denti [4] e usanze analoghe sono tuttora in voga tanto nella Francia quanto nell'Italia alpina. Una ricetta popolare francese prescrive di tenere fra i denti foglie di nocciolo, se si vuole guarire dalle morsicature di cani rabbiosi. E un'altra prescrive di mordere

1. Anche il medico Durante nel suo *Herbario* (1718) osserva che « è stato isperimentato che toccandosi le serpi con una vergella di nocciolo, restano stupide, e finalmente si muorono : sospese l'avellane scacciano da quel luogo li scorpioni. Et per questo si crede che giovino a i morsi loro, e degli altri animali velenosi masticate e impiastrate » (pag. 58). Cfr. anche la flora del Mattioli, s. *Corylus avellana*.

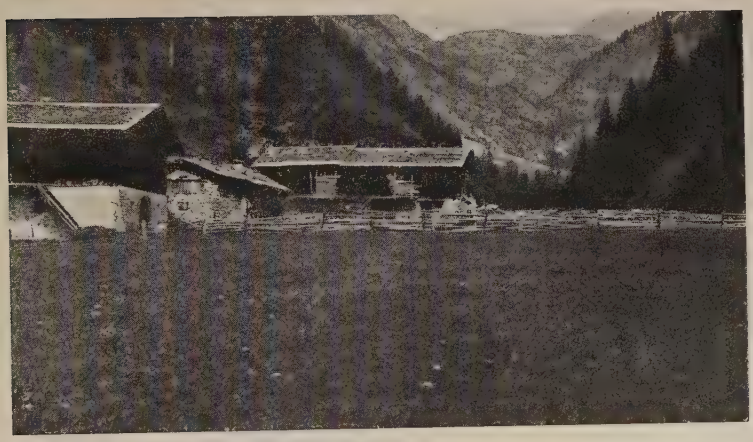
2. « Nonnulli corticem nucis avellanae, medullā per exiguum foramen extractā, argento vivo replent, cerā obstruunt et cum filo sericeo rubro carmosino e collo propendent », Diemerbroeck, *De peste*, 1646, pag. 141.

3. Sébillot, *Folklore de France*, III, 333 ; Fouquet, *Recueil de remèdes*, 1701, II, pag. 210; cfr. Rolland, X, 193.

4. Cfr. Höfler, *Volksmed. Botanik der Kelten*, pag. 27 ; la fonte della notizia è il medico gallico Marcello di Bordeaux.



Località detta « *el Còler* » lungo il corso superiore
del *Rabies* (Valle di Sole).



Località detta « *Fontanin del Còler* » (1345), a poca distanza
dalle « Acque minerali » di Rabbi.

in un nocciolo prima del levar del sole come rimedio per l'emorragia. Più curiosa e più significativa è la superstizione francese che una contadinella debba rompere coi suoi propri denti le nocciole avute in dono dallo sposo [1] durante la settimana prima d'Ognissanti per non correr pericolo che i denti si guastino per Natale e cadano del tutto per Pasqua [2]. Tutti questi usi singolari s'accordano con quello gallico almeno nel motivo predominante (i denti). E l'accordo è ancor più chiaro nell'usanza alpina di bollire le foglie di *kòler* e applicarle come impiastro contro il gonfiore prodotto dal dolor di denti.

Ma non basta ancora. Presso le popolazioni celtiche la verga di nocciolo godeva fama di possedere la virtù di far scoprire metalli nobili, tesori nascosti, sorgenti medicinali ecc. Sarà opera del caso se tracce di questa credenza si sono conservate nella Francia e in una vallata dell'Italia settentrionale? Trascrivo dal Soravia [3] questo passo: « Con le bacchette di questa pianta i ciarlatani in passato si vantavano di poter scoprire tesori, miniere, sorgenti, i cadaveri degli assassinati, ed uno dei più celebri fu Giacomo Aymar, paesano di Saint-Veran, nel dipartimento dell'Isère, il quale in Parigi alla corte del duca d'Orléans operò miracoli per quei superstiziosi cortigiani ». In un'operetta del 1600 [4] si legge: « Le coudre vierge qui n'a jamais porté se penche du côté des veines minérales »; e dalla stessa proprietà del nocciolo di segnare, con la posizione de' suoi rami piegati, sorgenti di acqua minerale deriva, secondo la tradizione paesana, il nome locale « *Fontanín del Còler* » nella Valle di Rabbi a poca distanza dall'attuale stabilimento di acque ferruginose [5]. Tutto questo, anche se, a dir vero, estraneo alla linguistica, giova pur tuttavia a lumeggiare sempre più gli intimi rapporti fra popolazioni un tempo congiunte dagli stessi destini e fedeli alle stesse tradizioni; delle quali le meno fragili potevano mantenere in vita anche i nomi che ad esse strettamente si collegavano.

1. L'offerta delle *kolöve* al giovane prediletto vale come tacita dichiarazione d'amore nella Rendena e nella Val di Sole.

2. Rolland, X, pag. 194.

3. Soravia, *Tecnologia botanico-forestale*, 1877, pag. 60.

4. Rolland, X, pag. 197.

5. E non sarà forse legato alla stessa credenza popolare anche il nome *Fonte Avellana* con il famoso èremo degli « Avellaniti »? Cfr. Guido Vitaletti, *Tradizioni carolingie e leggende ascetiche raccolte presso Fonte Avellana*, in *Arch. rom.*, III, pag. 409 e sg.

II. — Geografia.

Le condizioni geografiche attuali rispecchiano le vicende storiche. Uno sguardo alla carta dell' *Atlas* [1] ; si ha l'impressione che due grandi forze distributrici vi abbiano imperato. La prima, la più antica, con abellana, ha uniformato tutto il fertile mezzogiorno, senza velleità aggressive verso il nord ; la seconda, avente Parigi come centro d'irradiazione, impera tuttora e tende a disciplinare il resto della Francia, orientandolo verso *noisette*. Nel cozzo fra le due forze, l'una oramai sedata, l'altra ancor viva, il movimento di *coudre -ette* resta paralizzato. Infatti di *colurus resta oggi ben poco su suolo francese ; ed anche quel poco disgregato e pericolante.

Una fascia che si dilunga su tutta la Francia da oriente verso occidente e congiunge la Franca-Contea con la Brettagna e con la Normandia, lievemente compressa verso il sud (è la forza d'irradiazione della capitale che produce l'incurvamento) : questi i residui di *colurus. Per di più la compattezza di quest'area è scissa, anzi lacerata in quasi ogni punto della sua estensione. Anche nella Brettagna, regione marginale, dove i riflessi di *colurus sembrano ancora in condizioni floride, il primo tentativo di disgregazione è dato dal nome del frutto « *noix de coudre* » [2] che va sempre più usurpando il posto a « *coudrette* », relegata oramai in un lembo di terra del Calvados [367, 355] e nelle isole [397, 399]. Ma « *noix de coudre* » non è altro che una forma passeggera di compromesso, troppo malferma e troppo maldifesa per poter resistere all'incalzare del tipo « *noi-*

1. Sono due le carte che ci interessano, 918 e 919, la prima delle quali è pur troppo incompleta. Parecchie lacune si possono tuttavia colmare con l'aiuto dei singoli dizionari regionali. Per il territorio della Mosella possiamo, per esempio, ricorrere alla ricca raccolta dello Zéliqzon (*Dictionn. des patois romans de la Moselle*, 1922, pag. 164) : patois messin *kūr*, *kūrat*, *kuryœ*, Pays-Haut *kūr*, Fentsch *kuderye*, Nied *kūr*, *kūri*, Saunois *kōrāy*, *kōrey*, *korœ*, *korœr*, Vosges *korer*. Al punto 146 (rimasto inesplorato dall' Edmont) fu raccolto *corēni* per l'arbusto e *corine* per il frutto (Piel). Il Bridel registra *cudra* e *keudra* con il corrispondente collettivo *cudrai* e *keudrai* (*Gloss. du patois de la Suisse rom.*, pag. 93) ; per Blonay (Odin) abbiamo *koudrai* « nocciolo » (allato a *koudreta* « petite courge »), per la Savoia *coudrë* a Thônes, *keudrë* a Balme-de-Sillingy, *càwdrë* a Leschaux e a Moûtier (Constantin et Désormaux) ; per i Vogesi si consulti l'Haillant, *Essai sur un patois vosgien*, pag. 160, s. v. *coraye*.

2. Ai punti 378, 368, 347, 343, 359, 349, 483, 461, 450.

sette » ; ne sono prova i punti contigui [440, 453, 339, 421 ecc.], dove « *noisette* (*-etier*) » è già padrona della situazione. Un po' più tenace nella resistenza è invece « *coudre* », nome dell'albero, accanto a « *noisette* », nome del frutto. Anzi la coppia « *coudre* » — « *noisette* » costituisce nell'evoluzione lessicale da *coudre* a *noisette* la tappa più vitale, estesa a quasi tutta l'area di *colurus. Alla quale coppia fa riscontro al margine meridionale quella « *coudre* » — « *abellana* », condizionata dagli stessi fattori, ma in proporzioni di gran lunga minori [1] in rapporto con la minor forza espansiva di « *abellana* » in confronto a quella di « *noisette* ». La fase successiva è rappresentata dai punti in cui « *noisette* » attrae accanto a sè un « *noisetier* », senza compromettere per intanto l'esistenza di « *coudrier* » [2]. È l'incertezza lessicale che preannuncia il completo, incondizionato trionfo di *noisette-noisetier*. Interi tratti di terreno sono cosí strappati all'area di *colurus: gran parte della Haute-Saône, dei Vogesi e della Côte-d'Or, il lembo meridionale della Haute-Marne, quasi tutto il dipartimento della Nièvre, la parte settentrionale dell' Allier, una larga zona nei dipartimenti Cher, Indre e Maine-et-L. ecc. La fascia di *colurus è dunque bucherellata dappertutto dal tipo « *noisette* ». Inoltre *colurus sopravvive sporadicamente in un sol punto [148] del dipartimento della Marna, a Malmédy [191] nella Prussia renana, a Bainethun [299] nel Pas-de-Calais, a Beaubec-la Rosière [258] nella Seine-Inférieure e sulle isole di Jersey, di Serk e di Guernesey. Pochi rottami dispersi che ci permettono però di ricostruire una vasta area di *colurus estesa a tutta la Francia centrale e settentrionale; rottami tanto più significativi per la primiera vitalità di *colurus quanto più dispersi e discosti dalle aree maggiori.

In tal modo la Francia risulta divisa in due grandi aree : l'una del nord e del centro, compresa tutta la Guascogna, col tipo *noisier, -etier, -iller*, l'altra del sud col tipo « *abellana* ». La linea di divi-

1. La fase « *coudre* — *abellana* » è tipica per il franco-provenzale : copre quasi tutto il dipartimento dell' Alta Savoia [958, 957, 967, 944, 945] e solo un punto [964] della Savoia, prevale nel Cantone di Friburgo [61, 62, 60, 70] e nel Vallese [979, 989, 978, 988], arriva fino a Châtillon e a Champorcher nel Valdostano. Essa poteva formarsi anche altrove lungo il limite fra l'area di abellana e quella di *colurus : cfr. p. 803 nell' Allier e p. 801 nel Puy-de-Dôme.

2. Cfr. punti 52, 21, 22, 23, 25, 49, 28, 113, 114, 106, 107, 103, 101, 802, 303, 404, 414, 408, 316, 433, 435, 445, 447, 466; più rari sono i punti in cui « *abellana* » ha dato un derivato, come nome dell'albero, che si schiera accanto a « *coudrier* » : 986, 985, 964.

sione si diparte dal contado di Bordeaux, segue tutto il corso della Dordogne fino alle sorgenti e congiunge le montagne dell'Alvernia, attraverso i sistemi fluviali dell' Allier, della Loira e del Rodano, con la catena del Giura; e più precisamente il confine può essere ideato da una linea d'aria che colleghi Pessac nella Gironda con Pongibaud nel Puy-de-Dôme e con Vaux-lez-Molinges nel Giura. Presi nella stretta delle due aree, i pochi residui di *colurus si sorregono a stento.

Queste, per sommi capi, le condizioni lessicali della Francia, la quale ha sul resto del territorio a sostrato celtico il vantaggio d'un rapido e deciso orientamento. In realtà è oggi facile profeta chi prevede che il tipo « *noisette* », assimilati i frammenti di *colurus delle aree maggiori e snidati gli altri dagli angoli più riposti, avrà in un non lontano avvenire il dominio assoluto sul suolo francese.

Un po' più intricata è la situazione lessicale alpina. I riflessi di *colurus sono qui disseminati su una zona racchiusa entro i seguenti sistemi fluviali superiori : Reno-Ticino-Inn, Inn-Adda, Adda-Adige, spingendosi verso mezzogiorno fino ai contrafforti dell'Appennino lungo una lingua di terra che congiunge Genova con Bologna [1].

Gli estremi rappresentanti ad oriente sono alcuni nomi della

1. Materiali : 1. Reno-Ticino-Inn : Tutti i corrispondenti del *Dizionari rumauntsch*, dalle sorgenti del Reno fino a Punt Martina (Martinsbruck), alla domanda *Corylus avellana* risposero *kòler* (Pult). Soltanto l'Engadina alta conosce pure *nitschouler* (Pallioppi). Per Sent abbiamo *kollär* dal Pult (*Le parler de Sent*, pag. 101); per Disentis *koler* dal Huonder (*Der Vokalismus der Mundart von Dis.*, 496), per Bravuogn *koler* dal Lutta (*Der Dialekt von Bergün*, 1923, pag. 303), per il soprasilv. *coler* dal Carigiet. Nella Sopraselva è vivo anche il collettivo *còlra* (Pult).

Val Leventina : Dalpe e Giòrnico *koröi*. A Carasso *kolèri* (pianta e frutti), a Sementina *kulöri*, a Gudo *pianta de kulöri* (« nocciolo ») e *kulorè* (« bosco di noccioli »), a Cugnasco *kilöra*, a Brione Verz. *kiroira* (« nocciolo ») e *kiroirè* (« bosco di n. »). A Broglio *kolöir*, a Peccia *kulöir*, a Cavergno Bignasco *kolör* (« nocciolo ») e *kolörè* (« bosco di n. »), a Linescio *kulör* (« piante piccole di noccioli selvatici »). Val Mesolcina : Roveredo e Soazza *koleri*.

2. Adda : Val Bregaglia, a Soglio, a Castasegna, a Bondo Prom. e a Stampa B. *kòlar*, a Villa di Chiavenna *kolöri*. A Pagnona *kulöre* « nocciolo », *busk de kulöre* « bosco di n. », Valtellina *còler*, a Bormio *côler*, a Rogolo nel distretto di Morbegno *colò* (Monti). Ad Arbedo *culéri* (Pellandini).

Nella Valsesia *colòra* (Tonetti), nel Valdostano *coudra* (Henry), nel Novarese *colora* (Nomi adop. ecc.). Nella Liguria a Genova *còlea*, *cœlea*, a Porto Maurizio

regione tridentina, sperduti fra gli altri due tipi abellana e nucella (-eola). Data la loro posizione al margine d'una grande area verso il confine linguistico tedesco e data la configurazione accidentata del suolo propizia al frazionamento lessicale e alla difesa delle voci arcaiche, questi pochi superstiti di *colurus destano un interesse particolare. Evidentemente le condizioni attuali, qui come altrove, sono il risultato di graduali sovrapposizioni e di lenti spostamenti che non hanno ancora trovato il lor assetto definitivo. E quindi un minuto esame della crisi che travaglia ora la nomenclatura tridentina del nocciolo è istruttivo in quanto essa non è, in vero, che un aspetto o un episodio di quella crisi lessicale ben più ampia che ha investito la Romania intera. Poichè in quasi ogni parte della superfice crisi e innovazione, quando trattisi dello stesso ordine di idee, si presentano nella storia come termini correlativi in un rapporto scambievole ed alterno di causa e di effetto. La distribuzione geografica di *kòler* tradisce, per esempio, anche qui la caducità della voce. Essa è ancor viva in quattro gruppi staccati all'orlo del territorio in vallate discoste ed elevate (Val di Sole e di Non — Valle di Rendena — Valle di Giudicàrie — Valle di Fieme), dove il lessico è a riparo dall'azione livellatrice dei centri maggiori. Che il gruppetto fiamazzo non fosse un tempo staccato dagli altri è provato dalle reliquie toponomastiche di *colurus conservate nella Val Lagarina : *Còleri*, maso presso Serravalle e *Val di Coler*, valletta laterale della Val Fredda presso Ala. Si tratta dunque di resti frammentari d'un'area una volta compatta, respinti verso gli orli da un'area innovatrice ; a ritroso delle arterie fluviali si aprirono, cioè, un varco i tipi predominanti nella pianura : quello lombardo [*nišöra*] per la via della Sarca e del Chiese e quello veneto [*noʃèla*] per la via dell'Ádige e della Brenta. Ai confini delle due aree [*kòler* — *noʃelàr* e *kòler* — *golanèr*] nacque *buska* « nocciolo » sotto l'impulso degli stessi fattori che condizionarono *bosca* (Monti) nel Poschiavo e *bösk* « nocciolo » ad Osco e a Rossura nella Leventina. Sono tentativi di rimedio a una crisi lessicale non ancora superata : tentativo ancor timido a Fisto nella Rendena [*busk de golani*] e a Sant'Abbondio nel Locarnese

còllaro, *còlaro*, a Bardineto *còlura*, a Fontanabuona *cœlau* (Penzig). Per il dialetto bolognese abbiamo *clur* (albero) e *clura* (frutto) dal Coronedi-Berti.

Il prof. Clemente Merlo mi mise con la consueta sua cortesia a disposizione le schede del *Vocabolario della Svizzera italiana*, di cui tutte le voci ticinesi qui citate fanno parte ; per tale ricco contributo esprimo qui la mia viva riconoscenza.

[*bosk de ñisiǫ*]; meno timido nel Poschiavo dove il solo appellativo *bosca*, senza aggiunte determinanti, vive accanto a *nisciolera*, pure « nocciolo » ; più ardito, ma isolato, a Zortea nel Primierotto, dove *buska* usurpa il posto a *noſelèr* e fu, forse, un tempo il *tertius gaudens* nella lotta fra *koler* e *noſelèr*. Ma fortunato può dirsi il tentativo soltanto nella Val Leventina al punto dove il Ticino piega verso occidente; qui l'appellativo *bösk* « nocciolo » s' è aperta una breccia alquanto larga [Osco, Rossura, Chiggiogna] fra i due contendenti *nisciora* e *koröi* [1]. Nel resto della regione ticinese regna fra i riflessi di *colurus la disorganizzazione più completa. Carasso è l'unico punto del territorio dove *kolèri* ha la doppia funzione di designare tanto l'albero quanto i frutti; prova questa d'una certa vigoria della voce, infirmata tuttavia dalla presenza del collettivo *ñišoré* « bosco di noccioli ». Infirmata, perchè la coscienza linguistica popolare non poteva a lungo tollerare che l'idea del collettivo fosse espressa da un nome privo del proprio corrispondente nel primitivo. Il rimedio poteva riuscire di vantaggio o di danno alla vitalità di *colurus : si poteva creare da *kolèri* un collettivo da sostituirsi a *ñišoré* oppure si poteva riparare all'isolamento di *ñišoré* con *ñišora* (frutto). A Roveredo, a poca distanza da Carasso, la scelta fra le due vie è appunto fatta a spese di *kolöri*, a cui è riservata la sola funzione di designare una singola pianta (la funzione, dunque, meno frequente, quasi superflua), mentre il collettivo *nišolé* è qui rafforzato da *nišola* (frutto). A Peccia *kulöjr* vive allato a *nišulé*, tutt' e due nel senso di « nocciolo », come a Cugnasco *kilöra* allato a *nišorá* nella stessa accezione. Anche a Brione Verzasco l'uso vacilla fra *kiroira* e *nišoia* [2], e da tutt' e due le voci s'è tratto un collettivo (*kiroiré* e *nišoré*). Anz a Cavergno Bignasco l'incertezza è estesa addirittura a tre voci *kolőr*, *kolöré* e *nišolé*, tutte e tre usate col valore di « nocciolo ». Il contadino di Linescio invece sottilizza pur di mantenere in vita *kulőr* che significa « diverse piante basse di noccioli selvatici », mentre *ñišola* è l'albero e il frutto del nocciolo e *ñišulé* il collettivo corrispondente. Non dissimili sono le condizioni della regione tridentina anche qui, in parecchi punti la lotta fra i residui di *colurus e l

1. A Giornico e a Dalpe è vivo *koröi*, *köröi* (per l'albero) e *nisciòra* (per il frutto), mentre a Osco e a Rossura l'albero è *bösk* e il frutto *nisciòra*.

2. Forma rifatta sul plurale; così a Sementina dal plurale *nišoi* s'è tratto un nuovo singolare *nišoia* (che è anche di Monte Carasso).

voci *nofelàr* o *golanèr* è ancor indefinita [1]. Ed un certo oscillare dell'uso fra *coller* e *nitscholer* (Pult) notasi pure nel linguaggio delle persone colte nell' Engadina bassa.

Su tutto il territorio preso in esame nella nomenclatura del *Corylus avellana* sono dunque da mettersi in rilievo particolarmente due fatti : anzitutto la poliformità lessicale per una pianta per la quale sul modello di altre dello stesso tipo (il castagno, il frassino, il noce, l'olmo, la betulla ecc.) ci si attenderebbe uniformità; in secondo luogo, la binomia, cioè la coesistenza nell'uso della medesima generazione di due nomi di diversa radice per denominare la medesima pianta. Non solo esuberanza e disgregazione nel tempo, ma esuberanza e disorganizzazione anche nello spazio ; l'una si risolve nell'altra. Essendo sfilacciato l'intero tessuto, è ovvio che non possa restare intatto un singolo filo.

III. — Etiologia.

Dall'epoca gallo-romana fino ai nostri giorni la vitalità di *colurus andò soggetta a un graduale e costante decrescendo. Perchè ? La risposta non è semplice e non è, sopra tutto, unica ; le ragioni variano a seconda dei tempi e dei luoghi. Tuttavia si può dire, con un certo affidamento di rispecchiare il vero, che gli stessi motivi per cui corylus non attecchí su territorio schiettamente romano, valgono anche per il lento esaurimento di *colurus su territorio gallo-romano. Abbiamo veduto che corylus, quale nome romano dell'arbusto selvatico, all'epoca imperiale poteva avere piena vitalità soltanto sotto determinate condizioni fitogeografiche e sociali. La coltivazione d'una varietà importata lancia sul mercato un nuovo termine [abellana] e orienta il vecchio termine rustico corylus verso un ambiente più adatto al suo prosperare. Di fatti la gloria delle armi spinse la voce fino oltre le Alpi fra popoli montanari e verso regioni boscose e incolte ; qui corylus, a contatto col sinonimo indigeno non molto dissimile, si ridestò a nuova vita. Ma fu una breve ripresa, poichè anche qui, con la sboschizzazione, con la diffusione di varietà coltivate e col commercio del frutto, subentrano a danno di *colurus gli stessi fattori che valsero a danno di cory-

1. Vedasi la cartina ai punti 17, 18, 30-35, 38, 40.

lus. La fortuna di *noisette* nel francese rammenta quella di abellana nel latino; le due voci nel loro sforzo espansivo penetrano là dove corylus (o *colurus) aveva cercato rifugio [1].

Tutt'e due, tanto abellana all'epoca romana quanto nux + suff. all'epoca romanza, sono nomi di mercato che si spargono ben presto, come macchia d'olio, attorno ai grandi centri e di qui per le vie commerciali si propagano rapidamente, vincendo la resistenza delle voci che incontrano sul loro cammino. E sono quasi sempre i nomi del frutto, non quelli dell'albero, gli avamposti che conquistano il terreno; come, del resto, il frutto stesso è la parte più mobile della pianta: penetra nelle regioni dove l'albero non cresce, arriva sul mercato delle città, e passa per molte mani di raccoglitori, di venditori e di compratori. In tal modo l'area del nome dell'albero è di solito più ristretta di quella del corrispondente nome del frutto. Rapporto di subordinazione espresso nel linguaggio già dal derivato quale nome dell'albero, concepito come mezzo il cui fine è il frutto; ma espresso ancor più chiaramente da quei collettivi del tipo *nišulé*, *nišoré* ecc. (allato a *kilöra* ecc. «nocciolo») dovuti a una visione d'assieme in cui prevale non l'idea di molti alberi, ma bensí di molti frutti. Si noti anzi che su un largo tratto della regione ticinese [2]

1. Il tipo abellana, che in quasi tutta l'Italia alpina è riservato unicamente alle varietà coltivate, ha potuto in qualche luogo passare a designare il nocciolo selvatico; è questo il caso della Rendena dove il nome *golana* (*-èr*) sarà appunto un ricordo del mercato di nocciole coltivate ancora fiorente, secondo il botanico Mattioli, nel secolo XVI°.

MATERIALI: Nizza *avolana*, *avolanié*, Val S. Martino *oulagnié*, Verona *olana*, *avelàn*, *olanàr*, parte montana della provincia di Reggio *volàna* = «n. selvatico» (Casali, *Nomi delle piante nel dialetto reggiano*, 1915, pag. 91), Romagna *avulèn*, Abruzzo *vellana*, Napoli *vellana*, *ollana*, Avellino *avalano*, Potenza *avolano*, Alghero *vagliana* (Penzig). Per la Mesolcina il Salvioni ricordava la forma *melana* «nocciuola coltivata» (*RDR*, IV, pag. 91); è estesa a gran parte del territorio ticinese con le varianti: *valana* di Viggiú, *valán* di Valsolda; *melàn* di Cimo, di Rovio, di Grancia, di Roveredo; *nisciora malana* di Arosio, *malàn* di Torricella, di Caviano, di San Nazzaro; *nisciö milán*, quasi «nocciole di Milano» a Breno, e a Gudo. L'incontro di *nisciola* con *avellana* ha dato *nisciolana* a Stabio, a Balerna, a Cabbio, a Riva S. Vitale, *nisciorana* a Gerra Gamb. (Op. Voc.). Più curiosa di tutte la denominazione di Vanzone *niciulón ad Nué*, «nocciolona di Noè», che non ha una maggiore giustificazione semantica di quella che da *ascalonia* (*ascalogne*, *échalotte* ecc.) «aglio di Ascalon» portò a *charlotte*.

2. Balerna, Peccia e Crana *nišulé*, Viganello *nišöré*, Lamone e Rivera *nišoré*, Villa di Chiavenna *nišölé*, Palagnedra M., Cavergno Bignasco e Gordevio *ñišolé*, Auressio, Loco e Russo *nišulei*, S. Nazzaro e Brissago *nišoré*, Menzonio *nišolè* (Materiali del *Voc.*).

tali collettivi hanno assunto il significato d'un singolo albero (per es. *nišulé* « nocciolo » di Crana) e che in qualche luogo la forma del plurale ha avuto la prevalenza su quella del singolare (donde *nišoia* « nocciola » di Cugnasco, per es., dal plur. *nišòi*).

Nella Francia, come abbiamo visto, il tipo *noisette* non rispetta il limite di nessuna area ; invade tanto l'area di *coudre* quanto quella di abellana. Similmente accade su territorio alpino, dove nella valle dell'Avisio, per esempio, l'area di *nofelàr* termina a Grumés, mentre *nofèla* si spinge a ritroso del fiume fino a Cavalese ; qui trova resistenza nel piccolo gruppo di *kolòa* [Varena, Tésero, Ziano, Panchiá] [1].

La ragione della fortuna del tipo nux + suff. è simile a quella per cui nella nomenclatura degli animali da razza prevale il nome degli individui giovani su quello degli adulti. Anche qui si riflettono certe esigenze del traffico. Gli individui giovani, più teneri a mangiarsi e più sicuramente atti alla riproduzione, sono i più apprezzati dal compratore e meglio rappresentati sul mercato. Anzi i venditori tentano di ringiovanire, quasi, per mezzo del linguaggio gli individui adulti, applicando anche ai secondi la denominazione specifica dei primi ; e ciò naturalmente a vantaggio della vitalità di essa [2]. Cosí per certe piante. Quante volte abbiamo comperato sul mercato e mangiato frutti di cui non conosciamo l'albero rispettivo !

Ma la fortuna del tipo nux + suff. non è determinata soltanto da fattori positivi, cioè favorevoli all'espandersi delle varie forme [*noisette*, *noisille*, *nouzette*, *noyotte*, *nouzilho* ecc. nella Francia e *nofela*, *nišöra*, *nisöa*, *ni(n)sola*, *linzola* ecc. nell'Italia settentrionale], bensí anche da fattori negativi, cioè dall'incapacità difensiva dei riflessi di *colurus. Infatti le voci che non rispondono più a un compito semantico preciso, assumono spesso un senso alquanto vago che le predispone a diventare una specie di vocabolo di riserva per i casi

1. Condizioni simili sono quelle della valle di Brésimo dove la voce *nofèla* è giunta, sola, in pieno territorio di *kòler* ; come sola è giunta *ničöla* (o *ničòla*) nelle Giudicarie (a Condino e a Darzo) e nella Bregaglia a Soglio [*nitschola*], a Castasegna, a Bondo, a Stampa [*niciòla*], a Villa di Chiavenna [*nisciöla*]. Lo stesso avviene nella Val Mesolcina [*kolèri*, albero — *nisciola*, frutto]. Nella Valle di Sole invece la voce invadente *nofèla* s'accontenta, per ora, di un posticino accanto alla rivale *kolöva* che resiste tenacemente.

2. Cfr. Dauzat, *La géographie linguistique*, pag. 126.

di bisogno. Ma *colurus doveva avere un difetto di carattere organico per non bastare neppure a tale scopo [1].

È noto che nella nomenclatura degli alberi da frutto uno dei suffissi più vitali è -arius che serve a designare l'albero, il cui frutto è espresso dal primitivo. Anzi tale procedimento di derivazione è in qualche regione così radicato nella coscienza linguistica popolare che si applica persino a nomi di albero con frutti immangiabili, inutili ed anonimi (*sambugaro, onaro,* ad es.). Ora, nel caso di *colurus questo procedimento si rendeva quasi impossibile per l'inattitudine fonetica della voce : le due liquide contenute già nel corpo della parola non tollerano la venuta d'una terza (quella del suffisso). Là dove la fonetica non operava soppressioni (cfr. franc. *coudrier*) con i mezzi propri, si doveva evitare una composizione cacofonica quale sarebbe stata **kolerár* o ancor peggio **korerèr* (cfr. *korör* ecc.), anche a costo del sacrificio di *kòler* stesso. Di fatti, in tutta l'Italia alpina non c'è alcuna forma che possa far riscontro al francese *coudrier* ; la derivazione non va oltre il tipo ticinese *kulör* e bolognese *klur* da un *COLUREUS sul modello dell'italiano faggio (< FAGEUS), del trentino *óñ* (< ALNEUS) e del poschiavino *bedóñ* (< *BETULLEA) ecc. La via era quindi preclusa a quell' evoluzione semantica : **kolerár* « albero » > *kòler* « frutto », ch'è comune alla nomenclatura degli altri alberi da frutto : *peràr* > *pero* ecc. Mantenendo in tal modo *colurus il suo valore primiero di « albero », restava il posto vacante per il « frutto » ; occupato poi, più o meno abusivamente, da abellana (in origine la sola specie coltivata) e da nucella e sim. (termine improprio, proveniente dalla nomenclatura della noce). L'insufficenza di *colurus a sopperire a tutti i bisogni semantici non impedisce tuttavia che il processo di derivazione riprenda con abellana e con nux + suff. il suo corso normale, donde *avelanier* e *nofelàr* ecc. « albero ». Anche nei luoghi in cui *colurus ha lasciato tracce più durature, il nome *kòler* va sempre più straniandosi dal nome del frutto, sia esso *nofela* o *ničòla* o *nišöra,* a danno della propria vitalità e della propria chiarezza semantica. Il *kòler* non è più il frutice che produce le *nofèle* o le *golane,* ma soltanto il cespu-

1. Sigart nel suo *Glossaire étym. montois* (1870) a pag. 129 schiera il wallone *corettier* « *Sorbus aucuparia* » di Mons fra i discendenti di *colurus. A ragione Jud (*Bull. dial. rom.*, III, 63, nota 2) rivendica l'origine preromana della voce, accostandola ad altre affini, designanti pure il sorbo corallino (*güretsch* della Svizzera ted.), con cui il nocciolo non ha, com'è noto, nulla di comune.

glio che dà i rami per le *bène* o la legna per ardere. E quindi mentre i riflessi di *nucella* e sim., se si pensa alla famiglia cui appartengono, risultano semanticamente sovraccarichi, i riflessi di *colurus stanno per entrare, per cosí dire, nella schiera delle voci disoccupate. Anzi è quanto mai interessante l'osservare a quali espedienti ricorre il linguaggio per trar profitto d'un vocabolo pericolante, prolungandone cosí l'esistenza. Ecco, per esempio, quanto risulta da un'inchiesta da me fatta con l'aiuto di un botanico [1] nei punti della regione tridentina dove *kòler* sta per scomparire. Come nell'Engadina e nella Bregaglia, anche nella Valle di Non la funzione di *kòler* si limita in qualche paesello a designare soltanto una parte della pianta : i rami, le pertiche, le ceppaie. In frasi come questa engadinese : « al til a dat cun in *collér* cha l'e restà mez sturní » (Pult) [= « l'ha percosso con un bastone di n. in modo ch'è rimasto mezzo stordito »] oppure in quella nònesa : « per kopàr na lípera basta darghi sula testa kon en *kòler* » (Gius) [= « per ammazzare una vipera basta colpirla sulla testa con un bastone di n. »], il valore della parola *kòler* è simile a quello accertato dal Wartburg [2] per Bondo e Castasegna nella Bregaglia, dove a *nitšolér* « nocciolo » fa riscontro *baštún da kòlar* « pertica di n. » [3]. Un vecchio contadino di Castelfondo, richiesto sul valore della parola *kòler*, rispose : « i *kòleri* l'è le zòke (= « ceppaie ») grosse de *noslàr* » [4] ; per un altro i *kòleri* sono i noccioli grossi atti a far *bène*, mentre i *noflàri* sono i noccioli giovani [5]. E non sarà inutile far rilevare qui il fatto che lo stesso passaggio semantico da « nocciolo » a « verga di nocciolo » è avvenuto anche in altre regioni marginali, come nella Vallonia (dove *côre*, secondo il Grandgagnage, I, 125, è « baguette de coudrier ») e nella Lorena (dove *coure* ha pure il senso di « branche de coudrier », cfr. Zéliqzon, *l. c.*, pag. 164).

1. Al prof. Gius. di Castelfondo che con vero amore per il corso di tutta la stagione estiva interrogò per me tanti suoi compaesani, invio qui il mio grazie. L'inchiesta poté cosí esser condotta fra le circostanze più fortunate : da un botanico del luogo, conosciuto e benvoluto dagli interrogati, accompagnato da un linguista.

2. *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLIII, pag. 118.

3. Siamo dunque sulla china percorsa da *verne* nella digradazione dei significati accertati da J. Haust su territorio wallone : 1. ontano, 2. albero, 3. trave in generale, 4. una sbarra speciale. Cfr. *BDGlWall.*, II, pag. 121.

4. Valerio Anselmi, novantenne, vissuto quasi sempre nel suo paesello natío.

5. Nesler Alessio, quarantenne, di Malosco.

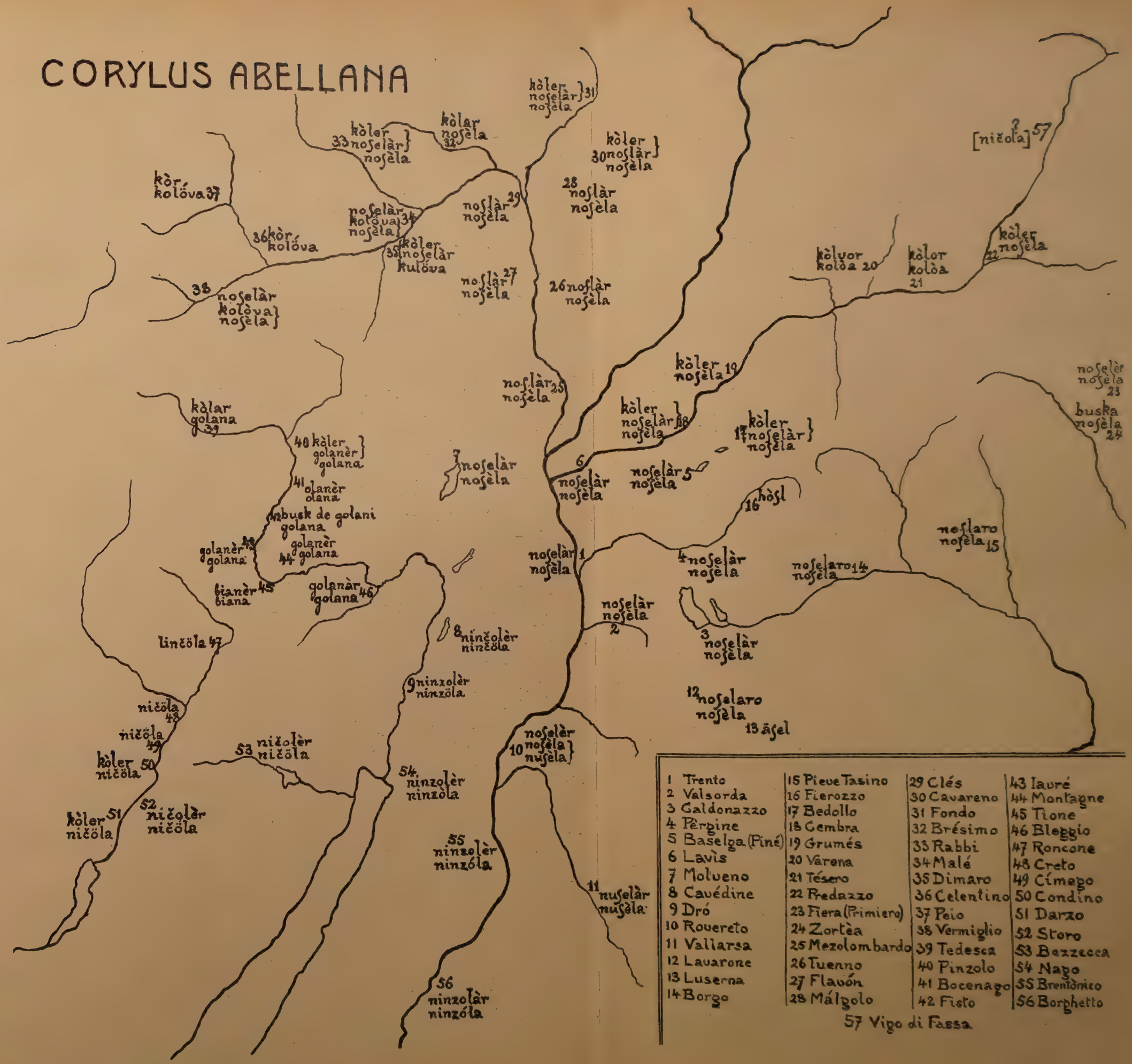
Un contadino di Ruffré mi dichiarò di riconoscere il legname di *kòler* nella bottega del falegname ; nel bosco egli non conosceva invece che *noflari* ; uno solo fra gli interrogati, un Tizio di Dovena, per *kòleri* ci indicò dei cornioli, per *noflari* dei noccioli. Molti abitanti di Fondo si rendono ragione della graduale scomparsa dall'uso di *kòler* in quanto per loro il vocabolo non rappresenta ora altro che un ricordo di una località tutta rivestita di noccioli. Un tempo le pendici (*i óri*) del monte sovrastante al paese (monte *Ori*) erano coperte di folta e rigogliosa vegetazione di avellani, ora sostituiti da pini e da abeti interrotti da larghi tratti di prato a pascolo e frammischiati a radi cespuglietti di nocciolo. La località è detta ancora da qualcuno *ai Còleri* ; le poche piante di nocciolo che vi rimasero sono dette invece *i noflari*. Similmente per il mutare della vegetazione una località su quel di Malosco era conosciuta una volta sotto il nome *i Còleri*, ora sotto quello di *le Dafine* (in nesso con *dafa* « frondi, cascami di conifere »); i boschi di nocciolo sono ora diventati una rigogliosa abetaia.

In quanto alla vitalità di *kòler* attraverso le generazioni di un singolo punto è da notare che il caso particolare del nocciolo porta una conferma a quanto già altri ha constatato in linea generale : che, cioè, l'età media si rivela come la più perturbatrice della compagine lessicale, perchè « spiritualmente più attiva ed a maggior contatto con elementi non locali » [1]. E ciò vale specialmente per quelle regioni, come la Valle di Non, in cui l'età media porta un contributo rilevante all'emigrazione. Quasi tutti gli interrogati fra i trenta e i quaranta anni ignorano il significato della parola *kòler* [2]. Un carrettiere nativo di Tésero, dove il nocciolo è detto *kòlor*, usa soltanto il nome *nofelàr* ; un contadino di Varena (dove *kòlvor* « noc-

1. Cfr. di recente Terracini, *Questioni di metodo nella linguistica storica* in « *Atene e Roma* », NS (1921), pag. 113.

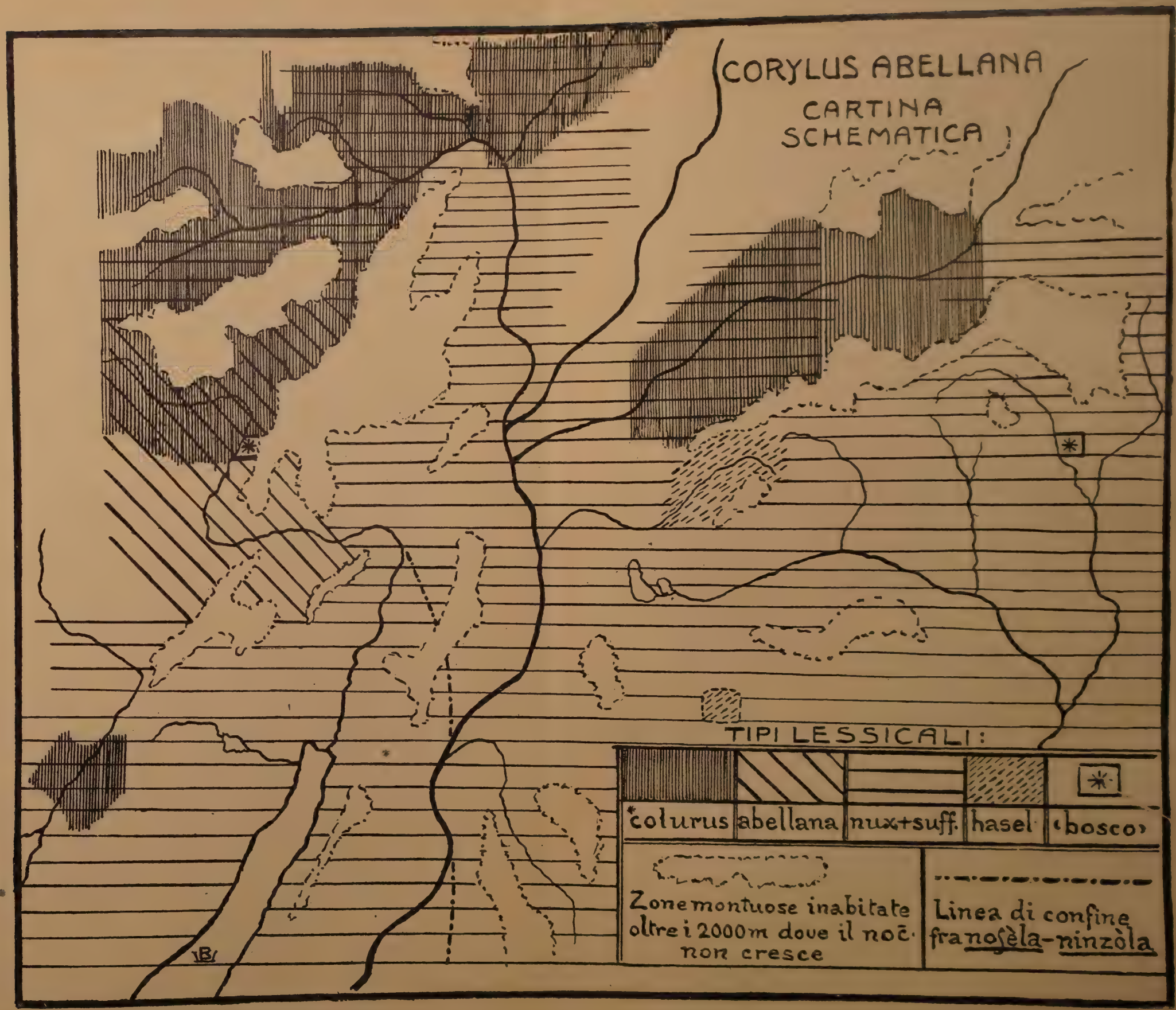
2. Silvio Pallaver da Castelfondo, d'anni 32, partí dal paese, decenne, per accompagnare suo padre in Vallachia e nei Balcani ; ora è sarto a Bolzano : non sa affatto cosa sia un *kòler*. Alessandro Zambotti, quarantenne, emigrato a 18 anni in Pensilvania e ritornato per breve visita ai suoi non ricorda d'aver usato mai, neppur come ragazzetto, la parola *kòler* ; vista la pianta, la chiamò *noflàr*. Vittorio Zambotti di Fondo, d'anni 17, studente, conosce solo *nofelàr* (non più *noflàr*). Maria Cologna di Malosco, 27 anni, conosce il nome *kòler*, ma non sa dirne il significato ; per il nocciolo essa usa soltanto *noflàr*. Nella Valle di Rabbi gli interrogati non seppero spiegare la differenza tra *kòler* e *nofelàr* ; nessuno però dei contadini adulti, vista la pianta, indicò dapprima il nome *kòler*.

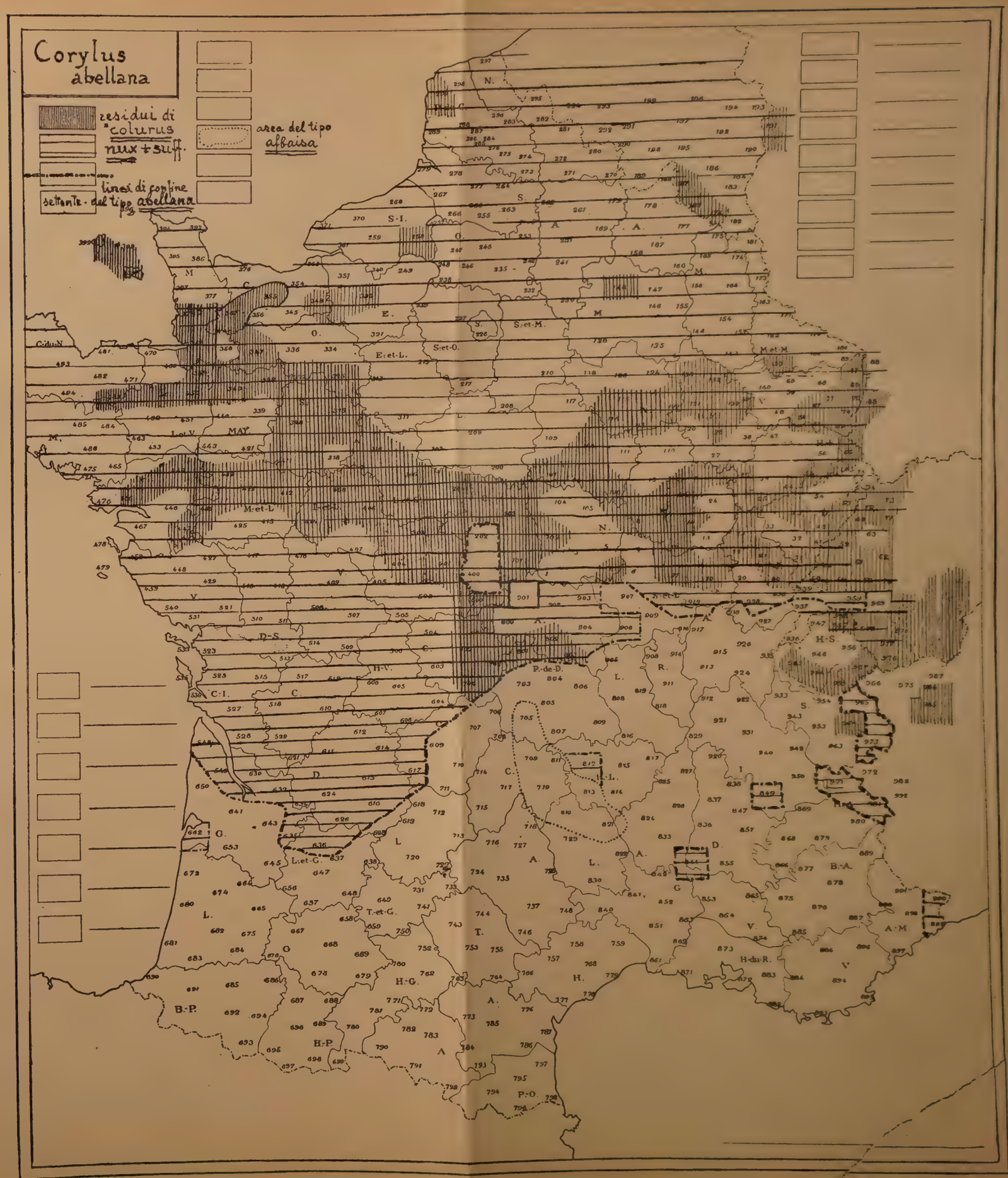
CORYLUS ABELLANA



1 Trento	15 Pieve Tasino	29 Clés	43 Iauré
2 Valsorda	16 Fierozzo	30 Cavareno	44 Montagne
3 Caldonazzo	17 Bedollo	31 Fondo	45 Tione
4 Pèrgine	18 Gembra	32 Brésimo	46 Bleggio
5 Baselga (Piné)	19 Grumés	33 Rabbi	47 Roncone
6 Lavìs	20 Varena	34 Malé	48 Creto
7 Molveno	21 Tésero	35 Dimaro	49 Cimego
8 Cavédine	22 Predazzo	36 Celentino	50 Condino
9 Dró	23 Fiera (Primiero)	37 Peio	51 Darzo
10 Rovereto	24 Zortèa	38 Vermiglio	52 Storo
11 Vallarsa	25 Mezolombardo	39 Tedesca	53 Bezzecca
12 Lavarone	26 Tuenno	40 Pinzolo	54 Nago
13 Luserna	27 Flavón	41 Bocenago	55 Brentonico
14 Borgo	28 Málgolo	42 Fisto	56 Borghetto

57 Vigo di Fassa


CORYLUS ABELLANA
CARTINA SCHEMATICA
TIPI LESSICALI:
*colurus
abellana
nux+suff.
hasel
«bosco»
Zone montuose inabitate oltre i 2000m dove il noc. non cresce
Linea di confine fra nosèla-ninzòla



IMP. FRUTAT FRÈRES, LAGNY

ÉDITEUR E. CHAMPION — PARIS.

ciolo »), sulla quarantina, vissuto alcuni anni in America ed ora occupato come muratore a Bolzano, non conosce per il nocciolo altra parola di *nofelár*; e cosí via dicendo. Di solito invece sono i vecchi insieme con i ragazzi i veri depositari della tradizione più antica, in ispecial modo nei paeselli più piccoli e più discosti in cui la scuola ha poteri molto limitati. Il vincolo d'intimità familiare lega il vecchio col bambino; è l'eterno ritmo della vita che — anche nel linguaggio — ricongiunge i capi estremi dello stesso filo.

*
* *

La storia e la geografia confermano concordemente, ognuna con i mezzi propri, il lento esaurimento di corylus > *colurus dall'epoca romana attraverso le fasi romanze fino ai nostri giorni. Scomparsa la forma primitiva corylus, sta per scomparire anche la forma innovata *colurus. Fra le due forme storicamente sta di mezzo la romanizzazione della Gallia; geograficamente la forma superstite *colurus è ristretta ne'suoi riflessi alla Romania centrale, e più precisamente al territorio una volta abitato da Celti. Qui la voce ebbe una ripresa della sua vitalità, ma fu breve e non tale quindi da arrestarne il corso regressivo.

Ragioni d'ordine esterno favorirono l'impulso espansivo di voci rivali; ragioni d'ordine interno, cioè inerenti alla struttura fonetica di *colurù nella necessità delle sue funzioni, hanno stremato fino all'impotenza la sua facoltà di resistere. Nessuna meraviglia dunque che sotto tali condizioni anche gli ultimi sforzi, diremo cosí, della voce per aggrapparsi alla vita siano destinati presto a fallire e si possa cosí davvero parlare di voce moritura; meraviglia, se mai, che la voce attraverso vicende tanto sfavorevoli al suo prosperare abbia potuto raggiungere una relativa longevità.

Bolzano. Vittorio Bertoldi.

CELTIQUE ET ROMAN

En ouvrant dans cette revue la rubrique « Celtique et Roman », il est indispensable de présenter d'abord une idée d'ensemble des relations qui unissent les deux disciplines.

Le celtique se trouve en effet par rapport au roman dans une situation toute particulière. Nombre de langues au cours de l'histoire ont été en contact avec les langues romanes et ont exercé sur elles une action plus ou moins forte : les langues germaniques, sous la forme du gotique ou de l'allemand en Italie, en Espagne et en France ; le grec dans le bassin de la Méditerranée, les langues slaves du Sud dans les Balkans, l'arabe dans la péninsule ibérique. Mais si intimes et si prolongés qu'aient été certains de ces contacts, ils n'ont jamais produit que des résultats d'un même type, ceux qui naissent de l'emploi de deux langues à l'intérieur d'une même société. Le celtique et le roman offrent assurément des contacts de ce type, en Gaule au cours des premiers siècles de notre ère et aujourd'hui encore dans la Bretagne armoricaine. Mais les rapports du celtique et du roman ne sont pas limités à des faits de bilinguisme. Considérés dans leur ensemble, ils sont beaucoup plus complexes. On doit remonter, pour les comprendre, à la période de l'unité italo-celtique, et en chercher le point de départ dans le développement de tendances parallèles dues à une communauté d'origine. Il faut les suivre ensuite dans l'extension du latin à travers les Gaules cisalpine et transalpine et étudier sur le roman l'influence du substrat celtique, qui a fortifié d'anciennes tendances et en a créé de nouvelles. On peut dire qu'à propos des rapports du celtique et du roman se posent toutes les questions de la linguistique historique, avec toute leur complexité et dans toute leur ampleur.

L'existence d'une unité linguistique italo-celtique, postérieure à

la séparation des dialectes indo-européens, n'est pas contestable. L'étude comparative des représentants des deux groupes apporte chaque jour des preuves nouvelles de leur communauté d'origine. Si évoluées que soient au moyen âge les langues celtiques de Grande Bretagne et d'Irlande, elles se reconnaissent sans peine comme issues d'un même prototype que l'italique ancien, pour peu qu'on les reporte par le raisonnement à une époque contemporaine des textes latins, ombriens ou osques. On reçoit alors l'impression d'un système linguistique qui s'est morcelé ; les faits en général se complètent plutôt qu'ils ne se recouvrent ; mais les fragments sont encore suffisamment nets pour qu'en les rapprochant on obtienne une vue assez complète de l'ensemble.

La phonétique, il est vrai, accuse de fortes divergences ; on peut les expliquer par le développement indépendant des deux groupes, ou mieux encore par les actions extérieures qu'ils ont chacun subies après leur séparation. Il existe toutefois certaines concordances frappantes, et qui prouvent d'autant plus qu'elles portent sur de menus détails. Quant à la morphologie, elle est dans ses grandes lignes remarquablement semblable. Cela ne veut pas dire que dans le détail les divers dialectes celtiques et italiques concordent exactement. On sait qu'il y a de fortes différences entre le latin, l'osque et l'ombrien. Les différences sont naturellement plus fortes entre le latin et les dialectes celtiques. Cependant on reconstitue sans peine un état commun où toutes les lignes des développements indépendants se rejoignent, après qu'on a élagué les innovations, d'ailleurs nombreuses, propres à chaque dialecte.

Le trait général de l'italo-celtique est qu'il admettait dans l'emploi de ses morphèmes un certain flottement ; les dialectes qui en sont issus avaient la tâche délicate d'unifier les formes et de les fixer. La comparaison d'ailleurs révèle une grande variété de formes dont beaucoup n'étaient déjà que des survivances de l'indo-européen. Dans le système du nom, il y avait des désinences spéciales comme le *-ī* du génitif singulier des thèmes en *-o-* ; plusieurs suffixes étaient déjà spécialisés pour désigner certaines catégories de noms. L'emploi des cas, le rôle et la nature des adverbes qui devaient devenir plus tard les prépositions annonçaient le développement qu'on observe en latin. Il y avait une grande variété de pronoms et de particules démonstratives.

Le système du verbe, toujours en retard sur l'évolution du nom

et partant plus conservateur, est ici particulièrement instructif. Il est impossible de remonter du latin à l'indo-européen sans s'arrêter à l'étape italo-celtique qui présente certains traits décisifs. Le verbe italo-celtique admettait encore l'indépendance des thèmes verbaux, caractéristique de l'indo-européen. Mais déjà l'opposition de l'*infectum* et du *perfectum* tendait à dominer le système et à en régler le fonctionnement. Le *perfectum* du médiopassif rendu par l'ancien adjectif en **-to-* dans une phrase nominale (sans doute dépourvue de copule), une large place donnée à l'impersonnel en *-r*, le *perfectum* de l'actif constitué par des éléments variés au nombre desquels figurait l'ancien aoriste sigmatique confondu avec l'ancien parfait, la conjugaison des dénominatifs encore limitée au présent, la confusion du subjonctif et de l'optatif, l'absence de futur, tels sont en gros les principaux traits du verbe italo-celtique. Il appartenait à chacun des dialectes de régler pour son compte le fonctionnement des divers types et d'en créer de nouveaux quand le système comportait des lacunes.

Là où il était réservé à chaque dialecte de trouver un moyen d'expression qui manquait, le choix de l'un coïncide rarement avec celui des autres. La variété qui résulte de ce fait a l'avantage de dénoncer les points du système sur lesquels l'italo-celtique n'était pas encore fixé. Ainsi l'italique a substitué au vieux relatif indo-européen l'interrogatif indéfini. Le celtique n'a pas usé de cette ressource; il a utilisé diverses particules introduites à certaines places du groupe verbal et cela a donné un résultat très imparfait, bien différent de ce que réalisait l'italique. Il faut tenir compte aussi des situations nouvelles auxquelles chaque dialecte a eu indépendamment à faire face au cours de son évolution. Dans ce cas aussi la comparaison accuse de fortes divergences dans la façon dont chacun des dialectes s'est tiré des difficultés qui se présentaient. La chute des finales, qui détériorait la flexion, obligeait par exemple à trouver un moyen nouveau de marquer le rapport des mots entre eux. Les mutations de l'initiale ont fourni à la morphologie celtique un procédé original dont elle n'a pas cessé d'user. Les langues romanes ont dû se servir de procédés différents, qui d'ailleurs existent aussi plus ou moins dans les langues celtiques. C'est là néanmoins la différence la plus frappante entre le celtique et le roman. Cette différence peut s'expliquer. Les mutations de l'initiale sont naturellement d'origine phonétique. Elles sont dues au caractère du mot qui dans les langues

celtiques est toujours noyé dans le contexte; la phrase n'y est pas composée de mots, mais de groupes de mots. Ainsi il existe un groupe nominal, dans lequel le nom est étroitement lié à des particules, démonstratives ou possessives, et aux éléments variés qui le déterminent (épithètes et compléments). Le verbe est de même enfermé dans un groupe verbal où il est amalgamé à des éléments accessoires, négations, conjonctions, outils de relation, sans parler des pronoms régimes et des particules à rôle grammatical. Cela tient à ce que les langues celtiques, par opposition au latin, sont demeurées longtemps des langues populaires et des langues non écrites. Elles n'ont connu que tard l'analyse qu'impose l'écriture et la nécessité de donner à chaque mot une forme définie, indépendante de la prononciation dans le contexte.

Ce n'est pas dans l'identité des procès et encore moins des résultats que réside la ressemblance du roman et du celtique; c'est dans la communauté des tendances héritées de l'italo-celtique. Ces tendances communes ont été très fortes et dominent tout le développement des dialectes. Si l'on fait abstraction des conditions variées, des circonstances historiques et sociales qui ont réglé le sens et le rythme du développement de chacun d'eux, on est frappé du parallélisme qui se manifeste. L'évolution du nom, celle du verbe reposent sur des principes analogues. Les conjugaisons se sont constituées sur des plans semblables. La réduction de la flexion a donné une importance particulière à l'ordre des mots ; il a fallu créer des outils grammaticaux pour relier les mots et les phrases. La syntaxe celtique s'est développée dans un sens si parallèle au sens de la syntaxe romane que l'on observe maint tour semblable en brittonique et en français. Il y a là un vaste champ d'études sur lequel on n'a encore travaillé que partiellement. La syntaxe celtique n'a pas encore fait l'objet d'un travail d'ensemble ; et la syntaxe romane n'a guère été étudiée au point de vue des similitudes qu'elle présente avec le celtique. La *Syntaxe de l'ancien français* de M. Foulet prête à d'intéressantes comparaisons avec l'irlandais et le brittonique. Le parallélisme des développements s'étend jusqu'à la période moderne ; on voit apparaître en français des tours que les dialectes celtiques pratiquent depuis plusieurs siècles ; on voit aussi des tours communs aux deux langues se transformer dans chacune de la même façon. Dans la mesure où ces transformations ne dépendent pas, comme c'est souvent le cas en matière de syntaxe, de la nature même de l'esprit

humain, on ne peut expliquer leur ressemblance que comme le résultat d'une tendance commune. Cette conclusion n'est pas faite pour simplifier l'étude des rapports entre le celtique et le roman au début de leur histoire. En présence d'une similitude de structure, il est difficile de décider s'il y a tendance commune ou action d'une langue sur l'autre.

Dès le début de la littérature latine, on reconnaît sur le latin une action du celtique. Mais c'est une action de vocabulaire. Les rapports qu'entretenaient les Romains avec les Gaulois cisalpins ont fait entrer de très bonne heure des mots gaulois dans la langue de Rome. Ennius emploie le mot *ambactus*, qui est un emprunt au celtique. Le nombre de ces emprunts s'accroît au cours de l'histoire. Ils portent presque exclusivement sur des noms d'objets, comme *boia* ou *bulga*, d'armes, comme *gladius*, peut-être *lancea* ; beaucoup se rapportent à l'industrie de la carrosserie, qui était florissante en Gaule (*benna*, *cantus*, *carpentum*, *carrus*, *cissium*, *couinnus*, *essedum*, *petorritum*, *reda*, *serracum*). Mais il reste encore à dresser la liste exacte des mots proprement latins d'origine celtique. Il convient naturellement de les distinguer de ceux qui du gaulois ont simplement survécu en gallo-roman (v. plus loin).

Quand on parle des rapports du celtique et du roman, on pense avant tout et le plus souvent à l'influence que le celtique de Gaule a exercée sur le latin pendant les siècles qui ont précédé la dislocation de l'unité romane et préparé la naissance du français. Cette question a, depuis une quarantaine d'années, fait l'objet de nombreux travaux que l'on trouvera résumés du point de vue historique dans l'*Histoire de la Gaule* de M. C. Jullian et du point de vue linguistique au tome I de l'*Histoire de la langue française* de M. Brunot. Il suffira de rappeler les noms de G. Paris, d'Ascoli, de Windisch, de MM. Thurneysen ou Meyer-Lübke et d'indiquer les points qui peuvent passer pour acquis.

La romanisation de la Gaule a été rapide et les effets s'en manifestent de bonne heure. Dans le siècle qui suivit la conquête de César, les Gaulois affluent à Rome, avides de s'y comporter en citoyens romains. Dans le même temps, la vie en Gaule se transforme à l'instar de Rome : il se crée une société gallo-romaine, qui pour l'habitation, le costume, l'embellissement des villes et le service des routes, même pour les mœurs et pour l'esprit est plus

romaine que gauloise. Ce résultat avait été sans doute préparé de longue date. L'influence romaine avait commencé à s'exercer sur les Cisalpins avant de s'étendre aux Transalpins. Et en Gaule même, la Narbonnaise et la Provence, romanisées depuis plus de soixante ans, purent servir de modèle au reste du pays. La colonisation romaine usait de procédés fondés sur une vieille expérience. Les légions avaient été précédées par des commerçants, auxquels même les campagnes de César ne furent pas sans causer des dangers et des pertes ; on peut dire que la pénétration pacifique avait préparé la conquête militaire. Celle-ci laissa sans doute dans le pays quelques vétérans transformés en colons, elle y fit venir un bon nombre d'immigrants attirés par les riches cultures à exploiter, par le trafic commercial et les opérations de banque à entreprendre. La Gaule ne fut cependant jamais pour Rome une colonie de peuplement, tout au plus fut-elle une colonie d'exploitation. Le colon romain eut un auxiliaire actif en la personne du maître d'école. Sous Tibère déjà, la jeunesse d'Autun cultivait les *liberalia studia* ; Caligula institua à Lyon des concours d'éloquence en latin et en grec. On ne peut dès lors s'étonner qu'au second siècle de notre ère Reims soit comparée à Athènes par Fronton et qu'au quatrième Ausone loue Trèves d'être un foyer d'éloquence latine. C'était l'habitude de Rome d'ouvrir des écoles partout où ses légions avaient mis le pied. Agricola ne manqua pas de s'y conformer dès qu'il fut entré en Grande Bretagne ; et Tacite souligne durement le motif dont s'inspirait cette mesure : « id apud imperitos humanitas uocabatur cum pars seruitutis esset ».

Toutefois, quelle que fût l'habileté de la politique romaine, le principal rôle dans la romanisation de la Gaule est imputable aux Gaulois eux-mêmes, et avant tout à l'aristocratie gauloise. Ce sont les classes dirigeantes qui décident du sort des sociétés. Or les nobles gaulois furent séduits par le prestige du nom romain, de la civilisation romaine ; ils s'empressèrent à profiter des avantages matériels que cette civilisation leur assurait, et virent des avantages moraux dans tout ce qu'elle offrait de flatteur à leur vanité. C'est en s'adaptant à la vie romaine qu'ils pouvaient le mieux conserver chez eux leur influence et leur rôle dominant. Ils eurent tôt fait de troquer leurs noms gaulois contre des noms romains. Le premier engouement une fois tombé, il y eut probablement çà et là des reprises du sentiment national ; le patriotisme gaulois se réveilla notamment

lorsque des secousses intérieures ébranlèrent la solidité de l'empire, et cela dès le Ier siècle, lors des troubles qui suivirent la mort de Néron. Mais quelles qu'aient pu être les vicissitudes de la romanisation de la Gaule, la civilisation gallo-romaine conserva définitivement l'empreinte du vainqueur.

Les institutions nationales périclitèrent rapidement. On le voit par ce qui advint de la plus vénérable d'entre elles, le druidisme. Au temps de Tibère les druides passaient pour des sorciers, des rebouteurs de campagne, et un édit impérial supprima cette profession méprisable (Pline, XXX, 4). Quelle déchéance pour la caste fière à laquelle avaient appartenu des personnages considérables comme ce Divitiacus, dont César parle avec éloges (*B. G.*, I, 19), dont Cicéron recherchait et appréciait l'amitié (*de diu.*, I, 41)! C'est que les druides n'avaient pas consenti à se romaniser ; Tacite les montre excitant le peuple à la révolte après la mort de Néron (*Hist.*, IV, 54). L'évolution du druidisme marque bien comment s'est faite la romanisation de la Gaule, conquérant de prime abord l'aristocratie du pays et reléguant dans les basses classes, dans les classes rurales, les antiques traditions celtiques.

C'est évidemment la même marche que suivit l'extension du latin. L'usage de cette langue dut se répandre vite parmi les Gaulois des classes supérieures ; ils en avaient besoin pour la vie de chaque jour, puisque c'était la langue du commerce et de l'administration ; ils devaient surtout y tenir parce qu'elle était à la fois l'instrument et la marque de leur culture. Le meilleur moyen de se faire passer pour Romain était de parler la langue de Rome. Ce sont les jeunes gens de famille qui peuplaient les écoles où l'on enseignait le latin. Les inscriptions latines, si nombreuses sur le sol de la Gaule dès le temps d'Auguste, montrent que dans les villes les corporations de marchands et ce qu'on peut appeler la bourgeoisie avait également vite adopté l'usage du latin. Ainsi dès le début de l'ère chrétienne il ne manque pas de témoignages qui établissent que le latin était employé en Gaule. Mais il y a bien des faits aussi qui prouvent que le gaulois était encore parlé quatre ou cinq siècles plus tard. C'est qu'il ne s'agit pas des mêmes milieux. L'usage du gaulois se maintint parmi le bas peuple et surtout dans les classes rurales longtemps après que le latin eut conquis les classes supérieures. A la fin du IIe siècle, saint Irénée, évêque de Lyon, devait apprendre le gaulois pour les

besoins de son ministère (*Contra haereses*, proem., au tome VIII de la Patrol. Gr. de Migne). C'est en gaulois que, d'après Lampride, une sorcière fit une prédiction à Alexandre Sévère (*Alex. Sev.*, § 59); les sorciers se recrutent dans le bas peuple, qui parlait donc encore gaulois au milieu du IIIe siècle. De la même époque est le témoignage d'Ulpien qui dans le Digeste mentionne que l'usage du celtique était autorisé pour les testaments. Plus tardif est celui de saint Jérôme, signalant des ressemblances entre la langue des Galates et celle des Trévires (P.L. de Migne, vol. XXVI, col. 357 *a*). On a découvert en Morvan des pesons de fuseaux porteurs d'inscriptions gauloises ; ces pesons ne remontent pas plus haut que le IIIe siècle de notre ère (cf. J. Loth, *C.R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1916, p. 168).

A ces témoignages si formels de la conservation du gaulois, on a opposé l'anecdote rapportée par Sulpice Sévère dans sa Vie de saint Martin (§ 9) ; avant l'élection du saint à l'épiscopat, un des assistants prit le psautier et lut à l'endroit qu'il avait ouvert les mots *ut destruas inimicum et defensorem*. Or il y avait dans l'assemblée un évêque, hostile à saint Martin, qui s'appelait Defensor. Le peuple saisit l'allusion et se mit à crier. Il fallait donc que le peuple de Tours comprît le latin. Mais un jeu de mots français fait à Quimper dans une réunion publique serait compris de l'auditoire. Cela ne prouverait pas que les habitants de la Cornouaille aient cessé de parler breton. Il faut beaucoup de temps à une langue pour disparaître. Le monde celtique n'est pas le seul où le latin ait été adopté par des indigènes qui avaient une langue nationale toute différente. Ces indigènes ont dû continuer plus ou moins longtemps à parler leur langue maternelle, concurremment avec le latin ; ils ont été des bilingues, affectant peut-être chacune des langues qu'ils parlaient à des usages différents, jusqu'au jour où optant décidément pour l'une d'entre elles ils ont sacrifié l'autre. Depuis le moment où le latin a commencé d'être employé en Gaule il y a eu des bilingues parmi les Gaulois [1]. La période du bilinguisme latino-gaulois a duré plusieurs siècles, pendant lesquels la part du gaulois a été en se réduisant

1. Et même des trilingues, si l'on tient compte de ceux qui parlaient grec, comme les habitants de Marseille au temps de Varron (cf. saint Jérôme, *Comment. in epist. ad Galatas*, P. L. de Migne, t. XXVI, col. 354 *c*). Le gaulois est d'ailleurs pris ici en bloc, abstraction faite des dialectes, sans parler de la langue des Aquitains ou de ce qui pouvait subsister de celle des Ligures.

sant de plus en plus jusqu'à l'extinction. Tout en se servant du latin, l'aristocratie même n'avait pas renoncé du jour au lendemain à l'usage du gaulois ; aussi bien en avait-elle besoin dans ses rapports avec le peuple. Sidoine Apollinaire laisse entendre qu'à son époque la noblesse arverne venait seulement de se débarrasser complètement des restes de la vieille langue nationale. Sidoine Apollinaire est du ve siècle. On peut juger par là si le gaulois dut être vivace dans les campagnes. Les paysans avaient d'ailleurs, on l'a vu à propos du druidisme, conservé l'usage des cultes païens. Le christianisme ne put se répandre parmi eux qu'en s'appuyant sur le latin. La lutte fut donc aussi une lutte religieuse entre le latin, langue de l'église, et le gaulois, langue des *pagani*.

La victoire resta finalement au latin, puisque nous parlons français. Est-il possible que le gaulois ait disparu sans laisser de traces ? On connaît dans l'histoire un certain nombre de langues, qui se sont substituées à d'autres, soit que la force les ait imposées à des vaincus, soit que les nécessités de la vie les aient fait préférer librement. Il arrive qu'on y découvre sans peine la trace de la langue parlée antérieurement dans le pays ; certains cas de rupture dans la tradition linguistique, certaines innovations étranges ne s'expliquent pas autrement. C'est la difficile question du substrat, sur laquelle des enquêtes décisives sont encore à faire. M. Viggo Broendal lui a consacré naguère un livre fort intéressant, où il se réfère notamment aux rapports du roman et du celtique. Peut-être fait-il la part trop grande à l'influence du substrat. Le choix est particulièrement délicat dans la question qui nous occupe.

Parmi les causes qui durent favoriser l'extension du latin en pays celtique, il faut tenir compte des ressemblances de structure qui existaient entre les idiomes celtiques et le latin. Assurément Gaulois et Romains ne se comprenaient pas entre eux. Mais les deux langues étaient d'un même type linguistique, sorties d'un ancêtre commun à une date qui n'était pas fort ancienne. En passant de l'une à l'autre, les Gaulois n'étaient pas dépaysés ; ils devaient pouvoir sans trop de peine transposer en latin les expressions de leur propre langue. Cette situation était bien faite pour favoriser les actions réciproques.

Il serait toutefois erroné de croire à l'existence en Gaule d'une langue mixte. Le latin et le gaulois étaient somme toute assez dif-

férents pour que ceux qui les parlaient ne pussent involontairement les confondre. On sait que l'évolution linguistique de la Bretagne fut l'inverse de celle de la Gaule. Un siècle environ après la conquête de la Gaule, la Bretagne fut conquise par les Romains, qui ne manquèrent pas, on l'a vu, d'y introduire l'usage de leur langue. Pendant quatre siècles, la Bretagne resta sous la domination romaine. Après le départ des légions, qui la laissaient sans défense contre les invasions germaniques, le résultat de la romanisation se manifeste linguistiquement par le fait que le brittonique est une langue considérablement évoluée ; il se trouve par exemple sur son voisin l'irlandais en avance de plusieurs siècles. On a dit qu'il n'y avait entre le brittonique et le français qu'une différence de degré : le premier serait du celtique latinisé, le second du latin celtisé. Cette conception des faits n'est pas exacte. Le brittonique est du celtique, et le français du latin. Après quatre siècles de bilinguisme, les Bretons ont abandonné l'usage du latin et conservé le celtique. En Gaule au contraire c'est pour le latin qu'on a opté. Le sens de l'option était d'ailleurs dans les deux cas déterminé par des conditions historiques. On peut parler de civilisation, de religion gallo-romaines, d'art, d'outillage gallo-romains. Il n'y a pas plus de gallo-latin qu'il n'y a de latino-breton.

L'action du celtique sur le latin devrait pouvoir être étudiée dans la langue des inscriptions latines de la Gaule. Malgré les ouvrages généraux de Sittl et Budinsky et le travail spécial de M. Pirson sur le sujet, la question reste obscure. On peut toutefois signaler une différence entre les inscriptions de la Narbonnaise et celles du centre de la Gaule (v. une remarque de Hirschfeld, *Corpus*, t. XIII, p. 404). Les premières sont incontestablement plus correctes. C'est que la Narbonnaise occupe une place à part dans l'histoire de la romanisation de la Gaule ; on y avait implanté un grand nombre de colons romains, et l'onomastique des inscriptions de Narbonne révèle que beaucoup d'habitants de cette ville étaient originaires de l'Italie centrale (cf. *Corp.*, XII, 521). Mais en général l'étude de l'épigraphie latine réserve des déceptions à ceux qui cherchent à y suivre l'évolution de la langue ; trop de causes contribuent à donner à l'épigraphie un caractère artificiel ou tout au moins différent de l'usage parlé.

C'est dans les résultats de l'évolution du latin tels qu'ils apparaissent dans les langues romanes que l'on peut espérer découvrir

l'influence du substrat. Georges Mohl a tenté l'entreprise dans un livre qui a été généralement mal apprécié des romanistes, trop enclins à raisonner sur un roman commun, parfaitement unifié. Les résultats de l'enquête de Mohl étaient d'ailleurs assez maigres et contenaient peu de faits vraiment probants. Mais l'idée directrice en était juste et mérite d'être retenue. En ce qui concerne les pays de langue celtique, l'influence du substrat sur le latin n'est pas niable.

Elle se manifeste surtout dans la prononciation, et c'est là qu'on l'a reconnue dès l'abord. Renan rapporte l'opinion de linguistes de son temps, suivant lesquels le français ne serait que du latin prononcé à la gauloise. La formule n'est qu'à moitié exacte, parce qu'elle est trop générale : il serait faux d'attribuer au gaulois toutes les particularités de la phonétique française. Ce qui est vrai, c'est que certaines tendances de la phonétique gauloise se reconnaissent dans l'évolution phonétique du français. Un fait en apparence des plus frappants et qui a été signalé parmi les premiers est le passage de *u* latin à *ü* sur un vaste domaine qui correspond à peu près à l'ancien domaine celtique. Ce fait n'est pas des plus probants : il y a des régions à l'écart du monde celtique où le même changement est attesté. Le vocalisme du brittonique présente d'ailleurs dans son ensemble un bon nombre de procès qui n'ont pas de correspondant exact en français. Ce qu'il y a de commun aux deux est la tendance à créer des voyelles mixtes par modification de l'arrondissement des lèvres ou de la position de la langue. Et cette tendance pourrait en français être un héritage du celtique de Gaule.

On a cité aussi la palatalisation des gutturales devant *t*. Attestée en gaulois par la graphie (*Rextu-* de *Rektu-*), elle a donné en brittonique un résultat comparable à ce qu'on observe en français (gall. *llaeth* de *lacte-*, *traeth* de *tractu-* comme fr. *lait* ou *trait*). Mais d'autres langues romanes présentent un développement analogue ; et ce n'est là qu'un détail de prononciation.

Quand on étudie l'action d'un substrat sur une langue par comparaison avec une autre langue apparentée au substrat, il ne faut pas s'attacher à des similitudes de détail qui peuvent être de pures coïncidences ; ce sont les tendances générales du système phonétique qu'il faut considérer. Or l'évolution des intervocaliques en gaulois révèle une faiblesse de l'articulation des occlusives :

de très bonne heure le *g* est passé à *h* et n'a pas tardé à disparaître. Le nom du chien de chasse, *uertragus*, est *uertraham* chez Grattius Faliscus ; des graphies comme *bria* pour *briga*, *Rotomo* pour *Rotomago* sont anciennes, et le glossaire d'Endlicher fournit la forme *treide* du nom du « pied » (irl. *traig*, gén. *traiged*). La tendance à l'affaiblissement des occlusives latines intervocaliques se manifeste dans un bon nombre des parlers romans ; mais cette tendance a été de bonne heure poussée à l'extrême dans les régions où l'influence du substrat celtique devait être le plus forte, c'est-à-dire dans la France du Nord et dans les vallées des Alpes. Et cela crée une opposition frappante entre les langues de ces régions et celles des autres parties de la Romania. A l'intervocalique, en français, *p* latin devient *v*, *k* et *g* deviennent *y*, *t* et *d* disparaissent. Les mêmes traitements, sauf le dernier, sont attestés en rhéto-roman. Dans la France du Sud-Est, où l'élément romain a été abondant de bonne heure, la prononciation latine a prévalu, si bien qu'en provençal l'affaiblissement des intervocaliques ne va guère plus loin que le passage de la sourde à la sonore.

L'action du substrat sur la prononciation des intervocaliques aurait donc consisté à favoriser les tendances naturelles de la langue et à en précipiter l'aboutissement. Ce résultat n'est pas pour étonner quand on sait que le consonantisme celtique dans son ensemble a opéré une mutation comparable, sinon identique, à celle du germanique. Des faits signalés récemment par M. Marstrander donnent à penser que cette mutation aurait commencé antérieurement au IIe siècle avant notre ère. Lorsque les Gaulois se mirent à parler latin, le consonantisme de leur propre langue aurait donc été déjà en pleine évolution. C'étaient là des conditions favorables à l'affaiblissement rapide des intervocaliques latines.

A en juger par les témoignages si courts et si pauvres que fournissent les inscriptions celtiques de Gaule, la morphologie gauloise était d'un type archaïque, à peu près au niveau du type latin. La morphologie des dialectes celtiques insulaires paraît fort évoluée si on la compare au gaulois. On a dit plus haut pour quelle raison le brittonique avait poussé l'évolution beaucoup plus loin que l'irlandais et à un niveau assez voisin des langues romanes. Il y a au point de vue morphologique une évolution assez semblable, parallèlement effectuée, en brittonique et en français. Mais ici l'influence du substrat est plus difficile à déterminer, parce que dans leur

ensemble le celtique et le roman paraissent avoir obéi à des tendances de même nature, que d'ailleurs l'on observe aussi sur d'autres points du domaine indo-européen. Des conditions identiques, dont la cause remonte souvent à l'indo-européen commun, devaient imposer partout les mêmes solutions. Il n'y a rien à conclure par exemple du développement des prépositions ou de la tendance à les renforcer par composition, si fréquente en roman comme en celtique ; rien non plus de l'emploi des particules destinées à fortifier les pronoms ou de la place des pronoms régimes à l'intérieur du groupe verbal. Les faits de syntaxe, communs au français et au celtique, qui ont été signalés plus haut, ne peuvent pas davantage être mis au compte du substrat. Ce sont des faits qui dépassent d'ailleurs les limites du domaine gallo-roman. Certains détails de la structure du français pourraient en revanche être invoqués, si les conditions du celtique étaient plus claires. Georges Mohl attribuait au substrat la première personne du pluriel de nos verbes : hypothèse invérifiable, alors qu'on ignore à peu près tout du verbe gaulois. Dans le système du nom, où les documents sont plus nombreux, un détail attire l'attention : c'est la forme du nominatif pluriel des noms latins de la première déclinaison. On a quelque raison de croire qu'en Gaule ce nominatif était en *-as*, ce qui pourrait être dû à l'influence du celtique. Mais quand on examine la question dans l'ensemble des dialectes romans, on reconnaît que ceux-ci, pour former le pluriel des anciens noms en *-a*, ont adopté tantôt la forme du nominatif (*-ae*), tantôt celle de l'accusatif (*-as*) ; et la raison de cette répartition tient aux conditions de chaque dialecte, où s'imposait le choix de l'une ou l'autre forme par un besoin de clarté. Selon toute apparence, le substrat celtique n'est ici pour rien.

On ne saurait douter au contraire de l'influence du celtique dans l'usage de la numération par vingt qui a laissé des traces jusque dans le français d'aujourd'hui (*quatre-vingts*). Cet usage est également conservé dans les dialectes celtiques modernes. Toutefois on ne doit pas oublier que la numération par vingt est fort ancienne et remonte probablement à l'italo-celtique ; elle dépassait donc à l'origine les limites du substrat gaulois. Mais ici l'on sort de la morphologie pour toucher au vocabulaire qui mérite d'être examiné à part.

C'est sur le vocabulaire que l'action du substrat celtique est le

plus sensible. Il faut ajouter que c'est là aussi qu'elle est le moins probante. On sait en effet avec quelle facilité une langue reçoit des mots d'une langue voisine, surtout quand cette dernière est à un degré différent de civilisation, mais avec quelle facilité aussi de vieux mots subsistent lorsqu'ils ont trouvé un abri dans des vocabulaires spéciaux à la faveur des objets qu'ils désignent. L'action des vocabulaires les uns sur les autres est toujours une question de rapports sociaux. On a signalé plus haut l'existence de mots celtiques en latin : ces mots indiquent le genre de produits auxquels s'ouvrait pour la Gaule le marché romain. Au premier siècle de notre ère, il y eut à La Graufesenque (dans l'Aveyron actuel) une fabrique de poteries considérable, dont par un curieux hasard la comptabilité, inscrite sur tessons, nous a été en partie conservée (v. J. Loth, *Rev. Celt.*, XLI, p. 1 et ss.). Par opposition à Lezoux, vieux centre d'industrie gauloise, La Graufesenque travaillait sur des modèles et d'après des procédés venus d'Italie. Aussi les noms des vases fabriqués sont-ils tous, ou peu s'en faut, grecs ou latins. Les ouvriers potiers de La Graufesenque portent des noms tantôt latins, tantôt celtiques ; mais leur langue était le gaulois et, en dehors des noms de vases, la comptabilité de l'usine ne présente que des éléments gaulois ; on sait qu'elle fournit en particulier la série des dix premiers ordinaux.

L'examen des traces de celtique dans le vocabulaire roman est instructif à plus d'un titre. Il montre d'abord combien l'action du celtique a été limitée. La part des mots celtiques conservés en français est infime par rapport à l'ensemble du vocabulaire venu du latin. Il montre ensuite dans quels milieux ces mots s'étaient conservés. Comme on pouvait s'y attendre, ce sont des milieux ruraux. Les mots en question se rapportent surtout aux choses de la campagne, et sont souvent restés jusqu'à nos jours limités à l'usage des paysans (*arpènt, baume, combe, ouche, marchais*, etc.). La raison de ce fait est bien claire. Les gens distingués qui parlaient latin en Gaule ne connaissaient pas les termes techniques dont se servaient pour leur usage familier les paysans de l'Italie ; par suite, si d'aventure ils avaient besoin de désigner des objets ou des actes de la vie des champs, ils se servaient des mots qu'employaient les paysans autour d'eux. D'autre part, c'est dans les milieux ruraux que le celtique résista le plus longtemps au latin, et vraisemblablement les termes rustiques, qui n'avaient pas d'équivalent connu en latin, y res-

tèrent celtiques jusqu'au bout. Le fonds du vocabulaire roman nous révèle une langue populaire et spécialement une langue de paysans. Dès le début des langues romanes, des mots de civilisation d'origine littéraire et parfois de forme savante sont venus s'ajouter à ce fonds rustique. Mais l'importance de la vie rurale se manifeste par des marques imprimées aux mots mêmes du vocabulaire latin qu'elle avait adoptés. Des verbes comme *cubāre, fricāre, pōnere, sēparāre, trahere* ne se sont maintenus en français que spécialisés au sens que leur avait donné la vie rurale.

Les milieux ruraux qui conservèrent le plus longtemps l'usage du gaulois étaient sans doute assez inégalement répartis sur le territoire. Des régions montagneuses et sylvestres comme le Morvan étaient destinées à en abriter jusqu'à la fin. Il devait y en avoir aussi dans les vallées des Alpes, soustraites par leur situation à l'influence des grands courants de civilisation et où la population était restée plus spécialement confinée dans les travaux des champs, culture de la terre ou élevage du bétail. Aussi est-ce là que l'on rencontre aujourd'hui encore un bon nombre de mots qui ne s'expliquent pas par le latin et semblent remonter à une origine celtique. Cela n'est pas vrai seulement des parlers du Sud-Est de la France, de la Savoie ou de la Suisse romande ; le fait s'étend aux parlers rhéto-romans, où le substrat celtique n'était pas moins dense. Depuis l'ouvrage fondamental de M. Thurneysen, *Keltoromanisches*, les recherches de détail dans cette voie ont été poussées assez loin. Les noms de lieu celtiques, analysés par d'Arbois de Jubainville ou Longnon, fournissaient des données anciennes qui servaient de point de départ. Les publications de vocabulaires ruraux, les enquêtes sur les dialectes couronnées par l'*Atlas linguistique de la France* dévoilaient largement l'état actuel à l'attention des étymologistes. On sait combien ceux-ci en ont profité ; les travaux de M. Antoine Thomas n'ont pas besoin d'être rappelés, ni ceux par lesquels M. Jud s'emploie aujourd'hui à découvrir dans le vocabulaire roman de nouveaux éléments celtiques. Et M. Jud fait école dans son pays. On peut attendre encore beaucoup des recherches qui se poursuivent.

Il reste à considérer un dernier aspect des rapports du roman et du celtique ; ce n'est pas, il est vrai, le plus important au point de vue roman. Les deux domaines ont été au cours des âges et sont encore aujourd'hui partiellement contigus ; or, le contact appelle les

actions réciproques. Les rapports du breton armoricain et du français depuis une dizaine de siècles offrent au linguiste une étude qui mériterait d'être traitée d'ensemble. Quelques mots bretons ont pénétré jusque dans le français commun ; on en trouve naturellement davantage dans les parlers de l'Ouest de la France. Quant au français parlé en Basse Bretagne, c'est pour la linguistique générale une ample matière à d'intéressantes observations. En Grande Bretagne, à la suite de la conquête normande, le français a été parlé pendant deux ou trois siècles. L'élément français a été particulièrement important en Cornwall et dans le Pays de Galles. L'aristocratie franco-normande y a exercé une influence dont on retrouve la trace dans la littérature et dans la langue. L'action religieuse des moines cisterciens a travaillé dans le même sens. Il y a là une foule de détails encore obscurs, que les premières enquêtes de M. Morgan Watkin commencent seulement à éclaircir. Le nombre des mots venus du français paraît assez important. L'influence française se manifeste aussi dans certains usages graphiques, précieux témoignages de la prononciation française du temps. C'est encore un domaine où doit être féconde la collaboration des celtistes et des romanistes.

Paris. J. VENDRYES.

DER STAND DER MUNDARTENFORSCHUNG IN UNTERITALIEN (BIS ZUM JAHRE 1923)

UNTERITALIEN (ALLGEMEINES)

Wenn man heute rückschauend auf die Ergebnisse blickt, welche die italienische Sprachwissenschaft im Laufe des letzten halben Jahrhunderts gezeitigt hat, so wird man mit beschämendem Erstaunen die Feststellung machen müssen, dass, von einigen erfreulichen Lichtpunkten abgesehen, seitdem Ascoli das kühne Gebäude der *Saggi ladini* errichtete und Fr. d'Ovidio die erste wissenschaftliche Darstellung einer süditalienischen Mundart [1] veröffentlichte, die grosse Masse der inzwischen herausgebrachten Arbeiten einen wirklich nennenswerten Fortschritt nicht mehr aufzuweisen hat. Das im Grunde auf respektvoller Pietät beruhende konservative Festhalten an den von dem grossen italienischen Meister entworfenen und zur Anwendung gebrachten Methoden der sprachwissenschaftlichen Forschung hat heute auf diesem Gebiet zu einer Versteifung der Methoden und einer Schematisierung der Mundartenuntersuchung geführt, die nicht anders als verhängnisvoll für die weiteren Fortschritte angesehen werden können. War die treffliche Untersuchung von Fr. d'Ovidio über die Mundart von Campobasso zu ihrer Zeit (1878) als eine hervorragende Leistung anzusehen, weil sie als erste einen zuverlässigen Einblick in das Leben einer unteritalienischen Mundart und das Kräftespiel bot, das in diesen Gebieten für die Entwicklung mundartlicher Rede bestimmend ist, kann man auch noch verstehen, dass die bald darauf folgenden Untersuchungen von Ceci über die Mundart von Alatri, Parodi über die Mundart von Arpino, Zingarelli über die Mundart von Cerignola sich an das derartig bewährte Schema jener Untersuchung aufs engste anschlossen, so muss man bedauerlicherweise nun heute

1. *Fonetica del dialetto di Campobasso*, *Arch. glott. ital.*, IV (1878), 145-184.

mit tiefster Beschämung feststellen, dass auch in der ganzen Zwischenzeit, obwohl das Erscheinen des französischen Sprachatlas auf anderen Gebieten eine förmliche Revolution in unserer bisherigen Auffassung über das Leben und die Entwicklung einer Mundart hervorgerufen und zu völlig neuer Arbeitsweise und Problemstellung gedrängt hat, auf dem uns hier interessierenden Gebiete die Methodik der Mundartenforschung sich auch nicht um ein Haar geändert hat.

Noch immer ist es der höchste Stolz dieser Mundartenforscher, nach demselben starren Schema in unzähligen Kapiteln, Paragraphen und Unterparagraphen die Registrierung der lautlichen Erscheinungen einer Einzelmundart vorzunehmen. Da erfährt der neugierige Leser, dass in der Mundart von Sora anlautendes s- (vor -a-, -e-, -o-, -u-) erhalten bleibt, was mit 46 Beispielen (Merlo, *Fonologia del dialetto di Sora*, 188) gestützt wird, dass in der Mundart von Volturino der Nexus s p sich nicht verändert (Melillo, *Il dialetto di Volturino*, 42), was wieder mit 18 Beispielen gestützt wird, dass in der Mundart der Cervara (Merlo, *Fonologia del dialetto della Cervara*, 76) das Suffix -ĕllu zu *-ęłło* wird, wofür wieder 35 Belege angeführt werden, oder gar, dass es richtiger sei, zu sagen « sillaba biprotònica » statt « sillaba semiprotònica », « sillaba biposttònica » statt « sillaba postsemitònica » etc. ! Das sind die Ergebnisse der letzten unteritalienischen Dialektuntersuchungen ! Kaum die Spur eines Versuches, die lautlichen Veränderungen aus dem grossen Rahmen der regionalen Entwicklung verständlich zu machen oder den Gründen nachzuspüren, die schon im engen Raum für die Spaltung solcher lautlichen Erscheinungen ausschlaggebend sind. Die Entwicklung des Lautes steht nicht nur im Brennpunkt des Interesses, sondern hat alle anderen Gebiete, die aus der Mundartenforschung neue Anregung und Ergebnisse erwarten, so gut wie völlig in den Hintergrund gedrängt [1]. Nur selten lässt man sich herab, auch der Formenlehre ein Augenmerk zu schenken, und um die Dialektsyntax wird ständig ein weiter Bogen gemacht. Die Herkunft eines Wortes interessiert nur vom Standpunkt der « curiosità scientifica » ; seine Geschichte, seine

1. Es ist mir eine Genugtuung, dass in der Ablehnung dieser Art von « Dialektforschung » auch Giulio Bertoni (vgl. *Archivum Romanicum*, VII, 194) völlig mit mir übereinstimmt.

Herkunft, seine Wanderung, sein Wirken auf andere Wörter und auf andere Gebiete, sind Probleme, die in diesen Arbeiten nicht angeschnitten werden. « Die Zeiten sollen vorüber sein, da ein Philologe einfach die Lautlehre einer Mundart schrieb, als wäre diese Mundart vom Himmel gefallen » [1]. So mahnt Heinrich Morf bereits im Jahre 1909. Nun : bei einer gewissen italienischen Schule scheinen diese Worte kein Echo gefunden zu haben. Es genügt nicht, dass man eine einmal als brauchbar befundene Methode kopiert. Und es ist schädlich und verhängnisvoll, wenn man solch eine Methode auf Jahrzehnte gar zur Schablone erhebt. Eine Forschungsmethode, die nicht immer wieder sich aus sich selbst erneuert, die nicht die Kraft und die Fähigkeit besitzt, sich zu neuen Problemstellungen durchzuringen, ist wissenschaftlich erledigt, ist tote Maschinerie, die zum alten Eisen gehört. Wie sagte doch G. J. Ascoli vor über einem halben Jahrhundert in seinem Rückblick auf das stolze Gerüst der *Saggi ladini* ? « L'assunto non era solo di studiare o comparare, in modo sicuro o perspicuo, singoli idiomi o singole fasi di favelle più o meno prominenti e disformi, ma era principalmente di ricomporre, nello spazio e nel tempo, una delle grandi unità del mondo romano... Non si volevano delle fila spiccate, ma si voleva la continuità della tela, e una continuità salda a un tempo e diafana » (*Arch. glott. ital.*, I, 537). Das sind goldene Worte, die jeder Mundartenforscher sich ins Herz schreiben sollte. Wie müsste der geistvolle und weitschauende Verfasser der *Italia dialettale* (*Arch. glott.*, VII, 98-128) erröten, wenn er sähe, unter welch' engem Horizont seine Jünger und Anhänger heute die Wissenschaft pflegen, zu der er mit so wuchtigen Hammerschlägen einst die Fundamente schuf !

Dass es trotzdem nicht an Versuchen fehlt, in der grosszügigen Ascoli'schen Art die vielen Fäden der einzelnen Entwicklungen zu einem grossen Bilde zusammenzufassen, zeigt die wertvolle Synthese *Italia dialettale* (Milano, Hoepli, 1916, 249 s.) von Giulio Bertoni. Mit dem Blick auf die grossen Probleme gerichtet, beleuchtet der Verfasser hier in knapper aber aufschlussreicher Weise die Hauptfragen, die uns bei der Beschäftigung mit den mundartlichen Verhältnissen entgegentreten : Vorromanische und fremde Elemente im Wortschatz, Schicksale und Wanderung der Wörter,

1. *Bulletin de dialectologie romane*, I, 8.

Wortzonen und Mundartgrenzen, norditalienisches und süditalienisches Wortgut, Übersicht über die lautlichen Hauptmerkmale der einzelnen Mundarten, syntaktische Probleme, Sprachinseln, etc. Das hier behandelte Material ist so gewaltig, die Zahl der behandelten Probleme und Einzelfragen so unendlich, dass hier nur der Inhalt der Hauptkapitel angedeutet werden konnte und jedem Leser dringend empfohlen sei, sich mit dem Büchlein selbst vertraut zu machen. In ähnlicher grosszügiger Richtung bewegt sich die Arbeit von Alberto Trauzzi, *Aree e limiti linguistici nella dialettologia italiana moderna* (Rocca S. Casciano, 1916, 104 S.), die kein geringeres Ziel verfolgt, als die Dialektzonen an der Hand konkreter Spracherscheinungen abzugrenzen und die Ursachen für die lokale Begrenzung gewisser Phänomene aufzuhellen. An der Hand der Papanti'schen Versionen des « Verlorenen Sohns » wird für 30 Einzelprobleme (meist lautlicher Natur) die Verbreitung der einzelnen Reflexe festzustellen versucht. Aber abgesehen von dem nicht eben sehr zuverlässigen Boden des Vergleichsmaterials, das oft nur ungenügend die wirklichen Verhältnisse widerspiegelt, sind auch die ausgewählten Vergleichspunkte vielfach so unbedeutend bezw. einer so dehnbaren Auslegung fähig, dass die gewonnenen Resultate doch stets an der Hand reicheren und zuverlässigeren Materials hätten nachgeprüft werden sollen. Wie sehr dies notwendig ist, zeigt z. B. die Feststellung auf S. 98, wo es heisst, dass der Stretto di Messina kalabr. *-nd-* von sizil. *-nn-* trenne. Aber ein Blick in Schneegans' *Laute und Lautentwicklung des sizilianischen Dialektes* (S. 114) und in De Gregorio's *Saggio di Fonetica siciliana* (S. 99) hätte den Verfasser belehren müssen, dass gerade die Provinz Messina die einzige in Sizilien ist, die auf ihrem Hauptteil, wenn heute auch im Stadtmessinesischen und in den allernächsten Landgemeinden sizilianisches *-nn-* sich immer mehr einbürgert, *-nd-* intakt bewahrt hat. Also gerade das Gegenteil ist hier der Fall. Nicht als Scheidegrenze wirkt die Meerenge von Messina, sondern als Sprachbrücke [1] !

Ein ungleich zuverlässigeres Arbeitsmaterial als die Papantitexte, deren mundartliche Redaktoren keine Möglichkeit besassen, die eigen-

1. Das kommt auch bei anderen Gelegenheiten zum Ausdruck, vgl. u. S. 291. Es gibt keine sizilianische Mundart, die so unsizilianisch ist, wie diejenige, die im Nordostteil der Provinz Messina gesprochen wird.

artigen Laute unzweideutig wiederzugeben, bieten uns für Unteritalien nun die von Carlo Battisti herausgegebenen *Testi dialettali italiani* (*Parte seconda* : *Italia centrale e meridionale*) [1]. Zum grössten Teil sind die verhältnismässig nicht zu kurzen Texte vom Herausgeber selbst an Ort und Stelle oder doch unter Heranziehung einheimischer Sprecher phonetisch aufgezeichnet. Andere Texte wurden in phonetischer Umschrift von bekannten Dialektforschern wie Vignoli, Rolin, De Gregorio, Merlo, Zagaria, etc., zur Verfügung gestellt. Ganz selten, wie in der Sprachprobe für Marcellinara (Catanzaro), ist die phonetische Umschrift nur nach den Angaben einer Dialektarbeit erfolgt, eine Methode, vor der man nicht genug warnen kann, da sie zu leicht zu falschen Auslegungen führt. So ist in diesem Text daher stets γγ statt *jj* zu lesen (*fiγγi*, *e γγíu*, *e ppiγγáu*, etc.), ganz abgesehen von anderen irrtümlichen Auslegungen und sonstigen Versehen, an denen dieser Text nicht arm ist. Auf die von Battisti mitgeteilten phonetischen Werte kann hier im Einzelnen nicht eingegangen werden. Battisti's phonetische Umschrift ist vielfach kühn, wenn nicht übertreibend. Anderes scheint mir recht zweifelhaft. So möchte ich fragen, ob der Herausgeber in Cosenza, Cotrone, Reggio, Pescosolido, etc., nach den Wörtern, die Konsonantendehnung bewirken, wirklich gedehntes *dđ*, also gedehnten Reibelaut, gehört hat ? Nach meinen Beobachtungen bleibt unter solchen Umständen anlautendes *d-* stets ausgesprochener Verschlusslaut (*dd-*). Vertreten ist Rom und Südlatium mit zwölf Texten, Kampanien mit vier, die Abruzzen mit zehn, Apulien mit sechs, die Basilikata mit zwei, Kalabrien mit zehn, Sizilien mit zwei Ortschaften. Dass Sizilien, die Basilikata und Kampanien so spärlich berücksichtigt sind, ist ein bedauerlicher Mangel der sonst so schönen Sammlung.

Lautliche Probleme haben verschiedentlich in der Berichtsperiode eingehendere Darstellung erfahren. Meyer-Lübke behandelt (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXIX, 259) die Entwicklung von -gr-, wobei er feststellt, dass die Schweinenamen (kalabr. *nigru*, abruzz., irpin. *negrę*) sich nicht mit dem Farbadjektivum decken, sondern zu *negro* « Neger » gehören. Nachträge dazu gibt G. Rohlfs (*ib.*, XL, 341 f.), der eine dreifache Entwicklung von nigru (1. nigru, 2. nigeru, 3. niregu) unterscheidet. In einem zweiten Aufsatz be-

1. Halle a. S., 1921, Niemeyer, 204 S.

spricht Meyer-Lübke die Entwicklung von lat. au (*ib.*, XL, 64), das im allgemeinen in Unteritalien bleibt. Ausnahmen bilden *poku* und *póviru*. Ersteres wird von M.-L. richtig als unvolkstümlich (bodenständig ist *pikku*) hingestellt ; aber auch *póviru* ist nicht populär (der Regionalausdruck ist *pezzénte*), wie schon aus der unsüditalienischen Entwicklung von -p- > -*v*- hervorgeht. Die Ergebnisse von intervokalischem -s-, -ss-, -ps-, -x- in den « dialetti centro-meridionali » verfolgt Clem. Merlo (*Rend. R. Istit. lomb.*, XLVIII, 91 ff.). Mit Recht wird hier (S. 97) südital., pis. *cáscia*, das Meyer-Lübke (*Rom. Et. Wörterb.*, n° 1658) noch als Entlehnung aus prov. *caisa* angesehen hatte, auf *capsea zurückgeführt. In gleicher Weise wird süditalien. *nisciunu*, demgegenüber kalabr. *nissunu* unpopulär ist (das bodenständige Wort ist *nuḍḍu*), als ne-ipsẹunu erklärt. Warscheinlicher scheint mir ne-ipsi-unus, da doch auch neap., abruzz., südröm. *íssə* ein ipsi verlangen.

Derselbe Merlo [1] behandelt die Entwicklung von lat. -b-, br-, -rb-, etc. > -*v*-, *vr*-, -*rv*-, etc., ein Vorgang, der auf Aussprachegewohnheiten oskisch-sabellischer Völker zurückgeführt wird. Ich bin zwar von Natur stets misstrauisch, wenn man eine lautliche Entwicklung aus dem Lautsystem des vorrömischen ethnischen Substrates zu erklären versucht, hier aber vermag ich Merlo absolut nicht zu folgen. Die Entwicklung des Verschlusslautes -b- zum Reibelaut teilt ja zunächst Unteritalien mit Griechenland. Andererseits muss diese Erscheinung doch eingeordnet werden in die allgemeine Unteritalien eigene Tendenz, den Verschlusslaut — genau wie im Urfranzösischen und im Neuspanischen — durch den betreffenden Reibelaut zu ersetzen. Daher verhält sich süditalien. *la vọkka* zu lat. bucca genau wie südital. *la đoga* zu lat. doga, wie südital. *la gaḍḍina* zu lat. gallina. Naturgemäss musste der ursprüngliche Verschlusslaut bleiben nach Wörtern, die in syntaktisch enger Verbindung Dehnung des folgenden konsonantischen Anlauts auslösen : *tre bbókke*, *tre ddóge*, *tre ggaḍḍíne*. Vergleiche noch besonders : salern. *l^u^ víf^a^r^u^* « agnello che nasce tardi », aber *tre bbíf^a^r^i^* ; *l^u^ rít^u^* « dito », aber *tre ddẹ́t^a^* ; *la gárdz^a^* « guancia », aber *rə ggárdzə*. Wo heute, wie z. B. im Römischen statt *v*- im Anlaut *bb*- auftaucht (*bbevo*, *bbokka*, etc.) handelt es sich um Einfluss der Schriftsprache,

1. *Un capitolo di fonetica italiana centro-meridionale*, Perugia, 1913, 30 S. (Estratto dal *Bulletino della Società Filologica Romana*, IV).

der in übertriebener Weise zum Ausdruck kommt, da dem hochitalienischen Verschlusslaut *b* in der Mundart ja nur das gedehnte *b* (*bb*) gegenübersteht, genau wie wenn in der Mundart von Rieti *b, d, g,* wenn sie nicht den normalen Weg der Lenisierung einschlagen (also bei nicht autochthoner Entwicklung) durch *bb, dd* und *gg* ersetzt werden (Campanelli, p. 82, 97, 105, 109). — Iorgu Iordan, *Lateinisches* ci̯ *und* ti̯ *im Süditalienischen* [1] behandelt das wichtige Problem der unteritalienischen *-ćć-* und *-ʒʒ-* Formen. Ein ganz beträchtliches Material wird aus den Wörterbüchern zusammengestellt. Aber leider verfügt der Verfasser nur über ungenügende Vorstellungen von den Sprachverhältnissen in Unteritalien, was unter anderem auch in dem sonst unbegreiflichen Versehen zum Ausdruck kommt, dass er das in den *Dialetti reggiani* (Reggio Emilia !) von Malagoli verarbeitete Material als kalabresisch (Reggio Calabria) in Anspruch nimmt. So hat Iordans Arbeit höchstens den Wert einer Materialsammlung. Verfasser nimmt die von Meyer-Lübke vertretene, von Salvioni und Merlo bekämpfte Ansicht wieder auf, dass in Unteritalien ci̯ und ti̯ zu *ʒʒ* zusammengefallen und dass die unteritalienischen *ćć-* Formen als Eindringlinge aus der Schriftsprache anzusehen wären. Diese Auffassung liegt zunächst auf der Hand. Hier aber hätte der Verfasser mit Hilfe der genauen geographischen Verteilung der Worttypen auch wirklich den Nachweis zu führen gehabt, dass die *ćć-* Formen das Resultat sekundärer Schichtung sind. Dieser Kardinalfrage aber geht Iordan aus dem Wege. In der Tat zeigt sich nämlich aus den heutigen Wortarien, dass die *ćć-* Formen vielfach nicht autochthon sind. So sind *vesaccia* « Doppelsack », *cacciare* « fortnehmen », *jaććə* « Eis », *guccia* « Tropfen » wohl erst in verhältnismässig junger Zeit in Unteritalien eingewandert. Es sind Einbuchtungsgebiete innerhalb der eigentlichen unteritalienischen Wortzonen von *averta, levare, clatrum* und *gutta* (bezw. *guttula*). Ganz unvolkstümlich sind sizil. *ducciari, mancia, sdrucciulari,* etc. So bringt die Arbeit trotz ihres verhältnismässig grossen Umfangs keine Förderung des Problems. Die Sprache der Urkunden, die in mehr als einer Beziehung aufschlussreich hätte werden können, wird nicht berücksichtigt. Selbst die Arbeit von N. Maccarone, *La vita del latino in Sicilia,* scheint dem Verfasser unbekannt geblieben zu sein. Ganz unhaltbar scheint mir die Hypo-

1. *Zeitschr. f. rom. Phil.,* XLII, 516-560, 641-685.

these, dass auch im Toskanischen ursprünglich allgemein *-zz-* bestanden habe (S. 678), das erst später zu *-ćć-* fortgeschritten sei. Die Entwicklung geht im allgemeinen den umgekehrten Weg (von der alveolaren zur postdentalen Stellung), und auch für das Toskanische wird dieser Entwicklungsgang durch das Nebeneinander von *raggio, poggio, moggio* und *razzo, mozzo* und *mezzo* so gut wie wahrscheinlich gemacht.

Aufsehen erregend ist der Versuch G. Bertonis [1], das bisher allgemein anerkannte Dogma der Umlautwirkung von -i und -ŭ auf den Tonvokal zu Fall zu bringen. Ausgehend von der Beobachtung, dass auf einem sehr konservativen Gebiet Zentralitaliens (Südumbrien und ein Teil von Latium) noch heute auslautendes -o und -ŭ geschieden werden, möchte Bertoni diesen Zustand, der zweifellos einst für viel weitere Grenzen gegolten hat, direkt mit der sonst nur in Sardinien geltenden Scheidung von ŭ und ō (bezw. ĭ und ē) zusammenbringen, um dann die Hypothese aufzustellen, dass Unteritalien in seinem Vokalismus überhaupt einst aufs engste mit Sardinien zusammenmarschiert sei und dass die heutigen sogenannten Umlaut- und Diphthongierungsgebiete erst das Resultat verhältnismässig junger unter dem Einfluss nördlicher Sprachgewohnheiten sich vollziehender Neuerungen seien. Da Bertoni gedenkt, das einstweilen nur auf fünf Seiten ganz kurz umrissene Problem an anderer Stelle demnächst ausführlicher zu behandeln, soll eine endgültige Stellungnahme zu dieser wichtigen Frage aufgeschoben bleiben, bis eine eingehendere Begründung der Bertonischen Theorie vorliegt. Man wird erwarten dürfen, dass bei dieser Gelegenheit nicht nur die Frage gelöst wird, warum in Süden gewisse Gebiete ausnahmslos diphthongieren, während auf anderen Gebieten die Diphthongierung nur vor -u und -i eintritt, sondern dass das Problem der toskanischen Diphthongierung selbst einmal eine gründliche Aufklärung erfährt.

Unteritalienische Nachträge zu Meyer-Lübkes *REW* gibt G. Rohlfs, *Unteritalienische Beiträge* (*Arch. Rom.*, VII, 447-469) und Clem. Merlo, *Note di lessicologia italiana centro-meridionale* [2]. Hier (*Rend. R. Accad.*, 114) verzeichnet Merlo unter melissa calabr.

1. *La così detta* « metafonesi italiana centro-meridionale » in (Giulio Bertoni) *Programma di filologia romanza come scienza idealistica*, Ginevra, L. S. Olschki, 1923, S. 122-127.

2. *Rendiconti della Reale Accad. dei Lincei*, XXIX, 132-152 und *Rendiconti del R. Istituto Lombardo di scienze e lettere*, LIV, 146-154.

(Gerace) *méllissa* « Biene ». Das Wort bedeutet aber nicht « Biene », sondern « Wespe », gehört also nicht zu melissa (griech. μέλισσα), sondern ist mit kalabr. (Stilo, Soverato) *véḍḍisa*, (Gagliano) *véḍḍissa*, (Cittanova) *défida*, (Palmi) *léfida*, bovagriech. (Gallicianò, Condofuri) *véḍḍiδa* « Wespe » zu altgriech. δέλιθα « Wespe » zu stellen, wobei der Wandel von δ > *v* die normale Lokalentwicklung des kalabresischen Griechisch (vgl. bovagr. *véndro* < δένδρον, *vispa* < δίψα) zeigt, vgl. G. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 16 u. 97.

SIZILIEN

Rund ein Vierteljahrhundert ist es her, als kurz hintereinander in rascher Reihenfolge fünf Untersuchungen über die Lautverhältnisse im Sizilianischen erschienen :

Giac. de Gregorio, *Appunti di fonologia siciliana*, Palermo, 1886 [1] [1] ;

Heinr. Schneegans, *Laute und Lautentwicklung des sizilianischen Dialectes*, Strassburg, 1888, 199 S. [9] ;

Giac. de Gregorio, *Saggio di fonetica siciliana*, Palermo, 1890 [1] ;

Luigi Pirandello, *Laute und Lautentwicklung der Mundart von Girgenti*, Diss. Bonn, 1891, 52 S. [3] ;

Ant. Cremona, *Fonetica del Caltagironese*, Acireale, 1895, 77 S. [5].

Damit ist die Liste der Arbeiten, die sich bis in die Mitte der neunziger Jahre mit der Darstellung des sizilianischen Dialektes beschäftigt hatten, keineswegs erschöpft, denn schon im Jahre 1859 hatte Wentrup seine *Beiträge zur Kenntnis der sizilianischen Mundart* (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, XXV, 153-166) veröffentlicht, denen im Jahre 1875 Avolio's Darstellung der Laut- und Flexionslehre der Mundart von Noto (*Canti popolari di Noto*, p. 1-118) und ein Jahr darauf Guastella's Abriss der Mundart von Modica (in : *Canti popolari del circondario di Modica*) folgten.

So konnte es scheinen, als ob um die Mitte der neunziger Jahre bereits das Wesentlichste zur Aufschliessung der sizilianischen

1. Die in eckigen Klammern stehenden Zahlen entsprechen den Nummern auf der Übersichtskarte.

Sprachverhältnisse getan sei. Wie wenig es aber möglich war, aus dieser stattlichen Reihe von Einzeluntersuchungen wirklich ein plastisches Bild von dem Charakter der auf Sizilien herrschenden Mundarten zu gewinnen, zeigte sich erst dann, wenn man daran ging, die Angaben der einzelnen Autoren über einen beliebigen Lautwandel zu einem einheitlichen Bilde zusammenzufassen. Widersprüche und Unsicherheiten häuften sich in dem Masse, wie man einem Problem auf den Grund zu kommen versuchte. Es sind wohl verschiedene Umstände, die man für die Unklarheit der Angaben verantwortlich machen dürfte. So hat zwar De Gregorio, ein gebürtiger Palermitaner, die Insel nach allen Richtungen durchstreift und sein Material meist persönlich in den einzelnen Orten gesammelt, aber die Beschreibung, die er von den Lauten gibt, ist unklar, die Verwendung gleicher Zeichen für gänzlich verschiedene Laute verwirrend; auch ist nicht immer klar, wieweit bei seinen Fragen bodenständige Bauern oder Gebildete und umherreisende Händler Antwort gestanden haben. Schneegans' Lautbeschreibung und phonetische Wiedergabe ist zweifellos bedeutend zuverlässiger, aber seine persönliche Kenntnis des Sizilianischen beschränkte sich auf die Mundart von Messina. Seine sich auf die übrigen Mundarten beziehenden Angaben beruhen teilweise auf gedruckten Märchentexten, bei denen aus der Ferne nie zu entscheiden ist, wieweit in ihnen die heimische Mundart durch die Laute und Formen der sizilianischen, durch klassische Dichter tonangebend gewordenen, Gemeinsprache beeinflusst ist, teilweise auf schriftlich eingeholter Auskunft. Er selbst scheint nie den Fuss in das Innere der Insel gesetzt zu haben. Wie widersprechend die Angaben der einzelnen Autoren gelegentlich sein können, zeigt die Darstellung, die De Gregorio, Schneegans und Cremona über die Entwicklung des Nexus fl- geben. So findet sich nach De Gregorio (*Saggio*, S. 69) als Reflex für fl- an der Nord- und Ostküste *ṣ* (« meno spiccato dello *š* », S. 77), *ć* im Westen, im Innern, in Girgenti und Caltagirone. Schneegans gibt als Reflex nur *č* (« ein Reibelaut zwischen dem deutschen *ch* in *mich* und dem *š* ») an (S. 80), bemerkt aber gleichzeitig lakonisch, dass im Innern Siziliens das Ergebnis *χ* und *j* sei. Cremona verzeichnet *ć* für das Palermitanische, *š* für die Provinzen Messina und Catania, für Acireale und Caltagirone, *j* für die Provinzen Caltanisetta und Girgenti, während Pirandello (S. 36) für Girgenti *χi* angibt. Referent selbst hat fest-

stellen können, das *š* (= *š* in der toskanischen Aussprache von *cena* = *šéna*) herrschend ist in den Provinzen Palermo und Trapani und dem grössten Teil der Provinz Messina und Catania, *ç* (gleich dem Reibelaut in deutsch *ich*) in der Provinz Girgenti, dem westlichen Teil der Provinz Caltanisetta und an der messinesischen Nordküste, *j* im östlichen Teil der Provinz Caltanisetta.

So bleibt trotz der nicht wenigen Vorarbeiten noch die eigentliche Arbeit zu leisten. Noch immer sind wir über die genaue Verteilung der Diphthongierungsgebiete, wobei es ein Gebiet mit unbedingter Diphthongierung und ein anderes mit durch den Auslaut bedingter Diphthongierung zu unterscheiden gilt, völlig im Dunkel. Solange aber diese vielumstrittene Entwicklung nicht in ihrer lokalen Verteilung sorgfältig abgegrenzt ist, wird man hinsichtlich der Stellung des Sizilianischen im Kreise der unteritalienischen Mundarten stets weiter im Dunkeln tappen. Phonetisch klare Untersuchungen charakteristischer Einzel- und Provinzialmundarten müssten vorangehen und sind z. T. auch schon geleistet worden, wie die tüchtigen und grösstenteils sehr sorgfältigen Arbeiten von G. Lombardo [1] über den Dialekt von Caltanisetta [4], von A. Schiavo Lena [2] über die Lautlehre von Modica [6], von S. Santangelo [3] über den Vokalismus von Adernò [8] beweisen. Dringend vermisst man ähnliche Untersuchungen für die Provinzen Trapani und Catania, für die ländlichen Teile der Provinzen Palermo und Messina. Auch das Palermitanische, wie es in den vulgären Quartieren der Stadt gesprochen wird, sollte endlich einmal näher untersucht werden. Diese Arbeiten sind zunächst wichtiger als die Durchforschung der fragwürdigen Denkmäler des Altsizilianischen, wenn man auch so fleissige Abrisse wie E. d'Alba, *Il siciliano antico : Fonetica e cenni morfologici* (Palermo, Casa ed. Prometeo, 1923, 123 S.) gern mitnimmt.

Eine Darstellung der morphologischen Verhältnisse bietet Wilhelm Kupsch, *Formenlehre des Alt- und Neusizilianischen*, Diss. Bonn, 1913, 76 S., leider eine Arbeit, die an wissenschaftlichem Wert weit hinter Schneegans' Lautlehre zurückbleibt. Verfasser hat keine Vor-

1. G. Lombardo, *Saggi sul dialetto nisseno*, Caltanisetta, 1901, 107 S.

2. A. Schiavo Lena, *Il dialetto del circondario di Modica*. Fonologia. Lessico. In: *Arch. stor. per la Sicilia orientale*, V (1908), 107-131, 424-438.

3. S. Santangelo, *Il vocalismo del dialetto di Adernò*, *Arch. glott. ital.*, XVI, 479-487.

stellung von der wirklichen Sprache, die er nur aus Texten kennt. Die altsizilianischen Quellen werden überschätzt, den eigentlichen Problemen geht er aus dem Wege und kommt da, wo er wirklich neue Ansichten äussert, meist zu schweren Missdeutungen. Warum sollen z. B. *soru* « sorella » und *frati* « fratello » Kirchenwörter (S. 11) sein? Auch setzen sie nicht lateinischen Nominativ fort, sondern gehen auf frat(r)em und ein nach dem Vorbild von nurus und socrus in die 4. Dekl. übergegangenes (*sorus :) *sorum zurück, weshalb sich auch der Plural *li soru* (< *sorus) erklärt. Die Zählung nach Zwanzigern ist nicht nur in Girgenti und Noto (S. 38) bekannt, sondern erstreckt sich über ganz Sizilien. Die (schon von Schneegans aufgestellte) Vermutung, dass in Sizilien das Imperfektum unvolkstümlich (S. 58) sei, ist unrichtig und schon von De Gregorio (*Saggio*, S. 37) widerlegt worden. Ein Futurum aus volo + Infinitiv (S. 62) gibt es nirgends in Sizilien.

Ist so hinsichtlich einer Klärung der lautlichen Verhältnisse noch sehr vieles zu tun, so sind wir völlig im Unklaren über die Verteilung des Wortschatzes, besonders in Zentralsizilien und den ebenfalls schwer zugänglichen Gebieten des Südens und Westens. Die gewöhnlichen Mundartenuntersuchungen gehen darauf (warum übrigens nicht?) nicht ein. Das ist umso bedauerlicher, als auch die sizilianischen Wörterbücher, an denen sonst nicht gerade Mangel herrscht [1],

1. An Wörterbüchern des Sizilianischen stehen uns zur Verfügung :

Luc. Christ. Scobar, *Vocabularium nebrissense ex latino sermone in siciliensem et hispaniensem denuo traductum...*, Venetiis, 1519-20.

Michele Del Bono, *Dizionario siciliano-italiano-latino*, Palermo, 1751; 1783.

Mich. Pasqualino, *Vocabolario siciliano etimologico italiano e latino*, Palermo, 1785-95.

V. Mortillaro, *Nuovo dizionario siciliano-italiano*, 1833-44; 1862.

Ros. Rocca, *Dizionario siciliano-italiano*, Catania, 1839.

Gius. Biundi, *Vocabolario manuale completo siciliano-italiano*, Palermo, 1851; 1856; 1865.

Ant. Traina, *Nuovo vocabolario siciliano-italiano*, Palermo, 1868.

Gius. Perez, *Vocabolario siciliano-italiano attenente a cose domestiche*, Palermo, 1870.

Seb. Macaluso-Storaci, *Nuovo vocabolario siciliano-italiano e italiano-siciliano*, Siracusa, 1873.

Ant. Traina, *Vocabolarietto delle voci siciliane dissimili dalle italiane*, Palermo, 1888.

E. Nicotra-D'Urso, *Nuovissimo dizionario siciliano-italiano*, Catania, 1914.

Für die galloitalienischen Kolonien :

sich fast ausnahmslos[1] mit einem deutlichen Naserümpfen um die regionale Terminologie herumwinden und ängstlich bemüht sind, ja nur Ausdrücke des klassischen (palermitanischen) Sizilianisch zu bringen. Hätten wir für Sizilien an Stelle der vielen dicken Wälzer nur ein Wörterbuch, das so die Einzelmundarten berücksichtigt wie für das Abruzzesische das Wörterbuch von Finamore oder für Corsica das schöne Wörterbuch von Falcucci-Guarnerio! Eine besondere Wichtigkeit für die Geschichte des Wortschatzes kommt zweifellos dem ältesten sizilianischen Wörterbuch des Girgentiners Nicollò Valla (erschienen Florentiae 1500) zu, aus dem De Gregorio (*Zeitschrift f. roman. Phil.*, XLII, 89) wenige, aber höchst interessante Proben mitgeteilt hat, und das wohl verdiente, bald einmal in einem Neudruck zugänglicher gemacht zu werden. Wieweit das gesammelte Wortmaterial die Heimatmundart des Verfassers widerspiegelt, lässt sich aus den mitgeteilten Proben, wie schon De Gregorio hervorhebt, nicht erkennen. Immerhin sei darauf hingewiesen, dass *tucchiena* (S. 96) « sive murello hoc sedile » genau dem in der Provinz Catania (Catenanuova, S. Michele di Ganzaria, etc.) üblichen *ticchiena* « Steinbank vor dem Hause » entspricht, während die Provinzen Messina, Palermo, Caltanisetta und Girgenti meist umgestellte Formen (*ghittena, jittena, juttena, ghiuttena*, etc.) bieten. Interessant ist auch *drugula* « navetta » (S. 93), das heute auf Sizilien nicht mehr lebendig ist, aber in Zentral- und Ostitalien wiederkehrt : romagn. (Verucchio) *drúgula*, Gargano *ndrúvela*, Aquila *ndrúva*, abruzz. *trúa*, *ndrúa* « navetta », vgl. G. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 115.

Erst wenn sich die Verteilung des sizilianischen Wortschatzes genauer übersehen lässt, wenn es an der Hand der lexikalischen

G. De Gregorio, *Raccolta di voci sanfratellane speciali o caratteristiche*, *Stud. glott. ital.*, II, 247-268.

Rem. Roccella, *Vocabolario della lingua parlata in Piazza Armerina*, Caltagirone, 1875.

1. Eine erfreuliche Ausnahme bildet Jos. Vinci, der in seinem *Etymologicum Siculum* (Messanae, 1769) die Mundart seiner Heimatstadt Messina zu Grunde legt. *Voci della parlata marsalese* verzeichnet Salv. Struppa im *Arch. stor. sicil.*, XVI (1892), S. 462-469. Einen wertvollen Überblick über die im 15. J. in Messina dominierende Terminologie der Haus- und Gebrauchsgegenstände bieten die *Inventari messinesi del Quattrocento* hgg. von Ferd. Gabotto, *Archivio storico per la Sicilia orientale*, III (1906), 251-276, 479-486 ; IV (1907), 154-164, 339-346, 483-490.

Schichtungsverhältnisse möglich geworden sein wird, Klarheit über das Alter des lateinisch-romanischen Wortschatzes und über das gegenseitige Verhältnis der lateinischen, griechischen und arabischen Elemente zu gewinnen, erst dann werden sich auch so wichtige Probleme wie die Fragen, die sich an die Schicksale der ersten Latinisierung Siziliens und den Einfluss des Griechischen und Arabischen auf Sizilien knüpfen, mit einiger Sicherheit entscheiden lassen können. Was Nunzio Maccarone in seiner schönen Studie *La vita del latino in Sicilia* (Firenze, Successori B. Seeber, 1915) an Dokumenten und Daten über die Lebenskraft des Lateinischen in den verschiedenen Perioden zusammenträgt, ist zweifellos ein grosser Schritt vorwärts[1]. Seine Annahme, dass eine nach der Vertreibung der Araber aus allen Teilen Italiens einsetzende Neuromanisierung Siziliens den Grund zu der heutigen Form der verhältnismässig einheitlichen sizilianischen Mundarten gelegt habe, hat sicher viel Wahrsheinlichkeit, aber sie wird sich erst erhärten lassen durch eine eingehende Untersuchung der mannigfachen Elemente des Sizilianischen. Was den Nachlass des *Griechischen* betrifft, so hat Referent die Feststellung gemacht, dass, während der Hauptteil der Insel verhältnismässig nur spärliche griechische Elemente in seinen heutigen Idiomen aufweist, die Mundarten des äussersten Nordostzipfels der Provinz Messina (in dem Dreieck Milazzo — Taormina — Messina) in ganz auffälliger Weise mit griechischen Elementen durchtränkt sind. Nur in dieser Zone findet man Wörter wie *armašía* « muro a secco » [ἑρμακιάς], *nasita* « striscia coltivata lungo un fiume » [νασίδα], *pittírru* « pettirosso » [πυῤῥίας + petto], *sékira* « bietola » [σέκλο < σεῦτλον], *spisíḍḍa* « scintilla » [σπίθα], *çérsu* « terreno non coltivato » [χέρσος], *zímmuru* « becco » [χίμαρος], *uléu* « civetta » [αἰγωλιός], *rusuléu* « rigogolo » [χρυσολαῖος], *pitrigghiúni* « prima spoglia del baco da seta » [πρῶτος], *littéri* « seconda spoglia » [δευτέριον], *tríti* « terza spoglia » [τρίτος], *mašréḍḍa* « tavola sopra cui formano i pastori il cacio » [μάκτρα + ella], *rópa* « querciuola [ῥώψ], *trúpa* « macchia di cespugli imbrogliati » [τολύπη], *skupíu* « gufo » [σκωπίον], *fássa* « colombaccio » [φάσσα]. Die gleiche Zone ist in Sizilien wieder die einzige, die nach griechischem Vorbild den Infinitiv durch persönliche Konstruktionen (*senza mi trasi* « senza

1. Vgl. auch den Aufsatz desselben Verfassers (*Il latino delle iscrizioni in Sicilia*) (*Stud. Rom.*, VII (1908), 75-116).

entrare ») ersetzt. Sie ist auch die einzige, die während der 300 jährigen Araberherrschaft in Sizilien von den Griechen mit Erfolg behauptet werden konnte. So darf man wohl den Schluss ziehen, dass in diesem äussersten Nordostzipfel Siziliens das Griechentum sich noch lange Zeit rein und ungebrochen erhielt, eine Vermutung, die durch die von Maccarone (S. 70, Anm. 4) angeführte und von ihm als übertrieben gekennzeichnete Notiz des Martin Crusius (1548) « per Siciliam passim, insulam Melitam et Calabriam plurimos habitare Graecos, ac praecipue partem civium Messanensium Graecis constare » eine deutliche Bestätigung erfährt.

Unendlich einschneidender ist die Wirkung des *Arabischen* auf die sizilianischen Mundarten gewesen. Der starke kolonisatorische Einfluss, den die fremden Eroberer auf der Insel ausübten, zeigt sich hier in ganz ähnlicher Weise wie in Spanien. Verhältnismässig schnell und geschlossen muss die einheimische Bevölkerung das Arabische aufgenommen haben. Und, solange die Araber auf Sizilien sesshaft waren, hat das Romanische wohl nur eine ganz untergeordnete Rolle gespielt, wenn es nicht, wofür gewichtige Anzeichen sprechen, überhaupt gänzlich in Vergessenheit geriet. So erklärt es sich, dass es gerade die volkstümlichsten Begriffe sind, die noch heute auf Sizilien arabische Namen tragen. Eine starke Rolle spielt das Arabische in den Benennungen, die sich auf die Bodenformation beziehen (vgl. *dágala* « bepflanzter Flussstreifen », *γáma* « Schlamm », *turkéna* « Steinhaufen », *kçarkçáru* « Steingeröll », *çírba* « Felsen »), in der Flora (*ḍḍisa* « Riedgras », *dúrpu*, *dúrbu* « Platane », *ddzabbára* « Agave », *ddábbisu* « ein niedriges Kraut », *dzarka* « Mangold », etc.) und in der häuslichen Terminologie (*burnta* « steinerner Topf », *skirúǵǵa* « irdener Napf », *fangótta* « irdene Schüssel », *tagúgghia* « irdener Krug », *mústika* « irdener Krug », *tannúra* « Feuerstelle », etc.). Dass hierbei der Süden und der Westen am stärksten arabische Einflüsse zur Schau tragen, entspricht der Intensivität, mit der das Eroberervolk gerade in diesen Teilen der Insel bodenständig geworden ist. Nur recht unvollständig sind diese arabischen Elemente zusammengetragen in den Sammlungen von G. De Gregorio e Chr. F. Seybold, *Glossario delle voci siciliane di origine araba* (*Stud. glott. ital.*, III, 225-251) und P.G. Maria d'Aleppo e G.M. Calvaruso, *Le fonti arabiche nel dialetto siciliano* (Roma, Loescher, 1910). Die hier vollzogene Sichtung lässt es vielfach an gesunder Kritik fehlen und kommt über

laienhafte Zusammenstellungen kaum hinaus. Man möchte daher dringend wünschen, dass diese ganze Frage einmal entschlossen von berufeneren Händen angepackt würde, wobei eine genaue durch persönlichen Einblick in die örtlichen Verhältnisse gewonnene Kentnis der sizilianischen Mundarten ebenso unerlässlich ist wie eine sichere Beurteilung der heute in Nordafrika gesprochenen arabischen Mundarten.

Die etymologische Aufschliessung des Wortmaterials hat in dem 1920 fertiggestellten *Romanischen Etymologischen Wörterbuch* von Wilh. Meyer-Lübke, das dem Sizilianischen vollauf die ihm im Rahmen der Gesamtromania gebührende Stellung einräumt, ein ebenso sicheres wie imposantes Fundament erhalten. Den weiteren Arbeiten werden die bereits 40 Jahre zurückliegenden Untersuchungen von Gius. Gioeni, *Saggio di etimologie siciliane* (abgedruckt im Anhang zum *Archivio storico siciliano*, 1885-1889), der in vielem einen auffallend feinen Blick bekundet, immer noch als Ausgangspunkt dienen dürfen. Wichtig, wenn auch im einzelnen, da oft nur auf lautlichen Anklängen aufgebaut, nicht immer glücklich, sind auch Salvionis *Spigolature siciliane*[1], die leider, wie alle sich auf die Mundarten des Südens beziehenden Arbeiten des Verfassers, zeigen, wie wenig er persönlich mit den Sprach- und Kulturverhältnissen des « Mezzogiorno » vertraut war. Keinen Fortschritt gegenüber Gioeni bedeuten die etymologischen Untersuchungen von De Gregorio, *Contributi alla lessicografia ed etimologia romanza* (*Stud. glott. ital.*, I (1899), III (1903) und *Contributi al Lessico etimologico romanzo con particolare considerazione al dialetto e ai subdialetti siciliani* (*Stud. glott. ital.*, VII, 1-462), die neben vielen richtigen (oft selbstverständlichen) Feststellungen vielfach nur phantastiche Kombinationsversuche bieten und das wichtige Material der kontinental-süditalienischen Idiome so gut wie unberücksichtigt lassen[2].

Eine der schwierigsten Probleme, welche auf dem Gebiete der sizilianischen Mundartenforschung auftreten, bildet die Frage nach der Herkunft der galloitalienischen Kolonien auf Sizilien. Die Zahl der Hypothesen ist fast ebenso gross wie die Zahl der Autoren, die

1. Veröffentlicht in *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, XL, 1046 ff., 1106 ff., 1143 ff. ; XLI, 880 ff. ; XLIII, 609 ff.

2. Vgl. meine Besprechung der *Contributi* im *Arch. Rom.*, VII (1922), S. 293-296.

sich eingehender mit der Frage beschäftigt haben. Nachdem die Sizilianer L. Vigo und M. Amari die Heimat der Kolonien im Montferrat gesucht, De Gregorio und der aus S. Fratello stammende L. Vasi an emilianischen Ursprung gedacht hatten, glaubte der Tessiner C. Salvioni, dem sich bald darauf in dieser Meinung Meyer-Lübke und Bertoni anschlossen, auf das Nordwestlombardische (Novara bezw. Kanton Tessin) schliessen zu dürfen, während K. v. Ettmayer den Ausgangspunkt der Kolonien im Nordnovaresischen erblickte [1]. War man sich bisher trotz dieses Auseinandergehens in der Lokalisierung im allgemeinen doch einig in der Annahme monogenetischen Ursprungs, so hat unlängst der Sizilianer Filippo Piazza (*Le colonie e i dialetti lombardo-siculi*, Saggio di studi neolatini, Catania, N. Giannotta, 1921, 395 S.) den Versuch unternommen, nachzuweisen, dass die galloitalienischen Kolonien nicht als Ausläufer einer einzelnen norditalienischen Mundart angesehen werden können, sondern dass infolge des Zusammenfliessens von aus den verschiedensten Teilen Oberitaliens stam-

1. Chronologisch geordnet verteilen sich die Untersuchungen, die sich mit dieser Frage eingehender beschäftigt haben, in folgender Weise :

Lion. Vigo, *Monografia critica delle colonie lombardo-sicule*, Palermo, 1879.

Luigi Vasi, *Studi storici e filologici*, Palermo, 1889.

G. De Gregorio, *Fonetica dei dialetti gallo-italici di Sicilia*, *Arch. glott. ital.*, VIII, 304-316.

G. De Gregorio, *Affinità del dialetto di S. Fratello con quelli dell' Emilia*, Torino, 1886.

Gius. Morosi, *Osservazioni ed aggiunte alla « Fonetica dei dialetti gallo-italici di Sicilia » del Dott. G. De Gregorio*, *Arch. glott. ital.*, VIII, 304-316.

Mar. La Via, *Il vocalismo del dialetto gallo-italico di Nicosia in Sicilia*, *Stud. glott. ital.*, I, 222-234, *il consonantismo... ib.*, II, 115-128.

G. De Gregorio, *Sulla varia origine dei dialetti gallo-italici di Sicilia*, *Arch. stor. sicil.*, XXII, 391-439.

Carlo Salvioni, *Del posto da assegnarsi al sanfratellano nel sistema dei dialetti gallo-italici*, *Arch. glott. ital.*, XIV, 437-452.

G. De Gregorio, *Ultima parola sulla varia origine del sanfratellano, nicosiano e piazzese*, *Rom.*, XXVIII, 70-90.

Carlo Salvioni, *Ancora dei dialetti gallo-italici di Sicilia*, *Rom.*, XXVIII, 409-20.

G. De Gregorio, *Ancora per il principio della varietà di origine dei dialetti gallo-italici di Sicilia*, *Stud. glott. ital.*, II, 247-301.

Carlo Salvioni, *Note varie sulle parlate lombardo-sicule*, *Memorie del R. Istituto lombardo di scienze e lettere*, XXI, 255-302.

Giulio Bertoni, *Italia dialettale*, Milano, 1916, p. 195-198.

menden Kolonistentrupps sich aus ligurischen und piemontesischen, lombardischen und emilianischen Elementen unter den Ausgewanderten gewissermassen eine konventionelle Mischsprache gebildet habe. Diese Theorie ist zweifellos bestechend; leider aber fehlt ihr das sichere Fundament, da der Verfasser über die lokale Verbreitung und das Alter oberitalienischer mundartlicher Erscheinungen nur ganz ungenügend orientiert ist. Referent hat auf die Schwächen der Piazza'schen Theorie eingehend in seiner Besprechung dieses Buches[1] aufmerksam gemacht und hervorgehoben, dass ein wirklich einwandfreies Beweismaterial sich erst dann gewinnen lasse, wenn man sorgfältig alle die Erscheinungen herausgeschält hat, die auf sizilianische Einflüsse weisen bezw. einer selbständigen lokalen Entwicklung verdächtig sind, wobei selbstverständlich die Erscheinungen, die den oberitalienischen Mundarten gemeinsam sind, als für die Lokalisierungsfrage nicht in Betracht kommend, völlig beiseite zu lassen sind. Von diesem Gesichtspunkt ausgehend, stellte Referent als charakteristisch für die Sprache der Kolonien dreizehn Erscheinungen zusammen (1. -are > *e(r)*, 2. aqua > *e(g)ua*, 3. nigrum > *neir*, *nair*, 4. intervokalisches -t- > *-đ-*, *-r-* (bezw. Schwundstufe), 5. fl > *š*, 6. pl > *tš*, 7. *-ct-* > *-it-*, etc.), die auffälligerweise, wenn man von den durch sizilianische Einflüsse bedingten Sonderentwicklungen absieht, sämtlichen galloitalienischen Kolonien Siziliens gemeinsam sind, eine Tatsache, welche die Annahme einer polygenetischen Herkunft stark illusorisch macht. Von besonderer Bedeutung ist nun, dass diese dreizehn für die Sprache der Kolonien charakteristischen Erscheinungen sich sämtlich im südlichsten Montferrat in einem schmalen nördlich der Wasserscheide etwa von Tenda bis Ronco reichenden Streifen lokalisieren lassen, der eine Art Übergangsgebiet zwischen Piemontesisch und Ligurisch darstellt. Eine sichere endgültige Entscheidung wird sich freilich erst an der Hand des vom italienischen Sprachatlas gebotenen Materials treffen lassen.

KALABRIEN

Es ist eine merkwürdige und unerklärliche Tatsache, dass dieses sprachhistorisch äusserst interessante und ungeheuer aufschlussreiche

1. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XLV (1924), 133-137.

Land trotz seiner wichtigen Stellung als Brücke zwischen Sizilien einerseits und den Mundarten Kampaniens und Apuliens andererseits bis in die neueste Zeit so gut wie unbetreten und unerschlossen geblieben ist. Zwar fehlt es keineswegs an Sammlungen des kalabresischen Wortschatzes. Aber das Wörterbuch von Luigi Accattatis [1], dem die Mundart des unweit von Cosenza gelegenen Örtchens Aprigliano [22], als der vermeintlichen Heimat des Kalabresischen, zur Grundlage dient, ist mehr auf schriftlichen Quellen denn auf den wirklich gesprochenen Mundarten aufgebaut, deren eigentlicher Wortschatz kaum zu 30 °/₀ erfasst wird. So gibt es trotz seines monumentalen Umfanges nur eine recht fragwürdige Vorstellung von dem sprachlichen Leben dieser Gegend. Als Wortsammlungen kleineren Umfanges kommen für den Nordteil der Provinz in Frage : Vincenzo Severini, *Prontuario moranese-italiano*, Castrovillari, 1880 [24] und Vincenzo Dorsa, *La tradizione greco-latina nei dialetti della Calabria citeriore*, Cosenza, 1876 [25]. Erstere stellt 400 Wörter aus Morano zusammen, letztere, wesentlich wertvoller, bietet mit etymologischen Erklärungsversuchen eine grosse Reihe seltener Wörter, die meist der Mundart von Albidona entnommen sind. Nicht viel besser ist die Provinz Catanzaro vertreten. Das kleine *Prontuario calabro-italiano*, Catanzaro, 1873, des L. Lombardi wie das *Vocabolario-calabro-italiano*, Catanzaro, 1895, von Raffaele Cotronei geben die Mundart der Stadt Catanzaro [21] wieder, ohne irgendwie Vollzähligkeit auch nur anzustreben. Grössere Bedeutung kommt dem *Dizionario* zu, das F. Scerbo (s.u.) in seiner sorgfältigen Untersuchung *Sul dialetto calabro*, S. 71-159 [20] zum Abdruck bringt. Die südliche Provinz zeigt für die Provinzialhauptstadt Reggio zwei Versuche : Cesare Morisani, *Vocabolario del dialetto di Reggio Calabria*, 1886, Giovanni Malara, *Vocabolario calabro-reggino-italiano*, 1909, letzteres auf den Vorarbeiten des ersteren aufbauend, aber reicher als jenes. Beide registrieren die Stadtmundart von Reggio [14], ohne die ungeheure lexikalische Mannigfaltigkeit der Dorfmundarten auch nur ahnen zu lassen. Diese kommen stärker zu Recht bei Dom. De Cristo, *Vocabolario calabro-italiano*, Napoli, 1895, der die Mundart der in der Piana gelegenen Gemeinde Cittanova [17] fixiert, und

1. Luigi Accattatis, *Vocabolario del dialetto calabrese* (*Casalino-apriglianese*). Parte prima : Calabro-italiano. Parte seconda : Italiano-calabro. Castrovillari, 1897.

bei Franc. Mujà, *Vocabolario calabro-mammolese-italiano*, Reggio, 1862, der die Mundart seines Heimatortes Mammola [18] zur Grundlage nimmt, sein überaus reiches Material aber leider nur bis zum Worte *disíu* zur Veröffentlichung hat bringen können. Wertvoll ist auch die kleine Wortsammlung, die Ettore Gliozzi (aus Ardore) seinem Büchlein [16] *Il parlare calabrese* (s. unten) beigibt. Wörter griechischen Ursprungs hat Gius. Morosi nach sachlichen Gruppen geordnet (*Arch. glott. ital.*, XII, 76–96) zusammengestellt.

Spärlicher noch ist, was wir an Untersuchungen über die Mundarten besitzen. Sehr summarisch, teilweise völlig ungenügend, ist die kleine, im allgemeinen zuverlässige Übersicht von Angelo Gentili, *Fonetica del dialetto cosentino*, Milano, 1897, die sich nur auf die Lautverhältnisse der Stadt Cosenza [23] bezieht und, was Formenlehre und die sonstigen lautlichen Verhältnisse der Provinz betrifft, durch die allerdings sehr laienhaften Bemerkungen ergänzt werden muss, die Luigi Accattatis seinem Wörterbuch (S. XVII-XXXVII) vorausschickt. Zweifellos die beste Untersuchung verdanken wir Francesco Scerbo, dessen *Sul dialetto calabro*, Firenze, 1886, die lautlichen, morphologischen und syntaktischen Verhältnisse seines Heimatortes Marcellinara [20] in kurzer aber kritischer Weise zur Darstellung bringt. Nicht zu Gesicht gekommen ist mir der Aufsatz *Vocalismo monteleonese* [19] von Luigi Bruzzano (in *Avvenire Vibonese*, I, nos 9-10). Wertvolles und reiches, besonders die morphologischen Verhältnisse illustrierendes Material bietet Ettore Gliozzi, *Il parlare calabrese e l'italiano*: Manualetto per l'insegnamento della lingua nelle province calabresi, con saggi dialettali e vocabolarietto (Torino, Soc. ed. internazionale, 1923, 118 S.), ein brauchbares Handbuch, das insbesondere auf der Mundart des Heimatsortes (Ardore [16]) des Verfassers aufbaut, aber auch die Verhältnisse der übrigen Gebiete, insbesondere das Cosentinische, nicht unberücksichtigt lässt.

Eine wertvolle Sammlung kalabresischer Sprichwörter (*Proverbi in uso in S. Costantino Briatico*, Monteleone di Calabria, 1913, 237 S.) verdanken wir dem unermüdlichen kalabresischen Folkloristen R. Lombardi Satriani, der sich schon früher durch die Herausgabe zweier Bände, *Canti popolari di S. Costantino Briatico* (Monteleone, 1899 u. 1910) und seiner *Novelline popolari di S. Costantino Briatico* (Monteleone, 1912) einen Namen gemacht hat und als

Leiter der Zeitschrift *Folklore* (Rivista trimestrale di tradizioni popolari, Laureana di Borrello) rühmlichst um die Sammlung heimischer Bräuche, Märchen und Volkslieder bemüht ist. In zweiter Auflage erschienen sind die sprachlich höchst interessanten *Canti Popolari di Laureana di Borrello, Caridà e Serrata*, raccolti ed annotati da Giambattista Marzano (Laureana di Borrello, Tipografia del Progresso, 1919). Aufschlussreich für die Verbreitung abergläubischer Gewohnheiten sind die von demselben Verfasser gesammelten *Usi e costumi di Laureana di Borrello*, die jetzt ebenfalls in der zweiten Auflage (Laureana di Borrello, Tipografia del Progresso, 1923) vorliegen.

Die griechischen Mundarten, die in der Provinz Reggio in einigen Schluchten des südlichen Aspromonte von einer ständig mehr zusammenschrumpfenden Bevölkerung gesprochen werden, hatten schon 1878 von Giuseppe Morosi in seinem Aufsatz *Dialetti romaici del mandamento di Bova in Calabria* (*Arch. glott. ital.*, IV, 1-116) eine glänzende Darstellung gefunden, während Ast. Pellegrini zwei Jahre später Volkslieder dieser Griechenbevölkerung mit einem umfangreichen Glossar (*Il dialetto greco-calabro di Bova*, Torino e Roma, 1880) veröffentlichte. Wie in seinen bereits 1870 erschienenen *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, welche die Sprache der in Südapulien wohnenden Griechen behandeln, gilt es für Morosi, in der irrtümlichen Annahme, dass diese griechischen Mundarten « coincidono in sostanza col linguaggio comune della Grecia moderna », als unumstössliche Gewissheit, dass diese Griechen erst in byzantinischer Zeit in Unteritalien ansässig geworden sein können. Obwohl diese Theorie auf höchst schwachen Beweispunkten aufgebaut ist, wurde sie in der Folgezeit in der von Morosi gegebenen Formulierung doch fast ausnahmslos von der gesamten Wissenschaft angenommen. Erst Gerhard Rohlfs hat in mehreren kleinen Aufsätzen [1] auf die ungenügende Beweiskraft der Morosischen Hypothese hingewiesen. An der Hand eines detaillierten auf längeren Reisen (1921-1924) im Lande selbst gesammelten Materials sucht er zu zeigen, dass die Bovagriechen noch heute in ihrem Wortschatz eine Reihe von Elementen bewahrt haben, die nirgends

1. *La lingua greca in Calabria* (in : *Calabria Vera*, 1922, nº 11-12); *Un popolo dimenticato : Paesi greci in Calabria* (in : *Cultura italiana-tedesca*, I, 18-22); *Una lingua che se ne va*, Laureana di Borrello, 1924, 8 S. (in : *Folklore*, X, nº 1).

mehr in den heutigen Mundarten des eigentlichen Griechenland am Leben sind, dass andererseits nicht nur diese archaischen Wortelemente, sondern ein grosser Teil des bovagriechischen Wortmaterials sich durch ganz Südkalabrien bis zur Linie Nicastro — Sersale — Cotrone nachweisen lässt, dass schliesslich bis zu derselben Linie die südkalabresischen Mundarten noch heute keinen Infinitiv kennen [1], sondern diesen nach griechischem Muster durch persönliche Konstruktionen ersetzen. Daraus ergibt sich für Rohlfs, nachdem er gleichzeitig (*Scavi linguistici*, Estratto della *Rivista di Cultura Calabrese*, Anno II, fasc. III, 16 S.) den viel archaischeren, viel « lateinischeren » Charakter der nordkalabresischen Mundarten festgestellt hat, die Erkenntnis, dass Gesamtsüdkalabrien bis in verhältnismässig junge Zeit (11 Jahr.) noch ein festes einheitliches griechisches Sprachgebiet gebildet haben müsse, eine Vermutung die von ihm teilweise durch beigebrachte Zeugnisse von Lokalchroniken erhärtet werden kann. In einem weiteren Aufsatz, *Dorische Sprachtrümmer in Unteritalien*, führt Rohlfs [2] weiterhin den interessanten Nachweis, dass in einzelnen Fällen die heutigen Mundarten auf diesen Gebieten die unleugbare Erhaltung altdorischer Laut- und Wortformen zeigen. Die Beweisformen sind unter anderem kalabr. *kaséntaru*, *kaćéntaru*, sizil. *kaséntula*, etc. « Regenwurm » (< γᾶς ἔντερον « Regenwurm »), bov., kalabr. *nasída* « bepflanzter Streifen längs eines Flusses » (< νασίδα), südkalabr. *χάχalu* « Ulmenstrick » mit Ikaria χάχαλον zu dorisch χαλή, bov. *tamissi* « caglio » (zu dorisch τάμισος) [3].

APULIEN

Lang hingestreckt längs der Küste des adriatischen Meeres dehnt sich Apulien vom Val Fortore im Norden bis zur Punta di Leuca im Süden über eine Strecke von über 300 Kilometer. Vorwiegend Hügellandschaft, deren höchste Erhebungen 500 m. selten übersteigen, ohne Waldungen, nur im nördlichsten Drittel einige, meist ausgetrocknete Wasserläufe aufweisend, macht es im allgemein den Eindruck einer ermüdenden Eintönigkeit. Einige Abwechslung bringt

1. Vgl. darüber besonders *Zeitschr. für roman. Phil.*, XLII (1922), 211 ff.
2. *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, IV (1923), S. 1-4.
3. Vgl. jetzt zu der ganzen Frage die eingehende Untersuchung desselben Autors, *Griechen und Romanen in Unteritalien* : Ein Beitrag zur Geschichte der unteritalienischen Gräzität, Genève, Leo S. Olschki, 1924, 178 S.

die verschiedene Form der Siedelungsweise. Zeigt nämlich die Nordhälfte der Landschaft (nö. der Linie Altamura — Bari) ähnlich wie auf Sizilien nur vereinzelte weit auseinanderliegende Ortschaften von städtischem Charakter, in denen die Bevölkerung dicht zusammengedrängt lebt, so finden wir im Süden, besonders zwischen Bari und Tarent und dann wieder südlich von Brindisi, ein dichtes Netz von kleinen Gemeinden ausgesprochen bäuerischen Charakters.

Mit der topographischen Eintönigkeit dieses Gebietes steht die ungeheure Mannigfaltigkeit seiner Mundarten in einem krassen Gegensatz. Nicht dass innerhalb des Lexikons der Wortschatz der einzelnen Mundarten stark variiert (im Gegenteil: gerade der Wortschatz scheint auffällig ausgeglichen)! Vielmehr sind es die lautlichen Verhältnisse, die von Zone zu Zone ausserordentlich starke Verschiebungen aufweisen. Erinnert das Gebiet südlich der appischen Strasse (Tarent — Brindisi) mit seiner Bewahrung der Auslautvokale und seiner Abneigung gegen eine Verschiebung der Tonvokale in vielen Punkten an die auf Sizilien bestehenden Verhältnisse, so beginnt unmittelbar nördlich von Tarent ein Gebiet, in welchem die Auslautvokale, vielfach bis zum völligen Verlust, geschwächt werden und die Tonvokale ausserordentlich starke meist von Ort zu Ort wechselnde Umgestaltungen erfahren.

Die folgende Liste, welche die Entwicklung einiger Tonvokale veranschaulicht, mag eine kleine Vorstellung der ungeheuren Mannigfaltigkeit geben:

		a	ī	ū	ę	ę + {i u	ǫ	ǫ + {i u
südlich der Strasse Tarent — Brindisi	Maglie	*a*	*i*	*u*	*i*	*i*	*u*	*u*
	Francavilla F.	*a*	*i*	*u*	*e*	*i*	*o*	*u*
nördlich der Strasse Tarent — Brindisi	Martina Fr.	*ę*	*ä*[i]	*åu*	*ę*	*e*[i]	*ǫ*	*åu*
	Alberobello	*ę*[e]	*ęy*	*u*	*ąy*	*i*	*ąw*	*u*
	Trani	*å*	*öy*	*öu*	*ay*	*öy*	*äu*	*öu*
	Andria	*aę*	*oę*	*ęǫ*	*aę*	*oę*	*aǫ*	*ęǫ*
	Barletta	*ǫy*	*oę*	*ǫu*	*äy*	*oę*	*ǫu*	*ǫu*
	Ruvo	*å*	*ęy*	*ęw*	*ay*	*ęy*	*aw*	*ęw*
	Molfetta	*ä*	*a*[i]	*ä*[u]	*ę*[e]	*ä*[i]	*ǫə*	*a*[u]

Über die Mundarten Apuliens sind wir verhältnismässig gut

orientiert. Besonders die lautliche Entwicklung dieses Mundartengebietes ist wiederholt zum Gegenstand sorgfältiger Monographien gemacht worden. Mustergültig trotz ihrer knappen Form ist die Untersuchung von Salvatore Panareo über die *Fonetica del dialetto di Maglie in Terra d'Otranto* (Milano, 1903, 39 s.) [27], die einen dem Südotrantinischen (« dialetto capoano ») zuzuweisenden Dialekt behandelt. Das gewissenhaft transskribierte Material wird hauptsächlich vom lautlichen Standpunkt untersucht, doch sind in einem Anhang (§ 182-195) wenigstens die wichtigsten morphologischen Erscheinungen zusammengestellt. Nicht weniger sorfältig sind die Untersuchungen von Gius. Morosi über *Il vocalismo del dialetto leccese* (*Arch. glott. ital.*, IV, 117 ff.), welche die in und um Lecce [29] gesprochenen Zentralmundarten der otrantinischen Halbinsel zum Gegenstand haben [1]. Die brindisinische Gruppe hat eine Darstellung gefunden durch Franc. Ribezzo, *Il dialetto apulo-salentino di Francavilla Fontana* (abgedruckt im Appendice zur *Apulia*, Bd. II, III, IV, 87 s.). In der gewissenhaften und scharfsinnigen, aber leider bis heute nicht vollständig veröffentlichten Studie behandelt Ribezzo die Mundart seines Heimatortes [30] Francavilla Fontana (zwischen Tarent und Brindisi) [2]. Vorausgeschickt ist der Untersuchung, die sich auf die Lautlehre beschränkt, ein wertvoller Überblick über die dialektische Gliederung jenes sprachlich höchst interessanten Gebietes. Mit Recht weist hier R. auf die grosse Bedeutung der Via Appia als Dialektscheidegrenze, deren Wirksamkeit noch mehr in die Augen springen würde, wenn R. sich nicht auf die Anführung lautlicher Kriterien beschränkt hätte, sondern auch syntaktische Erscheinungen und die Verbreitung lexikalischer Typen berücksichtigt hätte [3]. Die Darstellung der lautlichen Entwicklung wird mit grosser Akribie vorgenommen. Seine etymologischen Aufstellungen aber sind oft kühn und phantastisch. Zu vielen dieser etymologischen Vorschläge wäre R. sicher nicht gekommen, wenn er mehr

1. Unentbehrlich für die Beurteilung des älteren Leccesischen sind die ebenso reizvollen wie natürlichen Dichtungen von Francescantonio d'Amelio, *Puesei a lingua leccese* (Lecce, 1832, jetzt wieder abgedruckt von N. Bernardini, *Francescantonio d'Amelio, i suoi tempi e le sue poesie*, Lecce, 1909).

2. Die denselben Dialekt behandelnde Arbeit von N. Argentina, *Il dialetto francavillese* (*Riv. stor. sal.*, V, fasc. 5-6) ist mir nicht zu Gesicht gekommen.

3. Vgl. jetzt Rohlfs, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLII (1922), S. 211 ff. und *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 49 ff. u. 64.

das Mundartengebiet um Lecce zum Vergleich herangezogen und vor allem das Material der heute noch im Süden von Lecce gesprochenen griechischen Mundarten nicht ganz unberücksichtigt gelassen hätte. Wörter wie *ghiascióne* « lenzuolo », *lúmmaru* « mora selvatica », *jóska* « pula » [1], denen bei den Apulogriechen *plaúni*, *krómbulo*, *fúska* entsprechen, hätten dann ihre natürliche Erklärung (πλαγιούνιον, ἀγριόμωρον, φούσκα bezw. φούσκουλα) gefunden. Eine kurze Übersicht über die Lautentwicklung der tarentinischen Mundart [31] [2] gibt Michele De Noto in seinen *Appunti di fonetica sul dialetto di Taranto* (Trani, 1897, 39 p.). Dem bereits mehrmals genannten Gius. Morosi verdanken wir eine meisterhafte Darstellung [3] des noch in neun Dörfern südlich von Lecce gesprochenen griechischen Dialektes [28], die sich zusammensetzt aus einer reichen und wertvollen Sammlung griechischer Lieder, Laut- und Formenlehre, Versuch einer Geschichte der Sprachkolonien und Glossar. Die hier ausgesprochene Ansicht Morosis, dass die Kolonien auf byzantinische im 10. Jahrhundert erfolgte Kolonisierung zurückgehen, hat der neueren vom Berichterstatter wiederaufgenommenen Forschung nicht Stich gehalten, vielmehr erweisen sich diese wie die in Kalabrien gelegenen griechischen Sprachinseln als letzte Trümmer eines seit dem Altertum stets griechisch gebliebenen Sprachgebietes [4]. Eine weitere Sammlung prächtiger griechischer Lieder (mit wertvollem Glossar!) enthalten die *Nuovi saggi romaici* (*Arch. glott. ital.*, suppl. III, 1-96) von Ast. Pellegrini.

In der Provinz Bari stehen uns für die in der Provinzialhauptstadt [32] gesprochene Mundart, die sich vor dem Trubel der grossen Handelsempore immer mehr in die engen und verschlungenen Gassen von Bari Vecchia zurückzieht, zwei nicht gleichwertige Untersuchungen zur Verfügung. Unkritisch und nur mit Vorsicht zu benutzen ist die konfuse Arbeit von G. Abbatescianni, *Fonologia del dialetto barese* (Avellino, 1896) [5]. Eine gewissenhaft geführte, mit sorgfältiger Transskription verbundene Untersuchung haben

1. Ribezzo geht aus von *voluculatione (p. 43), morula (72), fluxa (58).
2. Vgl. auch J. Subak, *Das Zeitwort in der Mundart von Tarent* (Jahresb. der Kaiser Franz Joseph höheren Handelsschule in Brünn, 1898-99).
3. G. Morosi, *Studi sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, Lecce, 1870.
4. Vgl. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, Genève, 1924.
5. Vgl. die Besprechung von Schneegans in *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXI, 422-425 und im *Roman. Jahresbericht*, IV, I, 187-189.

wir dagegen in Francesco Nitti di Vito, *Il dialetto di Bari* (Milano, 1896, 16 p.), die nur den Vokalismus behandelt; die als « parte seconda » in Aussicht gestellte Behandlung des « consonantismo », der Formenlehre wie des « dialetto antico » sind bedauerlicherweise nicht mehr erschienen. Nicht zugänglich geworden ist mir P. Centrelli, *Fonetica del dialetto di Toritto* (20 km. sw. Bari) [33], Parte prima, vocalismo (Bari, 1913). Eine erfreuliche Leistung ist die Arbeit von Raff. Sarno, *Il dialetto di Trani* (Perugia, 1921, 31 p.). Behandelt wird hier mit grosser Gründlichkeit Laut-und Formenlehre der Mundart von Trani [36]. Da der Arbeit einige phonetisch umschriebene Texte beigegeben und die in der Entwicklung der betonten Vokale stark abweichenden Mundarten der Nachbarorte Andria, Canosa, Barletta und Corato berücksichtigt werden, gibt die Studie nicht nur eine gute Vorstellung der behandelten Mundart, sondern gewährt auch einen genügenden Einblick in die verwickelten regionalen Verhältnisse. Die Mundart des Nachbarortes Andria [37] wird sehr eingehend untersucht von Clem. Merlo und R. Zagaria in einer *Lessico etimologico del dialetto di Andria* betitelten Abhandlung, die bisher über die « Introduzione » und die Entwicklung des Vokalismus nicht hinausgekommen ist [1]. Wie es freilich möglich ist, ein etymologisches Wörterbuch einer einzelnen Ortsmundart zu schreiben, ohne stets den regionalen Verhältnissen Rechnung zu tragen, ist mir einstweilen rätselhaft. Daher darf man der Fortsetzung der Arbeit mit Interesse entgegensehen. Lautliche Probleme, die sich an die Mundart von Bitonto [34] knüpfen, untersucht Clem. Merlo in seinen *Note fonetiche sul parlare di Bitonto* (*Atti della R. Accademia delle scienze di Torino*, XLVII, 22 ff.). Eine Reihe von interessanten Fragen aus der Formenlehre behandelt [35] Clem. Merlo, *L'articolo determinato nel dialetto di Molfetta* (*Studi romanzi*, XIV, 48 s.). Nicht überzeugend ist die Annahme (S. 5 ff. des Separatabdrucks), dass der maskuline Artikel *u*, der nur vor Konsonanten und vor *i*, *e* und *a* auftritt (sonst *l'*), seinen Ursprung in einer velaren Aussprache des *l* (*lu* > *ṵu*) haben dürfte. Vielmehr handelt es sich wohl um eine Kurzform, die gar nicht in Molfetta entstanden zu sein braucht, sondern aus der Provinzialhauptstadt

1. Abgedruckt im Anhang zur Zeitschrift *Apulia*, II (1911) und III (1912), 20 p. Die Fortsetzung soll in der von Merlo neu herausgegebenen *Italia dialettale* veröffentlicht werden.

Bari (Artikel: *u*, *la*) importiert sein kann ; *u* ist also die jüngere Form, die *lu* (*l'*) vor dunklen Vokalen noch nicht verdrängt hat. Viel für sich hat dagegen die Vermutung Merlos, dass der weibliche Artikel *lə* (Plural), wo er den anlautenden Konsonanten des folgenden Wortes verstärkt, nicht auf illas (*lə ffiglia* < illas filias), sondern auf ein *illaec zurückgeht, da man nicht annehmen könne, dass bei den Pluralen der männlichen Substantiva der Nominativ (illi filii), bei den weiblichen Substantiven dagegen der Akkusativ (illas filias) sich durchgesetzt hätte. Stichhaltig ist aber dieser Einwand keineswegs, da wir auch im Altfranzösischen im Nom. Plural haben *li mur* (< illi muri) neben *les filles* (< illas filias), ebenso im Rätischen (z. B. in Ampezzo) *burses* (< byrsas) neben *mure* (< muri). Massgebend für diese Regelung war das Bestreben, Singular und Plural wie auch die Geschlechter im Plural auseinanderzuhalten [1]. Beizustimmen ist dagegen der Erklärung für den Artikel *rədd* (fem. plur. und neutr. sing.), der vor vokalischem Anlaut (bei Ton auf der 1. Silbe) auftritt, als Verschmelzung aus dem vorkonsonantischen *rə* und dem alten vorvokalischen *ddə* (s. 28 ff.).

Die mundartlichen Verhältnisse der Prov. Foggia sind uns erschlossen durch die Arbeiten von Zingarelli, Ziccardi und Melillo. Mustergültig ist die Untersuchung Nic. Zingarellis über die Mundart von Cerignola (*Arch. glott. ital.*, XV, 83 ff. und 226 ff.), einem hart an der Südgrenze der Provinz gelegenen Orte [38], die in vielem eine originelle Entwicklung aufweist. Notizen über den Vokalismus der Mundart von Troia [41] (westlich Foggia) gibt G. Ziccardi (*Stud. glott. ital.*, IV, 171–183). Eine sorgfältige, im Äusseren sich stark an das Schema der Merlo'schen Arbeiten anlehnende Studie über die Mundart von Volturino [43] (westlich Lucera) verdanken wir G. Melillo [2]. Leider macht die Arbeit im Einzelnen einen stark polierten Eindruck, auch vermisst man ein Eingehen auf die regionalen Verhältnisse. Eine mundartliche Untersuchung sollte sich nicht auf die Bedingungen eines isolierten Ortes beschränken, sondern soll hineingestellt werden in die regionale Entwicklung ; vgl. meine Besprechung in der *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLII, 633 f. [3]. — Die Sprache der westlich von Troia gelegenen frankopro-

1. Vgl. Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, II, § 30.
2. Giacomo Melillo, *Il dialetto di Volturino*, Perugia, 1920, 83 p.
3. Nicht zugänglich geworden ist mir Michele De Angelis, *Saggio di studio glottologico sulla parlata di Torremaggiore (Foggia) comparata coi principali tipi di dialetti del mezzodì*. Vol. I (Vocalismo), Torremaggiore, 1915.

venzalischen Kolonie Faeto [42] (mit dem Weiler Celle) ist in einer ergiebigen Monographie (1892) untersucht worden von Gius. Morosi (*Il dialetto francoprovenzale di Faeto e Celle*, *Arch. glott. ital.*, XII, 33-75). Leider fehlt in der aus dem Nachlass Morosis veröffentlichten Arbeit das Schlusskapitel, das die Heimat dieser Frankoprovenzalen näher lokalisieren sollte. Wiederaufgenommen wurde diese Frage (1908) von A. de Salvio in seinen *Relics of francoprovençal in southern Italy* (*Publ. of the Modern Language Association of America*, XXIII, 45-79), eine Arbeit, die an Gründlichkeit und Vertiefung weit hinter Morosis Leistung zurückbleibt. Hier kommt der Verfasser auf Grund eines Vergleiches seines (leider sehr schlecht transkribierten) Materials mit einigen frankoprovenzalischen Mundarten zu dem Schluss, dass die Heimat der Kolonisten in der Gegend von Lyon zu suchen sei. Diese Annahme ist nicht unwahrscheinlich, aber auch keineswegs zwingend. Eine sichere Entscheidung wird uns vielleicht nur durch einen gründlichen Vergleich der lexikalischen Elemente ermöglicht werden.

Ist so an apulischen Mundartenmonographien, wenn man gern auch den einen oder den anderen Winkel der weiten Region noch erschlossen sehen möchte, kein wirklicher Mangel, so besitzen wir aus dem ganzen weiten Gebiet noch kein Wörterbuch, das in grosszügiger Weise die Mundarten einer grösseren Zone oder gar einer Provinz zusammenfasste. So müssen wir uns einstweilen behelfen mit den kleineren Lokalwörterbüchern, die zwar wohlgemeinte Versuche zur Sammlung ortsheimischer Rede darstellen, aber in der Regel eine Transkribierung aufweisen, die das Material oft nur für den wirklichen Kenner der Mundart benutzbar macht, und den Wortschatz besonders ländlicher Natur nur sehr ungenügend erfassen. An der Spitze dieser Lokalwörterbücher steht noch immer die treffliche Leistung von [31] L. de Vincentiis, *Vocabolario del dialetto tarantino* (Taranto, 1872), ein Wörterbuch, das leider in sehr geringer Auflage gedruckt zu sein scheint und selbst in Tarent heute nur noch in zwei Exemplaren vorhanden sein soll. Für die Terra d'Otranto besitzen wir die Versuche von Franc. D'Ippolito, *Vocabolario dialettale della provincia di Terra d'Otranto* (Taranto, 1899), V. Pepe, *Piccolo vocabolario del dialetto della provincia di Lecce* (Brindisi, 1896) und A. Bernardini Marzolla, *Saggio di un vocabolario domestico del dialetto leccese* (Lecce, 1889). In der Provinz Bari ist der südliche Teil durch Wörtersammlungen bisher überhaupt

nicht vertreten. Aus dem Nordteil der Provinz haben wir: [37] R. Cotugno, *Lessico dialettale andriese-italiano* (Andria, 1909), [34] G. Saracino, *Lessico dialettale bitontino-italiano* (Molfetta, 1901) und [35] Ros. Scardigno, *Lessico dialettale molfettese-italiano* (Molfetta, 1903). Noch kümmerlicher ist es um die Provinz Foggia bestellt, wo bisher nur das Gargano-Gebiet Berücksichtigung gefunden hat durch das kleine aber wertvolle Wörterbuch von [40] Giovanni Tancredi, *Vocabolarietto dialettale garganico* (Lucera, 3ª edizione, 1915) und durch [39] Luigi Pascale's *Il dialetto manfredoniano ossia Dizionario dei vocaboli usati dal popolo di Manfredonia* (Roma, o. J.), das leider nur eine schlechte Kopie von De Vincentiis' *Vocabolario del dialetto tarantino* darstellt und in sklavischer Anlehnung an die Vorlage gelegentlich Wörter aufzählt, die in Manfredonia absolut unbekannt sind.

Nur unvollkommen ergänzt werden die riesigen Lücken durch ein paar kleinere Glossare, die Mundartenuntersuchungen beigegeben sind. So wären hier noch anzureihen für Volturino [43] ein kleines Glossar in Melillos Untersuchung über die gleichnamige Mundart (p. 77-83), für Bari [32] das Glossar (S. 159-167) zu den reizenden *Canti baresi* von Davide Lopez (Bari, 1915, 171 S.), für Ostuni ein *Vocabolarietto delle più difficili voci dialettali*, abgedruckt im Anhang (S. I-VIII) zu den von T. Nobile und F. Nacci herausgegebenen Liedern des ostunischen Volksdichters P. Pignatelli (*L'anima del popolo ostunese nella poesia di P. Pignatelli*, Ostuni, 1924). Wertvollen Aufschluss über das altbaresische Lexikon gewährt das sorgfältige von Franc. Nitti di Vito bearbeitete *Glossario delle voci basso-latine e basso-greche* zu den acht Bänden des *Codice diplomatico barese* (Trani, 1897-1914).

BASILIKATA

Diese ärmste und verlassenste italienische Region, die in Italien an der Spitze des Analphabetentumes marschiert, ist bezeichnenderweise, wenn man von den Arbeiten über die bereits zu Apulien gravitierende Mundart der östlichen Grenzstadt Matera absieht, bisher von den Dialektforschern so gut wie ignoriert worden. Solche Lücke in der italienischen Dialektologie ist umso empfindlicher, als die Mundarten der Basilikata nicht nur eine ganz ausgesprochene

Originalität, sondern auch höchst archaische Züge bewahrt haben. Am eigenartigsten in der Formenlehre ist hier die Erhaltung des auslautenden -s und -t in der 2. und 3. Person der Verbalformen, eine Erscheinung, die sich auf dem ganzen Gebiet südlich des Agri findet, weit nach Nordkalabrien (bis an den Esaro) hineinreicht und sich in einer breiten Zone vom Golf von Policastro bis an den tarentinischen Meerbusen erstreckt, vgl. Acquafredda : *vídisi* (vides), *víditi* (videt), *dávasi* (dabas), *dávati* (dabat); S. Chirico Raparo : *kántᵃtⁱ* (cantat), *kákᵃtⁱ* (cacat); Oriolo : *vínəsə* (venis), *vínədə* (venit) ; Cassano *kçaməsə* (clamas), *kçàmədə* (clamat), etc. Dazu kommt ein starker konservativer Charakter im Wortschatz, der besonders deutlich in den Mundarten der südlichen Basilikata in die Augen fällt. Es ist dringend zu wünschen, dass diese Gebiete bald einmal zum Gegenstand intensiver mundartlicher Studien gemacht werden.

Als einzige wertvolle Arbeit, die geographisch der Basilikata zuzuweisen ist, muss hier die prächtige Untersuchung von Giov. Batt. Festa über *Il dialetto di Matera* (*Zeitschr. f. roman. Phil.*, XXXVIII, 129-162, 257-280) genannt werden, welche die in Lautlehre wie Wortschatz höchst originelle, wenn auch sprachlich bereits Apulien zuzurechnende Mundart der charakteristischen « Höhlenstadt » Matera [26] behandelt. Die mit Akribie geführte Studie gibt eine übersichtliche Darstellung der lautlichen Verhältnisse, der wichtigsten flexivischen Erscheinungen, ausserdem lehrreiche Textproben in phonetischer Umschrift und (S. 265-280) ein wertvolles Glossar mundartlicher Wörter. S. 144 wird *ñánnə* « ghianda », *ñúmmərə* (< glomere) « gomitolo » auf eine mit in- anlautende Basis zurückgeführt, was nicht notwendig ist, da auch gleba (+ globus) als *ñófa* erscheint, *ñ* also wohl den reguläre Vertreter von gl- darstellt. Ebendort (S. 144) *jərę́ñə* « Garbe » sollte nicht mehr auf cremia zurückgeführt werden ; es ist vielmehr gremia (zu gremium « Schoss »). S. 274 *nakə* « culla » hat nichts mit na(vi)ca zu tun, sondern ist griech. νάκη « vello della pecora », das, bauschartig in einen Holzrahmen gefasst, als Wiege diente, vgl. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 112 [1]. Nur

1. Ein Glossar der Mundart von Matera veröffentlicht jetzt auch Francesco Rivelli, *Casa e patria ovvero il dialetto e la lingua*, Guida per i Materani (Matera, 1924, S. 27-92), das leider in der Transkription so stark italianisiert ist, dass es nicht die geringste Vorstellung von den überaus charakteristischen Lauten Materas gibt.

als Materialsammlung verdient Erwähnung die kleine, völlig unkritische Studie von Vincenzo Solimena, *Ricerche linguistiche sul dialetto basilicatese* (Rionero, 1888), die sich mit etymologischer Deutung einzelner Dialektwörter befasst. Eine wertvolle Liste von Wörtern, die angeblich dem Griechischen entstammen, bietet Giac. Racioppi in seiner *Storia dei popoli della Lucania e della Basilicata* (vol. II, Roma, 1902, S. 500-513), der freilich zu sehr geneigt ist, vieles als griechisch anzusehen, was sich ohne weiteres aus dem lateinischen Wortmaterial erklärt. Für den Nordteil der Basilikata (Gebiet des Vulture) gestatten einen guten Einblick in die dialektischen Verhältnisse in Ermangelung einer eigentlichen Monographie die Dichtungen von Vincenzo Maria Granata, *Poesie in dialetto rionerese* (Rionero, 1897-1900).

NEAPOLITANISCHE PROVINZEN

Nicht weniger lückenhaft sind unsere Kenntnisse von den dialektischen Verhältnissen jener Provinzen (Salerno, Neapel, Caserta, Avellino, Benevent), die sich um den Meerbusen von Neapel gruppieren. Es muss als einer der grössten Mängel der italienischen Dialektforschung bezeichnet werden, dass wir noch immer keine wissenschaftliche Darstellung des Neapolitanischen besitzen. Sollte, wie dringend zu wünschen ist, demnächst ein italienischer Dialektforscher sich daran machen, diese schwer in die Wage fallende Lücke auszufüllen, so darf man erwarten, dass eine solche Untersuchung sich nicht auf eine Darstellung der verschiedenen Variationen des Stadtneapolitanischen beschränkt, sondern gleichzeitig das Verhältnis der Stadtmundart zu den im Umkreis der Stadt gesprochenen Landdialekten (Pozzuoli, Procida, Ischia, Vesuv, Frattamaggiore) festzustellen sucht. Erst dann wird sich mit Sicherheit erkennen lassen, wieweit die von der Toskana über Rom gegen Süden drückende Sprachwelle ihren Einfluss bereits auf das Stadtneapolitanische geltend macht und in welchem Umfang die Mundarten der ländlichen Distrikte der Stadtmundart Konzessionen machen.

Die berühmte Abhandlung Ferdinando Galiani's *Del dialetto napoletano*, die in Neapel im Jahre 1779 (2. Auflage, 1789) erschienen war und jetzt in einem von Fausto Nicolini besorgten Neudruck (Biblioteca napoletana di storia, letteratura ed arte, vol. VI,

Napoli, 1923) vorliegt, ist keine grammatische Darstellung des Dialektes, sondern eine akademische Auseinandetsetzung, halb satirischen halb wissenschaftlichen Charakters, über die Bedeutung des Neapolitanischen [46] und der lokalen Dialektschriftsteller, bei der freilich auch manche interessante Einzelheit für den Dialektforscher abfällt. — Eine kurze aber übersichtliche Darstellung der neapolitanischen Verbalflexion gibt J. Subak, *Die Konjugation im Neapolitanischen* (26. Jahresb. über die I. Staatsrealschule in dem II. Bezirke von Wien, Wien, 1897). Ganz elementar ist Raff. Capozzoli, *Grammatica del dialetto napoletano* (Napoli, 1889).

Völlig unbekannt sind uns, von einigen Mundartenwörterbüchern abgesehen (s. u.), die mundartlichen Verhältnisse der ländlichen Provinzen des Südens (Salerno) und des Appenninengebietes (Avellino und Benevento). Erst der äusserste Norden Kampaniens ist durch ein paar Mundartenmonographien vertreten. N. Maccarone bearbeitet in seiner sorgfältigen Studie *Il dialetto di Cassino e di Cervaro* (Perugia, 1915) die Mundart der beiden Nachbarorte Cassino [55] und Cervaro. In das obere Liristal führen uns zwei Arbeiten von Parodi und Merlo. E. G. Parodi behandelt in einer kleinen Studie (die leider nicht zu Ende geführt ist) *Il dialetto d'Arpino* (*Arch. glott. ital.*, XIII, 299-308) die Entwicklung der betonten und unbetonten Vokale in der Mundart von Arpino [56]. Besonders wertvoll und ergiebig zeigt sich [57] Clem. Merlo's Untersuchung *La fonologia del dialetto di Sora* (*Annali delle Università Toscane*, 1919, Nuova Serie, vol. IV, fasc. V, p. 121-283), die, weit über die Lautlehre der interessanten Volskerstadt hinausgehend, wichtige Probleme der unteritalienischen Lautgeschichte neu beleuchtet [1]. S. 163 *schiama* « Schaum », das sich in dieser Form übrigens im ganzen Gebiet des Südrömischen und Nordkampanischen findet, verdankt sein betontes *a* kaum einer Assimilation, sondern ist doch wohl eher ein selbständiges Wort, nämlich squamula « Schuppe » (> « schuppiger Überzug »), vgl. nordostital. *sčama* « Schuppe » (*REW*, 8201). — S. 173 lehnt Merlo für Sora *mẹ́sə* (südröm. *mesu*, abruzz. *miesə*, etc.) « mezzo » das von Meyer-Lübke (*REW*, 5462) angesetzte osk. *mesus mit Recht ab, ohne dass er selbst eine plausible Erklärung geben kann. Mir scheint heute am wahrscheinlich-

1. Vgl. meine Besprechung im *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XLIV, 123 ff.

sten, dass wir es hier einfach mit einem rein lautlichen Wandel von -ts- (vgl. Neapel *miętsə*) zu -s- zu tun haben, wie er heute noch für einen Teil der Ciociaria belegt ist, vgl. Veroli *sappa* « zappa », *síppu* « ceppo », *síttu* « zitto », *sókkuti* « zoccoli », *samba* « zampa », und wie er in alter Zeit vielleicht auf weiteren Gebieten bodenständig war. Das für diesen Wandel vorausgesetzte **metso*, **mietso*, wie es noch in neapol. *miętsə* vorliegt, bedarf freilich selbst erst einer einwandfreien Erklärung. — Das S. 173 angeführte *ụal'lónə* (neap. *guaglione*, kalabr. *guagnune*) « Knabe » ist doch wohl nicht ganz so « sibillino », wie Merlo glaubt. Es gehört zweifellos zum Stamme guai « wehe », vgl. nordkamp. (Gallo) *watá* « piangere », (Coreno) *wañi* « interiezione di dolore », bezeichnete also ursprünglich nur das plärrende Kind, vgl. span. (Murcia) *guaimón* « niño llorón » (Sevilla, *Vocab. murciano*, 100), das zu span. *guayar* « wehklagen » gehört. — S. 217 *arrivare* und *povero* mit -p- > -*v*- sind wohl als alte Lehnwörter aus dem Französischen zu betrachten ; die alteingesessenen Ausdrücke sind für den Begriff « ankommen » *giungere* und *applicare*, für den Begriff « arm » *pezzente*.

Ebenso empfindlich macht sich auf diesem Gebiet der Mangel an zuverlässigen Mundartenwörterbüchern geltend. Stehen uns zwar für die Mundart der Stadt Neapel [46] eine grosse Reihe lexikalischer Sammlungen zur Verfügung, so ist doch ein wirklich vollständiges Wörterbuch des Stadtneapolitanischen, das sich etwa dem sizilianischen Wörterbuch von Traina vergleichen liesse, erst noch zu schreiben. Völlig unbekannt ist uns dagegen der Wortschatz der Provinz Salerno, des Landneapolitanischen wie der lautlich und lexikalisch interessanten Mundarten Nordkampaniens (Garigliano- und Volturno-Tal).

Chronologisch verteilen sich die neapolitanischen Wörterbücher, soweit sie dem Referenten bekannt geworden sind, auf folgende Jahre :

1551 Luc. Giov. Scoppa, *Spicilegium*, Neapoli, MDXXXXXI [1].
1789 Ferdin. Galiani, *Vocabolario delle parole del dialetto napoletano, che più si scostano dal dialetto toscano*. Opera postuma, Napoli, 1789.

1. Ein Teil der wertvollen Sammlung, welche die lateinischen Stichwörter vielfach mit den Ausdrücken der neapolitanischen Volkssprache wiedergibt, gelegentlich aber auch ausgesprochen sizilianische und kalabresische Ausdrücke verwendet, ist in dankenswerter Weise jetzt zugänglich gemacht durch Pietro Rolla, *Dallo* Spicilegium *di Giovanni Scoppa*, Casale Monferrato, 1907.

1827 Carlo Mele, *Saggio di nomenclatura familiare col frequente riscontro delle voci napolitane alle italiane*, Napoli, 1827.

1841 Giuseppe Gargano, *Vocabolario domestico napoletano-italiano*, Napoli, 1841.

1841 Ferdinando Villani, *Saggio di vocabolario familiare*, Napoli, 1841.

1841 Gius. Ant. Pasquale e Giulio Avellino, *Flora medica della Provincia di Napoli, ossia descrizione delle piante medicinali..... i nomi vernacoli*, Napoli, 1841.

1841 Basilio Puoti, *Vocabolario domestico napolitano e toscano*, Napoli, 1841. Seconda edizione, 1850.

1845 Vincenzo de Ritis, *Vocabolario napolitano lessicografico e storico*, Napoli, 1845 ; 2e vol. 1851 (reicht nur bis zum Wort *magnare*).

1846 Lelio Carfora, *Dizionario da tasca napolitano-toscano*, Napoli, 1846.

1846 Dr. Gabr. Costa, *Vocabolario zoologico comprendente le voci volgari con cui in Napoli ed in altre contrade del Regno appellansi animali o parti di essi*, Napoli, 1846.

1850 Carlo Guacci e Franc. Taranto, *Vocabolario domestico ordinato per categorie*, Napoli, 1850 (2a edizione, 1851).

1856 Dom. Rug. Greco, *Nuovo vocabolario domestico-italiano*, Napoli, 1856 (2a edizione, 1859).

1859 Luigi Manzo, *Dizionario domestico napoletano e toscano*, Napoli, 1859 (4a ed., 1867 ; 5a ed., 1870 ; 6a ed., 1877).

1861 Aniello Casilli, *Nuovo vocabolario in quattro lingue (napoletana, italiana, francese e latina)*, Napoli, 1861.

1867 Dom. Contursi, *Dizionario domestico... ad uso delle scuole elementari*, Napoli, 1867 (2a ed., 1868 ; 3a ed. 1872).

1869 Pietro Paolo Volpe, *Vocabolario napolitano-italiano tascabile*, Napoli, 1869.

1869 Emm. Rocco, *Vocabolario domestico italiano per ordine di materie compendiato dai lavori di Carena, Guacci e Taranto, Melga, Fanfani, ecc.*, Napoli, 1869.

1873 Raffaele d'Ambra, *Vocabolario napolitano-toscano domestico di arti e mestieri*, Napoli, 1873.

1881 Emm. Rocco, *Vocabolario del dialetto napoletano*, Napoli, 1882-1891 (reicht nur bis zum Wort *feletto*).

1887 R. Andreoli, *Vocabolario napoletano-italiano*, Torino, 1887.

1905 Ferd. di Domenico, *Vocabolario comparato del dialetto napolitano colla lingua italiana*, Napoli, 1905.

1910 Gaet. Ceraso, *Vocabolario napoletano-italiano*, Napoli, 1910, (3a ed.).

ohne Jahr G. Padiglione, *Nuovo dizionario napoletano-italiano*, Napoli, ohne Jahr.

Unentbehrlich für die Beurteilung des altneapolitanischen Wortschatzes sind die wertvollen Glossare zu den altkampanischen Urkunden: V. de Bartholomaeis, *Spoglio del Codex diplomaticus Cavensis* (*Arch. glott. ital.*, XV, 327-362); Id., *Spoglio del Codex diplomaticus Cajetanus* (*Ib.*, XVI, 9-27); *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, hgg. von B. Capasso, vol. II, part. 2, p. 315-321. Ausserordentlich reiches aus Urkunden gezogenes volkssprachliches Material vereinigt Ricc. Bevere in einer Serie fruchtbarer Aufsätze: *Arredi, suppellettili, utensili d'uso nelle provincie meridionali dal XII al XVI secolo* in *Arch. stor. p. le prov. napol.*, XXI (1896), S. 626-664; *Vestimenti e gioielli in uso nelle provincie napoletane*, *ib.*, XXII (1897), S. 312-341; *Ordigni ed utensili per l'esercizio di arti ed industrie in uso....ib.*, XXII (1897), S. 702-729; *Arredi sacri in uso...*, *ib.*, XXIII (1898), S. 404-420.

Für die Kenntnis der ausserhalb Neapels gesprochenen Mundarten stehen uns nur für die Provinz Avellino zwei Wörterbücher zur Verfügung: das unersetzliche *Vocabolario di varî dialetti del Sannio* (ein Teil der Auflage erschien unter dem Titel *Vocabolario di varî dialetti irpini*), Napoli, 1873, von Salvatore Nittoli, das hauptsächlich den Südteil der Provinz (Gegend Teora [**44**]) berücksichtigt, und das kleine [**45**] *Dizionarietto dialettale della prov. di Avellino e paesi limitrofi per le scuole elementari*, Avellino, 1908, von Franc. de Maria.

SÜDLATIUM

Unmittelbar im Süden der Landeshauptstadt läuft heute die Grenze, welche die Sprache Zentralitaliens von den Mundarten des Südens scheidet. Noch bis ins 14. Jahrhundert aber herrschte, wie uns deutlich die altrömischen Denkmäler zeigen, nicht nur in der Stadt Rom, sondern auch in Nordlatium (Gebiet von Viterbo) und Südumbrien (Spoleto — Rieti) eine ausgesprochen südliche Mundart. Seitdem aber sind von den toskanischen Zentralgebieten aus schriftsprachliche Wellen mit Macht über dieses Land geflutet und haben den hier herrschenden Mundarten einen immer stärkeren toskanischen Stempel aufgedrückt. Bellis und Pascarellas Sonette tragen daher, von einigen römischen Lauteigenheiten abgesehen, bereits völlig *toskanisches* Gewand. Ob und wieweit in den engen Gassen des Traste-

vere und in den schmutzigen Winkeln des Ghetto sich noch Spuren des älteren Sprachzustandes erhalten haben, sollte bald einmal eine eingehendere Untersuchung zeigen. Bis dahin sind wir völlig auf die sorgfältige, aber viel zu summarische Charakteristik angewiesen, die uns Fritz Tellenbach für die Sprache Bellis [**66**] (*Der römische Dialekt nach den Sonetten von G. G. Belli*, Diss. Zürich, 1909) geliefert hat. Es ist bedauerlich, dass T. in diese Arbeit nicht eigene Aufnahmen und Sammlungen aus den verschiedenen römischen Volksvierteln hat verarbeiten können. Vielleicht wäre dann der tiefe Einfluss, den das Toskanische auf die römische Volkssprache ausübt, noch plastischer zum Ausdruck gekommen. In dem Singular *piede* (S. 19) handelt es sich doch kaum um eine Analogiebildung nach dem Plural (*piedi*), sondern einfach um ein toskan. *piede*. S. 38 sollte das Erscheinen von *v* in *povéta*, *ciovè*, *Novè* nicht durch die nichtssagende Bemerkung « um den Hiatus zu vermeiden » erklärt werden. Charakteristisch für das Römische ist Vorverlegung des Akzentes in den Infinitivformen auf die Stammsilbe (S. 39) : *fasse véde* « farsi vedere », *fammelo véde* « fammelo vedere », etc. Diese Erscheinung ist aber keineswegs auf die 2. und 3. Konjugation beschränkt ; auch findet sie sich durch ganz Südlatium und ist sogar noch in Neapel stark zu spüren, vgl. südröm. (Serrone) *ím' a sóna le kambane* « andiamo a suonare le campane », Neapel *yámm a ttús e ppékorə* « andiamo a tosare le pecore », *mə vak a llův a fáčč* « vado a lavarmi la faccia ». Die Erklärung des « euphonischen » *-ne*, das oxytonen Ausgängen angehängt wird (z. B. *piùne*, *quane*, *tene*, *visitǫ́ne*, etc.) aus lat. inde (S. 40) scheint mir aus syntaktischen Gründen ganz unannehmbar. Auszugehen ist wohl von vorhistorischen Fällen wie *spe*, *re*, *no*, etc. neben den im Hiatus stehenden *spene*, *rene*, *none*, die dann bald *mene* und *tene* nach sich gezogen hätten. Wenig ergiebig ist die Untersuchung G. De Gregorios, *Il dialetto romanesco* (*Stud. glott.*, VI, 82-167), die einen allzu gekämmten Eindruck macht und die wirkliche Volkssprache nur ungenügend widerspiegeln dürfte. S. 90 wundert sich De Gregorio über die bei Belli begegnenden Verbalformen *giuchi* (2) und *giucheno* (6), in denen er das *u* als ein sehr geschlossenes *o* auffassen möchte. Dass es sich hier um eine einfache Wirkung des Umlautes (im Römischen wirkt auch auslautendes *-u* der 6. Person umlautend !) von *ǫ́* > *uǫ* > *u* handelt, der in einigen Fällen auch in der Sprache Bellis noch durchschimmert, ist De Gregorio völlig entgangen.

Unmittelbar im Süden von Rom, schon in den « Castelli » des Albanergebirges, trifft man auf Mundarten, die nach ihrer ganzen Lautentwicklung (bedingte Diphtongierung, nd > *nn*, mb > *mm*, mj > *nj*, etc.), nach ihrem Formencharakter (Erhaltung des lat. Indik. des Plusquamperfektums, fem. Plural auf *-u* : *le fiku*, *l'aku*, *le pẹku*) und ihrem Wortschatz (*jire* « gehen », *karosá* « scheren », *dzáppo* « Ziegenbock », *káma* « Spreu », *itértsa* « vorgestern », *ćammarúka* « Schnecke », *alloko* « dort ») deutlich süditalienisches Gepräge tragen. Es ist dies dasselbe Gebiet, auf dem zum ersten Mal dem aus dem Norden kommenden Besucher so charakteristisch süditalienische « Sachen » in die Augen fallen wie die Getreidehandmühle und die Fellsandalen (« *le cioce* »). Wenn diese Mundartenzone heute zu den bestbekannten Gebieten Italiens gehört, so verdanken wir dies in erster Linie dem besonderen Interesse von E. Monaci, der durch seine Schüler die mundartliche Erschliessung gerade dieses Landstriches mit aussergewöhnlicher Energie betrieb.

Ganz besonders ergiebig zeigt sich die Arbeit von G. Crocioni über *Il dialetto di Velletri e dei paesi finitimi* (*Stud. Rom.*, V, 27-88), die Lautlehre, Formenlehre und Lexikon des am Südhang des Albaner-Gebirges liegenden Städtchens Velletri [**61**] behandelt, dabei aber die Mundarten der benachbarten Albanerorte (Civita Lavinia, Zagarolo) und der Monti Lepini (Cori, Segni, Montelanico, Carpineto) nicht unberücksichtigt lässt und in einem besonderen Anhang die lautlichen Verhältnisse der Mundart von Sezze (S. 61-64) illustriert. An die Grenze der Provinz Aquila führt uns die wertvolle Arbeit von [**63**] A. Lindstrom, *Il vernacolo di Subiaco* (*Stud. Rom.*, V, 237 ff.). Dasselbe Mundartengebiet[1] berücksichtigt Clem. Merlo in seiner Studie *Fonologia del dialetto della Cervara* (Perugia, 1922). Cervara [**64**] ist ein kleiner 1053 m. hoch gelegener Gebirgsort nö. von Subiaco, der bis heute noch keine Fahrstrasse besitzt. Eine Eigenheit der Untersuchung besteht darin, dass Merlo das hier verarbeitete Material nicht selbst gesammelt hat, sondern durch einen seiner Schüler hat aufzeichnen lassen, « e questo perchè dai negatori della ineccepibilità delle leggi fonetiche, dagli assertori del caos che solo esiste nelle loro menti malate, non si potesse dire un

1. Vgl. auch O. Norreri, *Avviamento allo studio dell'italiano nel comune di Castelmadama* (Perugia, 1905), eine Schrift, die neben den praktischen Zwecken, welche sie verfolgt, einen guten Einblick in die mundartlichen Verhältnisse von Castelmadama [**65**] (östl. von Tivoli) gestattet.

giorno che le voci me le ero foggiate io a mio beneplacito ». Fürwahr ein merkwürdiger Vorwurf, den man Merlo hätte machen können ! Obwohl nun aber das Material von fremder Hand gesammelt wurde, zeigt es dennoch die erstaunliche Regelmässigkeit in der lautlichen Entwicklung, die man auch aus Merlo's sonstigen Dialektarbeiten kennt. Wer selbst sich Jahre hindurch im Gelände mit der Sammlung mundartlicher Materialien beschäftig hat, den mutet eine solche « Sauberkeit » immer sonderbar an. So zeigt auch diese Studie uns nur den « Idealstand » einer Mundart, ohne etwas von den ungeheuren Kräften ahnen zu lassen, die in jeder Mundart zu langsamer, aber stetiger Zersetzung führen. Oder sollten gerade die von Merlo zu Dialektuntersuchungen auserkorenen Orte von einer derartigen Disziplinierthеit sein, dass sie nichts wissen von dem allenthalben zu beobachtenden Kampfe zwischen heimischer und nachbarörtlicher Lautung, zwischen vulgärer und frisierter Aussprache, zwischen ruhiger und affektvoller Sprache, zwischen Lento- und Prestoformen, ganz abgesehen von den Unterschieden, die sonst allenthalben zwischen der ortsältesten und ortsjüngsten Generation bestehen ? Die Mundart von Cervara zeichnet sich besonders dadurch aus, dass sie, von wenigen Fällen abgesehen, noch deutlich unterscheidet zwischen auslautendem -u und -o : vgl. (S. 46 ff.) *pętteno* (< pectino), *máćeno* (< macino), aber *mániku* (< manicu), *spirdu* (< spiritu), *mittu* (< mittunt), etc. S. 65 *láfanu* « Kresse » gehört kaum zu raphanus, sondern ist wohl griech. λάχανον « Küchenkraut » mit dem in Unteritalien häufigen Ersatz von χ durch *f*. S. 68 zu dem in den südrömischen und abruzzesischen Mundarten weitverbreiteten *zappu* « Ziegenbock » vgl. Treimer, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXVIII, 394 und Bertoni, *Arch Rom.*, III, 379. Der älteste Beleg dieses eigenartigen in den Balkansprachen wiedererscheinenden Wortes (alb. *tsap*, rum. *ţáp*, dalm. *zapo*, slov. *cap*, ngriech. τσάπος etc.) findet sich wohl in einem Glossenkodex des 10. Jahrhunderts *hyrcus caper zappu dicitur* (*Corp. gloss. lat.*, V, 503, 27).

Das Mundartengebiet des oberen Sacco-Tals (sü. von Subiaco) behandelt [62] G. Navone, *Il dialetto di Paliano* (*Stud. Rom.*, XVII, S. 73-126). Die Lautentwicklung deckt sich hier im allgemeinen mit derjenigen von Cervara, abgesehen davon dass im Auslaut nie *-u* erscheint. Eigentümlich ist der Mundart, wie N. hervorhebt, « la schiettezza della dentale tanto iniziale che intervocalica ». Das über-

rascht umso mehr, als Referent gerade in dem nur wenige Kilometer von Paliano entfernt gelegenen Örtchen Serrone ein ganz aussergewöhnlich starkes Durcheinander von *t* und *d* (*p* und *b*, *k* und *g*) wie eine ausgesprochene Neigung zur Lenisierung beobachtet hat. Sollte N. hier wirklich zuverlässig gehört haben ? S. 104 *aníño* (Subiaco *alíñu*) « Garnwinde » ist vollständig zu trennen von dem Stamm *vinnulu* « guindolo », mit dem es Bertoni, *Italia dialettale*, S. 42 und auch wieder *Arch. Rom.*, VIII, 143 zusammenwirft. Letzteres gehört zum Stamm (germ.) winde, ersteres zu griech. ἀνέμη « Garnwinde », ἀνεμώνη « Windrose » (> kal., sizil. *anímulu* « Garnwinde »), vgl. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 12. Das S. 108 angeführte *fallǫ́ne* « pane o pasta di forma allungata » wird man ebenso wenig mit phallus verbinden dürfen ; zu Grunde liegt vielmehr ein *fladone (germ.), das über *faldone regelmässig zu *fallone* werden konnte. S. 111 *kę́lla* « quantità minima » ist identisch mit *kę́lla* « quella », vgl. Rohlfs, *Arch. Rom.*, VII, 462. S. 115 *ǫriu* « buca piena d'acqua » ist nicht urium (!), sondern gŭrga. S. 125 *zappo* « Ziegenbock » hat nichts mit d. *Zapfen* zu tun, vgl. o. S. 315.

Mit den Mundarten der Ciociaria (so genannt nach den in dieser Gegend getragenen charakteristischen Fellsandalen) beschäftigen sich drei wertvolle Arbeiten von Ceci und Vignoli. L. Ceci behandelt in einer gedrängten, sorgfältig transkribierten Studie den « Vocalismo » des im Cosa-Tal gelegenen Städtchens Alatri [60] (*Arch. glott. ital.*, X, 167-176). Die Mundart von Castro dei Volsci [59] illustriert Carlo Vignoli in einer Monographie, *Il vernacolo di Castro dei Volsci* (*Stud. Rom.*, VII, 117-296), die man ohne Übertreibung als eine der aufschlussreichsten und wertvollsten süditalienischen Mundartenuntersuchungen in Anspruch nehmen darf. Charakteristisch für die Mundart ist die Tatsache, dass sie den äussersten westlichen Eckpfeiler jenes Gebietes bildet, das freies a vor auslautendem -ī und -ŭ durch Umlaut palatalisiert, vgl. *fratə* mit Plural *frętə*, *kavałə* mit Plural *kavę́łə*, *fava* mit Plural *fęvə* und die 3. Personen des Plurals im Praesens *štę*ᵘ, *fę*ᵘ, *dę*ᵘ, *ę*ᵘ (« stanno », « fanno », « danno », « hanno »). Die Mundart, die Vignoli uns hier erschlossen hat, ist reich an interessanten und originellen Erscheinungen, wie sie in dieser Fülle kaum eine andere Mundart dieser Gegend bieten dürfte. An die « Lautlehre » schliesst sich eine Darstellung der morphologischen Verhältnisse (S. 157-179). Ergänzt

wird die Arbeit in dankenswerter Weise durch einen « saggio di prosa castrese » (S. 179-182) und ein besonders reich ausgefallenes « Lessico » (S. 183-296), dessen etymologische Deutungen freilich hie und da zu Widerspruch herausfordern. So wird S. 187 *àlbərə* « weich » (von Eiern mit weicher Schale) sicher nicht zu albulus « bianco » gehören, sondern es ist Entstellung aus griech. ἁπαλός « weich », das sich in dieser Bedeutung durch ganz Unteritalien findet. S. 228 kann *ḷívərə* « pennecchio di stoppa » schon aus lautlichen Gründen (-g- würde zu *-w-* werden !) nicht von *ligulu kommen, sondern es ist *libulu (zu liber « stoppa filaccia »), vgl. südröm. (Sonnino) *ívolo*, (Veroli) *ḷívolᵘ*, (Serrone) *ívyo* « stoppa da filare ». S. 277 *štramma* « erba che cresce su i monti tra le roccie e mette fuori lunghi steli » hat nichts mit *strame zu tun, sondern es gehört mit ital. *stramba* « treccia fatta d'erbe », « erba con cui si fanno le treccie » (Zingarelli) zu *strambo* « torto » (< strambus).

Demselben Verfasser verdanken wir eine nicht minder sorgfältige Darstellung der Mundart von Amaseno, *Vernacolo e canti di Amaseno* (Perugia, 1920), einem kleinen 10 km. südwestl. von Castro dei Volsci im Amaseno-Tal gelegenen Orte [58]. Der von mir im *Literaturblatt*, XLIV, 265 ff. veröffentlichten Besprechung dieser wertvollen Dialektuntersuchung seien hier in Kürze noch ein paar Bemerkungen hinzugefügt. Interessant ist die Vignolische Beobachtung (S. 68), dass die Bauern in Amaseno im allgemeinen nur bis achtzig zählen und die höheren Zahlen durch Subtraktion von 100 (z. B. *ćęntə męnə kwinićі* = 85) gewinnen. Ähnliches ist auch sonst in jener Gegend zu beobachten. So trägt in Gallo (Matese) ein Bauer den Spitznamen « Cinquanta sedici », weil er einst beim Zählen der unter einer Pflanze befindlichen Kartoffeln bei 50 angelangt wieder von vorn angefangen hatte zu zählen und das erstaunliche Endergebnis von 66 Kartoffeln seinen Bekannten in der oben angegebenen Form mitgeteilt hatte. Das S. 26 angeführte *rǫ́ñə* « tumore » und *rǫ́ña* « corno de' pastori » hat nichts mit *croniu < corneu zu tun, sondern gehört mit kalabr. *vrúǫñə* « tumore », *vrǫ́ña* « tromba dei pastori », sizil. *brǫ́ña* « Hirtenhorn » und « Schweineschnauze » zu grunium (+ grossus ?) « Schweinerüssel ». Die Bewahrung von auslautendem -u nach velarem Verschluss, wie sie von V. für einige Fälle angemerkt worden ist (z. B. *la fíkᵘ*, *amíkᵘ*, S. 35), lässt sich auch noch in Nordkampanien

feststellen, z. B. in Gallo (Matese) *niegu* « neo », *fwagu* « faggio », *dísku* « scanno », *piešku* « sasso », etc. Die S. 62 vorgeschlagene Zusammenstellung von *lánka* « Hunger » mit ἄγχω ist ganz unannehmbar. Das Wort ist über grosse Gebiete Unteritaliens verbreitet: südröm. (Velletri) *lánga* (*Stud. glott.*, V, 74), (Castro dei Volsci) *lánka* (*ib.*, VII, 227) « Hunger », abruzz. *langhe* « sensazione molesta di strettura, di aridezza nella gola », nordkampan. (Gallo) *lánga* « ultima parte della coda del gatto », (Ausonia) *lánga* « id. » und « fame eccessiva », nordapul. (Ascoli Satriano) *lángə* « fame » und « ultimo filo della coda del gatto », südapul. (Palagiano) *lángə* « voglia smoderata di mangiare » und « ultimo filo della coda del cagnolino che si tira per levargli la voracità », (Carovigno) *nánka* « ultimo filo della coda del gatto che gli si tira perchè non rubi », salent. (Avetrana, Francavilla Fontana, Martina Franca) *nánka* « voglia irresistibile », otrantinogriech. *anánka* « ultimo filo della coda del gatto », lecc. (Vernole) *la nánka* « la tosse ». Der Ausgangspunkt der gesamten Sippe ist offenbar griech. ἀνάγκη « Zwang, Nötigung », Kreta ἀνάγκη « Krankheit », vgl. G. Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, S. 50 f.

Befindet sich so die mundartliche Durchforschung von Südlatium in erfreulichen Bahnen, so muss das völlige Fehlen eines Mundartenwörterbuchs dieser sprachgeschichtlich höchst interessanten Gegend als eine der schwersten Lücken auf dem Felde der italienischen Dialektforschung bezeichnet werden. Eine solche Arbeit wird freilich nur von einem Einheimischen geleistet werden können, der die Möglichkeit hat, möglichst intensiv das Gebiet zwischen Subiaco und Piperno zu bereisen. Bis dahin werden wir uns mit den vielfach nur kurzen, aber höchst wertvolles Material enthaltenden Glossaren behelfen müssen, die gelegentlich als Anhang zu den oben namhaft gemachten Dialektmonographien veröffentlicht worden sind, wie Crocioni's Glossar der Mundart von Velletri (*Stud. rom.*, V, 64-88), Lindstrom's Glossar der Mundart von Subiaco (*ib.*, 266-299), Vignoli's besonders wertvolles Glossar der Mundart von Castro dei Volsci (*ib.*, VII, 184-296), Navone's Glossar der Mundart von Paliano (*ib.*, XVII, 104-126) [1].

1. Das von Vignoli für die Mundart von Amaseno in Aussicht gestellte « Lessico » ist leider noch nicht erschienen.

ABRUZZEN UND MOLISE

Das weite gebirgige Gebiet, das sich rittlings des Gran Sasso und der Majellagruppe vom Velino und den umbrischen Pässen bis zum Val Fortore an der apulischen Grenze dehnt, beheimatet eine Fülle von Mundarten, wie sie sich bunter und interessanter in keiner andern Region Unteritaliens wieder zusammenfinden. Gravitiert der Norden der Provinz Aquila heute deutlich nach den zentralitalienische Verhältnisse aufweisenden Mundarten Umbriens, so betreten wir schon im Umkreis des Lago di Fucino ein Gebiet, das in seiner Sprache ganz ausgesprochen südlichen Charakter aufweist. Es beginnt hier eine Zone, die mit Recht wohl als eine der konservativsten in Zentral- und Unteritalien in Anspruch genommen werden darf. Kaum wieder an einer anderen Stelle bietet sich uns in lexikalischer Hinsicht eine derartig unerschöpfliche Fundgrube wie in dem Gebirgstreifen, der sich vom Lago di Fucino bis zu dem kleinen bereits an der Grenze der Provinz Caserta gelegenen Lago del Matese erstreckt. Diesseits wie jenseits der Majella, nördlich wie südlich der Pescara zeigen dazu die Mundarten in ihrer lautlichen Entwicklung eine Mannigfaltigkeit, welche die oben skizzierten Verhältnisse der Provinz Bari noch ganz bedeutend übertrifft. Es ist kaum übertrieben, wenn man behauptet, dass auf diesem ganzen weiten Gebiet, das mit meist kleinen, aber in kurzer Entfernung voneinander liegenden Ortschaften übersäet ist, es nicht zwei Dörfer gibt, die in der lautlichen Entwicklung ihrer Mundarten völlig zusammen marschieren.

Eine treffliche Übersicht über den Reichtum der mundartlichen Spielformen in den abruzzesischen Provinzen gibt uns Gust. Rolin in seinem *Bericht über die Resultate seiner mit Unterstützung der Gesellschaft behufs Dialektforschung unternommenen Reisen in den Abruzzen* (*Mitt. der Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen*, Bd. XIV, Prag, 1901). Rolins Studien, die besonders der Entwicklung der betonten Vokale gewidmet sind, haben hauptsächlich die beiden abruzzesischen Kernprovinzen Teramo und Chieti zum Gegenstand, berücksichtigen aber auch das südaquilanische Grenzgebiet (Popoli—Sulmona). Das überreiche Material, das mit peinlicher Sorgfalt zusammengetragen ist, wird stets als Ausgangspunkt für jede Arbeit, die sich mit abruzze-

sischen Dialekten beschäftigt, zu gelten haben. Aufschlussreich für die gerade in diesen Mundarten in besonders charakteristischer Form auftretenden Umlauterscheinungen ist ferner die schöne Arbeit von Cesare de Lollis, *Dell' influsso dell' -i o del j postonico sulla vocale accentata in qualche dialetto abruzzese* (*Arch. glott. ital.*, XII, 1-23, 187-196), welche die Entwicklung je eines Ortes in der Provinz Teramo (Stadt Teramo) und Chieti (Casalincontrada) miteinander vergleicht.

Was die Monographien über einzelne abruzzesische Mundarten betrifft, so ist die Provinz Aquila bisher am schlechtesten weggekommen. Über Aquila [69] selbst besitzen wir die Studie von L. Rossi-Casè, *Il dialetto aquilano nella storia della sua fonetica* (*Boll. della soc. stor. patr. abruzz.*, VI, puntata XI). Dem äussersten Südwesten der Provinz ist die ergebnisreiche mit kurzem Glossar versehene Arbeit von [68] G. Crocioni, *Il dialetto di Canistro* (*Scritti vari di filologia a Ern. Monaci*, 1901, S. 429-443) gewidmet. Von besonderer Bedeutung für die Beurteilung der vor 150 Jahren in den Zentralabruzzen gesprochenen Mundarten erweist sich der von dem auch sonst um die Lokalgeschichte des Pescara-Tals rühmlich verdienten Alf. Colarossi-Mancini besorgte, in stattlichem Gewande sich präsentierende Abdruck des in der Mundart von Scanno [67] verfassten Hochzeitsgedichtes *Zu matremnónie a z'éuse o sciéngane le nòzze tra Marijélla e Nánne de lla Tèrra de Scanne* [1] mit dem Anhang *La fijjánna de Marijélla* [2] (Aquila, 1916). Die beiden Gedichte, die von dem aus Scanno stammenden Romualdo Parente im Jahre 1765 veröffentlicht worden waren, zeigen uns die altertümliche, stark lokalen Charakter tragende Mundart des abgelegenen Abruzzenortes Scanno (südl. von Sulmona, 1030 m. hoch), die infolge des seit einigen Jahren lebhaft eingesetzten Verkehrs von Sommerfrischlern heute leider bereits den grössten Teil ihrer eigentümlichen Lokalerscheinungen abgestreift hat. Mit umso grösserer Freude begrüsst man die Wiederveröffentlichung dieser höchst wertvollen alten Texte. Eine Reihe trefflich gelungener Lichtbilder illustriert die merkwürdige Frauentracht mit dem eigenartigen Turban, die seit Jahrzehnten eines der interessantesten ethnographischen Probleme

1. « Il matrimonio all' uso o siano le nozze tra Mariella e Nando della Terra di Scanno ».

2. « Il parto di Mariella ».

Italiens bildet. In Scanno selbst nimmt man auf Grund der sonderbaren Tracht allgemein an, dass die Bevölkerung des Ortes aus dem Orient (Serbien oder Albanien) eingewandert sei ; auch Colarossi-Mancini scheint an dieser Ansicht festzuhalten. Historisch bieten sich für eine solche Hypothese keine Anhaltspunkte [1] ; auch die Mundart zeigt nichts, was auf Einwanderung aus dem Balkan schliessen lassen könnte. Ich bin daher fest überzeugt, dass die Tracht von Scanno nur eine besonders altertümliche Stufe einer ehemals über weite Gebiete verbreiteten gemeinabruzzesischen Tracht darstellt, wie sie sich in ähnlichen interessanten Relikten auch sonst vereinzelt in abgelegenen Gebieten des Zentralmassivs (Macchiagodena, Poggio Sannita, Gallo, Letino, etc.) erhalten hat. Die vielen linguistischen und etymologischen Erklärungen, die Colarossi in den Anmerkungen bringt, sind leider völlig verfehlt und wären in einer solchen Publikation besser ganz unterdrückt worden. — Einzelne Erscheinungen der Mundart von Scanno bespricht Clem. Merlo in seinen *Appunti sul dialetto di Scanno negli Abruzzi* (*Rev. de dial. rom.*, I, 413-419) an der Hand des Gedichtes *La fijjánna de Mariella*. S. 418 nimmt Merlo hier an, dass der eigenartige Wandel von -l- und -ll- zu *dz* nur vor auslautendem -ī und -ū eintrete. Das ist nicht richtig. In dem von Colarossi besorgten Text finden wir S. 27 *símmudza* « semola », S. 30 *cítudza* « cittola », S. 22 *le dzíste* « le liste », S. 34 *priéddzuda* « panchetta di legno » (vgl. tosk. *predola*). Ich selbst habe in Scanno notiert *fəddzín*^{a} « fuliggine », *sáᵘdz*^{a} « sola ». Wohl lautet neben dem (veralteten) männlichen Artikel *dzu* das Femininum heute allgemein *la*, aber das würde nur zeigen, dass bei weiblichen Wörtern die Wiedereinführung des *l* sich schneller und vollständiger vollzogen hat. Es darf hier darauf verwiesen werden, dass in der Mundart des nur fünf Kilometer von Scanno gelegenen Ortes Villalago der Artikel *sə* (m.) und *sa* (f.) lautet, Formen, die man kaum von dem skannesischen Wandel von -l- (-ll-) zu *dz* wird trennen können.

Über die Mundarten der Provinz Teramo orientieren gut eine Reihe von Arbeiten von [54] Gius. Savini : *Osservazioni sul dialetto Teramano* (Ancona, 1879) ; *I dialetti della Provincia di Teramo* (1896, in : *Monografia della provincia di Teramo*, II, cap. XIII),

1. Vgl. auch Rob. Almagià, *Una presunta isola etnica greca o orientale nell' Abruzzo Aquilano* in *Riv. abruzz.*, XXIV, 280 ff.

und die besonders wertvolle Abhandlung *La grammatica ed il lessico del dialetto Teramano* (Torino, 1881). Letztere gibt S. 40-73 eine sehr summarische, vielfach stark elementar gehaltene Übersicht über die wichtigsten Erscheinungen der Laut- und Formenlehre, S. 75-81 Notizen über Wortbildung; besonders ergiebig ist S. 83-102 die Besprechung eigenartiger syntaktischer Erscheinungen, für die gerade die abruzzesischen Mundarten eine unerschöpfliche Mine bilden. Den Schluss bildet ein Glossar solcher Wörter, die dem Toskanischen fremd sind, wobei viel wertvolles Material zusammengetragen wird, wenn der Versuch auch bei weitem nicht an die Wörterbücher von Finamore (s. u.) heranreicht. Erwähnt sei hier noch das kleine Büchlein von Fed. Romani, *Abruzzesismi* (Firenze, 1907), das eine gute Vorstellung von den der Provinz Teramo eigenen Idiotismen gewährt. Ganz elementar ist die Schrift von L. Fioravanti, *Il dialetto nell' insegnamento della grammatica e della lingua* (Teramo, 1888).

Für die Provinz Chieti steht uns ausser den bereits oben genannten Arbeiten von Rolin und De Lollis die wertvolle Untersuchung zur Verfügung, die Gust. Rolin der [50] *Mundart von Vasto in den Abruzzen* (*Untersuchungen und Quellen z. germ. u. rom. Phil. Johannes von Kelle dargebr. von seinen Kollegen und Schülern*, Prag, 1908) gewidmet hat. Eine ausgezeichnete grammatische Übersicht über die Mundart von Lanciano [51] gibt Gennaro Finamore in der Einleitung zu der dem Dialekt von Lanciano gewidmeten Auflage (1893) seines Wörterbuches (s. u.). Ein Wörterbuch mit etymologischen Erklärungen, die freilich in jedem einzelnen Falle eine sorgfältige Nachprüfung erfordern, bringt Giov. Pansa in seinem *Saggio di uno studio sul dialetto abruzzese* (Lanciano, 1885). Unendlich wertvoller sind die lexikologischen Sammlungen, die wir dem unermüdlichen Sammeleifer von Gennaro Finamore verdanken. 1880 veröffentlichte Finamore sein *Vocabolario dell' uso abruzzese* (Lanciano, 1880), in dem der Verfasser die höchst interessante Mundart seines in dem verkehrsfernen Gebiete des oberen Sangro-Tales gelegenen Heimatortes Gessopalena [52] zu Grunde legt. 13 Jahre später erscheint von dem mit Begeisterung begrüssten Werke eine zweite völlig umgeänderte Auflage (Città di Castello, 1893), in welcher der Verfasser nicht mehr von dem Lokaldialekt seines Heimatortes, sondern von der Mundart des Städtchens Lanciano [51] (nördlich des Sangro-Tals) ausgeht, so dass im Grunde

UNTER·ITALIEN

□ Orte, für welche Mundartenwörterbücher vorliegen.

○ Orte, deren Mundart eine lautliche etc. Darstellung erfahren hat.

1·Palermo
2·Marsala
3·Girgenti
4·Caltaniseltta
5·Caltagirone
6·Modica
7·Noto
8·Adernò
9·Messina
10·Piazza Armerina
11·Nicosia
12·S. Fratello
13·Novara
14·Reggio Cal.
15·Bova
16·Ardore
17·Cittanova
18·Mammola
19·Monteleone
20·Marcellinara
21·Catanzaro
22·Aprigliano
23·Cosenza
24·Morano
25·Albidona
26·Matera
27·Maglie
28·griechische Spirachinseln
<Calimera etc.>
29·Lecce
30·Francavilla Fontana
31·Tarent
32·Bari
33·Torillo
34·Bitonto
35·Molfetta
36·Trani
37·Andria
38·Cerignola
39·Manfredonia
40·Monte Sant'Angelo
41·Troia
42·Faeto und Celle
43·Volturino
44·Teora
45·Avellino
46·Napoli
47·Campobasso
48·Montagano
49·Agnone
50·Vasto
51·Lanciano
52·Gessopalena
53·Casalincontrada
54·Teramo
55·Cassino
56·Arpino
57·Sora
58·Amaseno
59·Castro dei Volsci
60·Alatri
61 Velletri
62·Paliano
63·Subiaco
64·Cervara
65·Castelmadama
66·Roma
67·Scanno
68·Canistro
69·Aquila

N

1 / 3.000.000

die beiden Auflagen zwei vollständig selbständige Werke darstellen. Der besondere Vorzug der beiden Wörterbücher liegt darin, dass sie trotz ihrer prägnanten Kürze den volkstümlichen Wortschatz unter starker Berücksichtigung der ländlichen Terminologie mit einer Vollständigkeit erfassen, dass es nicht übertrieben ist, wenn man behauptet, dass Finamore's Wörterbücher zu den besten lexikographischen Leistungen gehören, welche auf dem Felde der « Italia dialettale » zu verzeichnen sind. — Nur bis zum Buchstaben *E* gelangt ist leider das Wörterbuch von Luigi Anelli, *Vocabolario vastese* (Vasto, 1901), welches das Gebiet von Vasto [50] (zwischen Sangro und Molise) behandelt.

Den Übergang zwischen den Abruzzen einerseits und Apulien wie den neapolitanischen Provinzen andererseits bildet das die Provinz Campobasso umfassende Gebiet des Molise. Erschlossen wurde dieses Mundartengebiet zum ersten Mal (1878) durch die mustergültige und scharfsinnige Untersuchung, welche Franc. D'Ovidio der Mundart seines Heimatortes Campobasso [47] (*La fonetica del dialetto di Campobasso*[1], *Arch. glott. ital.*, IV, 145-184) gewidmet hat, eine Arbeit, die durch ihre Akribie und ihre sichere Methodik geradezu bahnbrechend für die Erschliessung der süditalienischen Mundarten werden sollte. Die an charakteristischen lautlichen Erscheinungen reiche Mundart von Agnone [49] in der äussersten Nordwestecke der Provinz hat eine sorgfältige Darstellung gefunden (1910) durch Giov. Ziccardi, *Il dialetto di Agnone* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXIV, 405-436). Der Wortschatz derselben Mundart, der viel originelle Züge bewahrt hat, ist uns zugänglich gemacht durch das wertvolle *Vocabolario del dialetto agnonese* (Agnone, 1893) von Gius. Cremonese. Nur als Materialsammlung zu betrachten ist die kleine Schrift von [48] N. M. Fruscella, *La lingua parlata di Montagano*[2] *nel Sannio* (Firenze, 1866).

Berlin. Gerhard Rohlfs.

1. Vgl. dazu die Bemerkungen von P. G. Goidànich, *Intorno al dialetto di Campobasso* (*Misc. Ascoli*, 403-413).
2. Der kleine Ort liegt 10 km. nö. von Campobasso.

Franç. PIGEON = *columba domestica* L. ;

Franç. dial. VIGEON (et VINGEON), DIGEON, GINGEON,

NOMS DE CANARDS.

M. C. T. Onions, un des rédacteurs de l'*Oxford English Dictionary*, occupé à préparer pour son dictionnaire l'article widgeon, wigeon = (*anas penelope* L.) *mareca penelope* Steph., m'a consulté, le 19 octobre 1923, sur les relations possibles de ce mot avec les mots français vigeon, vingeon, cités dans divers dictionnaires comme noms de canards, et dans le *Roman. Etym. Wörterbuch* de M. Meyer-Lübke à l'art. vipio :

> 9359 vīpio ' Pfeifente '. Ital. *bibbio*, frz. *vi(n)geon*. Caix, *Studi* (1878), 199.

Disons à propos de cet article que le lat. vipio (Pline, *HN*, X, 49, 65, § 135) est traduit par les latinistes ' espèce de petite grue '.

J'ai voulu consigner ici les résultats de la petite enquête que j'ai faite.

Quel est d'abord l'historique des mots français vigeon, vingeon ? vigeon est dans T. Corneille, *Dict. des Arts et des Sciences* (1694), II, 570 : « *Vigeon* s. m. sorte de canard que l'on ne voit point en France, et qui se trouve dans les isles de l'Amérique. Ces oiseaux quittent de nuit les étangs et les rivières, et viennent fouir les patates dans les jardins. C'est de là qu'on a fait le mot *vigeonner*, si usité dans les Indes, pour déraciner les patates avec les doigts. » M. Onions a trouvé la source très probable de cet article : elle est dans Du Tertre, *Hist. gén. des Antilles*, II (1667), 277.

Vingeon est dans le *Dict. de Trévoux*, VIII (1771), 411 : « *Vingeon*, s. m. C'est un oiseau étranger, gros comme une sarcelle, ayant le cou blanc. *Querquedulae species*. Il y en a beaucoup à Madagascar ». Cet article provient sans doute d'un livre de voyages qui serait à déterminer.

Si notre information se réduisait à ce que disent ces deux articles,

on pourrait soupçonner que VIGEON, VINGEON, mots d'origine coloniale, ont été tirés ou bien des langues indigènes des pays colonisés ou de l'anglais WIDGEON, attesté de façon continue depuis le commencement du XVIe siècle. Mais nous allons voir qu'il y a des raisons pour croire que VIGEON, VINGEON viennent de France et que les colons français paraissent avoir employé un nom de la *mareca penelope*, Steph., qui existait dans les dialectes de leur pays d'origine, pour indiquer des canards exotiques.

D'abord VIGEON, VINGEON ne sont pas isolés. Je trouve dans Raymond, *Dict. Gén.*, 650, un article : « *Gingeon*, s. m., sorte de canard qu'on trouve dans les Grandes Antilles », dont je ne connais ni la provenance ni la valeur. Mais si l'on examine ce que fournissent les dialectes de la France, on note qu'Ogérien, en 1863, cite *vingeon* = *mareca penelope*, Steph. pour le Jura. Puis une forme des plus intéressantes est citée pour l'Anjou par Millet, *Faune de Maine-et-Loire* (1828), 533 : « Canard siffleur : *anas penelope* L... vulg. le *digeon* (le mâle), la *digeonne* (la femelle) ». D'après Rolland, Cavoleau, *Statistique de la Vendée* (1844), donne *digeon* comme nom, à Noirmoutier, d'un autre canard, le milouin (*anas ferina* L.) qui est souvent confondu avec le siffleur ; Wright dans son *Dialect Dictionary* note que *widgeon*, proprement le nom de la *mareca penelope* Steph., se dit, dans diverses parties de l'Angleterre, d'autres canards sauvages.

Avant d'examiner de plus près ces noms de canards, il y a lieu de dire deux choses :

(1). Il faut nettement distinguer VIGEON, VINGEON du normand *vignon* = *mareca penelope* Steph. A en juger par le verbe normand *houiner* ' pleurer, se plaindre, crier ', *vignon* est pour *wignon* et doit être rapproché des noms picards du même canard : Corblet, *Gloss. pic.* (1851), 552 : « *Oigne* (Vimeu) canard siffleur » et 643 : « *Woigne* (Marquenterre) canard siffleur » ; Marcotte, *Animaux vertébrés de l'arr. d'Abbeville* (1860), 356 : « *wagne*, *woingne*, *wignet* ' canard siffleur ' ». Ces noms me paraissent clairement se rattacher au verbe que les dictionnaires de dialectes citent avec les graphies et les significations suivantes : Norm. *houiner* ; pic. *woigner* 1. pleurnicher, 2. crier (des roues d'une voiture) ; Boulonnais *wigner* ' crier '; Rouchi *wainer* ' crier ' ; Lillois *waignier* ' miauler ' ; Wallon *wigni* ' 1. glapir, 2. grincer (des souliers) ', *wigneter*.

(2). Il faut examiner de nouveau l'étymologie du fr. *pigeon* ; le

rattacher directement au latin *pipio* de Lampridius paraît définitivement impossible. Le *Dictionnaire Général* voulait tirer *pigeon* du lat. *pipionem* devenu **pibionem*, supposant que le *p* intervocalique de *pipionem* était devenu sonore avant la consonnification du second *i*. Pour C. Salvioni, *ZFSL*, XXXV, 148 *pigeon* viendrait de **pibionem* où le *b* serait le résultat d'une dissimilation fort peu probable, car il faudrait croire qu'elle aussi a eu lieu avant la consonnification du second *i*. M. Meyer-Lübke adopte ce **pibionem* dans son *Roman. Etym. Wörterbuch* :

> 6522 a PIPIO ' taube '. 2 *PIBIO. — 1. Ital. *pippione*. 2. Lomb. *pivion*, piém. *piviun*, fr. *pigeon* (> prov. mod. *pižun*, ital. *piccione*, span. *pichon*).

Or on remarquera qu'à l'art. 6522 PIPILARE, M. Meyer-Lübke ne donne comme dérivé que le sicil. *pikkiari*. Il pose hardiment à son art. 6551 un type PIULARE (*Schallwort*, mais en ce sens *pipilare* l'est également) pour expliquer Lucques *piulare*, ital. *pigolare*, sarde logod. *piulare*, frioulan *piyulà*, franç. *piauler*, prov. et catal. *piular*, v. esp. *piolar*. C'est à ce même type onomatopéique PĪU- qu'il faut songer pour expliquer *pigeon*. A PĪU- viendrait s'ajouter le suffixe *-ionem* si commun parmi les noms d'oiseaux ; de sorte qu'à **pīuionem* se rattacheraient les formes que M. Meyer-Lübke ramène à **pibionem*. Ce qu'il me reste à dire tendra, si je ne me trompe, à confirmer l'hypothèse d'une base *PĪU.

Le canard dont nous étudions divers noms s'appelle en français depuis Buffon le *canard siffleur* (cf. allem. *pfeifente*). Parmi ses noms populaires, Rolland, *Faune Pop.*, II, 397 donne *sifflard* pour la Savoie, *siblaire* pour le Gard, *chiulayre* pour les Pyrénées-Orientales. Les verbes qui indiquent l'action de siffler sont d'origine onomatopéique et il n'est pas impossible qu'à côté des formes latines *sibilare*, *sifilare*, *subilare*, *sufilare* (voir Meyer-Lübke, *Roman. Etym. Wtbuch*, art. 7890) un type *siular* explique le prov. *siular* (cf. catal. *chiular*) à côté du prov. *siblar*, *siflar*. De mots qui intéressent notre enquête, le latin écrit ne nous a transmis que les suivants : *pipio* ' petit du pigeon ' ; *bibio* 1. ' espèce de moucheron ' [1] (Afranius, Isidore), 2. ' espèce de grue ' (Pline) ; *vipio* ' espèce de grue ' (Pline) ; *pipizo*

1. Il s'agit d'un moucheron qui naît dans le vin. Il est difficile d'en dire quelque chose. Voir cependant ce curieux passage de Newton, *Dict. of Birds*, 1039 : « In some parts of England the small teasing flies, generally called midges, are known as wigeons ».

' petit de la grue ' (Jérôme) ; *pipare* ' glousser (de la poule) ', cf. le fr. *piper* ; *pipilare* ' gazouiller ' ; *pipulum* ' criaillerie, piaulement '. Je crois que l'on a imité le cri du canard siffleur par un groupe de voyelles ĪU qu'on a fait précéder de consonnes fort diverses [1]. Qu'on examine la série suivante où ĪU est précédé, comme *ip, ib* dans les mots latins que je viens de citer, d'une labiale :

1. Type PIŪ- : catal. *piula*, Hérault *pioulaïre*, Savoie *pioullard* = *mareca penelope* Steph. (Rolland, *Faune Pop.*, II, 397). Cf. catal. *piulet* ' sifflet '.

2. Type VIŪ- : Savoie *vioux*, Picardie *wuiot* = *mareca penelope* Steph. (Rolland. *Fa. Pop.*, II, 397). Voir dans Nelson, *Birds of Yorkshire*, II, 461 les noms du même canard dans le Yorkshire : *whew, whew duck, whewer* ; *pendle whew* pour le mâle, *grass whew* pour la femelle ; cf. l'angl. *to whew* ' siffler ' (phonétiquement *w*ʰ*iú*).

3. Type MIŪ- : Jura *miou*, Saintonge *mion* = *mareca penelope* Steph. (Rolland, *Fa. Pop.*, II, 397).

Cette liste me paraît attester suffisamment que l'on est parti pour donner des noms à la *mareca penelope* Steph. d'un type en -ĪŪ-, imitatif de son cri, et, pour faire un pas de plus, je proposerai d'expliquer les noms des canards qui sont en tête de cette note par des formes en *-ionem* :

1. *VĪŪ-IONEM, d'où Antilles *vigeon*, Jura *vingeon* ;
2. *DĪŪ-IONEM, d'où Anjou, Noirmoutier *digeon* ;
3. GĪŪ-IONEM, d'où (à travers un **gigeon*), Antilles *gingeon*.

Il y a eu ce que M. Nyrop appelle assimilation harmonique dans les formes où la première syllabe est nasalisée. Qu'on remarque que *vingeon* vient du Jura, c'est-à-dire de la Franche-Comté, d'une région où *pigeon* est largement représenté par un type *pingeon*. Rolland, *Fa. Pop.*, VI, 122 donne *pindzon* pour Plancher-les-Mines (Haute-Saône) d'après Poulet ; C. Juret, *Gloss. de Pierrecourt* (Haute-Saône), 122 donne *pẽjõ* ; Beauquier, *Faune et Flore de la Franche-Comté*, I, 282 a *pinjon* pour Vercel et *pindjon* pour Montbéliard ; voir encore Roussey, *Gloss. de Bournois* (Doubs), 237 ; Boillot, *Patois de la Grande-Combe* (Doubs), 234 ; Grammont, *Patois de la Franche-montagne*, 238 qui va jusqu'à supposer *PIMBIONE.

1. Cf. les noms des pinsons qui remontent à PINK-, KWINK-, FRINK-, GRINK-, etc. — Cf. parmi les noms du vanneau : angl. *peewit*, Yorkshire *teewit*, bas all. *Kiwitt* (all. *Kiebitz*), Saxe *Miemitz*, Centre de la France *dix-huit*, etc.

Mon explication des noms de canards VIGEON, DIGEON, etc., présuppose évidemment l'ancienneté de ces noms. Elle présuppose, en d'autres termes, que ces noms remontent jusqu'à l'époque latine, de même que *plongeon*, nom d'oiseau que M. A. Thomas a retrouvé sous la forme PLUMBIO de Polemius Silvius, c'est-à-dire dans un texte du milieu du ve siècle. Ce qui constitue la grosse difficulté pour l'étymologiste qui s'occupe de mots de ce genre, c'est l'absence presque totale de textes anciens.

Si maintenant on pose la question des relations des formes françaises en *-geon*, noms de la *mareca penelope* Steph., avec l'anglais *wigeon*, nom du même canard, il semble difficile de les séparer (cf. l'angl. *pigeon*). Or l'anglais *wigeon* est attesté depuis 1513 (premier exemple avec la graphie *wegyons* au pluriel) et, dans les nombreux exemples que cite M. Onions, il n'y en a aucun où le mot n'ait pas son *w* initial. Cela porte à croire que l'angl. *wigeon* n'est pas tant le résultat de la modification d'un angl. **vigeon*, que la continuation d'un **ouigeon* du nord de la France.

Or, pour la France, on a le *vingeon* du Jura qui présuppose *vigeon*, puis le *vigeon* des Antilles qui fait croire que *vigeon* a dû se dire sur les côtes de France. Le norm. *vignon* remontant vraisemblablement à *wignon* (cf. pic. *wignet*), on pourrait, à titre d'hypothèse, penser qu'à une époque lointaine du moyen âge ce **wignon* est venu en contact avec *vigeon*, nom du même oiseau ; que ce contact a provoqué le passage de **wignon* à *vignon*, d'une part, de *vigeon* à **wigeon* de l'autre ; et que c'est cette dernière forme que l'anglais aurait continuée.

Leeds. Paul BARBIER.

CRÓNICA

DE LOS

ESTUDIOS DE FILOLOGÍA ESPAÑOLA (1914-1924)

I. — Fonética (*Continuación*).

Fonética histórica.

Vicente García de Diego, *Elementos de Gramática histórica castellana*, Burgos, 1914, 322 págs. 8°. No es pequeño elogio el que recae sobre esta obra al decir que no pierde interés en su comparación con el *Manual de Gramática histórica española* de Menéndez Pidal y con la *Gramática histórica de la lengua castellana* de F. Hansen. Estas dos obras maestras de la Filología española tienen una documentación casi exclusivamente libresca, en conformidad con el plán de sus autores que se propusieron como meta el lenguaje literario de hoy; en cambio G. de Diego en sus *Elementos*, como en la gran mayoría de sus trabajos, rebusca afanosamente la reconstrucción de la Historia de nuestra lengua en las supervivencias de los dialectos actuales y, de un modo preferente, en los fenómenos o simplemente en las tendencias idiomáticas persistentes en el habla de los campos castellanos. La novedad de los *Elementos* proviene, pues, de la novedad con que su autor enfoca y orienta el plan general de su obra, con la presencia constante del elemento popular, dialectal y vulgar, de Castilla en cuyo estudio el Sr. G. de Diego es hoy la primera autoridad. Además, el autor dedica un tercio de su libro al estudio de los usos sintácticos de nuestros más antiguos monumentos lingüísticos.

Una reseña detallada de esta obra se debe al competente dialectólogo F. Krüger (*ASNSL*, 1920, 159-163) de la cual es necesario recoger dos puntos : 1° Krüger (pág. 160) desaprueba la frase de García de Diego « El navarro-aragonés con fenómenos comunes con el catalán ha sido casi absorbido por el castellano » (pág. 11), diciendo que sólo se puede hablar para una zona determinada (la estudiada por Griera, *La frontera catalano-aragonesa*, Barcelona,

1914) de un efectivo influjo del cat. sobre el aragonés y que, en el resto, muestra el aragonés carácter independiente. A pesar de las palabras de Krüger, encontramos la frase de G. de D. de una gran justeza. Claro que el arag. y el cat. tenían fenómenos no comunes. Pero también es verdad que el cat., a parte del influjo de sus fenómenos peculiares sobre una zona del arag., ha tenido otros en gran número comunes con el arag. y con el navarro, fenómenos fonéticos, morfológicos, sintácticos y, sobre todo, de vocabulario. Estos últimos son los que han sobrevivido en mayor número, resistiendo a la castellanización ; 2° Krüger se adhiere a la teoría de G. de Diego de que en los cambios *s-* > *š* (*jabón, jibia* de sapone, sepia) se trata de un proceso fisiológico interno del español, con exclusión de influencias extrañas. Ya Krüger había defendido esa misma teoría en sus *Westsp. Mund.*, págs. 165-166, y en *RDR*, VI, 231, y A. Castro, aunque no con tanta decisión, en *RFE*, I, 1914, pág. 102, en contra de la tradicional teoría de que se trata de palabras romances devueltas por los moriscos (Menéndez Pidal, *Manual*, § 37 ; Saroïhandy, *Grundriss*, pág. 858 ; F. Hansen, *Gram. hist.*, 110. La explicación ya está en Nebrija). La teoría de la influencia de la vocal siguiente, labial (*jugo* de sucu), o palatal (*jibia*) que se debe a Krüger, excluye palabras como *jabón* ; pero además deja en la mayor oscuridad el por qué unas palabras con *š-* de *s-* alcanzan existencia literaria y por qué otras muchas no. Las zonas dialectales en que *si-*, *su-* dan regularmente *ši-*, *šu-* son reducidas y no es probable que hayan podido imponer algunos de sus dialectalismos a la lengua literaria. Aceptamos parcialmente la teoría de los Srs. de Diego, Krüger y Castro sustituyendo el concepto de « proceso fisiológico y articulatorio » por el de fácil « equivalencia acústica ». Esto no excluye la influencia morisca.

A. Zauner, *Altspanisches Elementarbuch*, 2ª edición, Heidelberg, 1921, 8°, XII-192 págs. El libro está hecho con una finalidad pedagógica y no con el escrúpulo científico a que nos tiene acostumbrados el Dr. Zauner. El Sr. Krüger hizo una minuciosa reseña de esta segunda edición en la *RFE*, 1920, VII, 404-411, señalando muchas de sus deficiencias. El libro de Zauner puede ser de indudable utilidad para los estudiantes alemanes bajo la vigilante dirección de expertos profesores, pero en general el filológo encontrará en él poca materia aprovechable. Otras reseñas : E. Richter, *NSpr*, 1923, XXXI, 105-106 ; Wallensköld, *NM*, 1922, XXIII, 42-43 ; A. Carnoy, *LGRPh*, XIII, 3-4.

Por ser generalmente conocidas y por caer la fecha de su aparición fuera de nuestro periodo 1914-1924, sólo tendremos que citar las dos mejores gramáticas históricas sobre el español : R. MENÉNDEZ PIDAL, *Manual de Gramática histórica española*, 4ª edición, Madrid, 1918, 4°, 299 págs. y F. HANSEN, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, 4°, XIV-347 págs. El Sr. Ménendez Pidal tiene en prensa la 5ª edición, notablemente mejorada [1]. Sobre la 4ª consulténse las reseñas de J. da S. C. en *RHist.*, 1919, VIII, 175-178, de F. Krüger, *ASNSL*, 1923, XLV, 128-130, y especialmente la de J. Jud y A. Steiger en *Rom.*, 1922, XLVIII, 136-149. Sobre la *Gramática* de Hansen, veanse L. Spitzer, *LGRPh*, 1914, XXXV, núm. 6 ; M. M., *Estudio*, 1914, VII, 488-489 ; C.C. Marden, *MLN*, 1914, XXIX, 120-122 ; A. Castro, *RFE*, 1914, I, 97-103 y 181-184, reseña de gran valor ; O. J. Tallgren, *NM*, 1917, XVIII, 138-156. Esta última reseña fué comentada por G. Millardet, en *RLR*, 1920, LX, 449-452, y por F. Krüger en *RFE*, 1921, VIII, 311-318. Debemos añadir el *Estudio elemental de Gramática histórica de la lengua castellana*, de J. ALEMANY BOLUFER, 5ª edición, Madrid, 1921, 8°, 381 págs., excelente libro de clase, bien orientado y expuesto.

J. J. CHESKIS, *On the development of old spanish dž and ž*, *RRQ*, 1915, VI, 443-447. Estudio de algunas transcripciones hebreas de nombres españoles. Dice Cheskis que los hebreos reproducen con dos signos (*guimel* y *zaïn*) tanto la *g* como la *j* del ant. esp. : *Angel*, *Juez* con *guimel*; *oreja*, *mujer* con *zaïn*. Supone que el ant. español tenía en la pronunciación esta misma diferencia en unas o en otras palabras, « coming from different Latin sources » (pág. 444). Esto no es admisible sin mas pruebas. Mejor diríamos que la *guimel* transcribía la variedad africada del sonido y la *zaïn* la fricativa correspondiente ; y que la naturaleza fricativa (*zaïn*) o africada (*guimel*) del fonema estaba condicionada, a juzgar por las transcripciones hebreas que trae Cheskis, no, come él supone, por razones etimólogicas, sino por las que rigen hoy la misma duplicidad de formas, p. e. en la pronunciación de la consonante *y*, que tiene igualmente una articulación africada *ŷ* en posición inicial absoluta y tras *l*, *n*.

J. J. CHESKIS, *On the pronunciation of old spanish ç and final z*, *RRQ*, 1916, VII, 229-234. Cheskis parte de las opiniones expuestas por Cuervo sobre la materia en su *Antigua ortografía y pronunciación*

1. Esta 5ª edición ha aparecido mientras se imprimía el presente artículo.

castellanas y asienta sus datos sobre el estudio de las transcripciones hebreas de nombres españoles, de las cuales deduce que *ç* y *z* sonaban lo mismo en posición inicial (algo asi como *ts*) y que en posición intervocálica se diferenciaban. Me parece acertado defender, a pesar de Horning y Meyer-Lübke, una pronunciación sorda de la *-z*. Hay una noticia de este artículo en la *RFE*, 1919, VI, 328, donde se expresa la necesidad de localizar los textos utilizados y se recuerda, sobre la afirmación de equivalencia fonética para *ç* y *z* en posición inicial, que la ortografía de voces populares escribía siempre *ç-* y que solo se halla *z-* en voces cultas o extranjeras.

R. Menéndez Pidal, *Sobre las vocales ibéricas* ę *y* ǫ *en los nombres toponímicos*, *RFE*, 1918, V, 225-255. Trabajo magistral, una de las bases más firmes, con ser una mera monografía, para asentar la lingüística peninsular. El Sr. Menéndez Pidal fija las épocas sucesivas de invasión sufrida por el vasco y lenguas afines por parte del latín, primero, y del castellano (o del aragonés y navarro castellanizados, se entiende) después. Para los filólogos que ponen su atención en los problemas de nuestra península, es indispensable no desconocer las coincidencias lingüísticas que M.P. señala entre las zonas oriental y occidental del Norte de España, entre las cuales Castilla es una cuña. H. Schuchardt reseñó este artículo en *RIEB*, 1919, X, págs. 181-182, con la interesante observación de que los diptongos *ie*, *ue* pueden indicar no precisamente la calidad abierta de la vocal ibérica, sino acaso sólo la vocal abierta de una forma latina intermediaria entre el nombre ibérico y el romance, esto es, que puede tratarse de la pronunciación con que los románicos reproducían los sonidos ibéricos. A esto contesta convincentemente Menéndez Pidal, *RIEB*, 1920, XI, 43-44, que no cree se trate de desviaciones analógicas porque se presentan con caracteres de gran regularidad en regiones apartadas y en nombres de pueblecillos insignificantes, lo cual supone una pronunciación con *ǫ*, *ę*, en la misma población rústica e indígena. G. Lacombe, *RIEB*, 1920, XI, 66-98, da también cuenta encomiásticamente del artículo del Sr. Menéndez Pidal.

A. Castro, *Sobre* -tr- *y* -dr- *en español*, *RFE*, 1920, VII, 57-60. Estudiando nombres toponímicos diseminados en toda la Península el Sr. Castro consigna, además del resultado *-ir-*, con *i* procedente de *t* o *d* latinas, otros casos en que la *d* esp. llegó a perderse completamente. Este fenómeno corre de oeste a este, por todo el norte de España, repetido en nombres toponímicos. El Sr. Castro da por

seguro que las formas con *d* perdida (*Peralta*) han debido pasar por el grado *-ir-*, según el proceso fisiológico expuesto por Krüger en sus *Westspanische Mundarten*, págs. 347 y siguientes. De donde resulta que, en una época dada, toda la Península tuvo el grado *-ir-* junto a otro menos desarrollado, y por tanto más culto, *-dr-*, que ha prevalecido gracias al triunfo, en este caso, de la reacción culta sobre la tendencia popular. Pero no creemos que se haya de tener por indispensable ese proceso fisiológico descrito por Krüger. En el Sur de Navarra el grupo -dr-, sobre todo cuando su palabra está en interior de grupo fónico, vocaliza la *d* casi totalmente, asimilándola a la vocal precedente y dando a la *r* un timbre asibilado (*ř*, entre *ɹ* fricativa y *ž*). Esto nos enseña que es posible el resultado -dr- > *-r-*, sin pasar por el grado *-ir-*. El and. *pare* « padre » debe tambien ser el resultado de una vocalización de la *d* en *a* y no en *i*. La etimología que da Castro para *peregil*, petrosillum o petrisellum, es plenamente satisfactoria.

G. Rohlfs, *Ager, Area, Atrium* : Eine Studie zur romanischen Wortgeschichte (con un mapa), Borna-Leipzig, Noske, 1920, 4°, 69 págs. A. Castro, *RFE*, 1922, IX, 327-329, recogió de este concienzudo trabajo las consideraciones que tocan al español. Para Rohlfs, el tratamiento del grupo latino -gr- (con pérdida o conservación de *g*) en español, está condicionado por el acento, como ya había escrito en la *ZRPh*, 1919, XXXIX, 341-343, *Die Entwicklung von lat.* -gr- *im Romanischen*. Castro le hace ver la imposibilidad de reducir a tan simple esquema el tratamiento de -gr- en vista de *pereza*, *entero* y *ero* sobradamente documentado en castellano con el significado de « campo » (ejemplos recogidos por K. Pietsch en *RFE*, 1923, X, p. 183-184).

E. H. Tutle, *Romanic Notes*, *ASNSL*, 1915, CXXXIII, 169-170, piensa que *entero* viene de integru a través de un integeru, que fr. *nègre*, it. *negro* son españolismos y que esp. *pereza* es galicismo.

J. Brüch, *Die Entwicklung von* -gr- *im Spanischen und Portugiesischen*, *ZRPh*, 1922, XLII, 227-230, restituye el problema a su, a nuestro juicio, justa explicación : son legítimas las formas españolas *-(g)r-*, *pereza*, *entero* y debe verse en formas como *negro* préstamos o cultismos. El paso -gr- > *-ir-* en ptg. es evidente, contra Meyer-Lübke, *ZRPh*, 1919, XXXIX, pág. 265, que ve en *cheirar* un galicismo sin tener en cuenta su *ê-*. El Sr. Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, Heidelberg, 1925, § 36, y *Rev. de Ling. rom.*, I, 15, se

declara convencido por los argumentos y pruebas aducidos por Castro, Pietsch y Brüch. El artículo del Sr. Brüch está bien meditado y claramente expuesto. Sin embargo nos permitimos hacer algunas observaciones sobre ciertos procedimientos de representación fonética; p.e : dice Brüch que los grupos latinos cl, pl, fl, iniciales y mediales, dieron cly, ply, fly, y estos, en iberrománico, *ly*. Creo que Brüch no da aquí a *ly* otro valor que el de nuestra *ḷ* (ortografía *ll*); pero esa transcripción, además de falsa, es peligrosa porque permite a filólogos no absolutamente percatados de la naturaleza de nuestra *ḷ* dar ineficaces soluciones a algunos problemas lingüísticos, suponiendo en *ly* la eliminación de uno de sus elementos. Ateniéndome a los grados existentes en los diversos dialectos peninsulares, reconstruyo el proceso así : kl- > *kḷ*-[1] > *ᵏḷ*- > *ḷ*-. Todavía se puede notar en algunos dialectos una clara tendencia a la simultaneidad de articulación en las agrupaciones de consonante + líquida, hecho que trae como consecuencia una notable disminución de la tensión muscular en el primer elemento. Fácil es explicarse en el grupo *kḷ*- una atracción de la dorso-velar *k* al punto de articulación de la dorso-mediopalatal *ḷ*. Para los grupos de labial sorda + *ḷ* (*pḷ*-, *fḷ*-) hay que partir de la simultaneidad de articulación, de hecho registrada por mí en el romance actual del Sur de Navarra para los grupos *pr*, *br*, *pl*, *bl*, *fr*, *fl* y otros ; esto es, la lengua forma la *ḷ* no después sino a la vez que los labios la *p*, o el labio inferior y los dientes superiores la *f*. De aquí resultan notablemente amortiguados el momento de la explosión de la *p* y el de la distensión de la *f*, porque el oido las recoge a la vez que la tensión (fr. *tenue*) de la *ḷ*[2]. Así es como el primer elemento, *p*, *f*, *k*, pierde con la relajación de su momento de máxima perceptibilidad (la explosión en *p*, *k*; la distensión en *f*), gran parte de su importancia acústica, iniciándose el camino de su desaparición. El esp. literario quedó en la etapa *ḷ*-. El ptg. y gallego debieron cambiar, como algunos dialectos españoles, esta *ḷ* por una *y* (ortográfica, con matices de que luego hablaremos) y no por pérdida del elemento *l* en la representación *ly*, porque en *ḷ* no existe ni *l* ni *y*, sino por la siguiente razón: la *ḷ* exige un amplio contacto de la parte media de la lengua contra

1. El grado *kḷ*-, *pḷ*-, *fḷ*- está documentado abundantemente en dialectos aragoneses y catalanes.

2. Me inclino a creer que esta simultaneidad de pronunciación juega ya un importante papel en el paso l > *ḷ* en estos grupos.

el paladar alto, mientras los bordes están despegados para dejar al aire un escape lateral; pero, como precisamente en su parte central es donde la lengua tiene su menor energía muscular, se truecan los papeles haciendo que sean los bordes, más activos, los que establezcan el contacto, mientras el orificio de escape se forma en el centro. La sustitución es fácilmente admitida, por la semejanza de ambos efectos acústicos. Se trata del conocido fenómeno del *yeismo*. El fonema resultante puede ser fricativo (*y*) o africado (*ŷ*), pero, además, puede ir acompañado o no de un zumbido especial producido en el punto de articulación y que nosotros llamaremos *rihelamiento* (término escogido en conversaciones con el Sr. Navarro Tomás); la falta de este rihelamiento es lo que principalmente diferencia nuestra *-y-* de la *ž* (*j* francesa), nuestra *-đ-* de nuestra *z̧* (*th* dulce inglesa), etc. La *ž* y muy especialmente la *ẑ* tienen en nuestros dialectos una marcada propensión a la sordez (recuérdese ant. *mužér* > *mušér* > *muxér*). En resumen: para el gall.-ptg. reconstruyo la siguiente evolución: kl- > *ʰl̨-* > *l̨-* > *ẑ-* > *ĉ-* > *š*. En dominios del catalán, dialecto de Vilaller, se ha efectuado tambien el paso *ẑ-* > *ĉ-* procedente de *g-* latino: gibbus > *ĉep*. Supongo en ptg. primitivo el grado *l̨-* común con el centro-peninsular, apoyado en la fuerte semejanza que para ambos se deduce de otras comparaciones, y en el tratamiento regional de la actual *l̨-* esp. que tiene las expresiones *l̨-*, *y-*, *ŷ-*, *ẑ-*. Por estas razones me parece este proceso más defendible que uno kl > *kl̨-* > *kj-* > *ĉ-* que supondría, a partir del grado *kl̨-*, tres direcciones distintas para las tres lenguas peninsulares: vocalización de la lateral palatalizada en el ptg.; absorción de la sorda en la lateral palatalizada en el esp. y despalatalización de la lateral en catalán.

A. Alonso, Augusto > *ăgosto* y auguriu > *agüero*, *RFE*, 1922, IX, 69-72. La pérdida de *u̯* es ya latina y no se debe a una disimilación respecto a la *ú*, en vista de *otoño*, *cogollo*, *orondo*, *colodro* (hay que prescindir de dos ejemplos más aducidos: *aurumfresum* > *orofrés*, por ser otro el lugar del acento, y *aucupat* > *ocupa* por poder tratarse de influencia analógica de las formas sin *ú*). Sobre la observación de pronunciaciones actuales se define la pérdida de *u̯* como asimilación a la *g* siguiente labializada por la vecindad de las *uu*. La *u̯* se perdió porque el oído la percibía como el grado natural entre *a* y *g*. Todavía podemos añadir otro caso de pérdida de *u̯* ante una labio-velar: triuwa que pierde su *u̯* en todos los derivados romances actuales: ant. pisan. *treugua*, it. prov. esp. *tregua*, ptg.

tregoa (*REW*). Tiene razón F. Krüger, *RFE*, 1922, IX, 411, al observarme que es inecesario el grado *sartaigne* supuesto entre sartagine y *sartén* al querer establecer un paralelo con la serie anterior: la *ǵ* se debió fusionar pronto con la *i̯*. La voz *atorco* no es falsa grafia por *actorco*, sino que tiene abundante documentación, como me observa el Sr. Menéndez Pidal. En cuanto a auscultare > *ascuchar* > *escuchar*, la *u̯*, más consonántica que hoy, se perdió como la *b* en abscondere > *asconder* > *esconder*.

H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle, d'après les théories des grammairiens et quelques autres sources*, Paris, 1920, 8°, VII-551 págs. Tesis doctoral. Bourciez reseña el libro muy favorablemente en *BHi*, 1922, n° 4; G. Cirot, *RCHL*, 1924, LVIII, 334-336, le hace enmiendas paleográficas; C. Pittolet, *HispP.*, 1922, V, 381-383, señala las deficiencias bibliográficas; A. Meillet, *BSL*, Paris, 1921, XXII, pág. 237, da breve cuenta del libro haciendo penetrantes y luminosas observaciones sobre algunos hechos lingüísticos; R. M[enéndez] P[idal] y A.C[astro], que habían sido jueces de la tesis de Gavel requeridos por la Universidad de Toulouse, hacen en la *RFE*, 1921, VIII, 181-184, la reseña mas minuciosa. La *f* final de sílaba en pababras exóticas no da siempre *s* [cfr. inglés *off-side* que en los campos de fútbol se oye a cada momento *órsai*]. En la linea 25 de la pág. 182 de la reseña, hay un yerro de redacción: *labio-dental* en vez de *bilabial*. Es interesante la idea apuntada por los reseñistas de que las formas *vuesso*, *nuesso*, *mossar*, *maesso*, ptg. *nosso*, *vosso* se deban a una pronunciación especial del grupo *-str-*, con *r* sorda, tal como hoy es usual en parte de España y en casi toda la América española. La evolución sería: *mostrár* > *mosṭrár* > *mosr̥ár* > *mossár* (silabeo: *mos-sár*) > *mosár*. En efecto la reducción y luego desaparición de la *t* entre dos fricativas apico-alveolares sordas es fácil de aceptar; más aún porque, en las regiones dichas, esa *t* se hace alveolar(*ṭ*). El uso proclítico de los pronombres posesivos favorecería considerablemente esta transformación. El fenómeno tiene hoy plena vida en Aragón, Navarra, Rioja Alava y gran parte de América (en el *Homenaje a D. Ramón Menéndez Pidal* aparece un trabajo mío sobre la cuestión). Pudo muy bien ser en otro tiempo más general, iniciando en el resto de la Península la lucha con la pronunciación *-str-*, con *t* mantenida, y siendo más tarde expulsado por el reflujo de esta pronunciación más ajustada a la ortografía. Este reflujo que mantiene el grupo

completo no es necesario suponerlo culto, en el sentido de libresco, sino de pequeñas causas sociales muy difíciles de esclarecer a esta distancia. De todos modos, esta explicación facilita la inteligencia de la dominante extensión que el fenómeno ha alcanzado en América. El Sr. Gavel replicó en *RFE*, 1922, IX, 76-79, aceptando en parte las enmiendas y aclarando algunos puntos de redacción, por ejemplo, el concerniente a la *-ll-* la cual no es que sea *l* + *i*, en sucesión, sino con sus elementos fundidos. Aunque por su articulación, dice, el fonema es uno, el oido siente los dos elementos como en un acorde. Tal acorde se debe dar en la reproducción aproximada de un extranjero, pero los españoles desconocemos esa sensación. También insiste el Sr. Gavel en haber oido una pronunciación labiodental esporádica, tanto para *b* como para *v* ortográficas, sin posible atribución a valencianismo ni a afectación. En efecto, se puede oir, como así también para la *p*, por ejemplo, cuando a la palabra acompaña la risa; pero esta y otras semejantes son variaciones a que están sometidos todos los idiomas, y es peligroso consignarlas en una lengua determinada sin una exacta fijación de su valor, porque se corre el riesgo de provocar en el lector una explicación filológica. El libro del Sr. Gavel merece la gratitud de los filólogos españoles por el número y valor de los datos consignados y, muchas veces, por la calidad de la elaboración.

W. Meyer-Lübke, *La evolución de la « c » latina delante de « e » e « i » en la Península ibérica*, *RFE*, 1921, VIII, 225-251. Artículo traducido del alemán por A. Castro. De nombres portugueses como *Sintião*, *Centiães* del gót. Kintila deduce el Sr. M.-L. que la palatalización no ocurrió hasta después de la época visigótica o por lo menos durante ella, puesto que las palabras árabes introducidas después conservan su *k* (*alquitran*, etc.). Pero esta cronología se complica extraordinariamente al estudiar las palabras latinas con *c* que encontramos en el mozárabe, ya que aparece esa *c* reproducida con *k*, *ẓ* y *s*. Las formas mozarabes con *k* de *c* latina, dice M.-L., son pocas y obedecen a diversas causas, sin tener que suponer en ninguna de esas palabras una pronunciación peninsular con *k*, a la llegada de los árabes. Pero queda una, *riqmel*, junto a *raẓẓim*, incomprensible para M.-L. La forma más corriente de reproducir la *c* es ج, que M.-L. transcribe *ẓ*, desechando la *ch* de Simonet porque dificulta la interpretación fonética (pág. 227, nota 3). La transcripción de M.-L. no es todavía exacta, pues si consigna el importante elemento

de la sonoridad, descuidado por Simonet, deja fuera el de la africación, que de haber sido tenido en cuenta hubiera hecho cambiar repetidas veces el pensamiento del articulista. Ya la doble forma actual *cofaina*, *jofaina* (con *x-* < *ś-*), lo mismo que la transcripción arábiga con ج de la inicial de *Galicia*, nos hacía pensar que ese signo árabe debió corresponder a una articulación que reconstruíamos así : fuerte oclusión postpalatal, con contacto que se extendería por el paladar alto ; esta oclusión se desharía sin explosión, con una fricación palatal, que la parte anterior de la lengua prolongaba acercándose al prepaladar. Glotis, sonora. En resumen, una africada sonora de contacto muy extenso y cuya fricación, dominantemente, se debía producir en un punto más avanzado que el de su oclusión. Después, circunstancias geográficas y cronológicas determinarían el dominio de un elemento sobre otro. Así, ninguna dificultad tiene *riqmel* junto a *rażżim*, porque ante consonante, siendo meramente implosiva, quedaba de hecho reducida a *g* o *k*. La pérdida ocasional de sonoridad, en posición inicial absoluta o final de sílaba, no ofrece tampoco dificultades grandes, tanto más cuanto que es posible que la sonoridad de la articulación fuera menos sensible durante la oclusión que en la fricación. Gracias a un trabajo de M.A. Alarcon, *Precedentes islámicos en la fonética moderna*, próximo a publicarse en el *Homenaje a R.M.P.*, t. III, págs. 281-308, he podido comprobar mi reconstrucción ; Avicena la incluye entre las oclusivas o simples que son las « producidas por una retención total de la voz o del aire que las produce, retención que va seguida de una expulsión súbita » (pág. 289). Según esto en una época pudo muy bien ser el elemento oclusivo el dominante. En las págs. 301-302 leemos sobre esta ج : « Sale de la parte posterior de la boca, formándose, lo mismo que el س, el ذ y el ك, entre la base de la lengua y la campanilla. Su punto de articulación se halla junto al del س y es el mismo que el del ي. Por esta razón es muy frecuente hallar palabras que unas veces se pronuncian con una de dichas letras y otras con otra de ellas, sobre todo en boca de extranjeros ». Entre estas noticias, algo oscuras desde luego, bien se puede reconocer como muy probable mi reconstrucción. Según esta nueva representación fonética de ج habría que repasar todo el artículo, tan rico en noticias y sugerencias, del Sr. M.-L. La teoría de que en algunas regiones románicas el sonido *-ttss-* (< cj, tj) se ha encontrado con *-ĉĉ-* expulsandolo a veces, pasando otras a *-ss-* y determi-

nando otras el sonido intermedio θ que luego, en algunas partes, se ha convertido en *tt*, merecía precisar qué valor fonético atribuye M.-L. a esos signos, porque dándoles el contenido del alfabeto fonético de la *RFE*, que es el utilizado por el autor, presenta dificultades quizá insolubles. En el resultado albucium > *abuž* (pág. 231), explica M.-L. la pérdida de *l*, en vista de que no ocurre ni en árabe, ni en mozárabe ni en iberorománico, por una pronunciación cat. *albuž*, *aubuž* y por disimilación *abuž*. Pero las formas populares *albarca*, *apargata*, *aguacil*, junto a *abarca*, *alpargata*, *alguacil*, son muy abundantes. A. Zauner reseñó el artículo de M.-L. en *LGRPh*, 1923, XLIV, 267-270, haciendo importantes observaciones. Es muy sugestiva su explicación del paso -st- > -ç- (Basti > *Baza*) partiendo de una pronunciación africada de la س (cfr. al. *jetz(t)*). Z. no acepta la teoría de M.-L. de que, por lo menos en el sur de España, lat. *c* se pronunció *ĉ* y, por lo tanto, tampoco la de que esp. θ, como en otras partes, se haya producido originariamente en territorios lindantes de *ĉ* y *ts* procedentes de *c* latina. Z. se extiende en la enumeración de las reproducciones de sonidos árabes y españoles con los alfabetos cambiados: ش reproducea la *s* esp. [mas bien la *s* morisca que, como es conocido, era efectivamente *š*; de todos modos ya se sabe que la *s* castellana, como apico-alveolar, tiene un matiz palatal]; en cambio los españoles reproducían con la *ç* la س [debió ser por su común naturaleza sibilante y dental; س no era africada, pero debía de tener sus tiempos como tal; una *s* dental, en unas regiones africada y en otras fricativa, pero con tiempos de africada, tenemos en el vasco, ortografía *z*]. Por último, los árabes no reproducían la *ç* con su س sino con la ج. Esto nos hace reconocer que en las reproducciones de los sonidos de una lengua con los de otra, no tiene tanta importancia la semejanza de articulación (ya que el cambio sería recíproco y constante) cuanto la equivalencia acústica que ya cambia según la lengua : así los españoles percibían como rasgo distintivo de la س su elemento dental y la reproducían con *ç*; en cambio, para los oidos árabes lo característico del sonido de *ç* era su condición de africada y así lo reproducían con la única africada de que disponían, la ج, como hoy los españoles reproducen con su *ĉ* todas las africadas linguales sordas o sonoras de otros idiomas.

W. Meyer-Lübke, *La sonorización de las sordas intervocálicas latinas en español*, *RFE*, 1924, XI, 1-32. Como los idiomas no románicos (vasco, germano, bereber, británico) mantienen o suponen los

sonidos latinos, M.-L. sienta que en la Romania la sonorización de las sordas es posterior a la caida del Imperio romano. Sin embargo, conviene ponerse en guardia sobre su momento inicial, porque ya muestran las inscripciones latinas algunas confusiones de sordas y sonoras. Estudiando nombres mozárabes, que conservan en la escritura la sorda latina, M.-L. deduce que al verificarse la invasión de los árabes estos encontraron, por lo menos en el sur de España, los sonidos sordos sin sonorizar todavía (págs. 4 y 32). Para M.-L. *anelto* prueba que la síncopa de la vocal postónica es anterior a la sonorización y que la sonora de la voz española (*aneldo*) se debe a la *l* : -tl- se cambia en *-dl-* y después en *-ld-* (pág. 6); antenatus > *andado* y Saltunovalis > *Sandoval* prueban a M.-L. que la *t* se sonoriza entre *l* y *n* o entre dos *nn* y que; después, la tercera consonante desaparace por disimilación (pag. 7). Pero estos casos no son de gran fuerza porque el desarrollo normal de -tl- no es *-dl-* > *-ld-* sino *ḷ* > *ẓ̌* > *š* > *x*; antenatus hace pensar en un atenatus > *adnado* que daría por un lado *andado* como *candado* (< catenatus, **cadnado*), y por otro *alnado* como *almirar* de admirar y *mielga* de medica. En Saltunovalis > *Sandoval* debió pesar mucho el número de sílabas protónicas que se relajarían, a excepción de la inicial, ocasionando sonorida ininterrumpida ; por otro lado con la caida de la *u* protónica, la *t* se hallaba final de sílaba e interior de grupo consonántico, y en tal posición nada tiene de extraño se tratara como *d*. La palabra merece más detenido estudio : una base tardía *Satunovalis resolvería el problema. El Sr. M.-L. vuelve a conjeturar sobre el valor fonético de ج, en contra de las observaciones de Zauner, afirmando : 1° que en las palabras árabes del esp. la ج se expresa por medio de *j* : *aljama*, *Jibraltar* [hay que contar algunas excepciones, ya que en algunas voces suena *k* : *cofaina*, *alcamiz*] ; y 2° que en los nombres de origen románico, *c* se representa por ج y, de vuelta al romance, suena *ĉ*, lo cual hace mantenerse a M.-L. en su afirmación de que esta *c* latina se pronunciaba *ĉ*. Aunque se pueda considerar en contra *Beja* < Pace, es evidente que en otros muchos casos esta ج de *c* latina se convirtió a su vuelta al esp. en *ĉ*. Pero esto nada dice a favor de la conservación de la sordez; ni siquiera excluye que ya en esa época la articulación representada por la grafía *c* fuese ya más exterior que la actual *ĉ*. Esas voces pasaron al árabe en una época en que la *c* latina sería pronunciada en boca románica como africada con un fuerte elemento oclusivo

(palatal, pre-palatal, alveolar o quizá dental); los árabes la reproducirían reforzando la oclusión de su ج y mientras el caudal general de palabras con ج seguía su evolución hacia la fricativa sonora interdental *z*, hoy θ, aquellas voces quedaron estancadas en su desarrollo. Ya hemos explicado al reseñar el artículo anterior, las equivalencias acústicas. El divergente resultado de ج > ž/ĉ sólo nos lo explicamos por una diferente vitalidad del elemento oclusivo en la africada árabe. Si, como dice M.-L., esta *c* fué en una época *ĉ*, ¿cuándo apareció la sonoridad que tuvo la *z* de *dezir*? Los árabes tuvieron que reproducir con su ج toda africada lingual romance, sorda o sonora, palatal o dental, como hoy reproducen los españoles con su *ĉ* la correspondiente africada sonora del ital., inglés o cat. Después los españoles reproducirían con ž > š > *x* la variedad ya fricativa de ج y con *ĉ* la africada. Hoy mismo, como arriba hemos dicho, tiene el esp. esa doble pronunciación, africada y fricativa, para el signo ortográfico *y*, aunque obedeciendo a causas no etimológicas. En total, la tesis de la tardía sonorización de las sordas en español o por lo menos en el romance del sur de España, no es sostenible. M. Krepinsky, *La inflexión de las vocales en español*, § 46_7, después de examinar los *Personennamen* de M.-L. y los de Jungfer, concluye : « Los nombres personales y geográficos de origen gótico conservan generalmente las consonantes sordas en la Península, lo que prueba que las sordas latinas estaban bastante alteradas en el momento en que los visigodos penetraron en España ». En breve aparecerá un libro de R. Menéndez Pidal, *Orígenes de la lengua española*, que se me ha permitido consultar en pruebas y en cuyos §§ 464 y 465 encontramos argumentos sobrados para decidir la cuestión : las transcripciones con sorda que M.-L. enumera son, en parte cultismos prosódicos, en parte meros cultismos gráficos, porque los mozárabes consideraban las formas con sonora como vulgarismos. En la lucha de sorda con sonora prefirieron la sorda por afán cultista; eran ellos los que reconstruían la sorda corrigiendo la pronunciación con sonora de los románicos, como lo prueban entre otras cosas, las ultracorrecciones : mozár. *Cortoba* < Corduba, a pesar de que sabían que los godos decían *Córdoba*; *Çaracozta* (P. de Alcalá) con *k* de *g* latina; los moros de Granada ultracorregían la dicción *abàt* de los mozárabes de Toledo diciendo *lapat* (P. de Alcalá). La inscripción *anelto* frente al *aneldo* del norte no puede servir para dividir

la Península en dos zonas para la cronología de la sonorización ; *anelto* es corrección y del mismo tipo encuentra Menéndez Pidal en el Norte, por ejemplo, *domenco* por *domingo*. Por no tener en cuenta la corrección y la ultracorrección, M.-L. cree que en el Sur la pérdida de la postónica es anterior a la sonorización. Pero M. Pidal encuentra en documentos del Norte *cabtal*, *melca* « herba médica » y otros que podían probar lo mismo para el N., y aún con más abundancia ; y sin embargo, la lista innumerable de *conde*, *galgo*, *vecindad*, *caudal*, *mielga*, etc., etc., demuestra plenamente que la sonorización es anterior a la síncopa, sin que sea posible acudir a la solución de que así sucedió en el Norte y al revés en el Sur, porque de los documentos norteños se puede sacar una lista, no menos larga que la presentada por M.-L., de correcciones y de ultracorrecciones : *guataniare*, *intecritate*, *Rianclo*, *sapiento*, etc. « El gusto lingüístico de los doctos escritores árabes, lo mismo que el de los clérigos cristianos, tenía preferencia por la oclusiva sorda, y repugnaba el vulgarismo románico sonorizante ». Ya el Sr. M.-L. utiliza la fuerza argumental de las ultracorrecciones en *Das Katalanische*, § 4. Menéndez Pidal encuentra en León el principal foco de sonorización, siguiéndole Castilla y Aragón. Quizá los mozárabes tuvieron la resistencia cultista contra la sonorización, pero esto debió ser más propio de los escritores árabes que trataban nombres latino-españoles. La abundancia de ultracorrecciones en documentos castellanos del siglo x prueba que también *-f-* sonorizaba, por ejemplo, *cofas rubias* ; están documentadas formas con sonora entre los mozárabes del siglo IX y se registran entre ellos ultracorrecciones como *deforamur*.

MAX KREPINSKY, *Inflexión de las vocales en español*. Traducción y notas de V. García de Diego, Madrid, 1923, 4°, 151 págs. Anejo III de la *RFE*. Este trabajo fue publicado en Praga en 1918 ; pero acogemos la traducción como de libro inédito, ya que el checo es inaccesible a gran parte de los hispanistas. Además el autor señala alguna modificación de importancia introducida en esta refundición. No vacilamos en adelantar que la fonética histórica peninsular ha dado un buen paso hacia adelante con los estudios cronológicos del Sr. Krepinsky. Kr. ordena cuidadosamente todas las combinaciones de yod (tras labial y *r* ; -i(d)u ; *i̯* secundaria ; *i̯* en voces recientes ; ti̯, ci̯, intervocálicas y tras consonante ; rdi̯, ndi̯ ; todos los orígenes de *ñ* ; todos los orígenes de *l̯* prehistórica (moderna *x*) y de *l̯* actual ; todos los orígenes de *i̯* esp. (tras vocal) ; repasa los fonemas

nacidos en esp. de esos y otros grupos y determina, en cada caso, la influencia activa o neutra que la *i*, o bien las palatales estudiadas, han ejercido sobre la vocal precedente, tónica o átona. Termina el libro con una Parte II cuyo cap. I trata de la *extensión geográfica de la inflexión*, el II de la *cronología de los cambios* y el III de las *causas de la inflexión*. El método es riguroso y la exposición muy sobria. En total supone un esfuerzo admirable y nada común. Con gran penetración procura el ilustre filológo fijar la fecha relativa de gran número de cambios fonéticos, basándose en la presencia o ausencia de la metafonía vocálica, y no cabe duda de que muchas veces lo consigue de una manera satisfactoria. Modelo de trabajo científico nos parece, a pesar de los reparos de detalle que se le pueden hacer, el cap. III de la Parte I : *orígenes de ñ*, que son -ni̯-, -mni̯-, -gni̯-, -gn-, -ngl-, -ng^{e}-, -ndi̯-, -nn-, y -mn-. Kr. estudia minuciosamente la influencia ejercida por estos grupos, al transformarse, sobre la vocal precedente. La *ŭ* es la más sensible; y atendiendo al influjo sufrido por la *ŭ* precedente, Kr. puede determinar tres momentos distintos de producción de *ñ* en español : 1° *ñ* < -ni̯-, -ng-, -ng'l- y -ng^{e}- (*ŭ* = *u̯* se cambia en *u*); 2° *ñ* < -ndi̯- (*ŭ* = *u̯* > *ue*) y 3° *ñ* < -nn- y -mn- (*ŭ* = *u̯* > *o*). No siempre se puede aceptar las conclusiones de Kr. con la misma ausencia de reservas, es verdad. Pero el camino está trazado; y por ese camino habrán de seguir, para aclarar los puntos discutibles, los filólogos que dispongan de material más precioso. Ya V. García de Diego, tan familiarizado con los dialectos actuales españoles, ha contribuido eficazmente en este sentido con sus frequentes y precisas notas. Para una segunda edición, sería muy de desear la rebusca de voces libres de toda sospecha analógica para fijar la presencia o ausencia de la metafonía en las vocales átonas. Por otro lado la exposición en forma algebráica de los cuadros-resúmenes y, sobre todo, de las conclusiones de cada capítulo, hace muy penosa la lectura del libro. A veces resulta muy dificil de descifrar. Por último, de la lectura atenta del libro, han resultado las siguientes observaciones de detalle :

§ 4, 5 : « El trato de *ŭ* en *agobio* parece excepcional ». No es necesario suponerlo, si aceptamos la etimología *gubbu, mientras no se precise que la *yod* epentética apareció antes de la inflexión.

§ 7, 1 : *-rr-* ortográfica no puede ser interpretada fonéticamente como *r* + *r*, aunque el efecto metafónico de yod tras *r̄* coincida con el de yod tras cons. + *r*.

§ 8, 3 : Lástima no haber adoptado la duplicidad de signo *j*, *i̯*, para indicar respectivamente la semiconsonante palatal primer elemento de diptongo y la semivocal palatal segundo elemento de diptongo. Hubiera bastado, sin duda, la duplicidad de signo para no despreciar la duplicidad de valores, cosa necesaria, por ejemplo, al hablar de la *p* de *sepa*, cuya no sonorización debemos atribuir a *i̯* y no a *j*. Asi sēpia > *jibia*. Cfr. con la semivocal velar : *agua* de aqua frente a *poco* de paucu ; con *r* : *cabra* de capra frente a *muerte* de morte ; con *l* : *doble* de duplex frente a *vulpeja* de vulpecula.

§ 9, 1 : Vocales átonas ante *i̯* secundaria : quizá sea este párrafo un poco prematuro y necesite una revisión muy minuciosa que habrá que dejar para cuando se disponga del *Atlas lingüístico de España*.

§ 27, 8 : Grupo-cli̯- : Kr. ve en la *ch* de *cuchara* < cochleare un resultado anormal; él esperaría *j* moderna, como en *mojar* < molliare, opinión compartida por el traductor. Menéndez Pidal (*Manual*, § 53, 6) cree la *ch* legítima y agrupa la palabra, en cons. + *lj*, con ampliu > *ancho*, impleamus > *inchamos*. La agrupación de Kr. no me parece sostenible porque molliare tendría un silabeo mol-liare, esto es, la ll sería simplemente una *l* larga repartida entre ambas sílabas ; por lo tanto la yod no halló ante sí más que la fricativa lateral sonora (larga), mientras que en el grupo -klj- tenemos una sola sílaba que comienza por una oclusión sorda : mol-lja-re frente a ko-klja-re. De este modo es explicable la coincidencia de mol-lja-re con mu-lje-re, sin que sea necesario deducir de ello igual destino para ko-klja-re, teniendo en cuenta, además, que al fundirse lj en *l̯* predorsal o dorsal, no se podría ya sostener la *l* apical precedente : de aquí mo(l)*l̯*are. Por otro lado, tampoco la agrupación de Menéndez Pidal satisface plenamente: parece justo, a primera vista, igualar am-plju a ko-klja-re, ya que en ambos casos lj sigue, en la misma sílaba, a una oclusiva sorda ; pero en vista de mancula > *mancha*, masculu > *macho*, martulu > *macho*, etc., mejor diríamos que la palatal se ensordece y se hace *ĉ* cuando sigue a sílaba cerrada, sin que cuente para nada el hecho de que el grupo palatalizado tenga o no un elemento oclusivo sordo : así cingula > *cincha* [1]. En total, para aceptar o rechazar la legitimidad

1. El grado anterior debió ser *ciṇẑa*. El grupo -*ṇẑ*- siguió dos direcciones distintas : una hacia -*ṇĉ*-, *cincha* (hoy, p. e., la *ŷ* de *conyuge* = *kǫ̨ṇyuxe* tiene su sonoridad más rebajada que la *y* de *mayo*), y otra hacia su completa nasalización :

de la *ĉ* de *cuchara*, no se puede encontrar apoyo ni en mol-ljare ni en am-plju, sino que es preciso hallar más formas con -klj- o -plj- intervocálico para decidir la cuestión. Por mi parte, no he conseguido encontrarlas : ni *trocha*, ni *troja* pueden derivarse semánticamente de trochlea. Parece que de la suma de los elementos -cl- y -lj-, que dan contemporaneamente *ḷ*, no se podría esperar más que *ḷ*. Baist (*Gr. Gr.*, I, p. 903), piensa, para *cuchara*, en un cocclear por influencia de cocca; Krepinsky sospecha un dialectalismo ; Meyer-Lübke (*REW*) y G. de Diego una influencia analógica de *cuchillo*. Estos filólogos se guian por el hecho de que en las hablas occidentales de la Península esta voz tiene sonora constante. Pero la gran regularidad de la *ĉ* en todo el territorio castellano, así como en todos los documentos castellanos conocidos, hace pensar a M. Pidal que *cuchara* sea la forma normal. ¿Habrá que buscar la solución en la distinta naturaleza del fonema castellano resultante de lj ? Es posible el silabeo ko-kḷa-re, común a toda la Península, puesto que la lateral es líquida ; pero en el momento, temprano, en que cast. prehist. *ḷ* da *ž*, el silabeo en castellano se hace necesariamente *kok-ža-re*, diferente al de las demás hablas vecinas. El resultado normal de *kok-ža-re* sería *cuchar*, con lo cual nos acercaríamos a la hipotesis de Baist y quedaría sin eficacia el hasta ahora importante argumento de Meyer-Lübke de que ninguna otra forma romance autoriza la *ĉ*. Pero no podemos llegar a resultado decisivo porque no sabemos si el cambio prehistórico cast. *ḷ* > *ž* es o no anterior a la fusión de la *k* (en cochleare) con el grupo lj palatalizado.

§§ 40 y 44, 8 -ŏri > *ué* (coriu > *cuero*) pero no por diptongación de ŏ, piensa Kr., sino a traves de *ói*, *óe*, *ué*. « Un punto dificil es explicarse el paso de *o* a *u* en *oi*, *oe*, *ue*. La cuestión es demasadio compleja para ser tratada aquí ». En efecto, Kr. inicia una muy complicada explicación para esclarecer un hecho en el que yo no logro ver más que una ley todavía viva : la atracción del acento a la vocal más abierta en los grupos de dos vocales de distinto timbre (*reina*, *vaina*, *veinte*) o a la segunda vocal cuando ambas son de timbre equivalente : *óe* no pudo sostenerse y dió *oé*, pasando en el acto *o* a *w*, como hoy sucede, por ejemplo, en la pronunciación vulgar de frases como esta : *mandó el alcade*. . . = *mandwél alkálde*. . . , o en *almwáđa* de *almohada*.

ungula > *uŋ̊ža* > *uña* (cfr. *ringella > *reñilla* y *rencilla*; lo mismo que -ndj-: verecundia > *vergueña* y *vergüença*. Cfr. *RFE*, 1925, XII, 5-7 y 233). Añádase : esp. *sacho*, *sachar* de sarculum, sarculare; *concha* de conchyla.

Por lo demás, tenemos que quedarnos todavía con la teoría, impugnada por Kr., de que el diptongo de *cuero* se debe a la ŏ, pues la forma *cueiro*, a cuya documentación daría Kr. mucha importancia, puede leerse, así como *salmueira*, en Menéndez Pidal, *Dial. Leon.*, pág. 150, y *cuoiro* y *salmuoira* en Krüger, *El Dialecto de San Ciprián de Sanabria*, §§ 12 y 18, y *Westsp. Mund.*, § 105. *Cueiro* es la forma usada en el *Fuero Juzgo*.

En el cap. I de la Parte II se echa de menos la casilla correspondiente al catalán. En toda esta Parte II hay algunas representaciones fonéticas, de fonética descriptiva, que no podemos compartir : el proceso ct = *ht* = *it* (cuadro de la pág. 119), sugerido sin duda por la derivación *Froitegunda* < gót. *Drauhts* (§ 46, 7), no convence. La *k* final de sílaba se sonoriza (*agtos* por actus está en inscripciones latinas), avanza su punto de articulación (*ǵ*) y se hace fricativa cada vez más abierta hasta vocalizarse.

§ 46, 5 : Kr. supone entre el grupo latino -rı̯- y el romance -*i̯r̆*- las etapas intermedias *r̆i̯* > *r̆* > *i̯r*, o simplemente *r̆i̯* > *i̯r̆*, suposición inadmisible (¿ por qué la *r* hecha *r̆*, iba a hacerse *r* otra vez, mientras se mantenían las demás *r̆r̆* ?) que, además, lejos de facilitar, dificulta la aclaración del proceso. Hay que partir de una tendencia idiomática, fijada en una época, a pronunciar simultáneamente todo grupo consonántico perteneciente a una misma sílaba, pronunciación que correspondería a lo que Kr. llama *no ri̯*. Las formas documentadas *augua*, *naidie* pueden asímismo orientarnos. Esta misma pronunciación simultánea es necesaria para explicarse el paso -pı̯- > -*i̯p*-, sin que por eso podamos hablar de una *p* palatizada. El Sr. Krepinsky procura bucear en los más autorizados tratados de fonética esperimental y descriptiva para explicarse las causas de la inflexión. Pero las noticias de Rousselot sobre las vocales francesas, recogidas en el párrafo 47, 3, no se deben poner en contradicción con las que Grandgent da para las inglesas de Boston. Ninguna objeción fundamental harían Grandgent o Jespersen a las cifras de Rousselot, tratándose, como se trata, de un esquema. En ese mismo esquema de Rousselot puede Krepinsky encontrar satisfactoria explicación al hecho de que la yod impide en todo el territorio hispánico la diptongación de ĕ, mientras no impide la de ŏ (a excepción del territorio castellano).

§ 47, 6 : Tampoco podemos aceptar que la yod sea más tensa en sílaba átona que en sílaba tónica.

Hay alguna oscuridad de redacción en el párrafo 47, 9 : « Ante *l*,

ñ, las vocales abiertas se diptongan, con excepción del cast. » (cfr. *castiello, dueña*). Esta *ḷ* debe referirse a la *ḷ* prehistórica que dió *ẓ*, *ś*, *x* (ortogr. mod. *j*); respecto a la *ñ* hay que advertir que esa restricción está condicionada por la procedencia, esto es, por la época de palatalización (cfr. el cap. III de la Parte I).

Por último en el parrafo 47, 12, procura aclarar si las cuerdas vocales han tomado o no parte en la metafonía; es claro que no; pero no por las razones aducidas por Kr. sino porque en las cuerdas vocales se genera el sonido (con su tono e intensidad); pero el timbre diferencial entre dos fonemas sonoros les es completamente ajeno. En cambio no ha sido tenido en cuenta en este estudio final la acción de los labios y de las mejillas, tan importante en la producción de las vocales. En los cuadros de esta Parte II figura algunas veces el signo fonético θ que es errata por *o*, cero, esto es, pérdida del fonema correspondiente. Como se ve, las observaciones importantes se acumulan en la Parte II que es la única débil. Pero nada de esto merma el valor documental extraordinario que tiene el material acumulado y ordenado en la Parte I, tan atinadamente precisado, cuando ha sido necesario, por el Sr. García de Diego.

(*Continuará.*)

Madrid Amado ALONSO.
(Centro de Estudios Históricos).

LES
PARLERS LORRAINS ANCIENS ET MODERNES
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE (1908-1924).

ABRÉVIATIONS

Pour les Revues et les travaux d'un caractère général, nous avons adopté l'abréviation du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de M. MEYER-LÜBKE.

Pour les Revues lorraines, nous conservons les abréviations employées dans la *Bibliographie lorraine* des Annales de l'Est publiées par la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.

(Par ordre alphabétique des abréviations) :

ASHL : Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie lorraines (Metz).

BL : Bibliographie Lorraine des Annales de l'Est.

BSAL : Bulletin de la Société d'Archéologie lorraine (Nancy).

BSLB : Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc.

BSNM : Bulletin de la Société des Naturalistes et Archéologues du Nord de la Meuse (Montmédy).

BSPV : Bulletin de la Société philomathique vosgienne (Saint-Dié).

CL : Cahiers Lorrains (Metz).

JSAL : Journal de la Société d'Archéologie Lorraine (Nancy).

MAM : Mémoires de l'Académie de Metz.

MAS : Mémoires de l'Académie de Stanislas (Nancy).

MSAL : Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine (Nancy).

MSLB : Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc.

NTL : Notre Terre Lorraine.

PL : Le Pays Lorrain (Pays Lorrain et Pays Messin).

SSHL : Sources de l'Histoire de Lorraine (Publiées par la Société d'Histoire et d'Archéologie Lorraine, Metz).

1. M. URTEL a publié, dans la *Revue de Dialectologie romane* [1], une bibliographie de tout ce qui a paru jusqu'en 1908 sur les parlers lorrains. Outre l'ouvrage classique de BEHRENS-RABIET, M. Urtel a utilisé le manuscrit LECOUTEUX [2]. Son travail, un peu confus et

1. T. II, 1910, pp. 131-148, 437-455.
2. Bibliothèque de la Ville de Metz, ms. 1408.

difficile à consulter, est très sérieux et très complet. Nous ne reviendrons qu'exceptionnellement sur les renseignements qu'il fournit, pour en préciser ou en corriger quelques-uns. Nous donnerons ici un aperçu critique des travaux qui ont été imprimés depuis 1908 sur les parlers lorrains. L'on trouvera toutefois signalés un certain nombre de travaux antérieurs à 1908 qui ont échappé à M. Urtel.

2. Il est nécessaire, tout d'abord, de définir ce que nous entendons par l'expression : parlers lorrains. Les frontières tracées par les historiens et les géographes — limites de départements ou de provinces — ont une précision brutale qui ne correspond nullement à la réalité des faits linguistiques ; les frontières politiques ou administratives ne concordent qu'exceptionnellement, et par hasard, avec les limites de dialectes ou de langues.

La Lorraine, au sens strict du mot, comprend des pays de langue germanique et exclut les parlers lorrains (gaumets) du sud de la Belgique. Nous croyons qu'il est essentiel de réunir ici les faits de langue en ne tenant compte que des données linguistiques. Nous nous efforcerons de grouper, autour de l'ancien terme de *Lorraine*, un ensemble de parlers qui présentent des caractères communs, sans trop nous soucier des limites, d'ailleurs variables, de l'ancienne province. Nous conserverons à l'intérieur de ce groupement linguistique la subdivision en départements, artificielle et récente, mais commode et claire.

3. Les parlers lorrains sont bornés à l'Est par des parlers germaniques [1] de Belfort à Arlon. Les patois romans, en quelques points, s'étendent sur le versant est des Vosges, en Alsace ; la frontière linguistique de l'allemand et du français ne correspond donc exactement à aucune limite naturelle. — Au Nord, les patois gaumets, dans la partie méridionale du Luxembourg belge, doivent être rattachés à la Lorraine [2]. La forêt qui couvre la Semois vers le

1. Sur la frontière linguistique en Lorraine et en Alsace, l'on trouvera une bibliographie complète de M. F. Brunot, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à 1900* publiée sous la direction de Petit de Julleville, Paris, Colin, t. VIII, p. 864. Une bonne carte se trouve à la fin du volume. Voyez aussi, pour les patois gaumets : Brunot (Ferdinand), *La limite des langues en Belgique sous le premier Empire, d'après les documents officiels*. Lecture faite à la séance de novembre 1924. Académie royale de langue et de littérature françaises. Bruxelles, Palais des Académies, et Liège, Vaillant Carmanne, in-8° de 42 p. Cartes (le pays gaumet appartient au département des Forêts).

2. Feller (J.), *Phonétique du gaumet et du wallon comparés*, Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, 1897, t. XXXVII, p. 201-282.

Nord marque en gros la limite du Lorrain et du Wallon : les points belges 176 et 182 de l'Atlas linguistique sont lorrains. Dans le département des Ardennes, M. Bruneau a tracé la limite des parlers lorrains [1]. Quelques villages seulement du département des Ardennes, situés dans cette sorte de retrait que forme la limite du département au nord du point 175 de l'Atlas, appartiennent au domaine lorrain. Tout le sud du département, avec les points 177 et 166, ne connaît plus qu'un français dialectal dont les caractères sont plutôt champenois que lorrains. — A l'Ouest, la limite des parlers lorrains est assez difficile à déterminer : les patois, qui étaient sans doute des patois de transition, ont disparu ou sont tout pénétrés de français. La frontière se confond en gros, pour le département de la Marne comme pour le département des Ardennes, avec la limite du département de la Meuse. Toutefois, les patois de l'Argonne se rattachent aux patois lorrains : nous avons, grâce à M. l'abbé Lallement, de nombreux textes patois de Moiremont (6 km. au nord de Sainte-Menehould ; 14 km. à l'ouest du point 156 de l'Atlas) ; le point 155 de l'Atlas (Belval, Marne) est d'accord le plus souvent avec les points meusiens. Des textes de Sermaize (20 km. sud du point 155) présentent aussi des caractères nettement lorrains : Sermaize est, comme Belval, à la lisière du département de la Marne. Les patois lorrains dépassent aussi largement la limite ouest du département des Vosges : le point 132 et le point 49 de l'Atlas sont des points lorrains. Il s'agit là, d'ailleurs, d'une région qui, historiquement, appartient à la Lorraine (Bassigny lorrain) et qui n'a été réunie à la Haute-Marne que pour des raisons accidentelles. — Au Sud, en attendant les données précises que M. O. Bloch se propose de réunir, l'on peut admettre en gros la frontière du département des Vosges et du département de la Haute-Saône comme limite du domaine lorrain.

4. Il est d'ailleurs impossible d'établir une liste de traits proprement lorrains. Les trois traits notés par M. Urtel (*op. cit.*, p. 132) sont loin de s'étendre à tous les parlers lorrains et ne sont pas particuliers aux parlers lorrains. Au nord de la Lorraine, la réduction de la diphtongue *ai* à la voyelle *a* (faire, *fár*) est un des faits les plus caractéristiques pour l'époque ancienne comme pour l'époque

1. Bruneau (Ch.), *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne.* Paris, Champion, 1913, p. 199 et suiv.

moderne ; au sud, ce traitement est commun aux parlers lorrains et aux parlers bourguignons et franc-comtois. Là, le traitement du *w* germanique et le traitement de l'*a accentué* (carte *garder* de l'Atlas) peuvent servir à délimiter grossièrement les patois vosgiens des patois de la Haute-Marne et des patois de la Haute-Saône.

5. Les parlers lorrains occupent donc toute l'étendue des trois départements lorrains : Meurthe-et-Moselle, Meuse et Vosges. A l'Est, ils ne pénètrent qu'exceptionnellement en Alsace ; ils occupent toute la partie occidentale du département de la Moselle : une ligne irrégulière qui passerait par Sarrebourg, Fénétrange, Albestroff, Grostenquin, Faulquemont, Boulay, Metzervisse et Thionville, qui sont de langue germanique, délimiterait grossièrement leur frontière [1]. Au Nord, ils comprennent l'extrémité sud de la Belgique avec une partie du département des Ardennes. A l'Ouest, ils débordent quelque peu sur les départements de la Marne et de la Haute-Marne. Au Sud, ils ne semblent guère s'étendre hors du département des Vosges, où le patois du Val d'Ajol (point 57 de l'Atlas) n'est peut-être qu'à demi lorrain.

GÉNÉRALITÉS

6. Nous classons sous cette rubrique les ouvrages d'un caractère général, qui embrassent toute la Lorraine ou une grande partie de la Lorraine, et les documents — en particulier les documents de l'époque du moyen âge — qu'il est impossible de localiser d'une manière plus précise.

Bibliographie.

Le travail essentiel à consulter est celui de M. Urtel [2]. Il remplace avantageusement les bibliographies antérieures, en particulier celle de Behrens-Rabiet [3] : toutefois la bibliographie de Jouve [4], très claire et très précise, peut encore rendre des services.

1. L'on trouvera de bonnes cartes à grande échelle, dont l'une est coloriée, dans le dictionnaire de M. Zéliqzon.

2. Urtel (H.), *Lothringen. Kritischer Ueberblick bis 1908*, RDRom., t. II (1910), p. 131-148, 437-455.

3. Behrens (D.), *Bibliographie des patois gallo-romans*, 2e éd. par Rabiet (E.), FrzSt, Neue Folge, I, Berlin, Gronau, 1893.

4. Jouve (L.), *Bibliographie du patois lorrain*, MSAL, 1866, p. 260-287 (cf. JSAL, 1867, p. 87).

Les *Annales de l'Est* de la Faculté des Lettres de Nancy publient régulièrement depuis 1909 une *Bibliographie Lorraine*. Un chapitre spécial est consacré, depuis 1913, aux parlers lorrains [1]. Cette bibliographie, qui est une bibliographie critique, est assez développée.

L'on trouvera enfin des indications précieuses dans les *Catalogues du Fonds Lorrain* des bibliothèques de *Nancy* [2] et de *Strasbourg* [3].

Textes littéraires (moyen âge).

7. La localisation proposée par M. Bonnardot pour le *Dialogus anime conquerentis et rationis consolantis* [4] doit être abandonnée [5]. Ce vénérable texte mériterait d'être étudié à nouveau.

Les *Dialogues du Pape Grégoire* [6] ont été étudiés par M. Wiese [7]. M. Wiese, dans le même volume, s'occupe de la langue de divers textes wallons (*Poème moral*, p. 91 ; *Li ver del Juïse*, p. 94 ; *Sermons de Carême*, p. 98) ; il examine aussi le *Sermo de Sapientia* (p. 137), les *Moralium in Job fragmenta* (p. 157) et l'*Homiliae fragmentum* (p. 194) contenus dans le même manuscrit (B N f. fr. 24764) que les *Dialogues*. Les dépouillements de M. Wiese seront utiles. Mais je dois faire toutes réserves au sujet de l'utilisation du

1. Bruneau (Ch.), BL, 1913-1919, p. 284-300 ; 1920-1921, p. 223-260. La bibliographie pour 1922-1923 est sous presse et paraîtra vers octobre 1925.

2. Favier (J.), *Catalogue des livres et documents imprimés du Fonds Lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*. Nancy, Crépin-Leblond, 1892, in-8° de XVI-794 p.

3. Marckwald (E.), Mentz (F.), Wilhelm (L.), *Katalog der Kaiserlichen Universitäts- und Landesbibliothek Strassburg. Katalog der Elsass-Lothringischen Abteilung*, t. I. Strassburg i. E., Selbstverlag der Bibliothek, 1908-1911, in-4° de XIV-692 p. — Wilhelm (L.), *Bibliothèque Universitaire et Régionale de Strasbourg. Catalogue de la section alsacienne et lorraine*, t. II. Strasbourg, Bibliothèque Universitaire et Régionale et Imprimerie alsacienne, 1912-1923, in-4° de IV-596 p. Le catalogue de la section linguistique n'a pas encore paru, mais l'on trouvera des textes dans la section consacrée aux Traditions populaires (Mh, t. II, p. 385-413).

4. Bonnardot (F.), R, t. V, p. 269-322, t. VI, p. 141.

5. Brunot (F.), *Histoire de la langue française*. Paris, Colin, 1905, t. I, p. 314, n. 2.

6. Förster (W.), *Li Dialoge Gregoire lo pape*. Halle, Lippert, et Paris, Champion, 1876.

7. Wiese (L.), *Die Sprache der* Dialoge *des Papstes Gregor, mit einem Anhang* : Sermo de Sapientia *und* Moralium in Job fragmenta. Halle, Niemeyer, 1900, in-8° de 194 p.

Cartulaire d'Orval (voyez ci-dessous § 31). Ce cartulaire est récent : il date du XVIIIe siècle. Il ne nous donne donc pas des documents originaux, mais des copies. M. Wiese s'est d'ailleurs servi de ces copies sans critique. C'est ainsi que la première charte qu'il a utilisée (Raoul de Sarcy, 1235, *op. cit.*, p. 131) a été rédigée par le seigneur de Cons la Grandville, l'official d'Orval (?) ou le prévôt de Longwy, qui l'ont scellée tous trois ; la seconde a été établie par le châtelain de Pont-à-Mousson ; la troisième, par un scribe aux gages d'Arnoul III, comte de Looz et de Chiny ; la quatrième par Thiébaut de Neufchâteau, etc. M. Wiese accepte tous ces documents comme des spécimens du parler d'Orval. Or il y a cent vingt kilomètres à vol d'oiseau entre Neufchâteau (Belgique) et Pont-à-Mousson. Il en résulte que les identifications proposées par M. Wiese ne reposent sur aucun fondement, et qu'il est nécessaire de vérifier soigneusement l'origine de chacune des formes qu'il donne.

M. Wiese a utilisé dans son travail une dissertation de MERKER (J.), *Laut- und Formenlehre der* Dialoge *des Papstes* Gregoire (Bonn) et un programme de SKÁLA, *Vocalisme de la langue des Dialogues du pape Gregoire* (Programm der tschechischen Realschule zu Pilsen, 1894-5, 1895-6).

8. Les *Chansons* de GAUTIER D'ÉPINAL ont été publiées par MM. Lindelöf et Wallensköld [1]. Elles ne présenteraient, d'après les éditeurs, aucun trait dialectal ; toutefois M. Jeanroy y a noté plusieurs traits lorrains [2]. Gautier d'Épinal est cité dans diverses chartes depuis 1232 jusqu'en 1270 ; il était mort en 1272 [3].

9. Un fragment de la *Chanson de Roland*, conservé dans un manuscrit de la seconde moitié du XIIIe siècle et publié par M. Lavergne, est d'origine lorraine [4].

La *Vie mon signor Saint Jean ewangeliste* est aussi une œuvre lor-

1. LINDELÖF (U.) et WALLENSKÖLD (A.), *Les Chansons de Gautier d'Épinal*. Helsingfors, 1901, in-8o de 116 p. Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors, t. III.

2. R, t. XXXI, p. 437.

3. PANGE (Cte M. de), *Les Lorrains et la France au moyen âge*. Paris, Champion, s. d., in-8o de XXXII-196 p. Voyez, sur Gautier d'Épinal, p. 124-155 ; en particulier, p. 136.

4. LAVERGNE (G.), *Fragment d'un nouveau manuscrit de la Chanson de Roland (version rimée)*, R, t. XXXV, p. 445-453.

raine [1]. Elle a été traduite du latin en roman par THIERRY DE VAUCOULEURS, à la demande de l'abbé de Saint-Arnould de Metz (vers 257-262). Thierry de Vaucouleurs est connu par une vie en vers latins du pape Urbain IV, qui fut évêque de Verdun : c'est, en latin et en français, un médiocre écrivain. M. Huber publie correctement le texte d'après deux manuscrits, de Berne et de Carpentras. Il n'a pas étudié à fond, dans son introduction (p. 18-32), la langue de Thierry de Vaucouleurs. Il emprunte la plupart de ses exemples à la dissertation de THORMANN [2], qui avait, avant lui, examiné la langue du manuscrit de Carpentras et publié environ cinq cents vers de la légende (v. 4801-5126, 5157-5363 de l'édition Huber). Le manuscrit de Berne est nettement lorrain (sans la moindre influence picarde, quoi qu'en pense M. Huber) ; le manuscrit de Carpentras est francisé. Lequel représente le mieux la langue du texte original ? La question mériterait d'être traitée.

10. C'est à la Lorraine qu'il faut attribuer la *Prise de Cordres et de Sébille* [3]. Cette chanson de geste ne nous a été conservée que dans un manuscrit unique (B N f. fr. 1448), écrit vers 1270-1280. La langue en a été étudiée par ROHDE [4], qui hésite entre la Lorraine et le nord de la Bourgogne ; M. Densusianu est plus affirmatif (introd., p. CXI-CXXIV) et, se fondant sur la présence d'imparfaits en *-eve*, attribue ce texte à la Lorraine.

11. Un certain nombre des *Chansons satiriques et bachiques du XIIIe siècle* publiées par MM. Jeanroy et Långfors présentent des traits lorrains [5]. C'est que deux des manuscrits qui nous ont conservé ces chansons sont d'origine lorraine (**C** [B²], Berne, Bibliothèque municipale, n° 389) [6] et **U** [Pb¹²], Paris, B N f. fr. 20050).

1. HUBER (A.), *Eine altfranzösische Fassung der Johanneslegende*. ZRPh, Bhft 53. Halle a. S., Niemeyer, 1919, in-8° de VI-199 p.

2. THORMANN (F.), *Thierri de Vaucouleurs' Johannes-Legende*. Darmstadt, Otto, 1892, in-8° de 96 p. Dissertation de Berne, 1892.

3. DENSUSIANU (Ovide), *La Prise de Cordres et de Sébille*. Paris, Didot, 1896 (Coll. de la Société des Anciens Textes Français).

4. RomF, t. VI, pp. 57-88.

5. JEANROY (A.) et LÅNGFORS (A.), *Chansons satiriques et bachiques du XIIIe siècle*. Paris, Champion, 1921, in-12 de XIV-144 p. Les Classiques français du moyen âge, 23.

6. Voyez SEYDLITZ-KURZBACH (H. von), *Die Sprache der altfranzösischen Liederhandschrift Nr. 389 der Stadtbibliothek zu Bern*. Halle, Karras, 1898. Dissertation de Halle, 1898.

MM. Jeanroy et Långfors ont indiqué brièvement dans leur introduction (p. IV et V) les principales particularités de la phonétique et de la morphologie du dialecte lorrain.

Le *manuscrit 102* de *Leipzig*, qui contient des gloses hébraïques, paraît être d'origine lorraine : ce qui en a été publié par MM. Aron [1] et Wright [2] ne suffit pas pour en déterminer l'origine d'une manière précise (voyez § 70).

12. Les *Couplets sur le Mariage* publiés par M. Långfors d'après le manuscrit 354 de la Bibliothèque de Berne sont en dialecte lorrain [3]. Un court lexique termine l'article. Au vers 9, *mos* n'est autre chose que *mollis* (Zéliqzon, *mo*, mou) ; une *buloce* (72) est une *prune*.

Quelques chansons populaires d'origine lorraine sont conservées dans un manuscrit de Florence du début du XVe siècle, le *manuscrit Strozzi-Magliabecchiana Cl. VII n° 1040*. Éditées d'abord dans la Romania [4], les chansons françaises de ce manuscrit ont été publiées à nouveau et étudiées par M. Meyer [5] dans son excellent travail.

Documents d'archives.

13. Les tomes VII et VIII des *Mettensia* contiennent une bibliographie de documents divers sur l'histoire de Metz et de la Lorraine [6] et sur l'histoire du Verdunois [7].

1 ARON (Arnold), *Das hebräisch-altfranzösische Glossar der Leipziger Universitäts-Bibliothek* (*ms. 102*). Erlangen, Junge, 1907, in-8° de 55 p.

2. WRIGHT (W. A.), *French Glosses in the Leipzic Ms. n° 102* (*13th cent.*) *from the commentary on Job*, Journal of Philology, t. XXXI, p. 299-317.

3. LÅNGFORS (A.), *Couplets sur le mariage*, R, t. L, p. 267-277. Voyez aussi R, t. XV, p. 558-574 : MORF (H.), *La Folie Tristan du manuscrit de Berne*. Le manuscrit 354 de Berne est bien connu.

4. STICKNEY (Austin), *Chansons françaises tirées d'un manuscrit de Florence* (Strozzi-Magliabecchiana Cl. VII n° 1040), R, t. VIII, p. 73-92.

5. MEYER (R. A.), *Französische Lieder aus der Florentiner Handschrift Strozzi-Magliabecchiana Cl. VII 1040. Versuch einer kritischen Aufgabe*. Halle, Niemeyer, 1907, in-8° de X-114 p. ZRPh, Bhft 8.

6. OMONT (H.), *Collections Emmery et Cloüet-Buvignier sur l'histoire de Metz et de la Lorraine conservées à la Bibliothèque Nationale*. Paris, Klincksieck, 1919, in-8° de 156 p.

7. MARICHAL (P.), *Collection Cloüet-Buvignier sur l'histoire du Verdunois conservée aux Archives de la Meuse à Bar-le-Duc*. Paris, Klincksieck, 1923, in-8° de 96 p. (à suivre).

Le *Cartulaire de l'Évêché de Metz* [1] comprend un grand nombre de documents en langue vulgaire qui proviennent non seulement de Metz et de la région de Metz, mais de la Lorraine tout entière. Le cartulaire a été établi en 1461 ; mais M. Marichal (t. I, p. x) a publié, en place des copies, les originaux qu'il pouvait avoir à sa disposition ; il a donné les variantes des différentes copies. Les deux volumes du cartulaire offrent un ensemble de textes importants à la fois pour la linguistique, la toponomastique et l'anthroponymie.

L'on trouvera des documents de toute espèce, en particulier sur le nord de la Lorraine, à la suite d'un *Rapport* [2] de M. Bonnardot. Les chartes, copiées sur des originaux, sont transcrites avec soin ; les variantes sont indiquées. Le document le plus ancien est de 1231 ; le plus récent est de 1362. M. Bonnardot a aussi publié une curieuse oraison dévote du xve siècle (p. 377) qui se trouve dans un manuscrit de Luxembourg ; la langue présente des traits lorrains.

14. En ce qui concerne les *Preuves* de l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet, citées par M. Urtel (§ 4, p. 137), nous devons faire toutes réserves. Nous avons collationné à l'original (Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, H 338) l'un des documents imprimés dans les *Preuves* (le testament du duc de Lorraine Ferri III, *Histoire de Lorraine*, 1re éd., t. II, Pr. 546) et nous avons constaté quantité de fautes grossières. Il est probable que Dom Calmet se servait de copistes qui n'avaient pas tous la même compétence. Non seulement il n'y a rien à tirer pour le linguiste de ces textes, mais l'historien lui-même ne doit les consulter qu'avec défiance.

15. Les *Dénombrements des feux du duché de Luxembourg et comté de Chiny* [3] présentent un intérêt assez restreint. Les documents que l'on y trouvera s'échelonnent entre 1306 et 1537 ; ils appartiennent

1. Marichal (P.), *Cartulaire de l'Évêché de Metz*, Paris, Klincksieck, in-8°, t. I, 1903-1905, XII-584 p., t. II, 1906-1908, cxxxiv-294 p. Mettensia, t. IV et V.

2. Bonnardot (Fr.), *Rapport sur une mission à Luxembourg et ès pays adjacents*. Archives des Missions scientifiques et littéraires, 3e série, t. XIV (1888), p. 513-522, t. XV (1889), p. 370-484. En appendice au rapport : *Chartes et Documents de langue française du comté de Luxembourg et régions adjacentes (XIIIe et XIVe siècles)*.

3. Grob (Abbé J.) et Vannérus (J.), *Dénombrements des feux du duché de Luxembourg et de Chiny*. T. I. Documents fiscaux de 1306 à 1537. Bruxelles, Kiessling et Imbreghts, 1921, grand in-4° de 796 p. Académie royale de Belgique : Commission royale d'histoire. Un second volume complètera cette publication.

au pays gaumet, au sud-est du département des Ardennes, au nord des départements de la Moselle, de Meurthe-et-Moselle et de la Meuse.

Les *Pouillés de la province de Trèves* [1], rédigés en latin, offrent des formes de noms de lieux latines et romanes : tout le nord de la Lorraine appartenait au diocèse de Trèves (archidiaconé de Longuyon). Toutefois ces *Pouillés*, ainsi que ceux des évêchés de Metz, Toul et Verdun, n'ont guère d'intérêt que pour la toponomastique et l'anthroponymie ; ils vont du XIe au XVIIIe siècle.

Je citerai enfin un document du 13 décembre 1425 [2] qui, malgré sa date tardive, présente un certain nombre de traits dialectaux ; il contient une longue liste de noms d'hommes et de lieux sous leur forme locale. Il n'est pas possible, étant donné son origine, de le localiser exactement.

16. Dans l'étude de ces documents, on peut utiliser le *Dictionnaire praticien-gothique ou du bas-gallicisme pour l'intelligence des Chartes* que LE MOINE a inséré dans sa *Diplomatique* [3]. Le Moine a préparé son livre alors qu'il était archiviste de la cathédrale de Toul ; il y a inséré une foule de termes lorrains : ils sont facilement reconnaissables, dans son Dictionnaire, à la date qui les suit : c'est la date de la charte où Le Moine les a rencontrés.

La Bibliothèque de la Ville de Nancy possède un *Lexique manuscrit* de la fin du XVIIIe siècle [4]. C'est une liste de mots relevés dans des chartes anciennes, surtout messines ; les mots sont expliqués et éclaircis par de nombreux exemples. Il semble que ce manuscrit soit l'œuvre des Bénédictins auteurs de l'Histoire de Metz.

1. LONGNON (A.) et CARRIÈRE (Abbé V.), *Pouillés de la province de Trèves*. Paris, Klincksieck, 1915, in-4° de LXVIII-600 p. *Recueil des Historiens de la France* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Pouillés, t. V.

2. DUVERNOY (E.), BSAL, 1907, p. 175-190. Le document provient des Archives nationales (J 933, n°s 4 et 4 *bis*).

3. LE MOINE, *Diplomatique ou Traité de l'arrangement des Archives et Trésors des Chartes*. Metz, Joseph Antoine, 1765, in-8° de VIII-396 p., planches. Le *dictionnaire praticien gothique* occupe les pages 317-387. Dans le Supplément qui a paru à Paris, Despilly, 1772, in-8° de 64 p., planches, l'on trouvera également, p. 36-42, un supplément du dictionnaire praticien-gotique (*sic*).

4. Bibliothèque municipale de Nancy. Manuscrit 1182 [851].

Patois modernes.

17. Un discours en patois — et en vers — fut adressé en 1612 par un étudiant de l'Université de Pont-à-Mousson au duc de Lorraine Henri II. M. Favier a publié le texte et la traduction de ces vers [1].

Nous classons ici un certain nombre de *Noëls* anciens, sur lesquels M. Zéliqzon prépare un travail qui sera le bienvenu.

L'un de ces Noëls :

Jesus, qui a lou coeüe transi...

apparaît dans un recueil publié à Nancy en 1725 par le libraire Charlot. Ce recueil, qui appartient à une collection particulière, n'a pas encore été signalé. Le Noël lorrain semble adapté d'un Noël en patois bourguignon ou franc-comtois ; plusieurs formes insolites subsistent dans le texte lorrain.

A ce Noël, que l'on retrouvera à partir de cette date dans tous les recueils, s'en joignent au cours du XVIIIe siècle cinq autres :

Eune jeune baisselle
De boin Paran...
Ellairme, compaignons...
Maite, vous ne sevom dous que je venons...
Enfin j'evons vu ce que l'Einge...
Mon onclin Quertaille...

Ils apparaissent dans la *Grande Bible des Noëls vieux et nouveaux, avec plusieurs cantiques sur la naissance de N.-S.-J.-C.* Nancy. J. Haener, s. d., in-12 de 80 + 48 p.

Jean-Jacques Hoener (*sic*) imprima à Nancy de 1735 à 1783.

Ces Noëls sont reproduits dès lors dans tous les recueils successifs avec diverses modifications : ils semblent avoir été traduits dans les différents patois de la Lorraine suivant le lieu de l'édition. Ils ont été republiés dans les recueils plus modernes signalés par M. Urtel (§ 37, p. 446-447), en particulier dans celui de JOUVE [2] :

1. FAVIER (J.), *Harangue des étudiants de Pont-à-Mousson*, MSAL, 1892, p. 264-265. L'original est à la Bibliothèque de la Ville de Nancy, ms. 1395 [787], f° 8.

2. JOUVE (L.), *Noëls patois anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et dans les Vosges*. Paris, Firmin-Didot, 1864, in-12. Un Noël lorrain a paru dans la *Revue*

l'étude de leur origine et celle de leurs transformations reste à faire.

18. Un grand nombre de publications périodiques de la Lorraine contiennent régulièrement des textes en patois. Nous ne citerons pas les journaux : ils sont introuvables en dehors de la région lorraine, et les textes qu'ils publient sont généralement si mal orthographiés et si incorrects qu'ils sont à peu près inutilisables pour le linguiste. Ils sont d'ailleurs rarement signés et localisés.

Les *Almanachs* contiennent toujours des pièces en patois, qui, souvent, sont empruntées à des publications antérieures. Le *Messager de Lorraine* n'a vécu que quelques années [1], ainsi que le *Lothringer Kalender* [2], l'*Almanach d'Alsace-Lorraine et des Marches de l'Est* [3].

Les *Voix Lorraines* ont aussi publié des textes en patois [4]. La *Revue du Rhin et de la Moselle* [5] continue à imprimer dans chaque numéro des *fiauves* lorraines : elles proviennent le plus souvent des anciens *Almanachs* de Metz.

Il n'y a pas grand chose à tirer pour le linguiste de ces documents de date et d'origine douteuses, écrits parfois en patois mélangé ou fantaisiste, orthographiés en dépit de tout bon sens et d'ailleurs défigurés par de grossières fautes d'impression.

19. Deux publications méritent de nous arrêter davantage. Le *Pays Lorrain* [6], qui paraît depuis 1904, contient à peu près dans chacun de ses numéros un texte en patois. Ces textes sont très variés d'origine et appartiennent à peu près à toutes les régions de la Lorraine : ils sont toujours signés et localisés — trop souvent, d'ailleurs, d'une manière assez vague (patois messin, patois de la Seille).

d'Ardenne et d'Argonne, t. III, p. 63. Voyez aussi le *Pays Lorrain*, 1908, p. 770, *Les Marches de l'Est*, t. V (1911-1912), p. 359-382, et le *Dictionnaire* de M. Zéliqzon, à l'article *Nawèl*.

1. *Le Messager de Lorraine*. Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, in-8° ; 1917, 52 p. ; 1918, 48 p. ; 1919, 52 p. ; Nancy, Édition de la Société Erckmann-Chatrian, 1920, 60 p. ; 1921, 60 p.

2. Le *Lothringer Kalender* a paru à Metz chez Even en 1918 et en 1919.

3. *Almanach d'Alsace-Lorraine et des Marches de l'Est*. Paris, Édition des Marches de l'Est, 1913, in-8° de 60 p.

4. *Les Voix Lorraines*, organe de la Mutte, Metz.

5. *La Revue du Rhin et de la Moselle*, 20, rue du Petit Musc, Paris. Nouvelle série, t. I, nov. 1922-déc. 1923. Le t. II commence à la livraison du 5 janvier 1924.

6. *Le Pays Lorrain*, Revue régionale mensuelle illustrée. Directeur : M. Charles Sadoul, 29, rue des Carmes, Nancy. Le Pays Lorrain a porté un moment le titre : *Le Pays Lorrain et le Pays messin*.

L'orthographe, qui n'est pas phonétique, ni même régulière, est relativement claire et rend compte, en général, de la prononciation : une traduction en français accompagne toujours le texte patois. Quoique ces textes n'aient pas été recueillis par des philologues, mais *composés* par des amateurs, dans un patois toujours savoureux et pittoresque (qui risque, en échange, de n'être pas toujours exempt de quelque mélange), le *Pays Lorrain* offre au linguiste un ensemble unique de documents d'un réelle valeur. Nous signalerons ces documents à leur place respective.

20. *Nôte Térre Lôrraine*, fondée par M. Frécaut en 1921 [1], était consacrée exclusivement au patois. Elle réunit toutes sortes de publications dans les divers patois lorrains, aussi bien les productions originales que la littérature traditionnelle. Sans être phonétique, ce qui est difficile dans une revue destinée au grand public, l'orthographe, suffisamment soignée et correcte, permet d'apprécier la valeur des sons et reproduit l'exacte prononciation des mots.

Nôte Térre Lôrraine a subi divers avatars. Dès le 7e numéro de la première année (avril 1922), la revue était dactylographiée au lieu d'être imprimée ; à partir d'octobre 1922, elle a paru seulement tous les deux mois. M. Frécaut en a abandonné la publication après le numéro d'août-septembre 1923, et *Notre Terre Lorraine* est devenue un supplément trimestriel des *Cahiers Lorrains* [2].

Ce supplément, qui ne comprend malheureusement que quelques pages, offre d'excellents documents : transcrits ou revus par M. Zéliqzon, ils sont orthographiés d'une manière très scrupuleuse, soigneusement annotés et traduits, et nettement localisés. Il serait à désirer, dans l'intérêt de la science, que *Notre Terre Lorraine* vécût et se développât. Il y aurait là, pour le linguiste, un recueil de documents d'une inappréciable valeur.

Notre Terre Lorraine, qui accepte théoriquement des textes lorrains de toute provenance, a surtout publié, en pratique, des textes du département de la Moselle.

21. Signalons aussi, à côté des textes patois, des textes en fran-

1. *Nôte Térre Lôrraine, Gazette dés émins don patouès. Vient eune fouos tos les mouos.* Premîre énaîye, no 1 (octobre 1921). Éditeur, M. J. Frécaut, à Liocourt (Moselle). T. I : octobre 1921-septembre 1922, 180 p. ; t. II : octobre-novembre 1922, août-septembre 1923, 112 p.

2. Les *Cahiers Lorrains*, organe des Sociétés littéraires, scientifiques et artistiques de Metz et de la Moselle. Metz, Les Arts graphiques.

çais dialectal. Ils sont nombreux : le genre littéraire qui s'intitule « la saynète lorraine » est très florissant à Nancy. Les maîtres du genre sont MM. Chepfer, Rousselot, Pérette : l'on trouvera dans le *Pays Lorrain* un certain nombre de leurs œuvres et toutes les références nécessaires. Elles sont aussi mentionnées, à partir de 1913, dans la *Bibliographie Lorraine* des Annales de l'Est.

Études dialectales.

22. Les patois lorrains en général n'ont été l'objet que de rares études d'ensemble.

Un travail ancien de FALLOT sur les patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace ne présente aucun intérêt [1].

Quelques pages de l'abbé REMY sur le patois lorrain [2] restent assez superficielles.

Deux articles, l'un de M. Charles SADOUL [3], l'autre de M. DAUZAT [4], sont des œuvres de vulgarisation : l'article de M. Dauzat contient des erreurs.

M. CALLAIS [5] a publié une conférence bien documentée sur le dialecte lorrain. Il montre successivement comment s'est constitué le dialecte ; il étudie ensuite sa période littéraire, du XIIe au XIVe siècle, puis sa période patoise. C'est un bon résumé de l'histoire du dialecte lorrain ou plutôt du messin.

Lexicographie.

23. Nous avons déjà signalé, avec les documents d'archives, un certain nombre de lexiques qui se rapportent spécialement au dialecte lorrain du moyen âge.

M. DUVERNOY [6] a donné une bibliographie très complète des *Lexiques Lorrains*.

1. FALLOT (S. F.), de Montbéliard, *Recherches sur les patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace*. Montbéliard, 1828, Deckherr.

2. REMY (abbé L.), *Le patois lorrain*, PL, 1910, p. 594-599.

3. SADOUL (Charles), *Patois et Folklore de Lorraine*, Idées modernes, novembre-décembre 1900.

4. DAUZAT (A.), *Les patois Lorrains et Wallons*, Les Marches de l'Est, t. V, 1913, p. 302-311.

5. CALLAIS (J.), *Le dialecte lorrain. Origines. Période littéraire. Patois. Agonie.* Conférence faite le 5 avril 1921. Nôte Térre Lôrraine, janvier-septembre 1922.

6. DUVERNOY (E.), *Lexiques du dialecte lorrain*, BSAL, 1912, pp. 188-196.

A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, il a paru une série d'ouvrages pédagogiques destinés à corriger les fautes de français de la jeunesse lorraine : le linguiste trouvera à glaner pas mal de termes dialectaux dans ces œuvres : *Remarques sur la langue française à l'usage de la jeunesse de Lorraine* [1], *Dictionnaire des expressions vicieuses usitées... notamment dans la ci-devant province de Lorraine* [2], *Recueil des locutions vicieuses les plus répandues même dans la bonne compagnie* [3].

La *Feuille du Cultivateur* de l'An IV a publié dans ses *Variétés bibliographiques* (n° 2) une *Nomenclature alphabétique des termes techniques agricoles usités dans la presque totalité des départements de la Meurthe et des Vosges*.

23 *bis*. Il est nécessaire de rappeler l'existence du *manuscrit 721* de la *Bibliothèque Municipale de Nancy* [4]. Non seulement ADAM [5] a négligé totalement les documents qui proviennent du département de la Meuse et ceux qui proviennent du nord du département de Meurthe-et-Moselle (arrondissement de Briey), en sorte que le titre de son travail (*Les Patois lorrains*) est inexact, mais il a mal utilisé des matériaux qui avaient été adressés à l'Académie de Stanislas. Il y a dans les six gros volumes de l'*Enquête* non seulement des listes de mots, mais des renseignements de tout genre sur les patois lorrains ; quelques-unes des monographies qui y sont conservées sont excellentes et mériteraient d'être publiées.

Nous rappellerons la *Faune populaire* [6] et la *Flore populaire de la France* [7] de E. ROLLAND, messin et auteur d'un dictionnaire messin.

1. [Abbé DUBOIS DE LAUNAY], *Remarques sur la langue française à l'usage de la jeunesse de Lorraine*, par M. *. Paris, chez les Libraires associés, 1775, in-8°. L'on y trouvera la prononciation des mots patois.

2. MICHEL (J.-F.), *Dictionnaire des expressions vicieuses usitées dans un grand nombre de départements et notamment dans la ci-devant province de Lorraine*. Nancy, 1807, in-8° de 192-16-IX p. Voyez aussi la 2e édition des *Éléments de grammaire générale*, 1806.

3. MUNIER (F.), *Recueil des locutions vicieuses les plus répandues même dans la bonne compagnie*. Metz, Lamort, 1812, in-8° de 76 p.

4. *Enquête sur les patois du Nord-Est*, organisée par l'Académie de Stanislas. 1877. T. I et II : Meurthe-et-Moselle ; t. III et IV : Vosges ; t V et VI, Meuse.

5. ADAM (Lucien), *Les patois lorrains*. Nancy, Grosjean-Maupin, et Paris, Maisonneuve, 1881, in-8° de LII-460 p., carte.

6. ROLLAND (E.), *Faune populaire de la France*, t. X. Paris, H. Gaidoz, 22, rue Servandoni, 1915, in-8° de VIII-244 p.

7. ID., *Flore populaire de la France*, t. X et XI. *Ibid.*, id., 1913-1914, in-8° de VI-226 et de VI-261 p.

Ces abondantes collections sont particulièrement riches et précieuses pour la région lorraine.

Étymologie.

24. Une note de M. HUBSCHMIED sur le mot *beloce*, qui désigne la prune en Lorraine, complète l'article assez mince du *REW* [1]. — Le lorrain *bure*, feu de joie, a été étudié par BAIST [2]. — L'étymologie proposée par M. Charles SADOUL pour *couarail* (a. fr. carroi) se heurte à des difficultés phonétiques [3]. — M. HAUST dérive du moyen néerlandais *câde* le mot *chon*, croûton de graisse grillée [4]. — Des érudits locaux se sont occupés du mot *crompir*, pomme de terre [5]. — M. NICHOLSON a vainement essayé d'expliquer le verbe *dailler*, échanger des plaisanteries jusqu'à ce que l'un des adversaires reste court [6]. — M. SPITZER s'est occupé de la *chasse au daru*, plaisanterie qui consiste à faire attendre à un chasseur improvisé un animal fabuleux. Seule une étude d'ensemble de cette galéjade traditionnelle permettra de donner du mot une explication assurée [7]. — M. JUD rapporte au celtique le mot *embêche*, qui s'applique à des outils divers, avec une nuance péjorative [8]. — Il étudie aussi *larece*, façade d'une maison, avec les dérivés de *latus* [9].

Étude de mots.

25. Le lorrain *mouchette*, abeille, a été étudié par M. GILLIÉRON dans son travail sur l'abeille ; les formes lorraines ont été l'occasion

1. HUBSCHMIED (U.), *Zeitschrift für deutsche Mundarten*. Bd. XIX, 1924 (Festschrift Bachmann), p. 171, n. 2.
2. BAIST (G.), *Bure*, ZRPh, t. XLIII, p. 85.
3. S[ADOUL], C[harles], PL, 1908, p. 506.
4. HAUST (J.), R, t. XLVII, p. 554.
5. GRILLET (G.), *Note pour servir à l'étude du patois meusien*, BSLB, 1913, p. 132 ; GERMAIN DE MAIDY (L.), *A propos du mot* crompir, *pomme de terre*, ibid., id., p. 236-237.
6. NICHOLSON (G.-Gr.), *Recherches philologiques romanes*. Paris, Champion, 1921, in-8° de 256 p., p. 191-192.
7. SPITZER (L.), *Chasse au daru*, ZRPh, t. XLIII, p. 326-330. Cf. HORNING, R, t. XLVI, p. 577.
8. JUD (J.), R, t. XLVII, p. 504.
9. JUD (J.), *Vieux français* larece, R, t. L, p. 266-267.

de discussions du plus grand intérêt [1]. — M. Gilliéron s'est occupé aussi du lorrain *pommette*, pomme de terre, et des mots *hôtel, maison*, pris au sens de *cuisine* [2]. — M. Barbier a étudié en Lorraine les dérivés du latin *quinque cornua* : il n'a eu à sa disposition que des documents insuffisants [3]. — Il a examiné les noms de poissons cités par Ausone dans son poème sur la Moselle [4] : *alausa, barbus, capito* (chevène), *gobio, lucius* (luz, brochet), *perca, salmo, silurus, tinca, umbra, fario* (*sario ?*), *salar, redo* (lorrain rené ?), *alburnus* (vaudoise?), *mustela* (lotte). Il est probable qu'Ausone a fait de la littérature sans trop se soucier de dialectologie ni même d'ichthyologie.

Phonétique.

26. Nous rappelons pour mémoire la dissertation, bien vieillie aujourd'hui, de Fleck [5], qui étudie les voyelles accentuées du manuscrit E de la *Chanson des Lorrains* et les assonances de la *Chanson* d'après les manuscrits A, B, C, et celle, non moins vieillie, de Zemlin [6]. L'on peut y trouver, en les utilisant avec critique, quelques renseignements utiles sur le dialecte lorrain au moyen âge.

Morphologie.

27. M. Gamillscheg s'est occupé de la *désinence de la 1re personne du pluriel de l'indicatif présent* en *-ã* [7]. Il s'efforce de localiser cette

1. Gilliéron (J.), *Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille*. Paris, Champion, 1918, in-8° de 360 p., carte. Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 225e fascicule. — Jaberg, dans R, t. XLVI, p. 121-135. — Gilliéron (J.), *Pathologie et thérapeutique verbales*. Paris, Champion, 1921, in-8° de 202 p. Coll. linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. XI (p. 28-52). Du même : *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*. Paris, Champion, 1922, in-8° de 67 p. (II, p. 21-45).

2. *Pathologie et thérapeutique verbales*, pp. 82-123, pp. 124-198.

3. Barbier (P.), *Le latin* quinque cornua *et ses dérivés*, Revue de Philologie française, t. XXXIV, p. 39-48.

4. Id., *Les noms des poissons d'eau douce dans la* Moselle *d'Ausone*, *ibid.*, t. XXXII, p. 131-137.

5. Fleck, *Der betonte Vokalismus einiger altostfranzösischer Sprachdenkmäler und die Assonanzen der Chanson des Lohérains*. Diss. Marburg, 1877, in-8° de 63 p.

6. Zemlin, *Der Nachlaut* -i *in den Dialekten Nord- und Ost-Frankreichs*. Diss. Halle, 1881.

7. Gamillscheg (E.), *Zur wallonisch-lothringischen Präsensbildung*, ZFrzSpL, t. XXXIV [1] (1909), p. 306-313.

forme, qui s'étend à une partie importante du domaine gallo-roman. Elle ne serait autre chose qu'une extension de la désinence de la 3e personne du pluriel *-ent*. Cette explication est assez vraisemblable. Toutefois ce problème, qui touche à la fois à la phonétique et à la morphologie, reste singulièrement obscur et réclame une étude d'ensemble.

L'*imparfait lorrain* en *-or* a été étudié par AURICOSTE DE LAZARQUE [1] et, tout récemment, par M. HORN [2]. M. Horn utilise surtout le bon travail de M. Franz (voyez § 58); il donne une bibliographie du sujet, qui mériterait d'être repris. L'existence en patois lorrain d'un double imparfait, imparfait prochain ou imparfait lointain, imparfait expressif ou imparfait ordinaire, est sans doute le trait le plus original de la morphologie des parlers lorrains.

Toponomastique.

28. M. DUVERNOY, archiviste de Meurthe-et-Moselle, a étudié, dans un article fort intéressant, toute une série d'étymologies populaires de noms de lieux [3] : *Maix la Tour* est devenu Mars la Tour, Ceintrey, *Saint-Trez*, Cembeng, *Saint-Boing*, etc. Ces exemples sont très précieux et nous montrent avec quelle facilité les noms de lieux, qui ne sont pas, comme les noms communs, groupés en familles, où une signification précise s'attache à un groupe de phonèmes déterminé, peuvent se déformer.

Anthroponymie.

29. Albert COLLIGNON, professeur honoraire de littérature latine à la Faculté des Lettres de Nancy, a publié un court article sur *quelques noms et prénoms lorrains* [4]. Il faut ajouter à la liste des prénoms empruntés aux saints de Lorraine *Soibert* (Sigisbert) et *Élophe*, commun dans certains villages du Toulois. Les formes populaires

1. AURICOSTE DE LAZARQUE, *Note sur la formation probable du second imparfait usité dans quelques patois lorrains*, MAM, 1883, p. 221-230.

2. HORN (W.), *Das Imperfekt auf -or im lothringischen Französisch*, AStNSpL, t. CXLIII, 1922, p. 270-271.

3. DUVERNOY (E.), *Les légendes de l'histoire de Lorraine. La légende étymologique*, PL, 1923, p. 527.

4. COLLIGNON (A.), *Note sur quelques noms et prénoms lorrains*, PL, 1922, p. 271-273.

du nom de *Dominique* que M. Collignon a citées sont naturellement antérieures à Saint Dominique (1170-1224).

L'on trouvera sous la rubrique *Documents d'Archives* la liste des publications qui fournissent leur matière à l'anthroponymie aussi bien qu'à la toponomastique.

PAYS GAUMET ET ARDENNES FRANÇAISES

Bibliographie.

30. Le pays gaumet appartient linguistiquement à la Lorraine et politiquement à la Belgique. L'on trouvera dans les publications de la *Société de Littérature wallonne* un grand nombre de documents sur les patois gaumets [1].— Pour le département français des Ardennes, M. Charles Bruneau a publié en 1912 une bibliographie dans son *Étude phonétique des Patois d'Ardenne* (§ 34).

Documents d'archives.

Les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, publiées à Arlon, contiennent de nombreux textes anciens en dialecte [2] : la charte de fondation de *Gérouville* par le comte de Chiny, en juillet 1258 [3]; — des documents divers dans la *Monographie de la commune de Tintigny* [4]; — un compte de la recette de *Chiny* en 1378-1379 [5]; — des pièces de tout genre (1426-1789) recueillies à Mons par M. Vannérus [6].

31. C'est en pays gaumet que fut fondée l'abbaye d'Orval. Elle

1. Une *Table systématique des publications de la Société* (1856-1906) par Oscar Colson (t. I du *Liber Memorialis*) constitue le t. XLVII de la Collection. Liège, Vaillant-Carmanne, in-8° de xx-302 p.

2. Une *Table méthodique des quarante-deux premiers volumes* (1851-1907) a été dressée par M. Jules Vannérus, t. XLIII (1908), p. 1-65.

3. *Annales*, t. XLI (1906), p. 215-218, planche.

4. Liégeois (E.), *Monographie de la commune de Tintigny*, Annales, t. LI (1920), p. 155-174 (documents de 1258 à 1500), t. LIII (1922), p. 27-100 (documents de 1541 et postérieurs à cette date).

5. Liégeois (E.), *Compte de la recette de Chiny pour l'année 1378-1379*, Annales, t. XLIV (1909), p. 125 à 166.

6. Vannérus (J.), *Documents luxembourgeois des Archives de l'État à Mons*, Annales, t. XLV (1910), p. 145-190.

se trouvait dans cette sorte de retrait que forme la frontière belge au sud du point 176 de l'ALF, à treize kilomètres environ de ce point. Le Père GOFFINET a publié un *Cartulaire de l'abbaye d'Orval* [1] qui a été utilisé par M. Wiese (§ 7). Ce cartulaire date du XVIIIe siècle. — Un autre cartulaire, du XVIIe siècle, donne un texte assez différent : l'on trouvera des pièces inédites avec un certain nombre de variantes des pièces publiées dans les *Chartes inédites de l'abbaye d'Orval* [2]. — Enfin l'on a retrouvé à Berlin un certain nombre de chartes originales provenant d'*Orval* [3]. — La comparaison de ces pièces originales avec les copies du cartulaire montre le soin avec lequel les cartulaires ont été établis (p. II) : il est toutefois impossible de s'y fier entièrement en ce qui concerne les faits de langue. — Une charte originale d' *Orval* du 4 juillet 1288 a été publiée par M. Bonnardot [4].

Une charte de *Chiny* d'octobre 1227 a été publiée par M. Grosdidier de Matons [5].

Patois modernes.

32. *Documents phonographiques.* — Au cours d'une enquête linguistique exécutée sur place par M. Ferdinand Brunot, professeur à la Sorbonne, et M. Charles Bruneau, pendant l'été de 1912, un certain nombre de disques de phonographe en patois gaumet ont été inscrits. Nous donnons leur cote aux *Archives de la Parole*, à la Sorbonne, où il est possible de les consulter.

Point 176 de l'ALF (Chiny). Disques D 99 (français dialectal)-100, 101-102, 103-104, 105-106 (français dialectal), 107 (français dialectal). — Florenville (5 km. SSO. du point 176) : D 93-94, 95-96, 97-98. — Williers (8 km. S. du point 176) : D 108, 109-

1. GOFFINET (H.), *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, Bruxelles, Hayez, 1879, in-4° de XXXVIII-800 p. Publication de l'Académie royale de Belgique.

2. DELESCLUSE (A.), *Chartes inédites de l'abbaye d'Orval*, Bruxelles, Hayez, 1896, in-4° de XII-66 p. Publication de l'Académie royale de Belgique.

3. DELESCLUSE (A.) et HANQUET (K.), *Nouvelles chartes inédites de l'abbaye d'Orval*, Bruxelles, Kiessling et Imbreghts, 1900, in-4° de II-36 p. Publication de l'Académie royale de Belgique.

4. Archives des missions scientifiques et littéraires, 3e série, t. XV (1889), p. 434.

5. GROSDIDIER DE MATONS (M.), *Catalogue des Actes des comtes de Bar* (1022 à 1239), Paris, Picard, 1922, in-8° de 172 p. Voyez p. 138.

110, 111-112, 113-114 (français dialectal), 115. — Charbeaux (12 km. S. du point 176) : D 116, 117-118, 119-120. — Auflance (15 km. S. du point 176) : D 121-122, 123-124, 125-126.

Point 182 de l'ALF (Vance). — Habay-la-Neuve (6 km. N. du point 182) : D 151-152, 153-154. — Sainte-Marie-sur-Semois (7 km. O. du point 182) : D 155-156.

Point 175 de l'ALF (Thonne-les-Prés).— Margny (10 km. N. du point 175) : D 127-128, 129-130, 131-132. — Gérouville (12 km. NNE. du point 175) : D 142, 143-144, 145-146, 147-148, 149-150 (français dialectal).

33. *Textes patois.*

M. Roger a publié des chansons populaires en patois gaumet [1].

M. Haust a donné une édition critique d'une curieuse chanson intitulée *La maîtresse de Dampicourt* [2]. M. l'abbé Conrotte tenait cette chanson de sa mère, qui mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, en 1905 : elle croyait se rappeler que l'auteur était originaire de Grandcourt, près de Ruette-lez-Virton, et vivait à la fin du XVIIIe siècle.

Études dialectales.

34. M. Charles Bruneau a publié sous la dénomination — un peu vague au point de vue linguistique — de *Patois d'Ardenne*, une série de travaux qui embrassent, sur la frontière franco-belge, un certain nombre de villages gaumets et lorrains.

Dans son *Enquête linguistique sur les Patois d'Ardenne* [3], M. Bruneau donne les résultats d'une enquête qu'il a faite lui-même et sur place, au moyen d'un questionnaire analogue à celui de l'ALF. Les villages qu'il a visités constituent une aire cohérente.

Dans son *Étude phonétique* [4], M. Bruneau s'est efforcé de classer et

1. *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, à Arlon, t. XLVIII (1913), p. 45-48 ; *Wallonia*, t. XIII, p. 54.

2. Haust (J.), *La Maîtresse de Dampicourt, vieille chanson du pays de Virton*, Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne, publié par la Société de Littérature Wallonne, Liège, Vaillant-Carmanne, t. II (1921-1922), p. 49-58.

3. Bruneau (Ch.), *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, t. I, Paris, Champion, 1914, in-8° de VIII-538 p. (*Abaisser-Luzerne*). Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 207. — Le t. II, qui est sous presse, donnera les articles *Ma—Y* (p. 1-443).

4. Id., *Étude phonétique des patois d'Ardenne*, Paris, Champion, 1913, in-8° de VIII-542. Thèse de l'Université de Paris.

d'étudier les principaux faits phonétiques particuliers à cette région. Les linguistes qui auraient à utiliser les mots et les formes de l'*Enquête* trouveront donc dans l'*Étude* l'explication des formes difficiles ou insolites qu'ils pourraient rencontrer.

Dans sa *Limite des dialectes wallon, champenois et lorrain* [1], M. Bruneau a étudié la question des limites dialectales et a montré les conditions géographiques et surtout historiques qui expliquent la répartition actuelle des patois dans la région ardennaise.

Un *Index* des mots et des principales formes, placé à la fin du t. II de l'*Enquête*, renvoie à la fois à l'*Enquête*, à l'*Étude phonétique* et à la *Limite des dialectes*. Dans la pensée de M. Bruneau, cet index est destiné surtout aux linguistes et aux géographes linguistes.

Nous renvoyons, pour l'indication précise des villages étudiés, à l'*Étude phonétique* (p. 39-85). M. Bruneau a visité le point 185 de l'ALF, point qui est nettement wallon, et le point 176, qui est nettement gaumet. Il est descendu jusqu'à Thonne-le-Thil, à 5 km. au Nord du point 175. L'on trouvera donc dans l'*Enquête* tous les patois de transition qui se sont développés entre les patois lorrains et les patois wallons, de part et d'autre de la frontière franco-belge.

Lexicographie.

35. Le volume essentiel, en attendant la publication du *Dictionnaire général de la langue wallonne*, qui comprendra les parlers gaumets, est le *Lexique du patois gaumet* de M. Liégeois [2], avec ses suppléments [3]. M. Liégeois a étudié la région de Tintigny, à 12 km. environ à l'Ouest du point 182 de l'ALF, à peu près à mi-chemin entre le point 182 et le point 176.

M. L. Roger a publié aussi un important *Lexique du patois gaumet de Prouvy-Jamoigne* [4]. Prouvy-Jamoigne est à 7 km. environ au SEE. du point 176 de l'ALF.

1. Id., *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne*, Paris, Champion, 1913, in-8° de 240 p. ; carte. Thèse de l'Université de Paris.

2. Liégeois (E.), *Lexique du patois gaumet*, Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, t. XXXVII (1897), p. 283-379.

3. Id., *ibid.*, t. XLI (1901), p. 99-231, t. LIV (1912), p. 243-261.

4. *Ibid.*, t. XLIX, p. 147-207.

Étymologie.

36. M. Jean HAUST, dans ses *Étymologies wallonnes et françaises* [1], a étudié un assez grand nombre de mots gaumets : *acramiller*, *décramiller*, embrouiller, débrouiller (de l'a. fr. *cramail*, crémaillère) ; — *abachière*, estropié (a. fr. *haschière*, a. h.a. HARMSKARA) ; cf. le dérivé *acheraule* ; — *anâvèy*, engendrer, *dènâvèy*, détruire (du lat. NATIVUS); — *biho*, coffin (a. fr. *buhot*) ;—*cuchale*, *couchale*, sorte de ruelle (*courcelle*, petite cour) ; — *dâbô*, niais (du germ. **Dabold*, avec influence du latin *dabo*) ; — *davine*, *davinèy*, exclamations marquant la probabilité (devine, devinez), *tât'*, *tâjèy*, exclamations qui affirment ou nient (tais-toi, taisez) ; — *djo*, provision de fruits, *djôti*, mûrir dans le fruitier (d'une racine celtique ?) ; — *foûsson*, noyau d'un peloton (pour **vousson*, de *VOLSUM pour VOLUTUM : ce qui sert à rouler) ;— *gargosson*, gosier (du radical *garg-* de *gargamelle*, etc.) ; — *gaviot*, etc., gorge (*GABA) ; — *rawète*, lien de paille (a. fr. *reorte*, RETORTA); — *samousse*, lisière (*CIMUSSIA, cf. l'a. fr. *cimosse*) ; — *sowe*, corde (*SOCA). L'excellent livre de M. J. Haust est indispensable à tous ceux qui s'intéressent au vocabulaire des patois septentrionaux de la Lorraine.

Toponomastique.

37. M. L. ROGER a fait paraître dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* une série d'importants travaux sur divers noms de lieux de la région gaumette : *Recherches sur la Toponymie du pays gaumet, et plus spécialement sur celle de Jamoigne* [2] ; *Excursion en pays gaumet* [3] ; *Notes toponymiques et archéologiques pour servir à l'histoire de la frontière des langues dans le Luxembourg* [4] ; *Essai d'un glossaire toponymique de Houffalize et des environs* [5] ; *Additions aux*

1. HAUST (J.), *Étymologies wallonnes et françaises*, Liège, Vaillant Carmanne, et Paris, Champion, 1923, in-8° de XVI-356 p. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Fasc. XXXII.

2. T. XLV (1910), p. 194-241.

3. *Ibid.*, id., p. 242-297. Une table alphabétique (p. 279-297) renvoie aux noms cités ou étudiés dans ce travail.

4. *Ibid.*, t. XLVI (1911), p. 198-252. Y joindre une notule, t. XLVII (1912), p. 326-331.

5. *Ibid.*, t. XLVII (1912), p. 296-321, avec un appendice bibliographique critique, p. 322-325.

« *Communes luxembourgeoises* » ou *Mélanges historiques, toponymiques, folkloriques* [1] ; *Du suffixe* -in, -ine *en toponymie* [2] ; *Nouvelle contribution à la toponymie luxembourgeoise* [3]. Il y a là un ensemble de documents et d'idées d'un grand intérêt.

L'abbé GUILLAUME a étudié la frontière linguistique dans le nord du Luxembourg [4].

Anthroponymie.

Un court article de M. L. ROGER est consacré à des patronymes gaumets en *i-y* (Philippi, Jacoby) et en *-son* [5].

MOSELLE (LORRAINE DÉSANNEXÉE) [6]

Textes littéraires (moyen âge).

38. M. GÜTTLER [7] a étudié la langue d'un manuscrit lorrain de la fin du XIIe siècle. Ce manuscrit (Arsenal 2083) contient la traduction des *Explications des Évangiles et des Épîtres des deux dernières semaines de carême* par *Haimon de Halberstadt*. Nous sommes renseignés par une lettre du pape à l'évêque Bertram, en 1199, sur un ensemble de traductions des Écritures, des Évangiles, des Épîtres de saint Paul, des Psaumes, des « Moralia Job » et autres écrits, qui furent exécutées alors « tam in diocesi quam urbe Metensi ». Des abbés envoyés à Metz pour ramener ces « Vaudois » dans le

1. *Ibid.*, t. XLVIII (1913), p. 58-62 ; t. XLIX (1914), p. 24-61.
2. *Ibid.*, id., p. 64-72.
3. *Ibid.*, t. LIII (1922), p. 1-25. M. L. Roger continue à publier des études sous ce titre.
4. GUILLAUME (Abbé G.), *Données générales de l'histoire de la toponymie appliquées à notre Luxembourg-Nord. Le Luxembourg-Nord et la langue allemande, ibid.*, t. IL (1914), p. 145-160.
5. *Ibid.*, t. IL (1914), p. 62-63.
6. Il est nécessaire de remarquer que le département de la Moselle, tel qu'il est constitué depuis la désannexion, ne se confond pas avec l'ancien département de la Moselle tel qu'il existait en 1870. Le nouveau département de la Moselle est constitué au nord par des arrondissements de l'ancien département de la Moselle, au sud, par des arrondissements de l'ancien département de la Meurthe.
7. GÜTTLER (H.), *Der Lautstand in der altlothringischen Uebersetzung der Homilien des Haimo von Halberstadt*, Diss. Halle, 1915, in-8° de 63 p.

droit chemin brûlèrent un certain nombre de livres. Il s'agit évidemment des traductions des livres saints : les « Moralia Job », cités dans la lettre du pape, existent encore. Les Homélies de Haimon de Halberstadt font partie de ce groupe de traductions : elles sont ainsi datées et localisées d'une manière assez précise.

Le texte des Homélies est inédit : M. Güttler a eu entre les mains une copie exécutée par Suchier.

La dissertation de M. Güttler est un bon travail d'étudiant, fait suivant le plan traditionnel. L'on corrigera facilement quelques inadvertances et des fautes de lecture : M. Güttler s'embrouille en particulier dans les *u*, les *v* et les *w*. Cette phrase de conclusion : « nach *u*, *a* und besonders nach *e* findet sich ziemlich oft ein parasitischer *-i* Nachlaut » trahit l'inexpérience complète de l'auteur en phonétique. L'on ne trouvera donc dans son livre que des matériaux bruts, qui seront d'ailleurs les bienvenus.

39. L'*Image du monde* est l'œuvre d'un clerc messin nommé Gautier ou Gossouin (qu'il faut sans doute lire *Gossonin* pour *Gosselin*, diminutif germanique de *Gautier*). Une rédaction en vers date de 1246 ; une autre rédaction, également en vers, date de 1248. Une troisième rédaction, en prose, est étroitement apparentée au texte de 1246. C'est cette rédaction que publie M. Prior [1] d'après le ms. B N f. fr. 574. La langue en est tout à fait francisée : le ms. 574, quelle que soit d'ailleurs sa valeur, est donc loin de représenter le texte original [2]. Toute une série de problèmes se posent au sujet de ces trois rédactions ; M. Prior ne les a point élucidés. Son édition, d'ailleurs excellente, est donc de peu d'intérêt pour les dialectologues.

40. M. Wallensköld publie neuf chansons tirées d'un fragment de chansonnier [3] jadis conservé à Metz, aux Archives départementales de la Moselle, et aujourd'hui perdu ; on le désigne habituellement par la lettre *e*. M. Wallensköld avait pris copie de ces chansons en 1888. La langue, si l'on en croit M. Bonnardot (qui d'ailleurs avait dit que ce chansonnier, d'importance secondaire, contenait

1. Prior (O.H.), *L'Image du monde de maître Gossouin, rédaction en prose*...Lausanne et Paris, Payot, 1913, in-8° de 216 p.

2. Voyez les conclusions de Haase, *Untersuchung über die Reime in der* Image du Monde *des Walther von Metz*. Diss. Halle, 1879.

3. NPhM, t. XVIII (1917), p. 2-7. Cf. R, t. IL, p. 140.

dix chansons), est assez semblable à celle du ms. 389 de la Bibliothèque municipale de Berne [1], qui est messin [2].

Paul Meyer a signalé deux manuscrits messins. L'un, exécuté pour le couvent de Sainte-Glossinde, appartient à une collection particulière. Il date de la fin du XIIIe siècle. Paul Meyer en a extrait la « chanson de pure pauvreté » [3]. L'autre, de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe siècle, est conservé à la Bibliothèque municipale de Metz (n° 535); il provient de l'abbaye de Saint-Arnould [4] et contient de nombreux textes en langue vulgaire, tous de caractère religieux.

41. Il est nécessaire d'insister sur l'importante publication faite par M. Wolfram [5] de la *Chronique messine de Jacques d'Esch*. Outre la chronique elle-même, qui est en quelque sorte l'histoire de la ville de Metz depuis 1307 environ jusque 1434, le ms. publié par M. Wolfram contient *Les Vœux de l'Épervier* (p. 18) [6], le poème de *La Guerre de Metz* (p. 84) jadis publié par M. de Bouteiller [7], et toute une série de poésies de circonstance qui ont été composées à Metz entre février 1325 et octobre 1326 : *Le Sermon du Papegay* (p. 214); *L'Exposition du Sermon du Pappegay* (p. 222), *La Confirmation par le Geai d'Angleterre* (p. 224), *La Prophétie de Maître Lambelin de Cornouailles* (p. 226), *L'A B C de Maître Asselin de Pont-à-Mousson contre ceux de Metz* (p. 230), *La Rescription de maître Lambelin, recteur de Paris et d'Orléans* (p. 242), *Une Patenôtre de la guerre de Metz que fit Robin de la Vallée* (p. 254), *Le Credo de Henry de Heiz* (p. 264), *Le Credo de Michelet le Petitpain, qui demeure devant les Repenties* (p. 278), *L'Ave Maria de Marguerite du Pont Rengmont* (p. 282), *Un Benedicite de Louis de Poitiers, évêque de Metz* (p. 288). Toutes ces pièces, qui avaient été également publiées par M. de Bouteiller, sont accompagnées de leur traduction.

1. Archives des Missions, 3e série, t. I, p. 263.

2. Seydlitz-Kurzbach (H. v.), *Die Sprache der Liederhandschrift 389 zu Bern*. Diss. Halle, 1898.

3. *Bulletin de la Société des Anciens Textes français*, 1884, p. 73-79.

4. *Ibid.*, 1886, p. 41-76.

5. Wolfram (Dr. Georg), *Die Metzer Chronik des Jaique Dex (Jacques d'Esch) über die Kaiser und Könige aus dem Luxemburger Hause*. Metz, Scriba, 1906, in-4° de XCVI-534 p. Glossaire de François Bonnardot (p. 473-499), SSHL, t. IV. — Compte rendu ZFrzSpL, t. XXXIII², p. 63.

6. Voyez ASHL, t. VI, p. 177.

7. Bouteiller (E. de), *La Guerre de Metz en 1324*. Paris, Firmin-Didot, 1875,

La langue de ces poèmes, comme celle de la Chronique elle-même, est très dialectale. M. Rumbke [1] a étudié spécialement la *Guerre de Metz*. Il nous donne un bon dépouillement, soigneusement fait, des traits messins du poème. Les connaissances de M. Rumbke en phonétique sont assez sommaires: il se contente de s'« étonner » devant « le remplacement d'une sifflante par une fricative dorso-palatale ». Regrettons aussi qu'au lieu d'inventer des formes de latin vulgaire, M. Rumbke n'ait pas songé à rapprocher des patois actuels les faits qu'il avait à expliquer : bien des points qui restent obscurs dans son exposé eussent été éclaircis. M. Rumbke conclut que l'auteur de la *Guerre de Metz* est un Messin instruit qui s'est efforcé d'écrire en français, mais qui a laissé subsister par inadvertance de nombreuses formes locales.

42. C'est aussi au XIVe siècle qu'appartient le ms. Harléien n° 2955 du British Museum. M. Priebsch a publié trois prières empruntées à ce manuscrit messin. L'intérêt de ces prières, que M. Priebsch n'a examinées que d'une manière superficielle, est surtout linguistique [2].

Le *Mistère de Saint Clément* est également d'origine messine. Il nous a été conservé par un manuscrit unique (Bibliothèque de la Ville de Metz, n° 968 [218]) qui a été publié jadis par Abel [3]. M. About a examiné de très près le manuscrit [4] : d'après son filigrane, le papier du manuscrit date de 1460 à 1470. Cette date — qui concorde d'ailleurs avec celle que suggère l'étude paléographique de l'écriture — est importante : le manuscrit est un manuscrit autographe et la date de la composition se confond à peu près avec la date de la transcription. Le *Mistère de Saint Clément*, mal publié par Abel, mériterait d'être publié à nouveau.

43. M. Livingston a acquis le manuscrit, que l'on croyait perdu [5],

in-8° de XXVI-508 p. Préface de Léon Gautier. Études critiques sur le texte, de F. Bonnardot.

1. Rumbke (F.), *Die Sprache der Dichtung* La Guerre de Metz. Göttingen, Kaestner, 1913, in-8° de 55 p. Diss. Göttingen, 1913.

2. Priebsch (J.), *Drei altlothringische Mariengebete*, ZFrzSpL, t. XXXIII[1] (1908), p. 206-213.

3. Abel (Ch.), *Le mistère de Saint Clément*. Metz, Rousseau-Pallez, 1868, in-4°.

4. About (H.), *Le* « Mistère de Saint Clement », *date du manuscrit*, C L, 1925, p. 42-43.

5. Pange (Comte M. de), *Les Lorrains et la France au moyen âge*. Paris, Champion, s.d., in-8°, p. 108.

des *Contes* de *Philippe de Vigneulles*. Ce manuscrit, qui n'est pas, comme Prost l'avait dit, le manuscrit original, est fort abîmé : l'on y a arraché avant le XVIIe siècle toute une série de dessins, sans doute licencieux. La plupart des contes sont ainsi dépourvus de leur commencement et de leur fin. Seules les dernières pages du manuscrit sont intactes, l'illustration de cette partie du manuscrit n'ayant pas été exécutée. M. Livingston a publié un certain nombre de ces contes [1]. Michelant avait donné deux fables contenues dans la XCIe nouvelle [2]; Gaston Paris en avait utilisé une [3]. La langue de Philippe de Vigneulles, qui présente des difficultés, n'a pas été toujours bien comprise par M. Livingston. Les contes n'ont d'ailleurs qu'un intérêt assez mince. Le bon Philippe de Vigneulles, scrupuleux, mais un peu lourd, était bien l'homme du monde le moins fait pour écrire des contes grivois. Le style de ses Contes est nettement inférieur au style des Chroniques. Même au point de vue linguistique, les *Contes* ne constituent qu'un document de second ordre : la Bibliothèque de la Ville de Metz possède une quantité imposante de manuscrits autographes de Philippe de Vigneulles et c'est naturellement à eux qu'il faut se reporter pour l'étude de la langue de Philippe.

Il n'y a rien à tirer pour le linguiste des *Chroniques de Metz* de HUGUENIN, citées par M. Urtel (§ 4, p. 137). Huguenin lisait mal, ne comprenait pas toujours, et rajeunissait systématiquement la langue des diverses chroniques qu'il découpait artificiellement et recousait au petit bonheur. Les historiens eux-mêmes ne peuvent utiliser cette publication médiocre.

Documents d'archives.

44. Les *Rôles des Bans de tréfonds*, publiés par M. WICHMANN [4], con-

1. LIVINGSTON (Ch. H.), *Les Cent nouvelles nouvelles de Philippe de Vigneulles, chaussetier messin*, Revue du XVIe siècle, t. X, 1923, p. 159-203 (LXe nouvelle, p. 177 ; XCIe nouvelle, p. 189). Voyez aussi *Modern Philology*, t. XXII, 1924, p. 35-43 (LXXIe nouvelle).

2. *Athenaeum français*, 1853, p. 851.

3. *Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge*. Paris, Hachette, 1907, p. 146.

4. WICHMANN (K.), *Die Metzer Bannrollen des dreizehnten Jahrhunderts*, SSHL, t. V, Leipzig, Quelle und Meyer, 1908, in-4° de LXXXII-442 p., t. VI, 1910, XVIII-580 p., t. VII, Metz, Édition de la Société d'Histoire et d'Archéologie lor-

stituent une source extrêmement riche et précieuse de documents pour le linguiste. Pour assurer aux possesseurs de biens-fonds une sécurité complète, l'on notait, à Metz, sur des morceaux de parchemin, qui étaient ensuite cousus bout à bout de manière à former un rouleau, les mutations et les ventes de propriétés : l'on procédait chaque année à la lecture publique de ces rouleaux. Dans le premier volume, M. Wichmann publie ceux qui correspondent aux années 1220, 1227, 1241, 1245, 1251, 1262, 1267, 1269, 1275, 1278 et 1279, dans le t. II, ceux qui correspondent aux années 1277, 1281, 1285, 1288, 1290, 1293 et 1298 ; le troisième volume donne les tables des noms de personnes, des professions et des métiers, des sectes religieuses et de tout ce qui concerne l'Église ; le t. IV donne la table des noms de lieux (Metz, faubourgs de Metz et autres localités), la table des lieux-dits, un index des mots et des choses (qu'on s'étonne de trouver un peu mince et, au point de vue linguistique, très maigre : il a été composé en toute hâte par M. Grimme et cela se sent) ; enfin des tableaux sur le contenu des Rouleaux des bans de tréfonds (ces tableaux n'ont d'intérêt que pour l'histoire économique). La belle publication de la Société d'Histoire et d'Archéologie est essentielle pour l'histoire du dialecte messin au XIIIe siècle. Les textes sont rigoureusement datés et localisés : pour la phonétique, la toponomastique et surtout l'anthroponymie, l'on peut y trouver un matériel extrêmement copieux et d'une inestimable valeur.

45. Un certain nombre de chartes ont été publiées séparément. Nous ne citons que les pièces publiées d'après les originaux.

Deux chartes de Metz datées de 1224 et 1226 ont été données par Paul Meyer [1]. — Une charte du 12 octobre 1241 a été publiée par M. Germain de Maidy [2]. — M. Perrin, dans son étude sur le droit de bourgeoisie et l'immigration rurale à Metz au XIIIe siècle, a publié d'assez nombreux documents, et, en particulier, de longues listes de noms de personnes [3]. — Des deux documents sur la Guerre

raines, 1912, XII-620 p., t. VIII, publié par les soins de F. Grimme, Metz, 1916, VIII-606 p.

1. Bibliothèque de l'École des Chartes, 5e série, t. III (XXIII, 1862), p. 135, 136.

2. JSAL, t. XXX (1881), p. 29.

3. ASHL, t. XXX, p. 513-639. L'on trouvera des documents p. 524-525, 526-527, 543-544, 545, 546, 586-589, 590-605. Les deux dernières pièces sont des

de Metz publiés par E. de Bouteiller [1], le premier n'est sans doute pas lorrain et l'on peut se demander si le second est messin.—L'on trouvera, en revanche, de nombreux textes intéressants pour la période qui s'étend de 1350 à 1550 dans le travail de F. Ginsberg sur la famille de Heu [2]. — Le *Grand Atour de Metz* (1405) a été publié par M. F. Des Robert d'après un imprimé de 1542 [3].

46. L'on pourra encore consulter avec profit l'étude, d'ailleurs bien vieillie, de De Wailly sur les chartes des amans de Metz [4]: elle contient des dépouillements extrêmement complets.

Les *Pouillés* du diocèse de Metz [5] ne donnent en langue vulgaire que des textes récents (1546); c'est surtout pour l'étude des noms de personnes et des noms de lieux qu'ils peuvent fournir des renseignements. Les documents les plus anciens datent de 1327.

Je citerai enfin un *Lexique* manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Ville de Metz [6]. Il est l'œuvre du notaire Baltus, qui vivait au XVIIIe siècle, et a été composé pour faciliter la lecture des textes messins du moyen âge. Il a peut-être été utilisé par Dom Jean-François [7].

listes de personnes qui ont reçu le droit de bourgeoisie à Metz en 1239-1242 et vers 1286-1290 ; d'origine messine, ces pièces sont actuellement à la Bibliothèque Nationale.

1. BOUTEILLER (E. de), *La Guerre de Metz*. Le premier est un traité entre l'archevêque de Trèves, le roi de Pologne, le duc de Lorraine et le comte de Bar (p. 402-404); le second est le traité de paix entre Metz et les quatre princes (p.404-409).

2. GINSBERG (Dr. F.), *Die Privatkanzlei der Metzer Patrizierfamilie de Heu*, ASHL, 1914, p. 1-215.

3. Austrasie, t. I (1905-1906), p. 7-31, 171-183, 323-341.

4. WAILLY (Natalis de), *Observations grammaticales sur les Actes des amans de Metz contenus dans la Collection de Lorraine*, Mémoires de l'Institut national de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XIII, Paris, Imprimerie Nationale, 1881, p. 303-376.

5. DORVAUX (Abbé N.), *Les anciens Pouillés du diocèse de Metz*, Nancy, Crépin-Leblond, 1902, in-8° de XXVIII-864 p. Mémoires de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle, t. XVIII.

6. Vocabulaire de Metz, ms. 845 [95], in-f°. Le vocabulaire fait suite à des *Extraits des Chroniques de Philippe de Vigneulles*; il occupe 89 pages.

7. Dom JEAN-FRANÇOIS est l'auteur du *Dictionnaire Roman Wallon Celtique et Tudesque*... Bouillon, 1777, in-4° de XII-364 p.

Patois modernes.

47. M. l'abbé THIRIOT [1] nous a donné une excellente édition du *Dialogue facétieux* de 1671 (Urtel, *op. cit.*, § 25, p. 440). Le texte est bien établi ; il est accompagné d'une traduction. Un commentaire explique les principales difficultés ; un glossaire termine cette publication que l'on peut citer comme un modèle. Il semble que le dialogue ait été composé dans la région du Saunois.

M. ZÉLIQZON a réimprimé *La famille ridicule* [2], dont la première édition est de 1720. Après une savante introduction, où il a réuni tout ce que l'on connaît de cette œuvre curieuse, M. Zéliqzon fournit un texte correct, avec une traduction en regard. Les notes, rejetées à la fin, résolvent les nombreuses difficultés que présente cet important ouvrage, dont la publication réclamait à la fois un patoisant averti et un bon philologue.

MM. THIRIOT et ZÉLIQZON [3] ont publié les deux scènes qui nous ont été conservées de la comédie des *Bégueules* (1776).

48. Le *Chan Heurlin*, composé pour une partie en 1787 (Urtel, *op. cit.*, § 29, p. 441), a été réimprimé luxueusement par l'éditeur Even [4]. Le texte est de Louis Geisler ; il a été soigneusement revu ; il est accompagné d'une bonne traduction. Le volume est admirablement illustré par M. Clément Kieffer. Cette édition, présentée avec le plus grand soin, sur beau papier, fait le plus grand honneur à la maison Even.

Je citerai aussi une traduction du *Chan Heurlin* par VERDENAL [5].

Lo baitomme dou p'tiat fei de Chan Heurlin, qui date de 1834 (Urtel, § 29, p. 441), a été réédité par M. J. Th. BARON [6]. Le texte est accompagné d'une traduction et de notes.

1. ASHL, 1909, t. II, p. 70-104.

2. ZÉLIQZON (L.), *La Famille ridicule, comédie messine en vers patois*, Metz, 1916, in-8° de 140 p. Supplément n° 5 à l'ASHL. Voyez Urtel, *op. cit.*, § 26, p. 440.

3. *Textes patois recueillis en Lorraine* (cf. § 49), p. 149-157. Voyez Urtel, *op. cit.*, § 28, p. 441.

4. BRONDEX et MORY, de Metz, *Chan Heurlin ou les fiançailles de Fanchon*, Metz, Paul Even, 1924, in-4° de XII-148 p.

5. VERDENAL (P.), *Chan Heurlin, poème en patois messin, traduction française et analyse*. Pau, Imprimerie J. Emperauger, 1909, in-8° de 34 p.

6. ASHL, 1908, p. 121-151. *Lo baitomme* comprend 465 vers. — J. Th. Baron est un pseudonyme de M. l'abbé Thiriot.

Les *Vers messins sur le petit Goulon, grand fumeur, ancien boucher de Metz* (1863), ont été publiés par MM. l'abbé THIRIOT et ZÉLIQZON [1] avec la traduction.

C'est un curieux spécimen du patois messin que le travail de J. DOSDAT [2] : *lo pére Francisse, ou petiat ovreige renframant les rèques d'un bouen patois* [3], *ausbenne que tot plien de bouen conseils édrassiet ez hébitants de nos veleiges*. On trouve en effet de tout dans ce texte, qui a échappé à M. Urtel.

49. Nous possédons de riches matériaux sur les patois actuels du département de la Moselle (Lorraine désannexée).

Les *Textes patois recueillis en Lorraine* par M. l'abbé THIRIOT et M. ZÉLIQZON [4] constituent une masse considérable de documents du plus haut intérêt pour le linguiste. Ils offrent des spécimens de tous les patois parlés en Moselle. M. ZÉLIQZON y distingue, du nord au sud, sept groupes principaux, réunis parfois par des patois de transition. Ce sont :

1) le patois de la *Fentsch* (F), région de Fontoy (15 km. SSE. du point 181 de l'ALF).

2) le patois du *Pays Haut* (P). Il s'étend le long de l'ancienne frontière, de Moyeuvre à Gorze, à proximité du point 173 de l'ALF.

3) le patois *messin* (M), qui s'étend au nord-est de Metz (Vigy), entre cette ville et la frontière linguistique.

4) le patois de l'*Isle* (I), qui va depuis la frontière linguistique, au sud de Thionville, jusqu'à la hauteur du point 163 de l'ALF, à l'est du Pays-Haut.

5) Le patois de la *Nied* (N), qui occupe toute la région située au sud de Metz, à l'est du point 163, depuis Pange jusque vers Delme.

6) Le patois du *Saunois* (S) ou de la région de Château-Salins, Dieuze, Vic. Le point 170 de l'ALF est contigu à cette région.

7) Le patois *vosgien* (V) s'étend entre l'ancienne frontière et Sarrebourg, Rechicourt, Lorquin. Le point 180 de l'ALF est à proximité de cette région.

1. *Textes patois recueillis en Lorraine* (voyez § 49), p. 394-395.
2. MAM, 1874, p. 473-511.
3. Prononcer *patouet*. Note de l'auteur.
4. ZÉLIQZON (L.) et THIRIOT (abbé G.), *Textes patois recueillis en Lorraine*, Metz, 1912, in-8° de XII-478 p. Supplément n° 4 à l'ASHL. Voyez les comptes-rendus de Dosdat, ZRPh, t. XXXVIII (1914), p. 239-244, et de This, BDRom, 1913, p. 36.

L'on trouvera dans le *Dictionnaire* de M. Zéliqzon (§ 56) une bonne carte en couleurs de ces sept groupes de patois.

L'orthographe adoptée par MM. Thiriot et Zéliqzon est celle de la Société de Littérature wallonne ; ils y ont apporté les modifications nécessaires. Elle est à la fois lisible et suffisamment précise. Les textes ont d'ailleurs été transcrits avec le plus grand soin et seront précieux pour les linguistes. Ils sont toujours accompagnés d'une traduction en français. Toutefois, il serait désirable qu'un certain nombre d'inscriptions phonographiques fussent exécutées pendant qu'il en est temps encore : les disques procureraient sur la valeur des consonnes et surtout sur la valeur des voyelles lorraines des précisions que même les transcriptions phonétiques ne peuvent donner.

50. C'est au groupe de patois désigné par la lettre F qu'appartiennent les textes de *Fontoy* publiés par M. Leclère [1]. Ils ne sont pas transcrits phonétiquement.

C'est de l'aire M que proviennent de nombreux textes publiés dans le *Pays Lorrain* : t. III (1906), p. 380, 533 ; t. IV (1907), p. 28-29, 249-251, 344-346, 486-487, 487-488 ; t. V (1908), p. 498-500 ; t. VI (1909), p. 545, 760 ; t. VII (1910), p. 309-310 (*Vany*), 435 ; t. VIII (1911), p. 547-558 (*Failly*) ; t. IX (1912), p. 531 ; t. X (1913), p. 163-165. Toutefois un certain nombre de ces pièces, dont l'orthographe est parfois bien pénible, sont localisées d'une manière assez vague. Il semble aussi que certains auteurs, plus soucieux de belle littérature que d'exactitude philologique, n'écrivent pas un patois absolument pur.

51. Un *Trimazo* publié par M. de Westphalen [2] appartient au groupe I.

Le *Tresour d'Orceval*, de M. de Westphalen [3], est une pièce de théâtre qui a connu un véritable succès et qui a eu de nombreuses représentations. Le patois en est médiocre : on sent que les phrases sont pensées en français et traduites en patois. L'orthographe est assez soignée et précise. Les indications phonétiques données dans la préface sont en partie erronées.

1. Leclère (J. P.), *Le patois de Fontoy* (Lorraine)... Metz, « Le Messin », 1914, in-8° de 82 p.

2. Westphalen (Dr de), *Les Trimazos*, ASHL, t. XXV (1913), p. 354-355.

3. Id., *Le Tresour d'Orceval*, MAM, 1910-1911, p. 243-306.

De la même région proviennent plusieurs textes publiés par le *Pays Lorrain* : t. VII (1910), p. 504 (*Hagondange*, 17 km. NEE. du point 173 de l'ALF), p. 626 (*Lessy*, 6 km. O. de Metz) ; t. VIII (1911), p. 306-308 et 705-706 (*Lessy*).

52. Le travail de M. Dosdat (Urtel, § 22, p. 438 et n. 2) se rattache au groupe N. Nous nous contentons de signaler ici les textes que M. Dosdat a publiés en appendice. Ils ont été notés à *Béchy* (35 km. environ à l'E. du point 163 de l'ALF). Ils sont transcrits en orthographe phonétique.

Un texte publié par le *Pays Lorrain* avec cette indication assez vague : environs de *Faulquemont*, appartient sans doute à cette région (t. VII, 1910, p. 39-40).

Il faut y rapporter aussi une chanson publiée par M. R. de Westphalen (*Notre Terre Lorraine*, dans les Cahiers Lorrains, 1924, p. 7).

Le patois de *Lucy* appartient aux parlers de transition entre le groupe N et le groupe S : *Pays Lorrain*, t. XI (1914), p. 440-441 ; t. XIII (1921), p. 341 ; t. XVI (1924), p. 359, 544-546 ; il en est de même du patois de la région de *Delme* : *ibid.*, t. VI (1909), p. 41-42, 438 ; t. IX (1912), p. 373 ; t. XIV (1922), p. 351 ; t. XV (1923), p. 178.

53. C'est dans le groupe S que se trouve *Attiloncourt* (5 km. NO. du point 170 de l'ALF) ; M. Zéliqzon y a recueilli de nombreux documents [1]. Ils sont publiés suivant les mêmes principes et avec le même soin que les *Textes patois* (§ 49), dont ils constituent le complément.

Nous reviendrons plus loin sur le travail de M. Brod (§ 55) ; nous signalons ici les textes qu'il a publiés [2] : proverbes, daillements, rondeaux et chansons (p. 77-89). Transcrits phonétiquement, dans le système de Böhmer, ces textes ont une grande valeur linguistique. Ils proviennent de *Haboudange* (20 km. NNE. du point 170 de l'ALF).

Les textes d'*Ommerey* transcrits phonétiquement par M. Callais [3]

1. Zéliqzon (L.), *Zur lothringische Volkskunde*, ASHL, t. XXV (1913), p. 67-129.

2. Brod (R.), *Die Mundart der Kantone Château-Salins und Vic in Lothringen*. Halle, Karras, 1912, in-8° de 112 p. Diss. de Halle, 1912. Cf. aussi ZRPh, t. XXXV, p. 641-682, t. XXXVI, p. 257-291.

3. Callais (J.), *Die Mundart von Hattigny und die Mundart von Ommeray nebst*

appartiennent aussi à ce groupe. Ommerey est à 15 km. au NO. du point 180 de l'ALF.

De nombreux textes publiés par le *Pays Lorrain* proviennent de ce groupe important. Un grand nombre de fiauves, signées Xardel et Hammeurt, sont localisées aux environs de *Château-Salins* : t. I (1904), p. 60, 90, 110, 136, 137, 154, 213, 252, 307, 317 ; t. II (1905), p. 13, 61, 126, 221, 302 ; t. III (1906), p. 44, 139, 236 ; t. IV (1907), p. 199-200 ; t. VI (1909), p. 41-42, 177, 313, 438, 564, 631 ; t. VII (1910), p. 107, 182, 241, 379, 712-713 ; t. X (1913), p. 708-719 ; t. XI (1914-1919), p. 299-300, 486.

54. De nombreux textes transcrits phonétiquement par M. Callais dans son travail (§ 55) proviennent de *Hattigny* (11 km. à l'E. du point 180 de l'ALF), dans le groupe V (p. 289-395).

Une intéressante chanson publiée dans *Notre Terre Lorraine* (CL, 1924, p. 1) par M. Callais est aussi en patois de *Hattigny*. Elle est transcrite d'une manière très soignée.

Nous hésitons à classer les *Chansons Lorraines* publiées par M. l'abbé Thiriot [1]. Les quelques textes patois qu'elles contiennent sont de provenance différente et peuvent être de patois mélangé. Elles sont transcrites dans l'orthographe de la Société de littérature wallonne.

Nous rappelons enfin que la plus grande partie des textes publiés dans *Notre Terre Lorraine* (§ 20) proviennent du département de la Moselle, qui est, au point de vue de la littérature patoise, le plus riche de nos départements lorrains.

Études dialectales.

55. Un bon travail de M. Brod est venu compléter les études de M. Dosdat et de M. Callais. M. Brod a visité soixante-dix-huit villages de la région de Château-Salins et de Vic [2]. Il est regrettable qu'il ait conservé le plan incommode de l'ancienne dissertation

lautgeographischer Darstellung der Dialektgrenze zwischen Vosgien *und* Saunois (*Lothringen*), ASHL, 1908, p. 302-422, deux cartes. Textes p. 399-403.

1. Thiriot (Abbé G.), *Chansons Lorraines*, Metz, 1913, in-8° de 28 p. Publié par la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine.

2. Brod (R.), *Die Mundart der Kantone* Château-Salins *und* Vic *in Lothringen*, Halle, Karras, 1912, in-8° de VIII-112 p. Extrait de ZRPh, t. XXXV, p. 641-682, t. XXXVI, p. 257-291. Voyez des comptes rendus de Dosdat, ZFrzSpL, t. XLII², p. 27-30, et de Bruneau, RDRom, t. VI (1914), p. 392-393.

allemande ; il est plus regrettable encore qu'il ne nous donne que de maigres renseignements sur ses sujets, aucun sur son questionnaire. Sa notation phonétique ignore l'accent et les diverses variétés de l'*r*. Les géographes linguistes pourront utiliser son volume en se servant du glossaire, qui est malheureusement incomplet ; les mots sont tous de Haboudange (20 km. NNE. du point 170 de l'ALF) ; M. Brod y a interrogé une vieille femme de soixante-dix ans. Il serait injuste, à côté des défauts, qui paraissent être ceux des maîtres de M. Brod, de ne pas reconnaître les qualités de cette étude, qui sont propres à M. Brod : c'est l'une des plus sérieuses et des plus complètes que nous ayons sur les patois lorrains.

Je rappelle que le lexique placé par M. Callais à la suite de son travail [1], p. 408-421, donne les formes de Hattigny (11 km. à l'E. du point 180 de l'ALF).

Lexicographie.

56. Un *Vocabulaire de l'ancien langage messin du moyen âge et du patois d'aujourd'hui*, de Jérôme-Jacques Oberlin [2], est resté inconnu de M. Urtel.

M. l'abbé Henrion [3] a étudié le *Dictionnaire latin-français-allemand* de *Gaspard Hochfeder* (Metz, 1515). Il n'y a que bien peu à glaner dans ce dictionnaire pour l'étude des parlers lorrains.

Le *Dictionnaire* de M. Zéliqzon [4] est en quelque sorte le *Trésor* des patois romans de la Moselle. Sur ce beau livre, dont on doit louer à la fois la richesse et la précision, l'on consultera nos comptes rendus détaillés de la Bibliographie Lorraine (1920-1921, et surtout 1922-1923). Le Dictionnaire de M. Zéliqzon est à vrai dire le seul dictionnaire lorrain que le linguiste puisse utiliser facilement et consulter en toute confiance.

Étymologie.

57. M. A. Thomas a étudié le messin *loraige*. Ce mot désigne l'arroche [5].

1. Voyez Urtel, *op. cit.*, § 21, p. 437.
2. Manuscrit B N f. fr. 14529.
3. ASHL, t. XXXIII (1924), p. 153-183.
4. Zéliqzon (L.), *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Strasbourg, Istra, 1922-1924, in-8° de XVIII-720 p. ; deux cartes, dont une en couleurs. Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fascicules 10-12.
5. R, t. XXXVII, p. 305-306.

Horning a examiné, avec une série de mots vosgiens, le mot *draĉ*, f., porte à claire voie, qui se retrouve dans la région de Metz et en Suisse. Il ne propose pas d'étymologie [1].

Il n'y a rien à tirer pour le linguiste des étymologies messines de M. Lalance, dont la phonétique est de la plus haute fantaisie [2].

Syntaxe.

58. Plöger [3] a relevé toutes les conjonctions qu'il a trouvées dans les Sermons de saint Bernard (éd. Foerster), les Homélies de Haimo de Halberstadt (ms. Suchier) et dans les Sermons de saint Grégoire sur Ezéchiel (éd. Hoffmann). Ces trois textes sont d'origine messine et datent de la fin du XIIe siècle (§ 38). Les dépouillements de Plöger pourront être utiles ; dans la dernière partie de son travail, il cite de très nombreux exemples qui seront précieux pour l'étude de la syntaxe des modes.

Le livre de M. Franz [4] est un bon livre. Ses documents ont été recueillis de janvier 1915 à mai 1918 dans le département de la Moselle, à Igney [5] et à Foulcrey (Sarrebourg, Réchicourt Le Château), à Baronville (Sarreguemines, Gros Tenquin), à Moncheux (Metz, Verny) et à Tincry (Château-Salins, Delme). Les faits réunis à grand'peine par M. Franz sont d'un prix inestimable. Les théories de M. Franz prêtent à la critique ; son plan est archaïque ; M. Franz voit trop facilement des germanismes dans des lotharingismes qui ne sont souvent que des survivances de l'ancien français. Mais, grâce à M. Franz, la syntaxe affective des parlers lorrains de la Moselle est sans doute, de tout le domaine gallo-roman, la mieux connue.

1. R, t. XLVIII, p. 176-177.

2. Lalance (Commandant), *Deux monuments messins de l'époque gallo-romaine... Étymologies messines*, Metz, Even, 1923, in-8° de 128 p. ; planches hors texte. Les étymologies occupent les pages 60-124.

3. Plöger (E.), *Die Partikeln im Altlothringischen*, Halle, 1890, in-8° de 88 p. Diss. Halle, 1890.

4. Franz (Dr A.), *Zur galloromanischen Syntax*, Iena und Leipzig, Gronau, 1920, in-8° de VI-128 p. Supplementheft X der ZFrzSpL. Voyez un compte rendu de Ch. Bruneau, BL 1920-1921, p. 247-248.

5. Igney est le point 180 de l'ALF.

Toponomastique.

59. Le nom de la ville de *Metz* a été étudié par M. VENDRYES [1] qui y voit un « hypocoristique », *Mettis* pour *Mediomatricis*. Malgré les arguments présentés par M. MURET [2], l'explication de M. Vendryes nous paraît assurée.

L'on trouvera dans le dictionnaire de M. ZÉLIQZON (§ 56) la prononciation patoise des noms de lieux et aussi celle des prénoms usuels.

Le *Nécrologe de l'abbaye de Gorze* publié par M. l'abbé AIMOND (BSAL, 1914, p. 76-85) ne comprend que des textes en latin et ne présente d'intérêt que pour la toponomastique et l'anthroponymie.

MEURTHE-ET-MOSELLE

Bibliographie.

60. Un travail de BENOIT [3] n'est à vrai dire qu'une bibliographie, fort complète et à certains égards précieuse, des textes publiés en patois de la région de Lunéville (avant 1879).

Textes littéraires (moyen âge).

61. Il ne semble pas douteux que *Jacques de Longuyon*, l'auteur des *Vœux du Paon* (vers 1312), ne soit d'origine lorraine. S'il n'est pas possible d'identifier le trouvère avec un prévôt ni avec un doyen rural de Longuyon cités dans les chartes, il faut le reconnaître dans le *Jaquet de Longuyon* d'un jeu-parti édité par M. Lubinski, et qui a été composé à la cour des comtes de Bar [4].

1. Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, t. XXIII (1923), p. 52. M. HUBSCHMIED (U.), dans son étude sur *Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs : Ogo, Château d'Oex, Uechtland*, Zeitschrift für deutsche Mundarten, Bd. XIX (1924), est de la même opinion que M. Vendryes.

2. R, t. L, p. 451. Voyez à ce sujet la discussion de M. Ch. Bruneau (BL 1922-1923).

3. BENOIT (A.), *Quelques notes sur le patois des environs de Lunéville*, dans *Lunéville et ses environs*, fasc. IV, Lunéville, Imprimerie de Lunéville, 1879, in-8° de 46 p. (p. 24-43).

4. THOMAS (A.), *Jacques de Longuyon, trouvère*. Histoire littéraire de la France, t. XXXVI, fasc. 1, Paris, Imprimerie nationale, 1924, in-4°, p. 1-35.

M. Ritchie [1] a commencé la publication des *Vœux du Paon*. Son édition est digne de tout éloge. Le manuscrit B N f. fr. 12565, qu'il a choisi pour base de son texte, est francien, avec quelques traits lorrains et quelques traits picards ; d'autres manuscrits, dont on trouvera en note les variantes, sont nettement lorrains et nous ont peut-être mieux conservé le dialecte de l'original.

62. M. Fletcher [2] a étudié d'une manière très approfondie la langue des *Vœux du Paon*. Il a soigneusement réuni tous les documents anciens et modernes qui permettent de se faire une idée de ce que pouvait être au début du XIVe siècle le parler de Longuyon. Il nous paraît avoir réussi à prouver que l'original des *Vœux du Paon* a été écrit dans un parler lorrain, et dans un parler du nord de la Lorraine. Le copiste du manuscrit 12565, un picard, semble-t-il, a corrigé les lotharingismes de son mieux, non sans ajouter quelques picardismes.

Paul Meyer a publié [3] quelques extraits du poème de *Jean Baudouin*, de Rosières aux Salines, l'*Instruction de la Vie Mortelle*. Ce poème, composé vers 1431, comprend 47.000 vers. Il nous a été conservé dans un seul manuscrit (Cambridge, Saint John's College, ms. T 14). La langue présente des traits dialectaux peu marqués (p. 535-536), ce qui, à cette époque tardive, n'a rien que de très naturel.

Documents d'archives.

63. Un certain nombre de chartes de *Toul* ont été publiées : deux, d'août 1251 et de 1254, par M. Bonnardot [4] ; trois autres, d'avril 1279, de septembre 1284 et du 28 novembre 1455, par M. Charles Laprévote [5].

L'on trouvera dans le travail déjà cité (§ 62) de M. Fletcher

1. Ritchie (R.-L.-G.), *The Buik of Alexander*, vol. II, Edinburgh and London, 1921, in-8° de CXVII-107-248 p. Coll. de la Société des Anciens Textes Écossais. Le t. I n'a pas paru. Il doit contenir *Li Fuerre de Gadres*.

2. Fletcher (F. T. H.), *Étude sur la langue des* Vœux du Paon, *roman en vers du XIVe siècle, par* Jacques de Longuyon, Paris, Presses Universitaires de France, 1924, in-8° de XXIV-186 p. Thèse de l'Université de Nancy.

3. R, t. XXXV, p. 531-633.

4. Archives des missions scientifiques et littéraires, 3e série, t. I, 1873, p. 271-272.

5. MSAL, t. XXVII (1877), p. 155, 156, 163-168.

une liste très complète des documents d'archives de la fin du XIIIe et du début du XIVe siècle qu'il a étudiés en vue de localiser le poème des *Vœux du Paon*. Ces documents proviennent de *Longuyon* ou des environ de Longuyon.

Sous le titre inexact de *Documents en patois lorrain*, M. BONNARDOT a publié des procès-verbaux constatant les déprédations commises en Lorraine ducale par les gens du comte de Bar [1]. L'on peut supposer que ces procès-verbaux, dont la langue est plus dialectale que celle des chartes, ont été rédigés dans le pays même. Ces divers documents, qui datent de 1337-1338, pourraient donc être localisés à *Prény* (p. 340), à *Pont-à-Mousson* (p. 342), à *Frouard* (p. 343), à *Gondreville* (p. 345), à *Toul* (abbaye de Saint-Evre) (p. 345) et à *Blénod* (p. 346). Ils mériteraient d'être étudiés à nouveau.

Une quittance de l'abbaye de *Sainte-Marie-au-Bois* (commune de Vilcey-sur-Trey, Meurthe-et-Moselle, Toul, Thiaucourt), datée de 1345, a été publiée aussi par M. BONNARDOT [2].

Il est difficile de localiser une charte du duc de Lorraine (18 septembre 1268) dont la langue présente des traits dialectaux, mais qui a pu être rédigée par un scribe d'origine quelconque [3].

Patois modernes.

64. OBERLIN [4] a publié dans son *Essai*, en 1775, un assez grand nombre de textes de *Lunéville* qui lui ont été communiqués par le sculpteur Cyfflé. Ces textes ont une importance considérable à cause de leur date. Dans le lexique qui termine l'œuvre d'Oberlin, un grand nombre de mots et de formes de Lunéville se trouvent également cités.

Cyfflé signale (*Essai*, p. 72) l'existence d'une *Bible des Noëls*, ou plutôt d'un *Supplément* à la *Bible des Noëls*, qui a été publié à Lunéville et contient des Noëls en patois de Lunéville. Il en donne un comme spécimen (*Essai*, p. 78-83 ; voyez aussi le recueil de Jouve, § 17).

1. R, t. I, p. 328-351, t. II, p. 245-259.
2. R, t. II, p. 257.
3. Archives des missions scientifiques et littéraires, 3e série, t. XV, 1889, p. 419.
4. OBERLIN (J. J.), *Essai sur le patois lorrain des environs du Comté du Ban de la Roche*, Strasbourg, 1775. Un exemplaire de l'*Essai*, à la Bibliothèque de la Ville d'Épinal, contient d'importantes annotations. Il y a aussi des notes manuscrites anciennes à la fin de l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Nancy.

Les textes de Cyfflé ont été reproduits d'une manière assez inexacte par MARCHAL dans son *Histoire de Lunéville* [1] ; ils ont passé de là dans divers ouvrages de seconde main.

Un *Compliment adressé par les dames poissonnières de Nancy à l'évêque constitutionnel Lalande lors de son arrivée en cette ville* date de 1791 [2].

La *Chanson contre-révolutionnaire* en patois de la région de Lunéville publiée dans le *Pays Lorrain* par M. Ch. Sadoul a été reproduite dans une brochure parue en 1906 [3].

65. Une traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue faite par l'abbé Grégoire, le célèbre conventionnel, dans le patois de son village natal (*Veho*, 8 km. SOO. du point 180 de l'ALF), a été publiée par Grille de Beuzelin comme un spécimen du patois des arrondissements de Toul et de Nancy et acceptée depuis comme telle par les bibliographies successives (Urtel, § 41, p. 448).

C'est aussi de la région de Lunéville que provient une chanson en patois de 1814 : *Let Fête des bonnes gens que r'vint, pa in notabe de Frimbo*, Metz, Imprimerie Carrère.

Il faut citer un texte curieux de 1865 en patois de *Pagney derrière Barine* (14 km. à l'O. du point 162 de l'ALF), près de Toul. Une lettre apostolique [4] a été traduite en patois par M. l'abbé GUILLAUME avec un soin pieux qui en fait un document précieux pour le linguiste : elle est accompagnée de notes sur la morphologie et d'un glossaire.

66. Les textes récents ne sont pas très nombreux.

L'on trouvera dans la thèse de M. Fletcher (§ 62) des renseignements recueillis sur place par M. Fletcher lui-même sur le patois parlé à *Noërs* (6 km. NO. du point 174 de l'ALF).

Le Fanfan et la Gogote, publié par *Notre Terre Lorraine* (1re et 2e années) sous le pseudonyme A. J. C., qui désigne le regretté abbé

1. MARCHAL (C.), *Histoire de Lunéville*, Paris, Lecointe, et Lunéville, Creuzat, 1829, in-8o de VI-188 p. (p. 111-128).

2. Voir Jouve, MSAL, 1866, p. 266.

3. SADOUL (Ch.), *Traditions et vieilles histoires du Pays Lorrain*, Nancy, Édition du Pays Lorrain, 1906, in-8o de 80 p. (p. 40-42).

4. *Lettre apostolique de Notre Saint Père le Pape Pie IX touchant la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge*, traduite en patois du pays de Toul par M. l'abbé GUILLAUME, Nancy, Lepage, 1865, in-8o de 48 p Extrait de MSAL, 1865, p. 125-165.

CHAUDEUR, est un excellent document sur le patois de *Domèvre-en-Haye* (à mi-chemin entre les points 162 et 163 de l'ALF).

Toute une série de textes proviennent de la région de *Nomeny* (20 km. NO. du point 170 de l'ALF) : *Pays Lorrain*, t. XI (1914-1919), p. 578-579, t. XII (1920), p. 132, t. XVI (1924), p. 39-40 (*Létricourt*), p. 594. C'est aussi dans le patois de cette région qu'est écrite la Chanson du *Vieux Garçon* [1]. Deux textes méritent une confiance particulière ; signés de pseudonymes, ils sont l'œuvre d'un homme cultivé qui est en même temps un excellent patoisant : *Pays Lorrain*, t. I (1904), p. 60, 136.

67. Le patois qu'écrit M. ROUSSELOT n'est pas un patois absolument pur. On peut le localiser à mi-chemin environ entre les points 160 et 170 de l'ALF. Un texte de M. Rousselot a paru dans le *Pays Lorrain*, t. XVI (1924), p. 211-212. Mais c'est dans ses *Couarails de paix et de guerre* [2] qu'on trouvera réunis la plus grande partie de ses écrits en patois, en patois mélangé de français et en français dialectal. Les linguistes regretteront que M. Rousselot, qui est un admirable écrivain en patois, n'ait aucun souci d'orthographe. Un court glossaire termine son livre.

Un texte en patois d'*Einville-aux-Jars* (15 km. au S. du point 170 de l'ALF) a pour auteur le Cardinal MATHIEU, de l'Académie française (*Pays Lorrain*, t. III, 1906, p. 331-332).

M. COLLET a réuni les surnoms patois des habitants des villages des cantons de *Bayon* et d'*Haroué*, entre les points 150 et 160 de l'ALF (*Pays Lorrain*, t. XIV, 1922, p. 504-507) ; la transcription est bien médiocre. De la même région proviennent deux textes : *ibid.*, t. II (1905), p. 388 (*Affracourt*) ; t. III (1906), p. 585.

Études dialectales.

68. Un manuscrit de M. A. DE PRANEUF [3] contient quelques renseignements sur les parlers de la région de Lunéville, où l'auteur a

1. FRANC (L.), *Lo vié Guèhhon*, édité par NTL, Liocourt, in-8° de 4 p., couv. illustrée.

2. ROUSSELOT (F.), *Couarails de Paix et de Guerre*, Nancy, Poncelet et Rigot, 1924, in-12 de XII-192 p. Illustrations d'Edmond Virtel.

3. Bibliothèque de la Ville de Nancy, ms. n° 940 [1703]. Sur la première page, une indication manuscrite fait connaître que ce travail aurait été publié en 1896. Un A. de Praneuf, propriétaire, a été membre de la Société d'Archéologie Lorraine en 1849 (BSAL, 1849, p. 333).

été juge d'instruction. Les feuillets 1 à 21 comprennent une sorte de grammaire ; les feuillets 27 à 69 sont occupés par un vocabulaire.

Toponomastique.

69. Pour M. Marichal, *Rammon*, dans la *Translatio sancti Firmini* (vers 963), ne serait autre que *Maron*, par métathèse réciproque [1].

M. Collet, dans l'article cité au paragraphe 67, donne pour les cantons de *Bayon* et d'*Haroué* la prononciation patoise des noms de lieux. Cette prononciation, trop négligée par les érudits, offre de précieux renseignements : l'orthographe officielle des noms de lieux est souvent erronée ou même absurde. Ajoutons que cette prononciation est quelquefois très archaïque : *Montmédy* porte ce nom depuis le XIIe siècle, mais les patois actuels ne connaissent encore que la vieille forme *Maidy* (*mádi*).

MEUSE (MARNE)

Textes littéraires (moyen âge).

70. C'est sans doute à la région meusienne, et, en tout cas, c'est à la partie occidentale du domaine lorrain qu'il faut attribuer le manuscrit *102* de la Bibliothèque de l'Université de *Leipzig* (XIIIe siècle). Ce manuscrit considérable contient des gloses hébraïques ; deux éditions partielles de M. Aron [2] et de M. Wright [3] ne permettent pas d'en déterminer l'origine d'une manière plus précise (voyez § 11).

La seconde version du *Mariage des Sept Arts* publiée par M. Långfors [4] a été composée et écrite dans un dialecte lorrain très fran-

1. BSAL, 1912, p. 12-15.

2. Aron (A.), *Das hebräisch-altfranzösische Glossar der Leipziger Universitäts-Bibliothek* (*ms. 102*), Erlangen, Junge, 1907, in-8° de 55 p. Extrait de RomF, t. XXII, p. 828-883.

3. Wright (W. A.), *French Glosses in the Leipzic Ms. n° 102* (*13th century*), *from the commentary on Job*, Journal of Philology, t. XXXI, p. 299-317.

4. Långfors (A.), *Le Mariage des Sept Arts*, Paris, Champion, 1923, in-16 de XIV-36 p. Les Classiques français du moyen âge, 31.

cisé qui présente des caractères très voisins de ceux du patois des Contes de l'abbé Lallement (§ 76). Il est inutile de supposer un texte picard copié en Lorraine : les prétendus picardismes sont des lotharingismes. Cette version nous a été conservée dans un manuscrit de la fin du XIIIe siècle (Reims, Bibliothèque municipale, 1275).

Paul MEYER a publié une *prière à la Vierge* de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe siècle, d'après le ms. B N f. fr. 24.838 [1]. Si l'on s'en tient au principal caractère dialectal signalé par Paul Meyer (*do* pour *du*, *de le*), elle proviendrait d'une région dont Bar-le-Duc est à peu près le centre et qui, quoique essentiellement lorraine, déborde sur la Champagne (les points 146, 155, 154, 144, 153, 143 de l'ALF présentent la forme *do*).

C'est à la fin du XIIIe ou au début du XIVe siècle qu'appartient également le manuscrit d'*Oxford Douce 308* dont M. LUBINSKI a publié les *Unica* [2]. Le manuscrit est d'origine messine ; les jeux-partis ont été composés à Bar-le-Duc, où florissait alors un groupe littéraire assez actif.

71. La *Passion* du *Palatinus* [3] (Palatinus latinus 1969, de la Bibliothèque du Vatican) date peut-être de la fin du XIIIe siècle ; elle nous a été conservée par un manuscrit unique du XIVe siècle. M. Christ, qui a découvert le texte et l'a publié le premier [4], se fonde sur une étude linguistique nettement insuffisante pour attribuer la *Passion* à la Bourgogne occidentale. Mlle Frank est moins affirmative (p. XI). En réalité, c'est surtout parce que d'autres Passions célèbres proviennent du duché de Bourgogne (Passion d'Autun, Passion de Semur) que l'on a songé à localiser en Bourgogne un texte qui paraît francisé, et dont nous n'avons peut-être qu'un remaniement. Un examen superficiel de quelques rimes caractéris-

1. MEYER (P.), *Prière en quatrains à la Vierge*, R, t. XXXIX, p. 44-53. Sur le manuscrit, id., *ibid.*, t. V (1876), p. 469.

2. LUBINSKI (F.), *Die Unica der Jeux-partis der Oxforder Liederhandschrift (Douce 308)*, RomF, t. XXII, p. 506-598. Sur le ms., consulter Paul Meyer, Archives des Missions, etc., IIe série, t. V, 1868, p. 154 et suiv.

3. FRANK (Mlle G.), *La Passion du Palatinus, mystère du XIVe siècle*, Paris, Champion, 1922, in-8o de XIV-101 p. Coll. : Les Classiques français du moyen âge, no 30.

4. ZRPh, t. XL (1920), p. 405-489. C'est p. 417-423 qu'il étudie la langue de la *Passion*.

tiques atteste que l'auteur de la Passion primitive prononçait *amin* (ami : meschin, v. 220-221) ; il faisait rimer *fieus* avec *Dieus* (v. 970-971) ; la désinence de la 2e personne du pluriel du futur était *-ois* (v. 65-66, 941-942) ; il connaissait pour les pronoms personnels non seulement une forme *ti* (v. 481), mais aussi une forme *mi*, prononcée *min* (v. 568) ; le rythme atteste une prononciation *vo* du possessif *votre*. Il suffit de consulter l'ALF — que ne connaissent, semble-t-il, ni M. Christ, ni Mlle Frank — pour constater que ces traits excluent la Bourgogne. Ils appartiennent tous aux parlers, d'ailleurs mal connus, de la Lorraine occidentale : la Passion du Palatinus pourrait être de Bar-le-Duc. Si une étude plus approfondie venait vérifier cette hypothèse, il ne serait point nécessaire de supposer un remaniement; la langue de Bar-le-Duc, à la fin du XIIIe siècle, est très voisine du francien, dont elle ne se distingue que par quelques traits particuliers.

72. Le *Roman du Lis* [1] est aussi d'origine lorraine. Il a été publié par F. C. Ostrander d'après un manuscrit unique du XVe siècle qui est la propriété de Pierpont Morgan (M 40, ancien Barrois 170). Ostrander étudie sommairement la langue et la date de l'ouvrage : il semble, pour des raisons historiques, que celui-ci ait été composé entre 1275 et 1322. L'auteur serait champenois, mais à la limite de la Lorraine (p. XI-XV) ; en ce qui concerne le copiste, Ostrander ne conclut pas (p. XX-XXII). Les deux langues, celle de l'auteur et celle du prétendu copiste, appartiennent toutes deux à la même région, qui peut être la région de Bar-le-Duc.

L'on se rend compte, en examinant ces derniers exemples, de l'erreur de méthode qui consiste à supposer gratuitement des auteurs et des copistes de provinces diverses pour expliquer des mélanges de dialectes (d'ailleurs quelquefois imaginaires). Il est nécessaire de renoncer aux vieilles listes de picardismes et de lotharingismes dont on se servait jadis. L'étude des chartes originales, éclairée par l'étude de l'ALF, permet, en général, d'arriver à une précision suffisante dans la localisation d'un texte du moyen âge. Un travail plus approfondi de la part des éditeurs de nos anciens textes permettra aussi de renoncer à situer la plupart de nos textes à la frontière de deux ou même de plusieurs dialectes.

1. Ostrander (F. C.), *Li Romans dou Lis*, New-York, Columbia University Press, 1915, in-8o de 154 p.

Documents d'archives.

73. M. Lesort [1] a publié dix-neuf chartes meusiennes en français, la plupart émanant de l'évêque de *Verdun* (1226-1250).

L'on trouvera aussi des documents de toute origine, mais surtout des documents meusiens, dans les *Chartes du Clermontois* (1069-1352) de M. Lesort [2].

Ces deux publications du savant archiviste présentent, au point de vue linguistique, un très grand intérêt.

Les *Nécrologes de l'abbaye de Saint-Mihiel* offrent aussi, malgré leur date tardive (xve siècle), des renseignements précieux [3].

Un certain nombre de chartes ont paru dans des recueils isolés : mai 1219, de Henri [4], comte de *Bar* (conservée par le cartulaire B 256, Archives départementales de la Meuse); — 1226, de *Verdun* [5]; — avril 1235, d'*Apremont* [6]; — 1238 (1256), de *Bar* [7]; — juillet 1266, de *Marville* [8]; — 8 juillet 1274, de *Bar* [9].

Paul Meyer a signalé de fausses chartes en langue vulgaire de l'abbaye de *Vaux-en-Ornois* [10]; une prétendue charte de Renaut de Bar, en 1118, citée dans les Éléments de paléographie de De Wailly (t. I, p. 158), est également fausse.

1. Lesort (A.), *Chartes lorraines en langue vulgaire* (*1226-1250*), Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques, 1914 [1915], p. 407-426. — Voyez BL 1920-1921, p. 226-227.

2. Id., *Les Chartes du Clermontois conservées au Musée Condé à Chantilly*, Paris, Champion, 1904, in-8° de 274 p.

3. Aimond (Chanoine Ch.), *Les Nécrologes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, MSLB, t. XLIV (1922-1923), p. 1-206.

4. MSLB, 3e série, t. IX (1900), p. 354.

5. Meyer (P.), Bibliothèque de l'École des Chartes, V^e série, t. III (1862), p. 136.

6. Meuse, Commercy, Saint-Mihiel. Grosdidier de Matons (M.), *Catalogue des actes des Comtes de Bar, de 1022 à 1239*, Paris, Picard, 1922, in-8° de 172 p. (p. 138).

7. MSLB, 3e série, t. IX (1900), p. 356.

8. Meuse, Montmédy, id. Germain de Maidy (L.), JSAL, t. XXX (1881), p. 30, 30-32.

9. Grosdidier de Matons (M.), *Le Comté de Bar des origines au traité de Bruges* (*vers 950-1301*), Paris, Picard, 1922, in-8° de viii-741 p. (p. 689).

10. Entre Saint-Joire et Demange aux Eaux, Meuse, Commercy, Gondrecourt. Meyer (P.), *Sur quelques chartes fausses en langue vulgaire*, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XXIII (1862), p. 125.

C'est ici qu'il faut classer le manuscrit de BELLOT-HERMENT [1] cité par Urtel (§ 47, p. 452). L'on y trouve des copies de chartes diverses, un « glossaire de mots et de locutions réformées et supprimées » (p. 49-137), un tableau des noms de lieux avec variantes (p. 139-165). Il n'y a rien à tirer de cette étude, qui, à côté de faits banals, contient beaucoup d'erreurs.

Patois modernes.

74. *Documents phonographiques.* — Des disques de phonographe en patois meusien ont été inscrits par MM. Brunot et Bruneau (voyez § 32) à *Thonne-le-Thil* (5 km. N. du point 175 de l'ALF) : D 133-134, 135-136, 137-138, 139-140 (français dialectal), 141 (français dialectal).

Textes patois. — Ni les *Almanachs* ni les *Mélanges littéraires* de la Bibliothèque municipale de Bar-le-Duc (n° 47, n° 74) cités par M. Urtel (§ 47, p. 451) ne présentent le moindre intérêt pour le linguiste.

Le *Dialogue de Toinette et d'Alizon* [2] date vraisemblablement du XVIIe siècle ; le nom de *Menaucourt* permet peut-être de localiser ce texte, jusqu'ici mal étudié, dans la région de *Ligny-en-Barrois* (12 km. NO. du point 143 de l'ALF).

Le comte FOURIER DE BACOURT a publié toute une série de textes patois originaires de *Bar-le-Duc* et surtout de *Ligny-en-Barrois*. Quelques-uns de ces textes, recueillis en partie par la comtesse de Broussel, qui a habité Bar-le-Duc de 1773 à 1791, sont antérieurs à la Révolution : trois Noëls peuvent être datés de la fin du XVIIe siècle [3]. Cet ensemble de textes assez bien localisés et datés est du plus grand intérêt pour le linguiste.

1. BELLOT-HERMENT (F.A.T.), *Idiome des pays d'Ornain et de Meuse ; recherche de réformes et de modifications que le langage primitif de nos contrées a subies*, Bar-le-Duc, 1850, in-8° de 204 p. Bibliothèque de la ville de Bar-le-Duc, n° 152.

2. FIZELIÈRE (A. de la), *Dialogue de Thoinette et d'Alizon, pièce inédite en patois lorrain du XVIIe siècle*, Paris, Simon Raçon, 1856, in-16 de 32 p.

3. MSAL, t. XLIV (1894), p. 338-384, t. XLVI (1869), p. 269-314, t. XLVIII (1898), p. 207-256 ; MSLB, 3e série, t. IV (1895), p. 107-113 ; PL, t. I (1904), p. 222-226, t. II (1905), p. 33, t. III (1906), p. 312-315. Sur l'origine de ces textes, voyez MSAL, t. XLIV (1894), p. 340. — M. Urtel n'a signalé (§ 47, p. 452) que trois Noëls publiés par le comte Fourier de Bacourt (dont il écorche le nom) : MSLB, 1892, p. 97-105, 1893, p. 225-241 ; MSAL, 1893, p. 363-373.

75. Une vieille chanson politique en patois de la *Woëvre*, publiée par M. J. Bohin, date de 1815 [1]. — Une autre chanson, de *Nettancourt* (10 km. SSO. du point 155 de l'ALF), a été composée vers 1830 [2].

Les comédies de Cordier, signalées par M. Urtel, ont été aussi publiées séparément [3]. Elles sont en patois de *Brillon* (8 km. 5 au SO. de Bar-le-Duc); ce patois, d'après Mangin (§ 77), est bien distinct du patois de Bar-le-Duc. Cordier, né en 1797, mort en 1874, écrivait sans doute le patois qu'il avait appris dans son enfance.

Un petit récit recueilli par Cordier a été publié récemment [4].

Une fable en patois de *Demange-aux-Eaux* [5], œuvre de Bourotte, a paru dans le même recueil.

Une Ballade de Thiébaux [6] provient du nord du département de la Meuse (Damvillers ?) ; une vieille chanson géographique relevée par le Dr Bernard est en patois de l'*Argonne* [7], ainsi qu'un conte moderne [8].

Une série de textes contemporains publiés par M. Alcide Marot dans le *Pays Lorrain* sont en patois du *Barrois* [9]. Enfin une *fiauve* publiée dans le même périodique n'est pas localisée [10].

M. Lionnais a inséré dans son livre deux pièces en patois [11]; elles sont sans doute en patois de *Haraumont* (8 km. SE. du point 165 de l'ALF).

76. M. l'abbé Lallement [12] a écrit de nombreux ouvrages sur le

1. PL, t. XIII (1921), p. 261.
2. PL, t. III (1906), p. 545.
3. *Le Bie, coumédie a in acte et an patois meusien, pa in paysan de la Saulx*, s.l.n.d., typographie de Poignée, à Sainte-Menehould, in-8° de 40 p. — *L'Échainge aou les conseillies de village, coumédie a daoux actes et en patois meusien*, par F.S.C. (de B.), s.l.n.d., in-8° de 78 p.
4. MSLB, IVe série, t. VII (1909), p. LXXV-LXXVI.
5. Meuse, Commercy, Gondrecourt. *Ibid.*, id., p. LXXXIX-LXXXV.
6. MSLB, IVe série, t. I (1902), p. 162-164.
7. PL, t. X (1913), p. 113-115.
8. *Ibid.*, id., p. 431-435.
9. *Ibid.*, t. IX (1912), p. 500, t. X (1913), p. 116-118, 628-629, t. XV (1923), p. 507-511.
10. *Ibid.*, t. XIII (1921), p. 532.
11. Lionnais (G.), *Au pays meusien*, Verdun, Huguet, 1912, in-8° de 268 p., p. 149-152, 188-191.
12. Lallement (Abbé L.), *Contes rustiques et folklore de l'Argonne (coutumes,*

folklore et publié de nombreux textes patois de la région de *Sainte-Menehould* (Marne) : la plupart de ces patois sont nettement lorrains. La transcription n'est pas phonétique, mais elle est très soignée : les notes de M. l'abbé Lallement révèlent une réelle finesse d'oreille et un souci de rendre exactement les sons particuliers du patois ; les notations de l'Atlas linguistique aideront à préciser la valeur de certains phonèmes. Les textes publiés par M. l'abbé Lallement seront donc très précieux pour une région peu étudiée et intéressante qui s'étend entre les points 166 et 155, 147 et 156 de l'ALF.

Les *Vieux Contes Argonnais* du *Cousi Laouis* ont paru dans l'*Annuaire Matot-Braine* (Reims, 1908-1913). Mais c'est dans les *Contes rustiques et folklore de l'Argonne* que l'on trouvera les textes les plus variés et les mieux édités ; la plus grande partie provient de la région de *Moiremont* (12 km. à l'O. du point 156 de l'ALF) : p. 1-14, 25-42, 48-65, 116-120, 135-146, 155-164, 188-206. Des textes isolés donnent des spécimens de divers patois : ceux de la région située plus au nord, la région de *Vienne-le-Château* (16 km. environ au S. du point 166 de l'ALF) : p. 15-18, 207-210 ; ceux de la région située plus à l'Ouest, vers *Courtémont* (18 km. à l'E. du point 147 de l'ALF) : p. 71-87, 99-109 ; ceux de la vallée de *la Tourbe*, située plus à l'Ouest encore (10 km. à l'E. du point 147 de l'ALF) : p. 175-178, — patois qui me paraissent plus champenois que lorrains ; ceux de la région située au sud de Sainte-Menehould (*Passavant*, 8 km. au N. du point 155) : p. 121-125 ; et, plus au sud encore, celui de *Givry* (8 km. à l'O. du point 155 de l'ALF) : p. 179-181.

M. l'abbé Lallement a réuni de plus tous les surnoms patois des habitants des villages de l'arrondissement de Sainte-Menehould.

M. l'abbé Lallement n'est pas un philologue, mais son livre, très sérieusement fait, rendra de réels services aux dialectologues. Il nous donne des spécimens précieux des parlers de transition entre les patois lorrains et les patois champenois dans la seule région sans doute où les patois n'ont pas encore disparu.

Nous n'avons pas trouvé de manuscrit ou de publication portant le titre indiqué par M. Urtel, p. 449-450 [1] (§ 43).

blason populaire et patois), Châlons-sur-Marne, Robat, et Paris, Lechevalier, 1913, in-8° de XII-332 p. Voyez un compte rendu de Ch. Bruneau, BDRom, 1914, p. 393-395.

1. Contribution à l'étude des croyances et superstitions anciennes dans le Pays de-Bar, 1900.

Études dialectales.

77. Nous donnons ici quelques détails sur le *Patois de la commune de Fains* [1], simplement signalé par M. Urtel (§ 47, p. 452). C'est un cahier de 195 pages in-8°, non daté, mais postérieur au vocabulaire de Cordier. Le patois de la commune de Fains (3 km. au NO. de Bar-le-Duc) est identique au patois de Bar-le-Duc et bien distinct du patois de Brillon (p. 33). La conjugaison occupe les pages 35-69 ; le vocabulaire les pages 70-194. Une traduction en patois du *Notre Père* termine ce manuscrit, qui fournit des documents précieux sur un patois, aujourd'hui disparu, dont l'importance est réelle au point de vue historique, Bar-le-Duc ayant été, au moyen âge, un centre littéraire très vivant.

Dans la *Monographie de Maxey-sur-Vaise*, par l'abbé Génin, l'on trouvera un chapitre sur les usages locaux (t. I, p. 291-295) et un chapitre sur le langage, le patois, les expressions (t. I, p. 295-297) : ce chapitre contient surtout une assez longue liste de mots. Signalons aussi dans cette monographie, qui comprend trois gros volumes polycopiés, le dépouillement de tous les lieux-dits de village, avec les formes anciennes, et de nombreux actes du XVIe et du XVIIe siècle, accompagnés d'inventaires : il s'y rencontre des termes dialectaux. La Bibliothèque de la Société des Lettres, Sciences et Arts, à Bar-le-Duc, et la Bibliothèque historique de la Meuse, aux Archives départementales, possèdent chacune un exemplaire de la monographie de l'abbé Génin.

L'on trouvera dans la dissertation bien vieillie de Cordier [2] des renseignements précis sur l'orthographe qu'il a adoptée pour son vocabulaire.

Je rappelle que *Breux* et *Thonne-le-Thil*, à l'extrême nord du département, font partie du groupe de villages étudiés par M. Ch. Bruneau (§ 34).

78. M. l'abbé Lallement (voyez § 76) a composé [3] un *Mémoire sur*

1. [Mangin (F.M.)], *Patois de la commune de Fains. Observations sur le patois et la manière de l'écrire. Glossaire patois-français et français-patois.* — Bibliothèque municipale de Bar-le-Duc, ms. n° 11.

2. Cordier (F.S.), *Dissertation sur la langue française, les patois et plus particulièrement le patois de la Meuse*, Bar-le-Duc, Laguerre, 1843, in-8° de 79 p.

3. Dans ses *Contes rustiques et Folklore de l'Argonne*, M. l'abbé Lallement annonce la publication d'une étude sur les patois de l'Argonne, p. 273, n. 1.

les Patois d'Argonne qui fut couronné par l'Académie nationale de Reims, en 1911.

L'étude sur le patois de *Sermaize* [1] est l'œuvre d'un amateur, mais d'un amateur cultivé et intelligent ; les spécialistes trouveront à y glaner des détails intéressants sur ce patois lorrain situé hors des frontières de la Lorraine. Elle comprend essentiellement une grammaire où les différentes espèces de mots sont étudiées dans l'ordre des vieilles grammaires françaises; mais l'on pourra y recueillir des renseignements dispersés sur la prononciation des voyelles et des diphtongues.

Lexicographie.

79. Il est nécessaire de rappeler que LABOURASSE, dans son *Glossaire abrégé du patois de la Meuse, notamment de celui des Vouthons* (Urtel, § 43, p. 449), a fondu le *Vocabulaire* de CORDIER (1833, patois de Brillon).

Le *Dictionnaire* de l'abbé VARLET [2] se présente comme un supplément à Labourasse. L'abbé Varlet a choisi quatre communes types : *Brillon*, pour l'arrondissement de Bar, *Chattancourt*, pour l'arrondissement de Verdun (15 km. NE. du point 156 de l'ALF), *Vignot* pour l'arrondissement de Commercy (4 km. NO. du point 153 de l'ALF), *Peuvillers* pour l'arrondissement de Montmédy (15 km. SEE. du point 165 de l'ALF). C'est un travail précieux, qui a échappé à M. Urtel.

Un glossaire publié par M. l'abbé LALLEMENT à la suite de ses *Contes rustiques* (§ 76), p. 273-319, comprend, après une description phonétique assez sommaire et une courte morphologie, une liste assez riche de mots patois bien localisés (voyez p. 273, n. 2).

C'est par erreur que M. Urtel a classé en Meurthe-et-Moselle (§ 41, p. 448) le glossaire lorrain de LEROUGE : ce manuscrit, déposé à la Bibliothèque municipale de Nancy (ms. 326-329), concerne le patois de *Commercy*. C'est une collection de fiches peu nombreuses (45 fiches pour la lettre A); les définitions des mots

1. LUCOT (C.), *Étude sur le patois de Sermaize*, Annuaire de l'enseignement (dép. de la Marne), 1902, p. 70-72, 1903, p. 99-123. — Sermaize (Marne, Vitry-le-François, Thiéblemont) est à 16 km. au NNO. du point 144 de l'ALF.

2. VARLET (Abbé), *Dictionnaire du patois meusien*, Mémoires de la Société philomatique de Verdun, t. XIV (1896), p. 39-304.

sont précises. L'on y trouvera aussi des proverbes, des coutumes, etc. L'auteur, mort le 26 avril 1833, avait rassemblé ces matériaux en vue d'un ouvrage qui eût été intitulé *Recherches sur les Patois Lorrains*.

Une inadvertance de M. Urtel attribue à la Lorraine (§ 44, p. 450) un travail de FERTIAULT dont le titre complet est *Dictionnaire du langage populaire verduno-châlonnais* (*Saône-et-Loire*).

Étymologie.

80. M. HAUST (voyez § 36) a étudié un certain nombre de mots meusiens : *acramiller*, *décramiller*, embrouiller, de l'a. fr. *cramail*, crémaillère ; — *hachureux*, malingre (de l'a.h.a. HARMSKARA) ; — *couchèle*, qui n'est autre que *courcelle* ; — *ecvawson* (lire : *echvawson*), *echvaousson*, noyau d'un peloton (écheveau + vousson, de *VOLSUM pour VOLUTUM, ce qui sert à rouler) ; — *andie*, langes d'enfant (a.h.a. HAMO, enveloppe, all. *Hemd* + *ellum*) ; — *lande*, perche (m.h.a. *lander*) ; — *tahon*, argile (got. THAHO, m.h.a. *tahe*, all. *Thon*) ; — *verre*, toison (*VELLEREM, a.fr. *velre*) ; — *péroile*, gros sou avec lequel on joue au patard ; — *foutrot*, jeu de cartes ; — *larece*, mur joignant le pignon d'un édifice [1] ; — *tuteri*, goulot de bouteille en forme de biberon.

Phonétique.

81. KRAUS [2] a dépouillé pour son étude un assez grand nombre de chartes originales du département de la Meuse qu'il a tirées de divers recueils. L'on en trouvera le détail dans son Introduction (p. 3-9). Le titre de sa Dissertation risque d'induire en erreur les savants qui y chercheraient hâtivement des éléments de localisation d'un texte.

Toponomastique.

82. M. GERMAIN DE MAIDY étudie, dans un article sur *Cléry* [3]

1. Sur ce mot, voyez aussi THOMAS (A.), R, t. XLII, p. 408, et JUD (J.), *ibid.*, t. L, p. 266-267.

2. KRAUS (J.), *Beiträge zur Kenntnis der Mundart der nordöstlichen Champagne im 13. und 14. Jahrhundert*, Giessen, 1901, in-8° de 72 p. Diss. Giessen, 1901.

3. GERMAIN DE MAIDY (L.), *L'étymologie du nom de Cléry*, BSNM, t. XXII (1910), p. 56-60. — Cléry est dans la Meuse (Montmédy, Dun).

(qu'il rapporte à un type CLARIACUM, du gentilice *Clarus*), le nom de *Montmédy*. Montmédy, jusqu'au XIIe siècle, s'est appelé *Maidy* et les patois actuels ne connaissent que la forme *mádi* (MADIACUM de *Madus*). — M. Germain de Maidy [1] a aussi examiné le nom de *Cesse* [2], où il voit la forme féminine d'un gentilice romain SAXIUS, SICCIUS ou SEXTIUS.

Deux importants recueils de documents, la *Chronique et les Chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel* [3] — la pièce la plus ancienne date de 709 —, et le *Nécrologe de la Cathédrale de Verdun* [4], ne présentent d'intérêt que pour la toponomastique et l'anthroponymie : les textes publiés sont tous en latin.

VOSGES, ALSACE, HAUTE-MARNE (BASSIGNY LORRAIN)

Textes littéraires (moyen âge).

83. Nous ne connaissons pas d'œuvres littéraires du moyen âge que l'on puisse localiser dans la partie orientale du département des Vosges (pour le *Dialogus anime conquerentis*, voyez § 7).

Le dialecte de Colin MUSET [5] est bien caractérisé : c'est le dialecte lorrain de la région occidentale du département des Vosges et du Bassigny lorrain. Là se trouvent les châteaux que fréquentait le joyeux poète et dont les noms sont cités dans ses chansons.

Documents d'archives.

84. Les *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges* publiés à

1. BSNM, 1922, 2e partie, p. 41-44.
2. Meuse, Montmédy, Stenay.
3. LESORT (A.), *Chronique et Chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, Paris, Klincksieck, 1909-1912, in-8° de LXX-510 p. — Mettensia, VI.
4. AIMOND (Abbé Ch.), *Le nécrologe de la cathédrale de Verdun, publié avec une introduction critique et des notes*, Strasbourg, Dumont Schauberg, 1910, in-8° de 213 p. Thèse de Nancy. (Aussi ASHL, 1909, t. II, p. 395).
5. *Les Chansons de Colin Muset*, éditées par Joseph BÉDIER, Paris, Champion, 1912, in-16 de XIV-44 p. Les Classiques français du moyen âge. Voyez R, t. XL, p. 315. — JEANROY (A.) et LÅNGFORS (A.), *Chansons satiriques et bachiques du XIIIe siècle*, Paris, Champion, 1921, in-16 de XIV-144 p., pièces XXXIX-XLI, p. 72-77, et préface, p. XIII-XIV.

Épinal [1] contiennent de nombreux textes, que l'on ne peut toutefois utiliser avec une pleine confiance [2].

Une charte de l'abbaye de *Flabémont* [3] (1239-1240) a été éditée par M. BONNARDOT [4] ; — une charte de *Choiseul* [5] du 25 avril 1270 se trouve dans la thèse de M. GROSDIDIER DE MATONS [6]. — Dans les *Documents en patois lorrain* (1337-1338) de M. BONNARDOT (§ 63), plusieurs rapports proviennent de la région vosgienne : *Neufchâteau* (p. 347), *Mirecourt* (p. 349), *Senonges devant Darney* (p. 350), et *Droiteval*, abbaye située près de Darney (p. 351). — Une charte de *Bourlémont* [7] du 15 juillet 1345, reproduite avec un souci d'exactitude un peu exagéré [8], offre encore des traits dialectaux.

Les chartes de *Joinville* [9], éditées par DE WAILLY avec un soin scrupuleux, doivent être citées ici. Joinville est à 6 km. au NOO. du point 132, de l'ALF que nous avons reconnu comme lorrain (§ 3).

Patois modernes.

85. Un *Dialogue entre Pierrot et Martin*, à propos de la *Constitution Unigenitus* (28 mars 1717), a sans doute pour auteur le sieur DIDELOT, curé de *Suzannecourt* (3 km. NO. du point 132). Je me propose de publier prochainement ce texte, dont je ne connais qu'un seul exemplaire qui est peut-être détruit [10].

1. *Documents rares ou inédits de l'Histoire des Vosges rassemblés et publiés au nom du Comité d'Histoire Vosgienne*, Épinal, t. I, 1868, etc., à t. XI, 1896.

2. Voyez un jugement sévère de M. A. LESORT, *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques*, 1914 [1915], p. 408, n. 1.

3. Commune de Tignécourt, Vosges, Neufchâteau, Lamarche.

4. R, t. II, p. 246.

5. Haute-Marne, Chaumont, Clefmont.

6. GROSDIDIER DE MATONS, *Le comté de Bar des origines au traité de Bruges*, Paris, Picard, 1922, p. 687.

7. Commune de Frébécourt, Vosges, Neufchâteau, Coussey.

8. BSLB, 1909, p. VI-VIII.

9. WAILLY (N. de), *Recueil de chartes originales de Joinville en langue vulgaire*, Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XXVIII (1867), p. 557-608.

10. C'est un in-4° de trois feuilles, A, B, C, dont les pages sont numérotées de 1 à 12. Il ne porte aucune indication d'auteur ni d'imprimeur. — Ce factum est relié avec d'autres pièces du XVIIIe siècle ; le titre frappé au dos est très vague : Recueil de pièces, t. VII. — Le volume appartenait à la Bibliothèque municipale de la ville de Reims ; il ne portait aucun numéro d'ordre et m'avait été obligeamment signalé par un bibliothécaire. J'ignore ce qu'il est devenu depuis la guerre.

Quelques phrases tirées du *Guide du baigneur* de Friry (2e partie, p. 79) ont la prétention de reproduire le patois de *Gérardmer* vers 1830 (BSPV, t. XXI, p. 58-59).

Un fragment d'une chanson qui se chantait à *Épinal* vers 1850 nous a été conservé (*Pays Lorrain*, t. XII, 1920, p. 114) ; — VOULOT a publié une chansonnette de la région du *Donon* [1] ; — divers textes en patois de *Gérardmer* (point 76 de l'ALF), cités par GÉHIN, dans une orthographe soignée et avec une traduction, ne sont pas originaux [2]. L'on trouvera d'autres textes de même origine dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* [3].

THIRIAT a publié un conte saussuron : c'est un vieux récit populaire qu'il a sans doute quelque peu arrangé [4]. *Saulxures* est à 6 km. au Nord du point 66 de l'ALF.

Citons enfin *Lo grand discours qu'é fa lo Toinon di Petit-Baptiste y Conseil municipal de Barbey-Seroux*, etc. C'est une plaquette rarissime [5] qui a été publiée à l'occasion des élections sénatoriales du 30 janvier 1876 et qui a pour auteur M. Boucher, qui fut député et ministre.

86. Pour l'époque actuelle, nous sommes heureusement mieux pourvus.

Les patois romans de l'Alsace sont bien représentés, en particulier la région de *Saales* : *Pays Lorrain*, t. VIII (1911), p. 240-241, 434-436 ; IX (1912), p. 50-53, 178-180, 706, 709 ; XI (1914-1919), p. 98-101 ; XII (1920), p. 26 ; XIII (1921), p. 190 ; XIV (1922), p. 132-133 ; XV (1923), p. 78-80 ; XVI (1924), p. 250-254.

Nous avons aussi des textes de *Belmont* (PL, t. II, 1905, p. 189, 358 et t. V, 1908, p. 33-36, 501) et un texte noté phonétiquement par HORNING [6].

1. VOULOT, *Les Vosges avant l'histoire*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, in-fo, p. 210. — Ce que Voulot a écrit dans le même volume sur le patois vosgien ne présente aucun intérêt.

2. GÉHIN (L.), *Gérardmer à travers les âges*, 3e partie, BSPV, t. XIX (1893-1894), p. 142-143, 149-150, 168-171. On trouvera aussi un texte de Géhin PL, t. II (1905), p. 347.

3. T. XXI, p. 58-59.

4. THIRIAT (X.), *Les Kédales et les Voinraux, conte saussuron*, nouvelle édition, Remiremont, Jacquot, 1872, in-12 de 20 p.

5. Épinal, Imprimerie Busy frères, s.d., 8 p.

6. ZRPh, Beiheft 65, p. 91.

Pour *Orbey*, nous possédons quelques textes en transcription phonétique de M. URTEL [1].

L'*Almanach illustré des familles vosgiennes* pour 1923 [2] a réimprimé (p. 14, 19, 23, 48) un choix de fiauves empruntées au *Pays Lorrain*.

Au Nord du département des Vosges, nous avons un court récit de *Lubine* (PL, t. I, 1904, p. 401) [3], et plusieurs textes dans le patois des environs du point 87 de l'ALF (*ibid.*, t. V, 1908, p. 397-398, t. VI, 1909, p. 207-208) ; une pièce de *Saint-Remy*, à 14 km. au SO. du point 87 (*ibid.*, t. IV, 1907, p. 436-443).

Un court récit publié par M. Collet (*ibid.*, t. IV, 1907, p. 545-547) est en patois du canton de *Charmes*.

Les *Blasons populaires* des cantons de *Charmes* (autour du point 69 de l'ALF) et de *Dompaire* (autour du point 59) ont été réunis par M. COLLET (voyez § 67).

Un texte de CLAUDEL doit être situé aux environs du point 69 de l'ALF (*ibid.*, t. IV, 1907, p. 545-547) ; les fiauves de M. LEBRUN peuvent être localisées au Nord-Ouest du point 140 (*ibid.*, t. XII, 1920, p. 308, t. XIII, 1921, p. 81, 441, 579, t. XIV, 1922, p. 179-180, 421-422) ; deux pièces proviennent de *Mont-les-Neufchâteau* (16 km. NOO. du point 140) (*ibid.*, t. II, 1905, p. 151, 248).

87. Plus au sud, nous avons, pour le point 78 de l'ALF et ses environs, un assez grand nombre de documents : BSPV, t. XXVIII, p. 56-58 ; *Pays Lorrain*, t. XI (1914-1919), p. 51, 368-370 ; t. XII (1920), p. 181 ; t. XIV (1922), p. 319-320 ; t. XV (1923), p. 129 ; t. XVI (1924), p. 305-306 ; voyez aussi *ibid.*, id., p. 377-385.

Girecourt sur Durbion est à 12 km. au NO. du point 77 (*ibid.*, t. III, 1906, p. 189) ; *Granges*, sur qui MM. PETITJEAN ont publié un volume [4], est à 6 km. au SE. du même point. *Girmont* est à 18 km. à l'Est du point 59 (PL, t. VIII, 1911, p. 53).

Pour *Damas devant Dompaire* (9 km. au SE. du point 59), nous avons une grande variété de textes d'origine populaire publiés par

1. URTEL (H.), *Zur Volksliteratur der Vogesen*, I, RDRom, 1909, p. 1-14.

2. Direction diocésaine des Œuvres, 25, rue Boulay de la Meurthe, Épinal.

3. Ce texte a été reproduit dans *Traditions et Vieilles histoires du Pays Lorrain*, par Ch. SADOUL, Nancy, Édition du Pays Lorrain, 1906, p. 44-45.

4. PETITJEAN (C.-J., H.-B, D, G.), *Le Pays Vosgien et ses habitants, I, Granges*, Saint-Dié, Imprimerie Febvre, 1908, in-4° de 144 p. C'est dans le chapitre VII (p. 55-79) que l'on trouve des documents patois.

M. VIRTEL [1] : PL, t. V (1908), p. 87 ; Devinottes, t. VIII (1911), p. 776, t. IX (1912), p. 249 ; Proverbes, t. VIII (1911), p. 176, 376, 440, t. X (1913), p. 288, 363, 683, 744, t. XI (1914-1919), p. 280 ; Fiauves, t. VIII (1911), p. 111, 632-634.

88. Au sud du département, nous avons de précieux documents en transcription phonétique de M. BLOCH [2].

Une courte pièce publiée par le *Pays Lorrain* (t. XVI, 1924, p. 85-86) doit être localisée entre le point 66 et le point 76 de l'ALF; un texte de *Bussang* se place à 8 km. à l'E. du point 66 (*ibid.*, t. XI, 1914-1919, p. 676) ; enfin *Ruaux* est à 7 km. au NO. du point 57 (*ibid.*, t. VIII, 1911, p. 184).

Une chanson publiée dans le même périodique est en patois du *Val-d'Ajol*, point 57 de l'ALF (t. VIII, 1911, p. 183-184).

C'est dans la région des points 130 et 49 de l'ALF que s'étend la région qu'on appelle le *Bassigny lorrain*. Une partie des œuvres de M. MAROT sont rédigées dans le patois du Bassigny lorrain (PL, t. IV, 1907, p. 285-287, t. IX, 1912, p. 305-309, t. XII, 1920, p. 512, t. XIV, 1922, p. 33-34, 511-513, t. XV, 1923, p. 272-275, 363-365, t. XVI, 1924, p. 403).

Études dialectales.

89. Il n'y a que peu de chose à tirer du manuscrit CABASSE [3]. C'est un projet de lexique patois qui comprend des notes plus ou moins lisibles et divers extraits. Le patois est celui de la région de *Raon-l'Étape*. Parmi les brouillons de Cabasse, un petit cahier d'une bonne écriture est l'œuvre d'un curé de *Bonnefontaine* (commune de Grande-Fosse, 9 km. au SE. du point 87 de l'ALF) : il contient une lettre en patois, un rondeau et un petit vocabulaire.

Les parlers situés à l'extrême sud-est de la région lorraine, sont, grâce aux beaux travaux de M. BLOCH, les mieux connus de tous les patois lorrains.

1. Voyez aussi HAILLANT (N.) et VIRTEL (A.), *Choix de Proverbes et Dictons patois de Damas (près de Dompaire)*. Épinal, Huguenin, et Paris, Bouillon, 1902, in-8° de 36 p.

2. BLOCH (Oscar), *Lexique français-patois des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1917, in-4°, p. 155-176.

3. Bibliothèque de la ville de Nancy, n° 1247 [2195]. — Paul Cabasse a publié divers travaux historiques sur Raon-l'Étape (BSPV, 1876, p. 54-97 ; voyez aussi MAS, 1877, p. 438).

M. Oscar Bloch a étudié sur place le patois de vingt-deux communes contiguës. Limitéeà l'Est par les Vosges et la frontière linguistique, au Sud par le département de la Haute-Saône, cette aire comprend les points 66 et 57 de l'ALF ; *La Bresse* (point 22 de M.Bloch) est à 8 km. au Sud du point 76 de l'ALF ; *Saint-Nabord* (point 14 de M. Bloch) est à 8 km. au SSE. du point 67 de l'ALF; dans toute cette région extrêmement intéressante, les patois sont particulièrement variés et bien conservés. D'autre part, les renseignements fournis par M. Bloch permettent de suppléer à l'insuffisance phonétique de l'abbé Hingre et donnent toute sa valeur au *Vocabulaire complet du patois de la Bresse.*

90. Dans son *Atlas Linguistique* [1], M. Bloch nous présente les matériaux bruts de son enquête. Les cartes sont des cartes schématiques, où les noms des villages sont remplacés par des numéros d'ordre ; des lignes pointillées délimitent les diverses aires linguistiques caractérisées par des formes différentes. Peu encombrantes, les cartes sont très lisibles et très claires.

Le *Lexique français-patois* [2] est un complément de l'*Atlas*. Les cartes schématiques de l'Atlas (8 cm. 5 sur 5 cm. 5) ne peuvent contenir toute la variété lexicologique de certains articles, où les réponses ont été très diverses ; d'autre part, un certain nombre de cartes qui ne présentent aucune variété étaient inutiles : *beau* se dit partout *bé*. Le *Lexique* comprend, rangés suivant l'ordre alphabétique des mots français du questionnaire, tous les documents qui n'ont pu trouver place dans l'*Atlas*.

Dans *Les Parlers des Vosges méridionales* [3], M. Bloch a fait une étude complète, au point de vue de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe, de la dérivation et du lexique, des patois qu'il a explorés. En ce qui concerne la phonétique, en particulier, M.Bloch a adopté un ordre nouveau qui remplace avantageusement l'ancienne série traditionnelle des voyelles et des consonnes : il examine successivement les traitements communs réguliers, les traitements

1. Bloch (O.), *Atlas linguistique des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1917, un vol. in-4° de xxiv p.-810 cartes-34 p.

2. Id., *Lexique français-patois des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1917, in 8° de 186 p.

3. Id., *Les parlers des Vosges méridionales (arrondissement de Remiremont, département des Vosges), étude de dialectologie*, Paris, Champion, 1917, in-8° de xxi-343 p.

communs irréguliers, les traitements anciennement communs en recul, les traitements convergents, etc. Des tables nombreuses et complètes rendent les recherches aussi aisées avec ce plan, vraiment logique et adapté à la réalité des faits, qu'avec l'ancien plan, dont les inconvénients — quand il s'agissait d'autre chose que d'un dépouillement mécanique exécuté par un débutant — surpassaient largement les avantages.

91. Enfin M. Bloch s'est attaché à la question de la *pénétration du français* [1] dans la région des Vosges méridionales. Il a recherché d'une manière très approfondie les causes et les modalités de cette pénétration. Dans l'ensemble, ni le système phonétique ni le système morphologique des patois ne sont vraiment entamés, mais le lexique est très francisé et se francise de jour en jour.

M. Bloch est né au Thillot, dans la région même qu'il a explorée; il y a passé régulièrement toutes ses vacances. Il y a là des conditions particulièrement favorables pour une enquête linguistique poussée à fond. Grâce à cette circonstance et aux qualités personnelles de l'excellent travailleur qu'est M. Bloch, les parlers des Vosges méridionales, qui sont les plus archaïques des patois lorrains et qui présentent un intérêt particulier dans l'ensemble des patois gallo-romans, nous sont maintenant parfaitement connus : c'est, pour la dialectologie, une masse de documents nouveaux de la plus haute valeur.

Lexicographie.

92. Horning a réuni en un volume [2] — en y ajoutant de nouveaux documents inédits — une série de publications fragmentaires [3] sur les villages alsaciens de *La Baroche* et de *Belmont*. C'est un excellent travail, dont il a recueilli sur place tous les matériaux : la notation est strictement phonétique et le sens des mots très exactement précisé.

1. Bloch (O.), *La pénétration du Français dans les parlers des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1921, in-8° de 144 p. Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes, fasc. 232.

2. Horning (A.), *Glossare der romanischen Mundarten von Zell (La Baroche) und Schönenberg im Breuschtal (Belmont) in den Vogesen*, Halle, Niemeyer, 1916, in-8° de 200 p. ZRPh, Bhft 65.

3. ZRPh, t. XXXIII, p. 385 et sqq., t. XXXIV, p. 162 et sqq., t. XXXV, p. 180-191.

M. Urtel a publié une courte liste de mots recueillis en Alsace et dans le département des Vosges, avec une série de noms de plantes [1].

Un manuscrit de Haillant sur les noms patois des champignons appartient à M. Demange, d'Épinal.

Une brochure anonyme (1901), aujourd'hui introuvable, et qui comprenait une liste de mots patois, a été réimprimée à la fin d'un guide de Remiremont [2].

93. Le *Vocabulaire complet du patois de la Bresse* [3], dont la publication a commencé en 1902, est bien connu de tous les dialectologues. C'est dans la monographie du patois de la Bresse (Urtel, § 16, p. 145, n. 2) que le chanoine Hingre a fourni toutes les indications nécessaires à l'utilisation du vocabulaire ; l'on se reportera de préférence aux travaux de M. Bloch : au point de vue phonétique en particulier, M. O. Bloch a donné toutes les précisions nécessaires. Le dictionnaire de Hingre est aussi complet que peut l'être un vocabulaire patois ; les néologismes y sont signalés. Mais les rapprochements avec les autres patois lorrains, l'ancien français, les langues romanes (et même le breton) sont à négliger : Hingre les a puisés « à des sources très nombreuses et très variées » et se déclare incapable d'« en garantir la vérité absolue ». Ils alourdissent inutilement un livre dont l'impression est peu claire (la tête d'article ne se détache pas assez nettement de l'article) et dont le maniement est loin d'être commode, faute d'un tirage à part.

L'on trouvera de précieux documents, en orthographe phonétique, sur tous les patois de la région de *Remiremont* dans les beaux travaux de M. Bloch (§ 89-91).

Étymologie.

94. Horning a étudié un grand nombre de termes vosgiens. Nous citerons ici les mots *bratte*, *brotte* (ciboule, civette) ; *cerceneux*

1. Urtel (H.), *Vogesische Miszellen*, AStNSpL, n.s., t. XXII (1909), p. 374-379.

2. [Robert (Abbé P.)], *Remiremont : climat, origine, promenades, idiome local*, [Remiremont, 1911], in-8° de 76 p.

3. Hingre (Chanoine), *Vocabulaire complet du patois de la Bresse (Vosges)*, BSPV, t. XXVIII (1902-1903), p. 297-347 (A), t. XXIX, p. 5-123 (B-C), t. XXX, p. 13-98 (D-E), t. XXXI, p. 239-324 (F), t. XXXII, p. 5-17 (G-K), t. XXXIII, p. 188-246 (L-M), t. XXXV, p. 117-160 (N-Pio), t. XXXVIII, p. 31-125 (Pio-R), t. XL-L (1914-1924), p. 3-85 (S-Z)

(éclaircie dans un bois, défrichement) ; *mal*[*e*], porc ; *ovraige* (arroche) ; *sótré* (lutin) ; *trèmfá* (épouvantail) [1]. Nous ne pouvons que renvoyer à des études plus considérables, dans les *Mélanges Wilmotte* (31 mots) [2], à la fin des *Glossaires* de *La Baroche* et de *Belmont* (§ 92), p. 168-200, dans la *Romania* (85 mots [3]).

M. Urtel s'est occupé des termes *grive*, *grivolé* (tacheté, en parlant d'une vache) et *wajèras* (colchique d'automne) [4]. — M. Bloch a examiné en même temps que divers mots comtois le mot *emprester*, emprunter, et les mots *channette*, *cheneau* [5], *grief* et ses dérivés, *novelaison* [6] ; l'on trouvera d'ailleurs dans sa thèse principale une liste considérable de mots étudiés (§ 89).

Je citerai enfin le mot *gourmelle*, sorte de champignon, que M. Skok [7] croit pouvoir rattacher à la même racine que *gourmand* et qui n'est autre que la *coulemelle*, nom assez commun dans les patois français de la lépiote élevée.

Phonétique.

95. M. Horning a établi l'évolution phonétique des suffixes à *La Baroche* et à *Belmont* (*op. cit.*, § 92, p. 163-167).

Un article intéressant de M. Poirot sur *pmot*, *kmot*, pomme de terre [8], examine le passage du groupe *pm* au groupe *km*.

C'est dans les travaux de M. Bloch que l'on trouvera une étude d'ensemble de la phonétique des parlers des Vosges méridionales.

Toponomastique.

96. M. Collet (§ 67) a réuni les formes patoises des noms de toutes les communes des cantons de *Charmes* et de *Dompaire*, au

1. ZRPh, t. XXXII, p. 17-22.
2. *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte*, Paris, Champion, 1910, 2 vol. in-8° de XVII-416 et 417-969 p. (p. 231-244).
3. R, t. XLVIII, p. 161-206.
4. AStNSpL, n.s., t. XXII (1909), p. 369-374.
5. R, t. XLI, p. 171-183.
6. R, t. XLII, p. 255-258.
7. R, t. L, p. 213-215.
8. Poirot (J.), *Lorrain pmot, kmot = pomme de terre*, NPhM (Helsingfors), 1913 p. 83-87.

nord du département des Vosges. Ses notations, quoique maladroites, seront utiles.

HORNING, dans son *Glossaire de Belmont* (§ 92), reproduit une liste de lieux-dits de l'année 1745 avec leur forme actuelle.

M. BLOCH a également établi dans son Lexique (§ 90), p. 145-154, une table de noms de lieux en français et en patois.

M. MARICHAL a étudié [1] le nom de *Gehenneio* (Gigney) [2] et la rivière appelée très anciennement *Rabadonem* [3]. Cette rivière — le *Rabodeau* — est un affluent de la Meurthe qui passe à Senones et à Moyenmoutier. *Rabadonem* ne pouvait donner que *Raon* : en effet plusieurs localités (situées d'ailleurs sur la rivière de la *Plaine*) portent ce nom. Le nom de *Rabodeau* est un terme savant repris au XVIIe siècle ; le nom de *Plaine* est également récent. Très bien documenté, cet article présente au point de vue général un réel intérêt.

CONCLUSION

97. Depuis 1908, date de la *Bibliographie* de M. URTEL, de nombreux et d'importants ouvrages ont paru sur les parlers lorrains. Grâce à l'ensemble des travaux de M. Oscar BLOCH, au dictionnaire de M. ZÉLIQZON, aux volumes de HORNING, de HINGRE, de M. Ch. BRUNEAU, les parlers lorrains sont relativement bien connus. Nous attendons la publication, dans un avenir prochain, d'un *Lexique du patois de Bruyères* (Vosges), par M. LEMASSON, et d'un *Lexique du patois de Dombras* (Meuse), par M. F. PIQUET : seules des difficultés matérielles retardent l'apparition de ces précieux recueils. Mais il reste encore beaucoup de documents à réunir, et les patois lorrains disparaissent, surtout depuis la guerre 1914-1918, qui leur a porté un coup fatal, avec une extraordinaire rapidité. A défaut d'enquêtes longues et coûteuses, il faudrait tout au moins qu'un ensemble de disques de phonographe fût gravé sans retard : l'on conserverait ainsi à peu de frais pour les phonéticiens de l'avenir des documents d'une inappréciable valeur.

1. BSAL, 1912, p. 33-37.
2. Vosges, Épinal, Châtel-sur-Moselle.
3. BSAL, 1912, p. 76-83.

INDEX

L'*Index* ne comprend que les noms importants. Il était impossible d'y faire figurer tous les noms cités.

Les *noms de personnes* y sont présentés en PETITES CAPITALES ; les *noms de lieux* en *italiques* ; les *titres d'ouvrages* en romaines. Nous avons ajouté à ces noms certains *manuscrits* et les *points de l'Atlas linguistique* : le géographe linguiste pourra donc savoir tout de suite quels documents patois lui permettent de contrôler et de compléter, sur chaque point, les indications de l'Atlas.

Les chiffres renvoient aux paragraphes.

ADAM, 23 *bis*.
Affracourt, 67.
Attiloncourt, 53.
AURICOSTE DE LAZARQUE, 27.
Baitomme (le), etc., 48.
Bar-le-Duc, 74.
Bassigny lorrain, 3, 88.
BAUDOUIN (Jean), 62.
Bayon, 67.
Béchy, 52.
Bégueules (les), 47.
Belmont, 86, 92.
Belval (point 155 de l'ALF), 3.
BENOIT, 60.
BLOCH, 3, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 96.
BONNARDOT, 7, 13, 63, 84.
Bonnefontaine, 89.
Brillon, 75, 79.
BROD, 53, 55.
BRUNEAU, 3, 32, 34, 74, 77.
BRUNOT, 3 n., 7 n., 32, 74.
CABASSE, 89.
CALLAIS, 22, 53, 54.
CALMET (Dom), 14.
Cartulaire d'Orval, 7, 31.
Cartulaire de l'Évêché de Metz, 13.
Catalogue du Fonds lorrain de la Bibliothèque de Nancy, 6.
Catalogue du Fonds lorrain de la Bibliothèque de Strasbourg, 6.
Chan Heurlin, 48.
Chanson de Roland, 9.
Château-Salins, 55.
Chattancourt, 79.
CHAUDEUR (abbé), 66.
Chronique et Chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel, 82.
Chronique messine de Jacques d'Esch, 41.
COLIN MUSET, 83.
Collection Cloüet-Buvignier, 13 n.
Collection Emmery, 13 n.
Commercy, 79.
CORDIER, 75, 77, 79.
Courtémont, 76.
Damas devant Dompaire, 87.
DAUZAT, 22.
Delme, 52.
Dénombrements des feux du duché de Luxembourg et comté de Chiny, 15.
Dialogue de Toinette et d'Alizon, 74.
Dialogue entre Pierrot et Martin, 85.
Dialogue facétieux, 47.
Dialogues du Pape Grégoire, 7.

Dialogus anime conquerentis, 7, 83.
Dictionnaire latin-français-allemand de HOCHFEDER, 56.
Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges, 84.
Domèvre-en-Haye, 66.
DOSDA (J.), 48.
DOSDAT, 52.
DUBOIS DE LAUNAY, 23 n.
DUVERNOIS, 23, 28.
Einville-aux-Jars, 66.
Failly, 50.
Fains, 77.
FALLOT, 22.
Famille ridicule, 47.
Faulquemont, 52.
FAVIER, 6 n., 17.
FELLER, 3 n.
FLECK, 26.
FLETCHER, 62, 63.
FOURIER DE BACOURT, 74.
FRANZ, 27, 58.
GAMILLSCHEG, 27.
GAUTIER D'ÉPINAL, 8.
GAUTIER DE METZ, 39.
Gérardmer, 85.
GERMAIN DE MAIDY, 82.
Givry, 76.
GOSSOUIN, 39.
Granges, 87.
Guerre de Metz, 41.
GUILLAUME (abbé G.), 37.
GUILLAUME (abbé), 65.
GÜTTLER, 38.
Haboudange, 53, 55.
Hagondange, 51.
HAILLANT, 92.
Haroué, 67.
Hattigny, 54, 55.
HAUST, 33, 36, 80.
HINGRE, 93.
Homiliae fragmentum, 7.
HORNING, 57, 86, 92, 94, 95.
HUGUENIN, 43.
Instruction de la Vie mortelle, 62.
JACQUES D'ESCH, 41.
JACQUES DE LONGUYON, 61, 62.
Joinville, 84.
JOUVE, 6, 17.
KRAUS, 81.
La Baroche, 92.
LABOURASSE, 79.
La Bresse, 89, 93.
LALANCE, 57.
LALLEMENT (abbé), 3, 76, 78, 79.
LECLÈRE, 50.
LE MOINE, 16.
LESORT, 73.
Lessy, 51.
Létricourt, 66.
LIÉGEOIS, 35.
Ligny-en-Barrois, 74.
LIVINGSTON, 43.
Lubine, 86.
LUBINSKI, 70.
Lucy, 52.
Lunéville, 64.
MANGIN, 77 n.
Manuscrit *e* (Archives de la Moselle), 40.
— 102 (Leipzig), 11, 70.
— 308 (Oxford, Douce), 70.
— 354 (Berne), 12.
— 389 (Berne), 11.
— 535 (Metz), 40.
— 721 (Nancy), 23 *bis*.
— 845 (Metz), Vocabulaire, 46.
— 1040 (Strozzi-Magliabecchiana, Cl. VII, Florence), 12.
— 1408 (Metz), Ms. Lecouteux, 1.

Manuscrit 1969 (Palatinus Latinus, Vatican), 71.
— 2083 (Arsenal), 38.
— 2955 (Harléien, British Museum), 42.
— 20050 (B. N. f. fr.), 11.
— 24838 (B. N. f. fr.), 70.
Marckwald, 6 n.
Mariage des Sept Arts, 70.
Marot (Alc.), 88.
Mentz, 6 n.
Merker, 7.
Meyer (Paul), 40, 62, 70, 73.
Michel, 23 n.
Moiremont, 3, 76.
Moralium in Job fragmenta, 7.
Munier, 23 n.
Mystère de Saint-Clément, 42.
Nécrologe de l'abbaye de Gorze, 59.
Nécrologe de la cathédrale de Verdun, 82.
Nécrologes de l'abbaye de Saint-Mihiel, 73.
Noërs, 66.
Nomeny, 66.
Oberlin, 56, 64.
Ommerey, 53.
Orbey, 86.
Pagney-derrière-Barine, 65.
Passavant, 76.
Passion du Palatinus, 71.
Peuvillers, 79.
Philippe de Vigneulles, 43.
Plöger, 58.
Point 49 de l'ALF, 3, 88.
— 57 — 5, 88, 89.
— 59 — 86, 87.
— 66 — 85, 88, 89.
— 67 — 89.
— 69 — 86.
— 76 — 85, 88, 89.
— 77 — 87.
Point 78 de l'ALF, 87.
— 87 — 86, 89.
— 130 — 88.
— 132 — 3, 84, 85.
— 140 — 86.
— 143 — 74.
— 147 — 76.
— 150 — 67.
— 153 — 79.
— 155 — 3, 75.
— 156 — 3, 76, 79.
— 160 — 67.
— 162 — 65, 66.
— 163 — 49, 52, 66.
— 165 — 75, 76, 79.
— 166 — 3, 76.
— 170 — 49, 53, 55, 66, 67.
— 173 — 49, 51.
— 174 — 66.
— 175 — 3, 32, 34, 74.
— 176 — 3, 31, 32, 34, 35.
— 177 — 3.
— 180 — 49, 53, 54, 55, 58, 65.
— 181 — 49.
— 182 — 3, 32, 35.
— 185 — 34.
Pouillés de la Province de Trèves, 15.
Pouillés du diocèse de Metz, 46.
Praneuf (de), 68.
Priebsch, 42.
Prise de Cordres et de Sébille, 10.
Raon-l'Étape, 89.
Remy (abbé), 22.
Ritchie, 61.
Roger, 33, 35, 37, 38.
Rohde, 10.
Rôles des bans de tréfonds, 44.
Rolland, 23 *bis*.
Roman du Lis, 72.

LORRAINE
Limite d'États.
Limite de Départements.
Frontière linguistique.
aires étudiés par les linguistes.
Villes.
Localités.
182 Points de l'ALF.
BLOCH Noms des linguistes.
GRANDDUCHÉ DE LUXEMBOURG
BELGIQUE
ARDENNES
MARNE
MEUSE
MEURTHE ET MOSELLE
MOSELLE
BAS RHIN
HAUT RHIN
HAUTE MARNE
HAUTE SAÔNE
SUISSE
Sedan
Arlon
Reims
Sarrebrück
Metz
Châlons sur Marne
Verdun
Nancy
Toul
Epinal
Vesoul
Chaumont
Langres
Strasbourg
Colmar
Bâle
Belfort
Mulhouse
Altkirch
Saint Dié
Sarreguemines
Sarrebourg
Lunéville
Vitry le François
Bar le Duc
Montmédy
Longuyon
Thionville
Briey
Pont à Mousson
Saint Mihiel
Commercy
Vaucouleurs
Neufchâteau
Mirecourt
Remiremont
Gérardmer
Raon l'Étape
Schirmeck
Rothau
Fouday (OBERLIN)
Belmont (HORNING)
Saales
Orbey
La Baroche (HORNING)
Le Thillot
Luxeuil
Gray
Vesoul
Vézelise
Haroué
Bruyères
Fraize
Granges
Urimenil (MAILLANT)
Dompaire
Bayon
Lamarche
Varennes
Clermont en Argonne
Stenay
Montfaucon
Dun sur Meuse
Ligny en Barrois
Bar le Duc
Brillon (CORDIER)
Fains
Sermaize
Saint Dizier
Vassy
Joinville
Les Vouthons (LABOURASSE)
Montiers sur Saulx
Vitry le François
Châlons sur Marne
Ste Menehould
Clermont en Argonne
Verdun
Longwy
Thionville
Metz
Pont à Mousson
Nancy
Lunéville
Blâmont
Cirey
Sarrebourg
Saint Dié
Raon l'Étape
Schirmeck
Rothau
Saales
Colmar
Mulhouse
Altkirch
Belfort
Bâle
Langres
Chaumont
Vesoul
Luxeuil
Gray

ROUSSELOT, 67.
RUMBKE, 41.
Saâles, 86.
SADOUL, 22.
Saulxures, 85.
Sermaize, 3, 78.
Sermo de Sapientia, 7.
SEYDLITZ-KURZBACH (von), 40 n.
SKÁLA, 7.
Suzannecourt, 85.
THIERRY DE VAUCOULEURS, 9.
THIRIAT, 85.
THIRIOT (abbé), 47, 48, 49, 54.
THOMAS (Ant.), 57, 61 n.
Thonne-le-Thil, 74.
THORMANN, 9.
URTEL, 92, 94.
Val d'Ajol (point 57 de l'ALF), 5.
Vany, 50.
VARLET (abbé), 79.
Veho, 65.
VENDRYES, 59.
Vers messins sur le petit Goulon, 48.
Vic, 55.
Vie mon signor Saint Jean ewangeliste, 9.
Vienne-le-Château, 76.
Vignot, 79.
VIRTEL, 87.
Vœux de l'Épervier, 41.
Vœux du Paon, 61, 62.
Vouthons (les), 79.
WAILLY (de), 46, 84.
WALLENSKÖLD, 40.
WESTPHALEN (de), 51, 52.
WICHMANN, 44.
WIESE, 7.
WILHELM, 6 n.
WOLFRAM, 41.
ZÉLIQZON, 5 n., 17, 20, 47, 48, 49, 53, 56.
ZEMLIN, 26.

Nancy. Charles BRUNEAU.

RASSEGNA CRITICA
DEGLI STUDI
DIALETTOLOGICI LADINO-ALTOATESINI
DAL 1919 AL 1924

I. — Appunti bibliografici preliminari.

Incaricato dalla Direzione della S.L.R. della relazione periodica sullo sviluppo degli studi dialettologici nel bacino superiore dell' Adige e della zona vicina credo opportuno di cominciare questa rassegna con un esame sommario delle condizioni linguistiche del territorio d'osservazione e coll' indicazione delle fonti principali di studio di cui attualmente disponiamo. Il confine meridionale della zona assegnatami è di necessità arbitrario, giacchè nell' anfizona ladino-lombarda e ladino-veneta non c'è una demarcazione precisa, dato che il ladino digrada attraverso le più svariate sfumature verso i dialetti della pianura e delle prealpi. Si prese come base la carta dell'Ascoli (*AGlI*, I), includendo in questo territorio anche i dialetti « ladineggianti » del bacino del Noce, del medio Avisio (Fiemme), dell'alto Cordevole (Livinallongo), del Boite e della Piave superiore (Cordevole). I dialetti di questo gruppo sono quindi essenzialmente altoatesini, comprendendo la nostra zona soltanto i margini del bacino della Piave, attraverso i quali è possibile una congiunzione geografica col centro più fiorente e più importante della ladinità, il Friuli. Essa abbraccia pure il vasto territorio germanizzato dell'Alto Adige, cioè la Venosta (Vinschgau), il Burgraviato (Etschland, Burggrafenamt) dalla Venosta a Bolzano, il Bolzanino (fino alla Chiusa di Cadíno presso Salorno, dove termina la zona mistilingue e comincia in tutta la sua compattezza l'elemento dialettale italiano) e il bacino dell' Isarco e della Rienza. In esso ci interessano non soltanto il dialetto delle attuali minoranze linguistiche italiane, ma specialmente l'idioma ladino lì parlato avanti la germanizzazione, come esso traluce da un immenso materiale toponomastico che studi recenti stanno mettendo in evidenza [1]. Tanto linguisticamente e

1. Fra i vecchi studi di toponomastica altoatesina basti qui ricordare Christian

geograficamente, quanto anche dal punto di vista storico, il territorio non è unitario. La Venosta appartenne, come diocesi, a Coira (il confine italo-retico passava già all'epoca imperiale romana a Tell-Parcines un po' ad occidente di Merano) ; il bacino dell'Isarco, dalla Tenna (Tinnenbach) e dalla Bria (Breienbach) in su, assieme alla valle di Fassa, al principato di Bressanone ; la valle del Cordevole e ancor più la conca di Ampezzo furono strappate al nesso veneto in epoca moderna [1]. Quando ci teniamo presente quale importanza abbiano avuto altrove i vecchi nessi diocesani per lo sviluppo dialettale, comprenderemo che nell'esame dei fatti linguistici altoatesini questa mancanza d'unità politica è un fattore tutt' altro che trascurabile.

Le due notissime esposizioni del ladino i *Saggi ladini* dell'Ascoli *AGlI* (1873) e la *Rätoromanische Grammatik* di Th. Gartner (1881) tengono in debito conto le varietà altoatesine, tridentine e venete che appartengono al nostro territorio. Nell' immortale

Schneller, *Beiträge zur Ortsnamenkunde Tirols*, I-III, Innsbruck, 1893-96; August Unterforcher, *Zur tirolischen Namenforschung*, Zft. d. Ferdinandeums, III. Serie, 50° vol. (1906), pp. 190-242 e *Rätische Knacknüsse*, Forschungen und Mitteilungen z. Geschichte Tirols und Vorarlbergs, XIII (1916), pp. 1-30. Importante, benchè in parte errato, lo studio di K. v. Ettmayer, *Die geschichtlichen Grundlagen der Sprachenverteilung in Tirol*, Mitteilungen d. Instit. f. oesterr. Geschichtsforschung, Suppl. IX 1 (1913), pp. 1-33.

1. Le fonti toponomastiche medievali più importanti per la nostra regione sono: I. *Acta Tirolensia*, vol. 1° O. Redlich, *Die Traditionen des Hochstiftes Brixen*, Innsbruck, 1886, vol. 2° H. v. Voltelini, *Die südtiroler Notariatsimbreviaturen des XIII Jhs.*, Innsbruck, 1899 ; II. *Archivberichte aus Tirol* hg. von E. v. Ottenthal und O. Redlich, Vienna, vol. 1° (1889), 2° (1895), 3° (1911) ; III. Atz u. Schatz, *Der deutsche Anteil des Bistums Trient*, Bolzano, 1902-07, 5 voll. ; IV. P. Goswin, *Chronik des Stiftes Marienberg*, hg. von P. B. Schwitzer, Innsbruck, 1880 ; V. *Meinhards* II *Urbare der Grafschaft Tirol* hg. v. O. V. Zingerle, Vienna, 1890 ; VI. *Neustifter Urkundenbuch*, hg. von Th. Mairhofer, Fontes rerum Austriacarum, vol. XXXIV ; VII. *Monumenta Boica*; VIII. *Codex diplomaticus Austriaco-Frisingensis*, hg. von Zahn, Fontes rerum Austriacarum, 1870-71 ; IX. *Die Tirolischen Weistümer*, hg. von I. v. Zingerle und J. Egger, I-IV, Vienna, 1888 ; X. *Codex Wangianus*, hg. v. R. Kink, Fontes rerum Austriacarum, vol. V (1852); XI. Th. Bitterauf, *Die Traditionen des Hochstifts Freising*, München, 1905-09 ; XII. *Codex Clesianus-Regesta*, ed. M. Morizzo e D. Reich, Trento, 1912. — Degno d'ogni attenzione è il materiale portato nelle annate 1864-69 dell'*Archiv für Geschichte und Altertumskunde Tirols*, Innsbruck, 1864-69. Aggiungi gli indici dei *Documenti ecc... Bressanone* pubblicati nel 1925 da L. Santifaller, di cui al § IV.

opera dell' Ascoli esse costituiscono la « sezione centrale ». Nell' indicazione delle fonti fatta per sistemi vallivi indico con A (= Ascoli) e con G (= Gartner) le località esplorate dai due fondatori della linguistica ladina. La sigla [*ted.*] indica che ci troviamo su territorio germanizzato ; quella [*top.*] richiama a studi o raccolte toponomastiche [1] :

I. Burgraviato (Burggrafenamt), da Senales (Schnals) ad occidente fino ad Andriano — San Genesio (Jenesien) ad oriente, comprese le valli laterali di Martello, Ultimo, Passiria e Sarentina [*ted.*, *top.*] : J. Tarneller, *Die Hofnamen im Burggrafenamt und in den angrenzenden Gemeinden* (*Archiv für œsterreichische Geschichte*), Vienna, voll. 100, I, 101, II. Ottima raccolta dei nomi di « masi » (casali) nella forma dialettale attuale (3949 nri), muniti delle vecchie voci tramandate dai documenti ca dal secolo xiv in poi.

II. Bacino del noce : *a*) Val di Sole.

[*top.*] Chr. Schneller, *Tridentinische Urbare aus dem XIII Jh.* (Quellen u. Forschungen z. Gesch., Litt. u. Sprache Österreichs, IV), Innsbruck, 1898. Con un glossario delle voci latine caratteristiche. — Theodor Gartner, *Sulzberger Wörter*, Lipsia, 1883. Raccolta di 650 vocaboli nella varietà di Mezzana (di questi ca 300 erano già stati studiati da Chr. Schneller nelle *Romanische Volksmundarten in Südtirol*, Gera, 1870) con cenni di fonetica e morfologia. — Carlo Battisti, *Zur Sulzberger Mundart* (*Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Ak. Wissensch.*, Vienna, 1911, nro xvi, 54 pp.). Fonetica, morfologia e piccolo lessico ; luoghi di osservazione : Malè, Samoclevo, Dimaro, Pellizzano, Mezzana, Ossana, Vermiglio, Peio, Rabbi (Ascoli, *AGII*, I, 323 sg. : Pellizzano, Pressone ; Gartner, *Rr. Gr.* : Mezzana).

b) Val Non. Carlo Battisti, *Die Nonsberger Mundart* (*Lautlehre*) (*Sitzungsb. Ak. Wissensch.*, Vienna, vol. 160, III, 1908, 180 pp., 2 carte) e *Zur Lautlehre der Nonsberger Mundart* (*R. dial. romane*, II (1910), 30 pp.). Sul dialetto del capoluogo, Cles : Carlo

1. Sul vocalismo tonico nel lombardo-ladino cfr. l'opera magistrale di K. v. Ettmayer, *Lombardisch-ladinisches aus Südtirol*, Erlangen, 1902 (*Rom. Forsch.*, XIII). — Sulla *vocale a tonica nel ladino centrale*, il mio studio (*Arch. Alto Adige* I, II), 1907. Ritorno su questo argomento in un articolo che verrà pubblicato nella prossima puntata dell' *Italia Dialettale*, vol. II. — Grammatica e lessico lad. centrale furono studiati da Joh. Alton, *Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo*, Innsbruck, 1879, 375 pp.

Battisti, *Appunti sul dialetto letterario di Cles alla fine del settecento* (*AGlI*, XVI, pp. 437-454). (Ascoli, *AGlI*, I 324-332 : Rumo, Nano, Cles, Quattroville, Fondo, Revò, Corredo, Tajo ; Gartner, *Rr. Gr.* : Cagnò, Cunevo, Brez, Corredo, Tres). — Testi : E. Boehmer, *Nonsbergisches* (*Rom. Stud.*, III, 1878). G. Bertagnolli, *Poesie e poeti della valle di Non*, Trento, 1912, 2 voll. Un breve dialogo nella varietà di Fondo nei miei *Testi dialettali italiani in trascrizione fonetica*, I, Halle, 1914, 63-68.

III. Bacino dell'Avisio : Carlo Battisti, *Bericht über eine Forschungsreise zur Untersuchung der ladinisch-trientinischen Mundarten* (*Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Ak. Wissensch.*, Vienna, 1909, n° XVII, 5 pp.). — Cenni sommari sulla varietà fiamazza di Moena. (Ascoli, *AGlI*, I, 345-353 : Cembra; Fiemme : Dajano, Cavalese, Tésero, Predazzo, Moena ; Fassa : Perra, Campitello ; Gartner, *Rr. Gr.* : Cembra, Cavalese, Predazzo, Vigo di Fassa, Canazei, Alba). — Testi : Carlo Battisti : 1) *La cambra sbalgiada di G. A. Bernard*, *Tridentum*, VIII (1905) e IX (1906), farsa nella varietà fassana di Perra in trascriz. fonetica e con annotazioni grammaticali ; 2) *'l bausadro* di R. Rasmo in *Testi dial. ital.*, I, 56-59 (trascr. fon.).

IV. Livinallongo : (Ascoli, *AGlI*, I : Arabba-Ornella, Colle S. Lucia, Rocca d'Agordo; Gartner, *Rr. Gr.* : Colle; Alton, *LI* : Arabba (?). Manca tuttora un' esposizione dettagliata dei dialetti del Livinallongo e dell' Ampezzano. — Toponomastica e storia locale : J. Alton, *Beiträge zur Ethnologie Ostladiniens*, Innsbruck, 1880.

V. Ampezzo : (Ascoli, *AGlI*, I, 377-381 ; Gartner, *Rr. Gr.* : Amp. ; Alton, *LI* : Amp.).

VI. Comèlico : (Ascoli, *AGlI*, I, 384-388 : Dosoledo, Candide e Pádola; Gartner : Comèlico sup.).

VII. Bacino della Gàdera : (Ascoli, *AGlI*, I, 353-361 : Marebbe, [La Val], [S. Martino] ; Badía, [Colfosco], [Corvara]; Alton, *LI* : Lad. (Colfosco); Gartner, *Rr. Gr.* : Marebbe, S. Vigilio ; Badía, [Corvara], [Colfosco], La Val, [Longiarü], [S. Martino], Rina). Lessicografia (oltre il vocab. dell' Alton, *LI*, 127-375) : Jos. Mischi, *Deutsche Worte im Ladinischen* [Programm des F. B. Privat-Gymnasiums am Seminarium Vicentinum in Brixen), Bressanone, 1882 ; A. Vittur, *Les erbes de medishina de nots valades* nel Kalënder ladin per l ann 1915 (V), Innsbruck,

1915, p. 98-106. — Testi : G. Alton, *Stories e chiànties ladines*, Innsbruck, 1895 [1]. Per la toponomastica e storia locale è importante la monografia di A. Vittur, *Enneber in Geschichte und Sage*, Innsbruck, 1915.

VIII. Gardena : Th. Gartner, *Die Grödner Mundart*, Linz, 1879, pag. 165. Ottima esposizione grammaticale con testi in trascr. fonetica e lessico. Quest'ultimo rifatto e ampliato nel vol. *Ladinische Wörter*, 1923 (v.s.). Del nuovo studio dell'Ettmayer, *Vorläufiger Bericht* ecc., cfr. al § III. (I testi nelle varietà — quasi identiche — di Ortiséi e Selva). — Testi : Gartner, *Handbuch der rätorom. Sprache u. Literatur*, p. 8-101 : in trascrizione fonetica, ottimi.

IX. Pusteria [*ted.*, *top.*]. Ricordiamo anzi tutto alcuni lavori di Aug. Unterforcher pubblicati nei programmi del ginnasio di Eger (= E) e di Leitmeritz (= L) : 1) *Rätoromanisches aus Tirol*, (E), 1890-93 (in forma di lessico etimologico, comprende l'intero Tirolo e l'Alto Adige) ; 2) *Romanische Namenreste aus dem Pusterthale* (L), 1885 ; 3) *Beiträge zur Dialekt- und Namenforschung des Pusterthales* (L), 1887 (nn. ll. e appellativi in aggiunta al vocabolario tirolese di J. B. Schöpf ; imprestiti slavi e ladini nel pústero) ; 4) *Slavische Namenreste aus dem Osten des Pusterthales* (L), 1888, e 5) *Beiträge* e *Berichtigungen zur slavischen Namenforschung aus dem Ostpustertale* (E), 1890 ; — per la valle di Gsies (sbocca a Monguelfo nella Rienza) : V. Hintner, *Die Gsiesser Namen*, Vienna, 1909.

XI. Valle dell'Isarco [*ted.*, *top.*]: 1) Valle di Lusón (Lüsental) [2]: J. Mader, *Besiedlungsgeschichtliche Studien über das Tal Lüsen*, *Zft. d. Ferdinandeums*, III. S., vol. 57 e 58, ottimo ; 2) Val d'Eores (Afers) : J. Mader, *Die Besiedlung von Afers bei Brixen*, *Zft. d. Ferdinandeums*, III. S., vol. 50, ottimo ; 3) J. Tarneller, *Die Hofnamen in den alten Kirchspielen Deutschnofen-Eggental und Vels am Schlern* (*Archiv f. œsterr. Geschichte*, vol. 106, I, Vienna : comuni di Nuova ponente (Deutschnofen), Nuovalevante (Welschnofen), Cornedo (Karneid), Tires (Tiers), Fiè (Vels). L'opera,

1. Un testo di Colfosco in trasc. fonetica secondo il disco fonografico nº 2913 dell'Arch. fonografico dell'Acc. Scienze di Vienna « Ai ladins ! » Alton, *Stories e chiànties ladines*, p. 27, nello studio dell'Ettmayer, *Vorläufiger Bericht* ecc., 78 sg.

2. I nomi fra parentesi sono quelli dell'uso linguistico tedesco, tradizionali ; i nn. ll. che precedono i medesimi quelli introdotti nella toponomastica ufficiale italiana con R.D. 29 marzo 1923, nro 800.

importantissima, fu continuata ed estesa a tutto il basso Isarco; cfr. § V.

II. — La questione ladina ed il vecchio ladino altoatesino.

Già nel 1913, nell'introduzione al primo volume dei miei *Testi dialettali italiani in trascrizione fonetica* [1], dichiaravo per primo che non era ancora risolta la questione dell'indipendenza del gruppo linguistico ladino dai dialetti dell'Italia settentrionale, ritenendo che i tratti più caratteristici e più antichi della fonetica grigione, dolomitica e friulana non rappresentino in linea generale di fronte ai dialetti delle prealpi e della pianura che un carattere più conservativo e per ciò non adatto ad indicare un'originaria diversità linguistica fra il ladino e il tipo italiano settentrionale. Durante la guerra e negli anni immediatamente successivi la « questione ladina » assunse per motivi sentimentali, cui tutti ci inchiniamo, un carattere speciale che fece alle volte trascendere involontariamente la ricerca al di là del campo serenamente scientifico. Due dei nostri più valenti romanisti, il primo in forma meno evidente, il secondo in un memorabile discorso, che non si può leggere senza la più intensa commozione, Ernesto Monaci [2] e Carlo Salvioni [3] si dichiararono apertamente fautori dell'italianità linguistica del gruppo ladino, mentre due dei più profondi conoscitori del ladino della Svizzera Jakob Jud [4] e R. von Planta [5] nonchè Ernst Gamillscheg [6] dell'Università di Innsbruck negarono nel modo più reciso che fra il ladino e l'italiano del nord vi sia più che una parentela molto stretta. Con più forti argomenti e facendo prevalere il concetto geografico E. G. Parodi [7] ribadì la tesi dell'italianità linguistica del ladino

1. *Zft. f. rom. Phil.*, Suppl. 49, Halle, 1914, p. 3. — Vi si oppose immediatamente R. v. Planta, *Annalas*, XXIX, 329.

2. *Bullet. soc. filol. Rom.*, NS, VI (1919), pp. 19-25.

3. *Ladinia e Italia*, *R. Ist. Lomb.*, L (1917), 41-78.

4. *Bündnerisches Monatsblatt*, 1917, p. 130 seg.

5. *Rätoromanisch und Italienisch* nella *Neue Zürcher Zeitung*, nri 927 e 935 (14, 25 maggio 1917) e vedi pure K. Jaberg, *Das Bündner Romanische in seinem Verhältnis zu den schweizerischen Landessprachen*, p. 529.

6. *Altladinien* nel *Süd-Tirol, Land und Leute vom Brenner bis zur Salurner Klause* von K. v. Grabmayr, 127-138.

7. Replicò il Gamillscheg con un articolo *Italiener und Ladiner in Südtirol* nella *Tiroler Heimat*, 1922, fasc. II, pag. 29-38. È merito del Parodi d'aver insistito sul

cisalpino. Nella convinzione che soltanto ulteriori ricerche più speciali potessero sgombrar la via dagli ostacoli che attualmente la rendono impraticabile ho cercato di richiamare l'attenzione dei competenti su alcuni problemi preliminari che debbono esser chiariti avanti procedere ad un esame definitivo della questione ladina. Nei miei *Studi di storia linguistica e nazionale del Trentino*[1] dopo aver accennato al fatto che le premesse etniche del ladino, da secoli scomparso, del tratto meranese e bolzanino coincidevano con quelle del Trentino, ma non con quelle del bacino della Rienza, p. 7-12, ed avere dimostrato che la diffusione della latinità irradiò dal centro municipale di Tridentum fino ai confini d'Italia (Maia presso Merano e Chiusa di Bressanone), notai che al di là del confine italo-retico « nel tratto ladino fassano (e dolomitico in generale) riscontriamo una deficenza di espressione di vita latina per i primi quattro secoli dell'era volgare che colpisce come un vecchio *limes romanus* e tira un solco profondo alle radici della romanità fra trentini e ladini » (p. 32). Se dunque nel bolzanino e nel meranese, che stanno al di qua del *limes*, troviamo nel medio evo un dialetto che possiamo definire di tipo ladino, e se, ancora più al sud, nell'anauniese, ci si presenta una varietà « ladineggiante », ne dovremo derivare che le divergenze attuali fra il ladino e l'italiano nel bacino dell'Adige non possono venir riferite, per motivi storico-geografici, *sic et simpliciter* alla differenza e divergenza di latinità, nè rispetto alle premesse

pensiero dell' Ascoli circa la pertinenza del ladino al gruppo italiano e d'aver dimostrato che in pratica la divergenza fra il ladino e l'italiano non è maggiore che fra l'alto e il basso tedesco che pure formano l'unità linguistica tedesca. E ben profonde mi sembrano quelle due pagine 52, 53 in cui egli afferma che « è una verità sentita da tutti gli studiosi del linguaggio che, tagliando un brano nell' unità *sui generis* fluente e in perpetuo moto dei linguaggi affini, tra i quali non s'interpongono lingue straniere, noi facciamo sempre, o più o meno, un taglio arbitrario ». — Colla convinzione che « non esiste un casellario scientifico delle parlate neolatine » e che « le parlate ladine si assomigliano fra di loro più che a quelle della restante Italia settentrionale » ma che esse « s'accordano con quest' ultime più che con altre parlate neolatine » anche il Bartoli consente con la tesi del Salvioni, *G. St. lett. it.*, LXXII (1918), p. 345-349.

1. Firenze, Le Monnier, 1922, 233 pp. Recensioni : E. Gamillscheg, *Zft. f. rom. Phil.*, vol. XLIII (1923), pp. 247-249 ; G. B. Serra, *Dacoromania*, III (1924), pp. 953-966 ; L. Spitzer, *Die neueren Sprachen* (1923), pp. 111 seg. ; V. Bertoldi, *Il Brennero*, fasc. di dicembre 1922 ; A. Toniolo, *Rivista geografica it.*, XXX, 1923, p. 177-182; A. Prati, *Studi Trentini*, IV (1923), pp. 172-178; A. Ferrari, *La Libertà*, Trento, 26 x 1922.

etniche, nè rispetto all'epoca in cui i Reti al di là della Chiusa si romanizzarono[1]. Nelle *Questioni linguistiche ladine*, I : *La teoria Ascoliana della gallolatinità dei dialetti ladini*[2] ho svolta l'idea che la segregazione politica e geografica in cui si sviluppò il ladino rispetto ai centri culturali dell'Italia settentrionale forma il motivo principale della divergenza fra il ladino e l'italiano e che, per quanto il processo di romanizzazione nelle Alpi si sia svolto molto più tardi e molto diversamente che nella pianura, il ladino deve rientrare nel sistema dei dialetti galloitalici, perchè tanto nella Carnia, quanto sul Reno il latino si innestò sul gallico. Credo poi di aver dimostrato che alcune isòfone corrono in senso trasversale alla catena alpina, congiungendo il ladino coi dialetti della sottostante pianura e separando dunque il ladino dei Grigioni dall' altoatesino e friulano (ū > *ü*, -ct- >> *č*), ma ammetto, dopo la recensione del Gamillscheg, che le due evoluzioni sono seriori ed hanno perciò minor importanza che la mancanza della metafonía nel ladino svizzero che è invece tipica per il plurale del lombardo antico. Nel secondo fascicolo delle *Questioni ladine*[3] cercai di affrontare uno dei più spinosi problemi della storia linguistica ladina, cioè, se fra il gruppo grigione ed il ladino centrale esistè la possibilità d'un contatto diretto, per cui ondate linguistiche venute da Coira avessero il modo di raggiungere le lontane valli dolomitiche senza infrangersi contro le tendenze linguistiche che, avanti la germanizzazione altoatesina, verso l'epoca della costituzione del principato tridentino (1027), congiungevano (da Merano e dalla Chiusa in giù) il bacino superiore e quello medio dell' Adige in una unità idiomatica che differenziava la regione dai complessi dialettali vicini. La conclusione a cui arrivai nello studio della germanizzazione altoatesina e tirolese è che la possibilità d'un impulso linguistico della più evoluta Rezia Curiense sulle popolazioni del bacino dell' Isarco per

1. Cfr. in proposito K. v. Ettmayer, *Die geschichtlichen Grundlagen der Sprachenverteilung in Tirol* nelle *Mitteilungen d. Instit. f. oesterr. Geschichtsforschung*, suppl. IX, quaderno I, pp. 1-17.

2. *Scutum Italiae*, Gorizia, 1921, pp. 96-127. Rec. : E. Gamillscheg, *Zft. f. rom. Phil.*, XLIII (1923), pp. 249 seg. e vedi pure Cl. Merlo, l'*Italia dialettale*, I, 18-20, che ammette come profondo motivo delle differenze fra ladino ed italiano la diversità nell'epoca e nel modo con cui si compì la romanizzazione delle Alpi rispetto alla pianura.

3. *Rivista Soc. fil. friulana*, Udine, I, 1922, pp. 106-135.

altra via che non fosse l'Alto Adige tridentino (Inn, Brennero) era minima ed un' infiltrazione attraverso il tratto atesino-tridentino negli ultimi secoli del m. e., in cui la germanizzazione fatalmente si compì, mi sembrava affatto da escludere. Ritenni opportuno poi di ripetere, perchè questa è la chiave del problema, che dalla Venosta in giù il tratto atesino ebbe, fino alla sua germanizzazione, comune l'evoluzione linguistica col rimanente del principato tridentino. Con ciò il problema, non me lo nascondo, è appena posto e non risolto. Fino al quattrocento un' infiltrazione dialettale dall'Inn alle valli ladine attraverso la Venosta e il tratto meranese-bolzanino è, sia pur teoreticamente, possibile. Se al di qua del confine venostano, nel territorio germanizzato che sta al nord della Valle di Non e forma la miglior via di comunicazione fra i Grigioni e la Ladinia, troveremo nei toponimi tracce di fonemi che colleghino il venostano, che è una prolungazione dell' Engadina (perchè avente il suo vecchio centro politico e culturale a Coira), col ladino centrale, si dovrà ammettere senz'altro l'esistenza d'una vecchia ed importantissima unità linguistica grigione-dolomitica, cioè abbandonare l'idea di una speciale unità linguistica alto- e medioatesina ; se risulterà invece che delle antiche isòfone separano il burgraviato (il Burggrafenamt dei Tedeschi, cioè il corso dell' Adige da Merano a Bolzano) dal vecchio venostano, ne riuscirà confortata la mia tesi dello sviluppo indipendente della latinità nei due bacini vallivi del Reno-Inn e dell' Adige-Isarco. La pertinenza del bacino superiore (venostano) dell' Adige all' unità linguistica Grigione è provocata — ed è bene non scordarlo — dal vecchio *limes romanus* che tagliava l'Adige ad occidente di Maia, confine che continuò ad esplicare la sua influenza, giacchè la Venosta appartenne al centro religioso ed amministrativo di Coira. Sono perciò molto riconoscente a quel profondo conoscitore del ladino che è Ernst Gamillscheg [1] d'aver preso in esame i nn. ll. del bacino di Merano non solo con quella competenza che tutti gli riconoscono e che qui, dove al toponimo ladino s'è sovrapposto colla germanizzazione un processo linguistico che lo àltera, è quanto mai necessaria, ma anche con piena coscienza dell' importanza della ricerca rispetto alla questione ladina [2].

1. *Die romanischen Ortsnamen des Untervinschgaus* nella *Festschrift z. 19. Neuphilologentag*, Berlin, 1924, pp. 1-26.

2. L'Aut. ha limitato la sua indagine alle vicinanze di Merano, ha cioè accomunato paesi e comuni che anticamente appartenevano alla terza centuria della

Il risultato della medesima [1] è dal lato fonetico : *a*) nel ladino meranese non vi sono tracce della metafonía di *ǫ*, *ę* prodotta da *u* finale, come non ve ne sono nell' anauniese e nel ladino centrale ; ciò in opposizione all' alto venostano che va naturalmente coll' engadinese ; *b*) manca pure, come nell'anaun. e nel lad. centr. (qui ad eccezione del gaderano) *ü* per ū che è comune al lad. grigione ; *c*) manca pure, da Merano-Maia in giù, ogni traccia del lad. grigione *-aun* da -anum e di *-au* da -atum ; *d*) non c'è traccia di equale trattamento delle vocali toniche avanti s^{cons} come in sillaba libera, ciò che subentra nell'alto venostano in armonia coll' engadinese ; *e*) è dimostrabile una tendenza ladino-lombarda nel trattamento di ŏ > *õ* (p. ex. in *möla*), penetrata già prima del secolo XIII-XIV nel territorio s.-o. dell' Adige superiore [2]. Viceversa non v'è un sol caso in cui l'antico ladino ad oriente di Merano vada coll' engadinese invece che coll' anauniese e col ladino centrale. Dal punto di vista lessicale ciò rimane comprovato : non v'è un solo esempio in cui le attinenze lessicali del ladino del burgraviato col ladino grigione non sieno ad un tempo attinenze tridentine. Sulla valutazione dell' importanza di queste divergenze fra l'alto atesino tridentino e il venostano [3] le opinioni potranno essere non concordi : è in ogni modo certo che esse esistono, come è certo che le più vaste ondate linguistiche propagatesi dalla Venosta raggiungono, ma non oltrepassano

Venosta (Schlanders) e passarono nel sec. XIII al distretto di Merano con altri più orientali, cioè al di qua del vecchio confino italo-retico. Siamo quindi veramente alla porta dell' Italia romana e al confine della diocesi e del principato tridentino verso Coira.

1. Cfr. la mia breve recensione, limitata ad una critica dei nn. ll. spiegati, a mio credere, non bene dal G. nella *ZONF*, I.

2. Probabilmente la spiegazione del G. non è giusta : altrimenti non si comprenderebbero gli anauniesi *uǫ* e *uę*.

3. Non vorrei che il titolo di « basso venostano » (des Untervinschgaus), dato non molto opportunamente dal G. al suo lavoro, conducesse, certo contro le intenzioni dell' Aut., ad un concetto erroneo : il territorio studiato così egregiamente dal G. sta a cavaliere del vecchio confine diocesano : Lana, Foiana (Völlan), Val d'Ultimo, la Passiria, i dintorni di Merano fino a Parcines (Partschins) sono al di qua, la valle di Senales (Schnals) e Martello al di là del *limes italicus*. Nell'alto medioevo, benchè la località *quae dicitur Mairania* (Merano) sia stata considerata non *in valle Venostana* ma *in valle Tridentina* (a. 857 ; *Arch. f. Gesch. u. Altertumskunde Tirols*, I, 309), il confine venostano-tridentino che corrisponde con quello del « Landgericht Meran oberhalb der Tell » passava fra Parcines e Lagundo (Algund).

Lagundo (Algund), cioè lambiscono, ma non si affermano nella conca meranese. Lo studio del G. in cui alla profondità delle cognizioni glottologiche corrisponde un metodo di ricerca finissimo, non risolve appieno il problema per la voluta restrizione a un campo d'osservazione troppo piccolo. Bisogna anzitutto dimostrare che neppure all'oriente del tratto meranese ricorrano fonemi venostani che finora furono constatati soltanto all'occidente della stretta di Tell (« auf der Tell ») tra Parcines e Lagunda, dove la Venosta trova il suo confine naturale ; ciò, per dissipare ogni possibile dubbio. In secondo luogo bisogna estendere metodicamente la ricerca al venostano stesso più all'occidente di Naturns, Senales e Martello, cominciando dal venostano centrale della vecchia centena da cui sorsero i due distretti di Silandro (Schlanders) e Castelbello. È mia intenzione, appena saranno pubblicati i nomi dei casali di questa zona [1], di riprendere in esame i dati linguistici che risultano dai vecchi toponimi anteriori alla germanizzazione, estendendo la ricerca dalle sorgenti dell'Adige e dalla conca di Bressanone fino all'attuale confine linguistico italo-tedesco alla chiusa di Salorno.

III. — Ricerche grammaticali sul moderno ladino dolomitico.

Di un lavoro di K. v. Ettmayer [2] sul moderno gardenese ho già scritto altrove [3], ricordandone delle gravi deficenze. Avrei da aggiungere tutto al più, che le traduzioni tedesche anche dei testi gardenesi più facili sono riuscite quanto mai scorrette. L'illustrazione dialettale è fatta in base all'esame dei dischi nri 2903-2918 del « Phonogramm-Archiv der Akademie der Wissenschaften in Wien ». — H. Kuen [4] ha ripreso in esame la cronologia dell'evo-

1. La redazione degli *Schlern-Schriften, Veröffentlichungen zur Landeskunde von Südtirol* ha preannunziato già dal 1923 una monografia di R. Staffler, *Die Hofnamen in den Landgerichten Kastelbell und Schlanders* destinata a colmare, finalmente, questa lacuna. [Ora già pubblicata, 1925].

2. *Vorläufiger Bericht über Phonogramm-Aufnahmen der Grödner Mundart* (*Sitzungsberichte der phil.-hist. Klasse der Akademie der Wissenschaften in Wien*, vol. 191, IV), Hölder, 1920, 8°, 95 p.

3. *A proposito di una nuova pubblicazione sul dialetto gardenese*, *Rivista Soc. filologica friulana*, IV, 1923, pp. 99-104.

4. *Zur Chronologie des Uebergangs von* a > *e im Grödnischen*, *Zft. f. rom. Phil.* XLIII (1923), pp. 68-78.

luzione di á > *e* nel gardenese partendo da un mio vecchio studio (1908) sulla *vocale* a *tonica nel ladino centrale* e confermando il risultato a cui ero arrivato, che questo lento processo si compì in epoca recente. Studiando il materiale onomastico pubblicato dopo la mia monografia da E. Lorenzi [1], l'Aut. riuscì a stabilire che l'evoluzione dovè compiersi a poca distanza di tempo nel bacino della Gádera, nel Livinallongo, nella Gardena e nell'Alta Fassa e precisamente non prima del secolo XVI. Al di là dell' attuale area a > *e* non esistono tracce dell'evoluzione : quindi l'*-á-* conservato della parte inferiore di Fassa non è un ritorno da anteriore *é* che si possa ascrivere ad influenza tridentina.

IV. — Ricerche di lessicologia.

Un ottimo studio di Paul Scheuermeier [2] che ebbe una recensione istruttiva e lusinghiera da W. Meyer-Lübke [3] tratta, movendo dalla terminologia della « spelonca » nei dialetti alpini, anche d'altre espressioni topografiche preromane. Dei cinque termini *balma, *speluca, crypta, *tana, *cubulum che partono dallo stesso concetto fondamentale di « spelonca », il primo, sia esso ligure o gallico, ha rispetto all'Alto Adige, come osservavo contemporaneamente ed indipendentemente dall'Aut. [4], un'area occidentale. Esiste invece come appellativo nell'Alto Adige, e sarà di importazione dal Brennero, una voce che lo Sch. ritiene per rielaborazione bavarese di *balma, cioè *palfen* [5] e che, come elemento toponomastico, non riesce a varcare lo spartiacque, giacchè i due punti più meridionali in cui m'è dato rinvenire la stessa in funzione di nome di luogo stanno al Jochberg e a Penning-Hopfgarten. Esiste però nel

1. *Osservazioni etimologiche sui cognomi ladini*, *Arch. Alto Adige*, II, III.

2. *Einige Bezeichnungen für den Begriff « Höhle » in den romanischen Alpendialekten* (*balma, spelunca, crypta, *tana, *cubulum). *Ein wortgeschichtlicher Beitrag z. Studium der alpinen Geländeausdrücke*, *Zft. f. rom. Phil.*, Beiheft 69, Halle, X-132 pp., 3 carte.

3. *Lbl. f. g. r. Ph.*, XLII (1921), 244-246.

4. *Studi di storia linguistica e nazionale del Trentino*, Firenze, 1922, pp. 32-52.

5. Cfr. pure J. Tarneller, *Zur Namenkunde*, Bolzano, 1923, p. 90 : « *Palfen* heisst in Tirol und Kärnten ein überhängender Fels, auch ein einzelner Felsblock ». Il vocabolo manca nel dialetto delle oasi, il che può indicare che *palfen* al S. del Brennero è di importazione non antica.

bacino isarchese un termine orografico che, stando alle apparenze, nonpuò appartarsi da *palfen*, cioè *Palwátsch* [1], con *-w-* costante anche nelle documentazioni medievali, a Nuova Levante (Welschnofen) e a Funés (Vilnöss), donde con assimilazione *Palpátsch* a Cornedo, e *Palwít* a S. Andrea di Bressanone e a Barbiano [2]. Per le località qui indicate non corrisponderebbe del resto un etimo palus, da cui abbiamo nell'isarchese altri, ben distinti risultati fonetici [3]. La caratteristica orografica di questi luoghi è quella di un maso situato in prati alpini, molto magri e rocciosi, scarsi d'acqua e lontani da acquitrini. Siccome è inammissibile un passaggio fonetico da *palfen* a questi toponimi, nel senso che essi derivino da questa voce, non rimangono che due spiegazioni : o all'oriente di balma ci fu un tempo una zona in cui dobbiamo ammettere una differenziazione pregermanica [4] e prelatina *balwa (ciò presume l'elaborazione del b a *p* nel tirolese), oppure *Palwátsch* e *Palwít* si connettono col termine orografico preromano specifico per le Alpi dai Grigioni al Friuli *pala che pur troppo non figura nel *REW*, quantunque sia voce dell'uso comune [5]. In questo secondo caso non vedo perchè *palfen* [6] stesso non debba riferirsi al medesino etimo *palava, come già ammettevano l'Ettmayer [7], il Gruber [8] e il Jud [9]. La seconda base

1. J. Tarneller, *Die Hofnamen im unteren Eisacktale*, *AöG*, 106, 109, 110, nri 349, 2102 e 2814.

2. Credo che tale elemento toponomastico manchi nella valle dell'Adige ; almeno non trovo esempio negli *Hofnamen des Burggrafenamtes* del Tarneller.

3. Cioè in modo corrispondente al gard. *palúk* : *Plüg* a Lajon-Laien (2 volte), a Castelrotto (2 volte) e a Fie-Völs, *Palua* (a. 1455 : *Paluga*) ad Ortiséi e *Paluge* (a. 1443 : *Paluga*) a Sta Cristina ; cfr. Tarneller, *Hofnamen i. u. Eisacktal*, nri 1000, 1062, 794, 1875, 1729, 1482 e 1530.

4. Che sarebbe dunque un nuovo esempio da aggiungere agli altri da me portati in *Il nome del Tagliamento* (*Studi Goriziani*, II, 1923, p. 81-94). Vedi in proposito, sempre con riferimento a *balma, l'ottima osservazione di J. Schnetz, *Die Verwertung der Ortsnamen* ecc., p. 175, n. 1.

5. Grigioni (Carigiet) *pala* « schmale, abschüssige Bergweide » ; giudic. *palina* « mucchio di sassi » ; garden. *pęla* « steile Wiese » (Gartner), fassano *pęlǫ* e bad. *para* « pascolo dirupato », *pala* « rupe, cima scoscesa » nel veneto alpino (cfr. Battisti, *Studi st. ling. e naz. Trentino*, 38).

6. Che è anche carinziano, ciò che dal punto di vista della geografia linguistica conferma tale supposizione.

7. *RGM*, II, 364 ; *Mitt. Inst. oest. Geschichtsforschung*, Suppl. IX, I, 12.

8. *VordOrtsn.*, 304.

9. *BDR*, III, 69, n. 1. Per *palava nella toponomastica altoatesina cfr. pure l'Unterforcher, *Rätoromanisches aus Tirol*, IV, Eger, 1896, pag. 67.

*spelūca, il cui rapporto con spelunca < σπήλυγξ è tutt'altro che chiaro, ha originato nell'Alto Adige non tre, ma un solo toponimo altoatesino giacchè i tre *Spilukke* portati a p. 26 si riferiscono all'unico *špilŭk* presso Varna (Vahrn-Bressanone). Come appellativo questa voce non esiste, che io sappia, nel tirolese. Una continuità geografica coi veronesi *špiuga* e vicentino *šperugà* [1] e col lombardo occidentale alpino « *Spluga* » non è dimostrabile ; un'altra soluzione etimologica di quella data dal *REW*, 8140, 2 — incontro di spelunca con un vocabolo preromano — non mi par possibile. Fra le forme aberranti, oltre al bellun. *spelec* (Nazari) si potrebbe forse collocare l'engadinese sup. *špelm* [2] « roccia », dove non mi sembra esclusa una contaminazione fra *balma e *spelūca. Di crypta, la cui per trattazione costituisce certamente la parte migliore dell'opera, manca nel nostro territorio ogni traccia. — Anche tana non offre nulla di particolare. — *Cubulum (*REW*, 2351) è l'etimo più interessante e più diffuso nell'Alto Adige di quanti si rannodano al concetto primitivo di « caverna ». Al sud esso si estende come voce dell'uso vivo fino al veronese e vicentino [3] (*cóel*, *cóvolo*), ma ha ancor maggior estensione come elemento toponomastico [4] ; all'occidente *cú(v)el*, *cúver*, *cúan* è, come dimostra l'Aut. (p. 97), un termine orografico molto comune nell'engadinese ; al nord la forma germanizzata *gūfl* è d'uso comune come appellativo non solo nel Vorarlberg e nella valle media dell'Inn, comprese le prealpi bavaresi, ma anche — non più come appellativo, ma come nome locale — in tutto l'Alto Adige e precisamente non soltanto nella Passiria e nella Venosta, come crede lo Scheuermeier, ma pure nella Sarentina (*in der Gufl*) [5], a S. Quirino (Gries : die *gufl*) [6], a Cornejano (Girlan : die *Gufl*) [7] e nella valle dell'Isarco : a Tulfes, a Tiso, a

1. È anche vicentino rustico moderno, cfr. il dizionario di L. Pajello (Vicenza, 1896), p. 270.

2. Gartner, *Rr. Gram.*, p. 5, e Jud, *BDR*, III, 69, n.

3. Nel valsug. *cógolo* è « grotta, caverna », ma nel vicentino *cógolo* ha il significato di « sasso, ciottolo », Pajello, 54 ; nel bellunese rustico *códoi* « ciottoli », Nazzari, 94 ; nel veneto *c(u)ógolo*, Boerío, 138. Fino a qual punto abbia qui influito cucullum, *REW*, 2359, è difficile a precisare.

4. Olivieri, *Saggio d'una illustrazione generale della Topon. Veneta*, 259; Prati, *RDR*, V, 103.

5. J. Tarneller, *Hofnamen des Burggrafenamtes*, nro 2414.

6. J. Tarneller, *Die Burg-, Hof- und Flurnamen in der Marktgemeinde Gries b. Bozen*, Schlern- Schriften, nº 6, Innsbruck, 1924, nro 111.

7. J. Tarneller, *Zur Namenkunde*, Bolzano, 1923, p. 52.

Velturns [1]. Nel ladino centrale c'è *koul* « caverna » nel gardenes (Gartner) sfuggita alla diligenza dello Scheuermeier, e, come esiste un vecchio toponimo badioto *Chovelaire* [2], indice della produttività della base, così il *Gufelreitberg* ad occidente di Latzfons può essere un « covolo » + Reitberg (Reit = Gereute) e *Gofelmort* a Tiers un « covolo morto ». Ma a questo *Gufl* = « covolo » nella toponomastica tedesca altoatesina che è certamente la rielaborazione tirolese seriore del vecchio termine ladino locale, si aggiunge un po' dovunque anche nell' Alto Adige il ted. *Khōfl* (m.) che è voce dell' uso vivo ed indica « roccia, sasso ». Esso rappresenta una germanizzazione anteriore [3], di modo che Meyer-Lübke nella sua recensione sostiene che le diverse forme tedesche di questo termine sono la pietra di paragone per stabilire l'epoca dell'assorbimento della romanità alpina. La mia impressione è piuttosto che, all' opposto di *Gufel* (f.), il ted. *Khōfl* (che si differenzia da esso nel genere e nel significato) non si riallacci ad anteriori toponimi ladini altoatesini di « covolo » e ne sia quindi la continuazione, ma esprima, come qualsiasi altra voce pretamente tedesca, un' ondata linguistica transalpina, non anteriore al trecento [4], che introdusse al di qua del Brennero nuovi elementi toponomastici.

Un notevole contributo alla lessicografia ladina dobbiamo ad uno dei fondatori della dialettologia ladina, Theodor Gartner. Nel nuovo volume *Ladinische Wörter* [5] il Maestro ci dà anzitutto una ristampa, di molto aumentata, del lessico gardenese-tedesco con cui egli chiudeva 45 anni or sono la sua *Grödner Mundart* [6], munita

1. J. Tarneller, *Hofnamen des unteren Eisacktales*, nri 2190, 9238. — Non è quindi esatto che « alle drei deutsche formen (*Gufel*, *Khofel* und *Kobel*) sich geographisch ausschliessen », come sostiene lo Scheuermeier, p. 100.

2. Cfr. il mio studio *La vocale a tonica nel ladino centrale*, *AA*, II, p. 50.

3. Ma posteriore alla più antica e settentrionale *Kobel*.

4. A pag. 102, n. 4 lo Scheuermeier solleva la questione difficilissima, se il ted. *Tobel* possa esser messo in relazione coi nn. ll. atesini del tipo *Taufers* che sarebbero a ricondurre a un prelatino *tob- o *top-. Non ho qui la possibilità di svolgere l'argomento, ma basti ricordare che per *Taufers* di Monastero (Venosta) in Engadina si dice *tūar*, *tūer* (*GRM*, III (1910), p. 302), nella Valtellina *tūbre*, per *Taufers* di Brunico in badioto *türš*, nel tedesco locale *táuf̄iśt*, di modo che nella tònica dobbiamo premettere un *ū*.

5. *Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern, zusammengestellt und durch eine Sammlung von Hermes Fezzi + vermehrt von Th. G.*, Halle, Niemeyer, 1923 (*Zft. f. r. Ph.*, Beih. 73), pp. 201.

6. *Die Grödner Mundart*, Linz, 1879, pp. 110-165.

dei richiami alle voci del *REW* e dei necessari schiarimenti morfologici. Segue come seconda parte un glossario tedesco-gardenese arricchito a piè di pagina della raccolta di voci ladine (Selva di Gardena, S. Vigilio di Marebbe, Badía, Cherzo in Livinallongo, Campitello di Fassa e Predazzo in Val di Fiemme) del compianto prof. Erm. Fezzi di S. Vigilio [1] e di vocaboli provenienti dalla parlata basso fassana di Pozza, presi dal vocabolario ettografato di Ugo de Rossi. La trascrizione fonetica gardenese fu semplificata, senza danneggiare l'esattezza con cui le voci vengono tramandate. La guerra impedì l'autore di recarsi in Gardena per completare la raccolta, e di fatto tanto il materiale del Gartner quanto quello del Fezzi presentano gravi lacune nel campo della flora popolare. Rilevo ciò non per diminuire i meriti insigni del vecchio Maestro che ha voluto chiudere il ciclo della sua operosità scientifica ritornando a quel dialetto donde aveva preso le mosse, ma per incitare giovani competenti nel campo botanico a raccogliere nelle valli ladine un materiale lessicale prezioso, prima che esso non scomparisca irrimediabilmente.

In questo campo ha fatto ottima prova il doc. univ. Vittorio Bertoldi con una serie di studi e monografie pubblicate nell' *Arch. Rom.* e nell' *ID.* In due brevi ricerche la deficenza dello studio sistematico della flora ladino-dolomitica ha costretto l'Aut. a restringere l'indagine alle valli ladineggianti del Trentino. Per la celidonia [2] (*REW*, 1870) il tipo della terminologia greco-latina ci si presenta anche nella parte più settentrionale del Trentino in forma più o meno alterata : *čigoña* e *zirǫnega* nel bacino del Noce, *zilindǫnega* sporadicamente nella Valle di Fiemme. Però anche qui prevalgono ormai le creazioni popolari seriori suggerite dall' uso della pianta nella medicina popolare : *erba dai pòri* ha già salde radici in Val di Non (Cles), di Sole (Samoclevo, Rabbi) ed a Predazzo. La medesima osservazione possiamo fare per la piantaggine [3] (*REW*, 6577) : a *plantana* di Val di Non e di Sole, *piantana* a Predazzo si contrappone a Tésero (Fiemme) *föje da tağo*, « perchè le foglie pestate ser-

1. Lavoro premiato dall' Università di Innsbruck come elaborazione del tema *Hauswirtschaft und Viehzucht in den ladinischen Tälern Tirols*. (Questo lessico, che non conosco, comprende, secondo il Gartner, p. 2, oltre 8000 voci dialettali e, sempre secondo il Gartner, è meritevole d'ogni incoraggiamento).

2. *Dal lessico botanico : Chelidonium majus, Arch. Rom.*, VII, 275-287.

3. *Dal lessico botanico : I. La petacciola, Arch. Rom.*, VIII, 256-267.

vono per curare i paterecci della dita ». Lungo il confine linguistico, cioè nell' alta Val di Non, il B. raccoglie pure una voce mutuata dal tedesco : *pizbéǧeri* < Spitzwegerich. In altri lavori il B. potè dedicarsi più a fondo alla terminologia botanica altoatesina. Il tipo *glasĭna [1] che è proprio del territorio friulano-veneto-tridentino ed ha, immediatamente all' occidente dell' Adige, una continuazione nel lombardo alpino orientale *glafú*, *glafón*, ritorna nel marebbano *gléfenes* (plur.), nel livinall. *gláfenjes* e nel badioto *gléfenjes* [2], mentre il gardenese *ǧalvẹ́ifes* continua nel fassano (*š*)*čalvèizes*, nel fiamazzo *kalvéze* e, al di là dell' Oltradige tedesco, nell' alto anauniese *kjalavéze*, *ǧalavéze*. Comunque sia da interpretare quest' ultima voce, è evidente lo stacco fra il ladino centrale che va col gruppo veneto e le condizioni lessicali dei Grigioni, dove il mirtillo viene indicato con *izún*, *azún*, *uzún*. Nella terminologia del còlchico, cui il B. dedicò il suo miglior volume [3], il ladino centrale manca d'un tipo unitario e ricorre ad una serie di innovazioni che si moltiplicano attorno ad una vecchia base indigena [4] ; la distribuzione dei tipi lessicali segue in massima i sistemi vallivi. Così da *purčéi* (pl.) a Selva di Gardena ed Arabba di Livinallongo passiamo a *porčelíns* (pl.) nel fassano, a *porčeláne* e *porčelini* nel fiamazzo, mentre nell' alto fassano, nel livinallonghese, nel badioto e nel marebbano è endemico il tipo *mirándoles* (pl.), *milándors* e *milándaras* cioè *milandrum che tanto nel

1. *Genealogie di nomi designanti il mirtillo*, *ID*, I, 90-111, 161-189. Uno studio preparatorio su questo argomento pubblicò il B. nell' *Arch. Rom.* : *Altre denominazioni del mirtillo nero nei dialetti alpini*.

2. Così le voci portate dal B. a pag. 102 ; il Fezzi (Gartner, *Lad. Wörter*, p. 146, n. 4) dà invece : bad. e marebbano *dláfena*, livinal. *glęfęna*, fass. *tʒalvé fo*, predazz. *kalvefa*. Anche il Vittur, *Les erbs de medeshina*, p. 100, dà come bad. *dláfenes*.

3. *Un ribelle nel regno de' fiori : i nomi romanzi del* colchicum autumnale L. *attraverso il tempo e lo spazio*, Genova, Olschki, 1923, V-224, tav. (Biblioteca dell' *Archivum Romanicum*, Serie II, vol. 4). Recensioni : Gamillscheg, *Zft. f. rom. Phil.*, XLIV (1924), pp. 106-113 ; Battisti, *I nomi friulani del colchico*, *Studi Goriziani*, II (1924), pp. 143-159 ; A. Prati, *Studi Trentini*, V (1924), 184.

4. *Milandrum ridotto da milimandrum, forma laterale di milimindrum, *REW*, 5571. Sull'origine probabilmente gallica di questa base e il suo collegamento con *bilja cfr. specialmente la magistrale recensione del Gamillscheg, dove il problema etimologico delle espressioni più antiche (galliche) del còlchico è risolto in parte in modo diverso e ben più convincente del B., rimontando alle tre basi belenion (herba) Apollinea, *velisa « la struggitrice » e bilimindrum > milimindrum « l'erba della follia ».

veneto delle prealpi, quanto nel Trentino occidentale (Val di Sole, corso del Sarca) e nel lombardo alpino occidentale è passato ad indicare il frutto di due rosacee, la rosa canina e il bianco spino [1]. Non diverso è il caso che si ripete nella Valle di Non e di Sole. Qui il tipo *belina*, *bile*, *belumate* che col Gamillscheg ritengo derivato dal bavarese antico *bilama [2] è in lotta col tipo colch(i)cum [3] o con « *chioccia* » [4], e nè l'uno nè l'altro dei due tipi ritorna nei sistemi vallivi vicini. Anche in questo nome di pianta non esiste una continuità linguistica engadinese-dolomitica, mentre il termine *milandrum nelle diverse evoluzioni semantiche si afferma come alpino lombardo-dolomitico e veneto, ma non grigione.

Ben poco importanza di fronte ai riflessi neolatini di ager, area, atrium studiati con ottimo metodo e con ricchezza di particolari da Gerhard Rohlfs [5] hanno i pochi derivati dal secondo etimo nel ladino centrale (gard. *ęa*, bad., mareb. *āra*, livin. *ęra*, fass. *aǫ* [6], pred. *ęra*, fiam. *ağa*), tutti nel significato dell' it. *aia*. All' occidente, tolto l'alto anauniese, dove ad *aia* si è sostituito *šomáš*, la voce continua attraverso il solandro *aijǫ*, e qui cominciano pure i derivati lombardo-orientali e grigioni in *-ál* col significato di « carbonaia » : sol. *äijál*, *äijǫt* « carbonaia » [7]. Non è neppur conosciuto nel ladino centrale il tipo « *ajata* » (il grano ammucchiato sull' aia) tanto comune in tutta l'Italia settentrionale. Manca infine l'evoluzione semantica di area a « cimitero » che è propria dell' engadinese, giacchè qui « *cortina* », la piccola corte, assunse da secoli questo

1. Originariamente milimindrum è il giusquiamo.

2. Con argomentazioni alquando diverse tanto Gamillscheg quanto me siamo arrivati all' identica conclusione che non è quella dell' Autore (*Colchico*, p. 101 seg. ; *Studi Gor.*, II, 155-157 ; *Zft. f. r. Phil.*, XLIV, 108).

3. Così pensavo già nella *Nonsberger Mundart*, 50, e a mantenere tale etimologia mi confortano le riflessioni e il nuovo materiale portato nella sua recensione dal Gamillscheg.

4. *Colchico*, p. 136, — e non nego del resto affatto la possibilità di veder col B. nell' anaun. *klǫča*, che indica pure la « gallina », una denominazione scherzosa del frutto del còlchico. Ma quando esiste la possibilità di una derivazione inecepibile dalla base latina, non vedo motivo di evitarla. Del resto non voglio imporre a nessuno il mio punto di vista.

5. Ager, Area, Atrium : *Eine Studie zur roman. Wortgeschichte*, Diss., Berlino, 1920, 69 pp., 1 carta. Opera premiata già nel 1913 dall' Università di Berlino e aumentata con materiali dialettali italiani raccolti dell' Aut. in 195 località.

6. Fezzi : in Gartner, *Lad. W.*, 186, n. 7.

7. Cfr. la mia *Sulzberger Mundart*, 24 (210).

significato. Nella toponomastica della zona tedesca aa. non trovo traccia alcuna della voce. Negativo è pure il risultato rispetto ad ager, *REW*, 276, che è caratteristico per il ladino occidentale [1] e che un tempo non era ignoto al veneto : si afferma dovunque campus non solo nei dialetti attuali, ma anche nella toponomastica meranese, bolzanina e del bacino dell' Isarco [2]. Non mancano certamente tenui tracce di anteriori termini per « campo » e sia che esse derivino da arum < arvum (*REW*, 692) o da ager, cui si connette con tutta probabilità *er*, *eir* dei Grigioni, per cui nei documenti medievali è costante il termine *ager* (Rohlfs, 7) o da area come vogliono il Salvioni, il Gartner e il Meyer-Lübke, *REW*, 626 e 276, assegneremo loro particolare importanza. A Lana c'è *Agrell* (Schneller, *Beitr.*, III, 6); nella Sarentina *Ager(bach)*, *Agrater* (a. 1377 curiaze *Oberagrat*), *Abertegg* (a. 1340, 1377 *Agertekken*) e il nome di vicinia *Agratsberg* [3] — termini che non possono esser staccati dal toponimo *Agrone* presso Rovereto ricordato dal Rohlfs, p. 9; *Vernuor* di Riffiano, documentato nel trecento *Arnuo*, *Arnu* è secondo il Gamillscheg (*o. c.*, § 4) ager novus; *Artlung* [4], la pianura bolzanina che si estende a ritroso dell' Adige verso Merano, al pari di *Arlund*, frazione di *Graun* di Venosta (anticamente *Arlung*) e di *Arlund*, il pianoro di Mühlwald non può essere che un ar(v)um longum o un ager longus che ha un esatto riscontro nel *Ager longus* o *Air lung* del *Cod. dipl.*, II, 91 e I, 206 del Mohr. Ora, anche ammesso che invece di ager nei due ultimi esempi si debba scorgere ar(v)um, si comprende che un' ondata seriore portò durante il periodo longobardo dalla capitale del ducato, Trento, il neologismo campus fino ai confini diocesani, estendendolo di

1. E per varietà alpine del lomb. orientale : Val Grandina *ager*, Brembate *age* (Rohlfs, p. 5).

2. *Gamp(en)*, *Gampenried*, *Gamp(er)hof* ricorre, soltanto come designazione di casale, in ben 12 punti nel meranese e bolzanino e in 6 nella valle bassa dell' Isarco ; cfr. gli indici del Tarneller agli *Hofnamen im Burggrafenamte*, II, p. 548 e agli *Hofnamen im unteren Eisacktal*, III, 137.

3. Che il Tarneller, *Hofnamen im Burggrafenamte*, II, 284, n. 1, fa, a torto, risalire a un personale germanico AGARAD.

4. Su ar(v)um nel vecchio ladino atesino, in quanto esso risulta da ARTLUNG, cfr. K. v. Ettmayer, *Mit. Inst. f. oest. Geschichtsforsch.*, IX. Ergb., p. 12, n. 2. — Lo Schneller che prima (*Beitr.*, II, 40) pensava a una derivazione di questo toponimo da area, lo riferì poi (*Beitr.*, III, 19) ad arctum. Che questa etimologia non sia sostenibile, ho dimostrato nella *ZONf*, I.

poi al vescovado vicino di Sabiona-Bressanone. Il motivo del trionfo del nuovo vocabolo al di là della Chiusa si connetterà al fatto che nelle primitive condizioni di pastorizia delle alpestri valli del bacino dell' Isarco cominciarono proprio allora a subentrare quei decisivi cambiamenti, per cui, col dissodamento del suolo, si sviluppò l'agricoltura ; in ogni modo non dimenticheremo che un vocabolo di tanta importanza potè espandersi da Trento attraverso il bacino superiore dell' Adige, dell' Isarco fino ai confini settentrionali della Romania alpina medievale [1]. L'assenza di atrium anche come termine chiesastico mi porta a ricordare delle divergenze profonde fra il lessico dolomitico e quello grigione nel campo delle voci promosse dalla chiesa. Su quest' argomento abbiamo una geniale conferenza di J. Jud [2], cui si aggiungono degnamente alcuni profondi studi di A. Schiaffini [3]. Con ciò esco dal cómpito più stretto di questa recensione, ma il lettore vorrà scusarmi, data l'importanza dell' argomento. — Basilica non si estende, neppur come toponimo, più al nord di Cles, cioè s'arresta lì dove troviamo l'ultima traccia dell' appellativo : anaun. *bażelgja* « cappella ». All' oriente il termine manca in tutta la valle dell' Avisio. Come nel friulano, anche nel ladino centrale domina ecclesia (Gartner, *Rr. Hndb.*, 262) per lo stesso motivo per cui invece del grig. orare > *urá(r)*, *uré* vi troviamo precare > *prïę(r)*, *prïá*. In Val di Non vediamo il capoluogo *kliés* (Cles) in prossimità d'una « basilica » ripetere il suo nome da ecclesiae; anche a Lajón (Lajen) il nome dell' attuale maso *Glés* (a. 1374 *Clesie*, 1380 *Chlesie*) sorto in prossimità d'una vecchia cappella è da Tarneller [4] ricondotto ad ecclesia. Combinano naturalmente i Grigioni coll' Alto Adige, col Friuli e colla pianura veneto-lombarda nell' uso di plebs « parrocchia », nè poteva esser altrimenti, se plebs « collectio fidelium » indicava

1. Qui, dove manca ogni traccia di domus, è più che naturale che non abbia attecchito atrium. Nè poteva essere che atrium penetrasse come voce chiesastica nei vescovadi di Trento e Bressanone, mancando esso pure nella diocesi madre di Aquileia.

2. *Zur Geschichte der bündnerromanischen Kirchensprache* (II. Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden), Chur, 1919.

3. *Del tipo « parofia » : parochia* (*Studi danteschi*, V (1922), pp. 99-131) ; *Intorno al nome e alla storia delle chiese non parrochiali nel Medio Evo* (*Archivio storico italiano*, 1922, pp. 25-64) ; *Per la storia di « parochia » e di « plebs »* (*Archivio storico italiano*, 1924, pp. 65-83).

4. *Hofnamen im unteren Eisack*, nº 1930.

a cominciar dal IV° secolo la parrocchia rurale. Dove c'è plebs c'è poi plebanus (gard. *plief-pluán*, mareb. *plī-plován*, livinal. *pliè-pleván*, fass. *pięif-pięován*, anaun. *pliéu-ploán* ecc.) [1]. Nell'Alto Adige germanizzato non trovo traccia toponomastica non solo di parochia, ma neppure di plebs, per quanto plebs, plebatus sieno comunissimi nelle carte medievali di questa regione. Come il lad. centrale si stacca dal grig. nella terminologia della « chiesa » e del « cimitero », così pure in quella del « campanile » e della « campana » : nella Ladinia campana, campanile come in tutta la diòcesi d'Aquileia, nei Grigioni *cloccarium e signum (*REW*, 7908, 2). Così pure lad. centr. *sada*, *sabda*, ecc. « sabato » contro grig. *sonda*, o lad. centr. *prebĭte « prete », anaun. (plur.) *prięudi*, gard., fass., livinall. *pręvę*, bad. *prę̨o*, *prō* contro *pretru dei Grigioni [2].

Di quattro voci gardenesi d'imprestito trentino o tirolese ha trattato recentemente H. Kuen [3] : *abrá*, fem. *abręda* « avaro » è un rifacimento del trentino *abrę́o* « ebreo » basato sul plurale *abrę́i* che venne attratto nell' analogia del part. pass. plur. masch. *purtę́i*-sing. *purtá* ; *abramí*, *-ida* « irrigidito dal freddo » (bad. *imbramí*, friul. *imbrumí*, *imbramí* si collegano col lat. bruma, ciò che del resto era noto già dal *REW*, 1335, ed ha una conferma nel roveretano *brumá* « intirizzito » (Azzolini). L'ulteriore spiegazione che l'*-a-'* del lad. centr. e del friul. dipenda dal fatto che nel friulano (e qui pure limitato al tipo udinese : cfr. Gartner, *Rr. Handbuch*, 257 ; Forni Avoltri : *bramo*) *bruma* indica oltre al « freddo nebuloso, inverno », anche « spuma > crema del latte » (*REW*, 1335, 2294) e che dunque la convergenza secondaria di *brama* e *bruma* poteva portar ad oscillazioni anche nel verbo *imbrumissi-imbramissi*, è poco convincente e, come riconosce l'Aut., non può aver valore che per il friulano, non per il ladino centrale, dove *brama* « panna del latte » è tenuta ben distinta da *bruma* « brina ». La soluzione mi sembra

1. Il *REW*, 6591, porta « veron., trent. *pyove* », donde ? C'è invece *piof* « pieve » nel vocabolario roveretano dell' Azzolini, 286 ; *-o-* naturalmente dal più comune *pięován* « pievano ».

2. Cfr. le forme e la spiegazione date dal Jud nella conferenza sopraindicata, p. 39-40. — Uno studio accurato di vocaboli appartenenti o derivati o influenzati dalla lingua chiesastica nel ladino centrale sarebbe un lavoro utilissimo.

3. *Über einige dunkle Wörter des Grödnischen*, nella *Zft. f. rom. Phil.*, XLIII (1923), 78 seg.

diversa. Nel veneziano c' è *far ingramir* (Boerio) « far rabbrividire » da gram (*REW*, 3834), voce che continua anche nel trentino *engremirse* « intirizzire », *engremí* « intirizzito » (Ricci, *Voc. trent.*, 1904, p. 166) e nell' anaun. *ngramí* collo stesso significato. È dall' incontro di questo venezianismo (nel gard. c' è *gramẽza* « Verzagtheit », Gartner, *Grd. M.*, 123) coll' indigeno *abrumí* che provengono il lad. centr. *abramí* e il friul. *imbramí*. — *Aχa* (m.) « ceppo di legno » m' è incomprensibile per la forma del vocabolo sì poco gardenese da far pensare, benchè riferita dal gardenese Prof. A. Lardschneider, ad una voce sentita male. Quanto alla proposta di derivazione dal tirol. *die arch* « Wasservorbau », c' è anzitutto, oltre al genere e allo strano passaggio semantico, la difficoltà che non conosco un sol caso in cui, anche in imprestiti tedeschi, r cons. scada. Se poi nel badioto c' è *archa* (*arča*) *del ęga* « chiusa dell' acqua » cui posso aggiungere *ęrčǫ* « briglia dell' acqua » ad Alba e Penía in Fassa, non mi par necessario di risalire neppur in questo caso direttamente alla voce tirolese, ma eventualmente ad un vecchio imprestito tedesco cui partecipò un tempo pure il Trentino occidentale : cfr. *le Arche*, frazione di Carés, nelle Giudicarie. Si vedano in ogni modo vionn. *artse* « Balkenwerk » e frç. *arche* « Brückenbogen », *REW*, 611. — Giusta mi sembra la derivazione di *antlaríes* (fem. plur.) « guazzabuglio, robaccia d'ogni genere » dal tirolese *tantlerei* che può anche significare « roba di poco pregio ». Aggiungo che, se *antlaríes* è il frutto di speciali relazioni culturali fra la Gardena e il Bolzanino, il veneto *tandèle* « masserizie, bagatelle » si riporterà pur esso al fòndaco dei Tedeschi forse attraverso **tandelèle*, e che i notissimi ven., padovano e milanese *tandán* « minchione, schattone », triest. *dandán* « stolido » (Kosovitz, 134) e *dándele*, trent. *dànderla* (*aver en d.* « imbuscherarsi », Ricci, 122, Corsini, 86), anaun. *tánderle* « minchione », mil. e comasco *tandöga* « uomo da nulla » (Cherubini, Monti) risalgono pur essi alla stessa voce. — In una pubblicazione a parte lo stesso Autore ha trattato del bavar. meridionale *die Granten* « mirtillo rosso », spiegandolo come voce mutuata dal lad. centr. (gard. *granäta*, bad., livinal. > fass. *granäta*, che mancano nel *REW*, 3846) [1]. — Di *nida* « siero del latte (gard., bad., livinal., ampezzano, comelicano, aurontino e bellunese ru-

1. H. Kuen, *Bair.* « granten », *Preiselbeeren, ein ladinisches Lehnwort*, nell' *Arch. f. St. n. Spr.*, 146, pag. 113-115.

stico) » parla di nuovo [1] J. Jud [2] tracciandone l'area attuale e confrontandolo col ted. svizzero *nīdel* « panna del latte » ; ne deriva la necessità di ammettere un tipo *nīta d'origine alpina che merita d'esser ulteriormente studiato. — Sulla « cote » e sul recipiente della medesima (cos, cotarium: *REW*, 2275, 2281, 2283, 2286) E. Gamillscheg ha pubblicato un notevolissimo studio [3]. A cotem risalgono gard. *köut*, bad. *ku*, livinal. *kou*, mentra il fass. dice *pęrǫ* [4], il fiamazzo *pięra*, l'anaun. *pięra*. Per il « recipiente della cote » il bad. e livin. hanno *kodá*, il livinal. e fass. *kodá*, il fiam. *kodęr* e *koçái* (Tésero), *kuçár* (Moena). Con queste ultime voci va pure il gard. *kuçę* (cfr. anaun. *koçár*, e per il lad. occ. e lombardo alpino *kuxé* vedasi il *REW*, 2283). Nel gard. la voce *kuçę* non è certamente autoctona (si attenderebbe *kutsę*) : la base ladinocentrale è cotarium, non *cotiarium. La spiegazione più semplice è che il trent. *koçár*, risalendo per il corso dell' Avisio, abbia fatta un' incursione in Gardena. Il Gamillscheg preferisce una soluzione più complicata. Per lui il gard. *kuçę* è da anteriore *kudzę* (per tale evoluzione mancano, che io sappia, altri esempi), il quale a sua volta presuppone un **köuts* andato smarrito. L'odierno *köut* sarebbe una derivazione analogica da un vecchio *köuts* in cui *s* fu sentito come esponente del plur. (attualmente però sing. *köut*, plur. *köutes*); *köuts* stesso è cotio, *CGlL*, V, 108 (= *REW*, 2286). L'interpretazione del G. non è del tutto convincente e pare artificiosa, ma nell' indagine etimologica la via giusta non è sempre la più diritta. — Un complesso importante di voci mutuate dal dialetto trentino ha messo in evidenza Fr. Tumler [5] in uno studio storico comparativo sulla viticultura nel meranese e bolzanino. Premesso che la coltivazione della vite in questo territorio è documentata per l'epoca preistorica e che il vino retico era conosciuto ed apprezzato nel periodo romano, sorprende che la terminologia enologica abbia chiaramente l'impronta di mutuazioni non anteriori agli ultimi secoli del medioevo.

1. *BDR*, nro 11/12 = III, 3/4, pag. 78, n. 2.

2. *Zu einigen vorromanischen Ausdrücken der Sennensprache*, nella *Zft. f. deutsche Mundarten*, XIX (1924), Festschrift Bachmann, pp. 201-203.

3. *Wetzstein und Kumpf im Galloromanischen*, *Archivum Romanicum*, VI (1922), § 5, pp. 6 seg.

4. Ma a Penía ho raccolto per « cote » *kóut* nell' estate del 1908. Nella stessa occasione ho rilevato le due forme *koçdi* e *kuçdr* a Tesero e a Moena.

5. *Herkunft und Terminologie des Weinbaues im Etsch- und Eisacktale*, Schlern-Schriften, No 4, Innsbruck, Wagner, 1924, 8o, 42 pp.

La vite viene tirata a pergola (*Pergl*, f., nel bolzanino, *Pataun*, m., « pontone » nel meranese) il cui règolo porta i nomi di *Guntatanell*, f., [trent. *cantinèla*] e *Stellaun*, m. [trent. *ṡtelòt*, trent. > anaun. *stiòn* « correntino », *REW*, 740, 742]. I polloni si chiamano *Madrailen* [trent. *marèl*]; le qualità più usuali di uve sono : la vernaccia, *Vernatsch*, la schiava, *Gschlòfene*, e la lagarina (cioè della Val Lagarina), *Lagrein*; gli occhi della vite si chiamano *Mortitschen* [trent. *mortíç*], i magliòli *Rasl* [trent., anaun. *rés*, valsug. *raẓòl*], i polloni *Garẓen* [trent. *garç*]; i bastoncini di sostegno delle giovani viti sono detti *Manàil* [trent. *manèl* « mannello di stocchi » o forse *manganèl* « bastone »], l'uva ammostata è *Praschlet* e, antiquato, *Prastlat* [trent. *brascá*]; lo spigolare dell' uva [trent. *ṡpigolár*] è *ſpigeln*; la bigoncia dell' uva è chiamata *Gonẓal* (f.) [trent. *conẓál*] o *Zumm* [trent. *çómbel* che andrà al nro 2387 del *REW* piuttosto che con cymbium]; la botte allungata si chiama nella Venosta *Urn* [anaun. *ornęla* è la piccola botte allungata di vino che i contadini portano con sè, quando per la fienagione rimangono per alcuni giorni in montagna]; un' altra forma di botte è detta *Kastelt* [trent. *caṡtelàda* « caratello »]; il torchio è *die Torggl* [trent. *tòrcio* e *tórcol*, anaun. *tǫ́rkjel* « strettoio »], i cui sopporti vengono chiamati *die Sulfern* [trent. *i solévi*], mentre le travi su cui giaciono le botti sono *die Ganter* [trent. *i cantéri*]; una specie di padella poco profonda e circolare è *der Testen* [anaun. *tęšt*, che nel voc. trent. del Ricci è tradotto con « lastrone del forno »]; il romaiolo è detto *Gaẓ* [trent. *caẓa*], l'imbottatoia è *die Lauer* [trent. *lǫra*], la spina della botte è *Spinell* [trent. *ṡpinèl* « zípolo »], la cannella *die Pip* [trent. *pipa*]. Anche uno degli insetti più nocivi alla vite, la rinchite, che nel trentino dicesi *pontèl* « punteruolo », ricompare nel meranese *Batille*.

L'Autore [1] di questa importante raccolta di romanismi altoatesini ha quasi costantemente tralasciato di cercare le voci corrispondenti trentine ed ha errato, cercando di connetterle direttamente colle basi latine, giacchè la veste fonetica di queste mutuazioni non lo consente. Ne deriva che, se è sbagliata la proposizione « dass die Terminologie unseres Weinbaues zum Grossteil der lateinischen Volkssprache [2] entnommen ist », mentre essa è chiaramente trentina,

1. Professore di lingue classiche presso il ginnasio di Bolzano morì a soli 35 anni nel 1913. L'opera fu pubblicata dal prof. Karl M. Mayr.

2. Naturalmente tanto nella terminologia della botte (*Butte*, *Daube*, *Lägl*), quanto di altri utensili vinari (*Trachter*), della vendemmia (*Wimmat*, *wimmen*, *Wimmer*)

l'elemento culturale cui gli Altoatesini devono la loro fiorente viticultura e l'industria del vino è il trentino. Questo tema, quanto mai interessante dovrebbe esser ripreso su base più vasta, includendo nella ricerca anzitutto i dialetti carinziani e austriaci ed esaminando oltre alle relazioni linguistiche italiane-slave e tedesche anche quelle franco-tedesche.

V. — Studi toponomastici.

Siccome di questi ho già parlato nel I° vol., 1925, della *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, mi limito qui ad un elenco delle pubblicazioni dividendole in due gruppi : *a*) raccolte e fonti, *b*) ricerche.

a) : I. Conca di Bolzano : J. Tarneller [1], *Die Burg-, Hof- und Flurnamen in der Marktgemeinde Gries bei Bozen*, Schlern-Schriften, N^ro 6, Innsbruck, 1924, 8°, 47 pp. — Raccolta di 250 nn. ll. fra cui, sparsi nella zona collinosa, alcuni preromani e ladini. La *Talfer* (a. 1278 *iuxta* Talavernam *fluvium*), il *Gurr* e il *Fagen*, cioè i corsi d'acqua minori, hanno conservata la denominazione prelatina al pari dell' Adige e dell' Isarco che qui confluiscono. Interesse lessicale hanno *Artlung* (v. p. 366), *Villical*, *Lorèt* < *larectum, *Zeslar* < *caesicularia (*REW*, 1471) e *Gless* < ecclesia (p. 367).

II. Basso e medio Isarco : J. Tarneller, *Die Hofnamen im untern Eisacktal* (*Archiv f. oesterr. Geschichte*, vol. 106, 108, 110) : I. Teil : *Die Hofnamen in den alten Kirchspielen Deutschnofen-Eggental und Vels am Schlern*, 1913 (cfr. § 1); II. Teil : *Die alten Gerichte Kastelrut und Gufidaun*, 1921 (la sponda sinistra dell' Isarco da Castelrotto fino a Tiso (Teis) a n-e. della Chiusa di Bressanone) ; III. Teil : *Das rechte Eisackufer von Velturns bis Wangen*, 1924 (la sponda destra dell' Isarco da Velturns in giù). — Raccolta di 3445 nomi di casali e qualche centinaio di nomi di luoghi disabitati, muniti delle

e della viticultura (*pelzen* = propfen) ci sono degli imprestiti più antichi ed estesi a più vasta regione. Notisi *Prail* « la trave del torchio » che corrisponde al sinonimo latino prēlum, di cui il *REW* non dà continuatori neolatini e che manca, o non è per lo meno noto, nelle varietà trentine.

1. Nel luglio 1924 si spegneva quasi ottantenne J. Tarneller, nato a Ciars (Tschars) nella Venosta. Sacerdote, fu pure professore dal 1878 al 1899 al ginnasio di Merano. Le sue pubblicazioni toponomastiche cominciate nel 1892 che gli assicurano la riconoscenza di quanti s'occupano di questi studi nell' Alto Adige portarono all' illustrazione completa dei nomi di casali per il vasto tratto che dalla Chiusa di Bressanone va a quella di Tell, all' occ. di Merano. Cenni biografici : J. Schatz, *Dem Andenken J. Tarnellers* (*Schlern*, V, 237-39), L. Santifaller, *J. Tarneller* (*Studi Trentini*, V, 269 seg.).

RICHIAMI AI NUMERI DELLO SCHIZZO

VAL DI SOLE (dialetto solandro) :

1 Vermiglio, 2 Peio, 3 Ossana, 4 Mezzana, 5 Pellizzano, 6 Dimaro, 7 Malé, 8 S. Bernardo di Rabbi, 9 Samoclevo ;

VAL DI NON (dialetto anauniese) :

10 Rumo, 11 Revò, 12 Brez, 13 Fondo, 14 Corredo, 15 Tajo, 16 Vigo, 17 Cles, 18 Quattroville, 19 Cúnevo ;

VALLE DELL' AVISIO :

(*a* = dialetto cembrano),
20 Cembra ;
(*b* = dialetto fiamazzo),
21 Daiano, 22 Cavalese, 23 Tésero, 24 Predazzo, 25 Moena ;
(*c* = dialetto fassano),
26 Vigo di Fassa, 27 Perra, 28 Campitello, 29 Canazéi, 30 Alba-Penía ;

LIVINALLUNGO (dialetto fodóm) :

31 Arabba, 32 Pieve, 33 Colle Sta Lucia ;

VALLE DELLA GÀDERA :

(*a* = dialetto badioto),
34 Corvara, 35 Colfosco, 36 S. Cassiano, 37 S. Leonardo, 38 La Valle, 39 Rina ;
(*b* = dialetto marebbano),
40 Pieve di Marebbe ;

VALLE DI GARDENA (dialetto gardenese) :

41 Selva di Gardena, 42 Ortiséi.

forme antiche dal secolo XIII in poi. È una fonte importantissima per lo studio del vecchio ladino. — Leo Santifaller, *Regesten des Kirchenarchivs Kastelrut, 1295-1570*, Schlern-Schriften, N^ro 2, Innsbruck, 1923, 8°, 134. Con ottimi indici toponomastici. — Leo Santifaller, *Documenti inediti per la storia del Capitolo della Cattedrale di Bressanone, 1227-1500* (*Archivio per l'Alto Adige*, XVI (1921), pp. 32-225). Anche questa pubblicazione dell' instancabile direttore del R. Archivio di Stato in Bolzano è munita di indici locali e personali ordinatissimi; i nn. ll. sono quasi tutti del medio e basso Isarco o della Pusteria occidentale. — [J. Tarneller, *Deutsche Flurnamen im unteren Eisacktale* (*Schlern*, V (1924), pp. 255-258) non ha speciale importanza per il romanista].

b) : G. Prosch, *Die Hof- und Flurnamen in Lüsen*, Schlern-Schriften, N^ro 5, Innsbruck, 1924, 70 pp.; debole, specialmente dal punto di vista etimologico; ha però il vantaggio di descrivere accuratamente la posizione dei singoli luoghi. — L. Cesarini-Sforza, *Castel Firmiano* (*Studi Trentini*, IV (1923), 11 pp.); esamina la relazione fra due gruppi di forme medievali del nome del castelliere che fu poi Sigmundskron : Formicaria — Furmian già in Luitprando — e a. 1184 seg., arrivando alla conclusione che il secondo s'è svolto dal primo colla soppressione di *-g^a-* « alla ladina » e con scambio di suffissi. Sulla possibilità di altra spiegazione vedasi la mia recensione nella *Zft. f. Ortsnamenforschung*, I. — Carlo Battisti, *Il « Tiralli » Dantesco* (*Archivio Veneto-tridentino*, II (1922) pp. 178-188). Escluso che Castel *Tirolo* possa identificarsi con *in Teriolis* della *Notitia dignitatum utriusque imperii*, che è invece *Zirl* presso Innsbruck, ed esaminata la forma dantesca in relazione coll' identica delle cancellerie veronese e tridentina, conchiudo che *Tirol* è la forma germanizzata, introdotta dalla nota famiglia comitale verso la metà del secolo XII.

Ricordo per ultimo, giacchè rientra nella serie degli studi toponomastici solo in quanto nella maggioranza dei casi i nn. di famiglia tedesca altoatesini e tirolesi derivano dai nomi dei casali, lo studio molto preciso ed utile anche per il romanista di Josef Tarneller, *Zur Namenkunde*, I : *Tiroler Familiennamen, 4000 Geschlechtsnamen, die tirolischen und vorarlbergischen Hofnamen entsprossen sind*; II : *Deutsche Stammwörter die z. Bildung Tirolischer Hofnamen verwendet wurden*, Bolzano, 1923, 8°, 210 pp.

Firenze. CARLO BATTISTI.

AUTOUR

DE

L'*ATLAS LINGÜÍSTIC DE CATALUNYA*

Depuis la publication (en 1910) du 35e et dernier fascicule de l'*Atlas linguistique de la France* (*ALF*) — ou, plus exactement, depuis l'interruption (1915) de l'*Atlas linguistique de la Corse* —, et en attendant que s'achèvent ceux de l'Italie et de l'Espagne [1], l'*Atlas lingüístic de Catalunya* (*ALC*) est le premier de quelque envergure qui paraisse dans le domaine roman. Nous n'en possédons encore que les trois premiers volumes, publiés en 1923 (I) et en 1924 (II et III) et comprenant au total 586 cartes (*abans d'ahir-les crosses*). Le questionnaire de l'auteur, M. A. Griera, se composait de 2886 mots ou phrases, et l'ouvrage doit comporter dix tomes. Il est donc impossible de formuler dès aujourd'hui un jugement équitable sur une œuvre dont la cinquième partie environ a seule vu jusqu'ici le jour [2] : l'ordre alphabétique où sont présentées les cartes peut en effet tout aussi bien voiler que mettre en valeur la richesse d'une moisson qui ne saurait être estimée à son prix avant le moment où l'engrangement en aura été publiquement terminé.

Cependant, M. Griera ayant lui-même donné son *Atlas* comme une « extension » de l'*Atlas* de MM. Gilliéron et Edmont [3], on

1. Ce dernier est projeté et préparé par le Centro de Estudios Históricos de Madrid, l'enquêteur devant être sans doute M. A. Alonso (*Butlleti de Dialectologia Catalana*, janvier-juin 1925, p. 79).

2. Voir quelques annonces du premier volume (*Revue de philologie française et de littérature*, XXXVI, pp. 163-166 ; *Revue des langues romanes*, LXII, pp. 177-179 ; *Archivum romanicum*, VIII, pp. 337-338 et IX, pp. 111-113) et surtout le très riche et pénétrant compte rendu de M. K. Jaberg (*Romania*, L, pp. 278-295).

3. Extérieurement, la présentation de l'*ALC* est la même que celle de l'*ALF*, sauf que le papier en est plus fort et presque luxueux, et que les frontières des pays et les numéros des points enquêtés y sont en rouge. L'impression est très soignée, sans être naturellement exempte de quelques flottements ou lapsus : dans

peut s'autoriser de cette déclaration pour présenter ici quelques réflexions générales et quelques remarques particulières sur la portée de cette forme nouvelle de documentation linguistique que sont les atlas, et sur l'originalité de celui-ci. Il va sans dire qu'il ne s'agit point de définir à cette occasion les principes ni, à plus forte raison, de juger les résultats de la « géologie linguistique » — qui n'est ni la seule ni, je crois, la principale chose qui puisse et doive sortir des atlas : d'ailleurs, les essais de mise au point sont déjà assez nombreux pour qu'on ne doute pas un instant qu'ils sont singulièrement prématurés. M. Gilliéron, qui a sans doute quelque compétence en la matière, m'écrivait récemment : « J'admire les auteurs de dictionnaires étymologiques qui font en un tournemain l'histoire de tous les mots d'une langue ; pour ma part, j'espère être prêt, vers l'an 2000, à dire quelque chose d'un peu certain sur l'histoire des noms de l' « abeille » en France. » En attendant l'an 2000, il suffira d'essayer de marquer brièvement la place des « cartes de mots » dans la méthodologie linguistique, puisque aussi bien personne ne saurait nier que les atlas linguistiques sont des recueils de cartes de mots.

En apparence, un atlas linguistique ne renferme rien de plus qu'un dictionnaire [1] : la carte « cheval » d'un atlas qui embrasserait la Romania tout entière ne serait que la projection cartographique de tous les termes désignant le cheval dans un dictionnaire de synonymes romans, ou dans un dictionnaire roman de mots suggérés par les idées. — Le fait que nous n'avons point

le t. I (*abans d'ahir-avui*), sorti des presses de l'abbaye de Montserrat, je n'en ai relevé que fort peu (c. 12 (*abril*) : l'*l* vélaire final, que M. Griera note *l̀* dans sa *Contribució*... et qui est transcrit par *l* dans l'*Atlas*, y avait été d'abord indiqué par *l̀*, mais a été insuffisamment gratté aux P. (= points) 21, 22, 75 ; c. 29, P. 48 : *l. l ègŭle* ; c. 51, P. 20 : *l. lăs ạlăs*, P. 50 : *l. lèz ales*, P. 95 : *l. dŭgèz*) ; il m'a semblé que les erreurs étaient sensiblement plus nombreuses dans les t. II et III, imprimés à Barcelone par la Société « Periplus » : le P. 53 (Blanes) du catalan oriental (sur la Méditerranée) est marqué 58 dans un certain nombre de cartes (t. II, c. 188-195, 311-326, 348-349, 351, 356-357, 360-361, 367-386 ; t. III, c. 387-398, 403-406, 463-470), ce qui pourrait éventuellement induire en erreur, puisque le P. 58 est représenté par Gandesa du catalan occidental (sur la frontière aragonaise); certaines lettres, notamment les *p*, sont souvent mal venues ; c. 193, P. 82 : *l. ĕnkăntărsĕ* ; c. 200, P. 45 : *l. bèeạ* ; c. 201, P. 68 : *l. bèlạnsès* ; c. 578, P. 28 : *l. lè krèstè*.

1. Cf. V. Bertoldi, *Vocabolari e Atlanti dialettali* (*Rivista della Società Filologica Friulana « G. I. Ascoli »*, V, fasc. 2), Udine, 1924.

pour la Romania de dictionnaires de cette espèce (il s'en trouve à peine une esquisse en appendice au *REW* de M. Meyer-Lübke, pp. 1075-1084), le fait aussi qu'il n'en existe pas davantage pour une seule des langues romanes prouvent pourtant déjà que les atlas, en apportant une autre manière de présenter matériellement les données linguistiques, ont exigé une autre manière de les considérer. La linguistique romane du XIXe siècle s'est constituée et s'est développée essentiellement avec des dictionnaires « verticaux », si j'ose dire, — et, trop souvent, avec quels dictionnaires ! ; les atlas sont, si je ne m'abuse, les cadres nouveaux — et « horizontaux » — où viendront peu à peu se placer, « s'intégrer » et s'éclairer tous les faits linguistiques jusqu'ici recueillis et groupés sous d'autres formes : le comparatisme géographique me semble destiné à remplacer de plus en plus le comparatisme dit historique, — pour le plus grand profit, d'ailleurs, de l'étymologie, de la linguistique générale et de la véritable histoire des langues.

Une carte de mot est précieuse, d'abord (et surtout peut-être) négativement, par les limitations de toute nature qu'elle apporte et qu'elle impose, limitations qui sont l'essence même de la philologie, mais que l'étymologie est trop souvent tentée d'ignorer. Pour prendre un exemple fameux, il n'y a aucune difficulté, ni phonétique, ni sémantique, à ce que l' « ancien provençal » *encar* continue le latin inchoare, — et voilà une étymologie doublement parfaite. Mais il y a peut-être danger à séparer *encar* de *(en)henchier* [1], à spéculer sur *encar* en commençant par le couper radicalement de toutes attaches topographiques [2] ; et il est non moins fâcheux de l'isoler, par surcroît, de son entourage lexicologique (les quelques textes qui offrent *encar* ignorent-ils donc *comensar* ? et, s'ils ne l'ignorent pas, quels sont les rapports sémantique, social, stylistique des deux mots dans le même texte ?). La philologie, la vraie philologie, celle qui est faite tout entière de vérifications minutieuses que guide implacablement le double principe d'une localisation et d'une datation rigoureuses, trouvera donc, en premier lieu, une satisfaction et un regain de popularité dans les cartes de mots.

La linguistique générale aussi. Elle n'a point à être historique ni

1. V. Jaberg, *Revue de Linguistique romane*, I, pp. 131-135.

2. Les géographes linguistes me paraissent être singulièrement plus exigeants — en matière de « localisation » des anciens textes — que les comparatistes, et même que les philologues ou les linguistes historiens.

comparative, et — pour citer un autre exemple fameux — c'est peut-être pourquoi M. M. Grammont est aussi peu historien que comparatiste. Mais la linguistique générale ne peut et ne doit utiliser les créations de tout ordre qu'offrent les langues qu'à la condition formelle que ces créations aient été préalablement « intégrées », une à une et chacune à part, dans le milieu et dans l'époque qui les a vu naître [1]. Elle a exactement, avec une fin tout autre, les mêmes exigences de méthode que la philologie : elle risque seulement, en plus, de s'égarer, si elle oublie ou si elle néglige la condition première de ses spéculations. Or, les cartes de mots indiquent, bien plus rigoureusement que ne sauraient le faire des articles de dictionnaires, l'étendue et — ici encore — les limites des créations possibles dans les langues ; elles montrent à l'évidence qu'en phonétique, en morphologie, en lexicologie et en sémantique les possibilités d'innovations ne sont pas infinies et qu'elles sont, moins encore, capricieuses. L'entourage géographique immédiat d'une forme qui apparaît anormale ou aberrante est souvent la seule sauvegarde contre les reconstructions fantaisistes auxquelles pourrait avoir recours l'imagination des linguistes qui voudraient expliquer isolément cette forme. Les cartes de mots encouragent, en particulier, à « faire de la phonétique avec des mots » (Gilliéron), après que les romanistes ont passé un nombre respectable d'années à faire des mots avec de la phonétique — et, souvent, avec quelle phonétique !

Mais l'utilité la plus manifeste des atlas sera pour la linguistique qui voudra vraiment mériter le nom d'historique. Un atlas est en effet une collection de « coupes horizontales » ou « synchroniques » pratiquées dans une langue donnée à un moment donné. Il est indéniable que les historiens des langues romanes, sollicités ou non par d'autres tâches plus urgentes, se sont jusqu'ici aussi peu souciés qu'il est possible de ces coupes synchroniques : les atlas insistent, par l'exemple, sur leur nécessité. N'est-il pas indifférent qu'un *i* français de l'an 1100 soit venu de Chaillot, d'Auteuil ou de

1. M. Grammont, *L'assimilation*, p. 19 : « ... même les changements qui paraissent le plus « naturels », les transformations que certains ont cru pouvoir déclarer physiologiquement nécessaires, ne sont jamais universellement obligatoires » ; et p. 1 : « Un phénomène ne prend une signification que lorsqu'on l'a rattaché au système phonique général de la langue où il apparaît » (j'ajouterais volontiers : « à l'époque où il apparaît »).

Pontoise, de *ī* latin (*vif*), de *ĕ* latin + *i* (*lit*) ou de *k* + *ē* latin (*cire*), si l'histoire ultérieure de cet *i* unique, à triple ou quadruple source, a été la même [1] ? Ce qui importerait, ce serait de définir, aussi complètement que faire se peut, le système phonétique du français au XIIe siècle, indépendamment de ses origines (dans la seule mesure, mais dans toute la mesure où ces origines n'y laissaient plus de traces ni de causes de divergence) ; ce serait de déterminer, aussi précisément que possible, les rapports que maintenaient entre eux tous les éléments du système pour chercher dans ces rapports mêmes — et non dans les conditions antérieures à leur existence — le point de départ des faits et des rapports ultérieurs. On sait que, même pour les langues actuellement vivantes, les linguistes possèdent fort peu de ces coupes strictement synchroniques, que représentent mal, mais que représentent pourtant les grammaires descriptives, dont la *Grammaire de la langue polonaise* de M. Meillet et

1. Je prends un exemple de la phonétique de l'ancien français, parce que c'est, à ma connaissance, la seule partie de la seule des langues romanes littéraires pour laquelle une coupe synchronique ait été le plus anciennement tentée avec quelque détail (H. Suchier, *Les voyelles toniques du vieux français*) ; encore faut-il noter qu'elle ne concerne que les voyelles accentuées, qu'elle est très largement diachronique (sources des sons et évolutions ultérieures), et surtout qu'elle repose sur une documentation dont l'imprécision géographique est admirable : p. 1 : « Cet opuscule a pour objet *la langue française de l'an 1100 à l'an 1300* environ.... La *langue française* littéraire a pour base *le dialecte du duché de France*... Nos sources les plus importantes, pour la connaissance de cette langue, sont les œuvres des *écrivains nés dans l'Ile-de-France*, et les *chartes et manuscrits écrits dans le dialecte de l'Ile-de-France* » ; p. 3 : « *Pendant la période qui précède l'année 1204*, le *français* proprement dit n'est que *pauvrement représenté dans la littérature* ; nous ne connaissons *pas un seul manuscrit qui ait été écrit, pendant cette première période, dans l'Ile-de-France* ». En somme, Suchier a décrit le français de l'Ile-de-France au XIIe siècle avec des documents qui ne le représentent pas. Il eût été plus logique d'utiliser, d'abord, les éléments « vulgaires » des chartes et manuscrits latins originaux écrits dans l'Ile-de-France aux IXe, Xe, XIe et XIIe siècles, et les chartes franciennes du XIIIe siècle, si nombreuses et si complètement négligées : en combinant ces données avec celles de la phonétique générale et avec l'étude des parlers vivants de l'Ile-de-France (v. notamment les travaux d'Agnel), on aurait eu quelques chances de faire un tableau plus exact que celui qui a été dessiné avec des manuscrits d'œuvres littéraires exécutés en Angleterre. Il eût été nécessaire, avant toute chose, de faire, pour l'étude sérieuse du francien, ce que M. R. Menéndez Pidal a si excellemment commencé de réaliser pour l'espagnol (*Documentos lingüísticos de España*. I : Reino de Castilla, Madrid, 1919) et ce que M. A. Schiaffini annonce pour le toscan (*Testi fiorentini del Due- e de' primi del Trecento, con annotazioni linguistiche e glossario*).

de Mme H. de Willman-Grabowska est un modèle aussi excellent que rare ; l'on sait mieux encore, par l'exemple de *La Pensée et la Langue* de M. F. Brunot, combien il est malaisé de faire abstraction de toute histoire dans ces descriptions de faits coexistants et concomitants et dans l'analyse des relations que ces faits ont entre eux : les difficultés réelles de l'entreprise ne sont cependant pas une raison suffisante pour que l'exemple des atlas n'encourage pas les historiens des langues à la tenter. Ici encore, par dessus le comparatisme — ou plutôt, peut-être, au détriment d'un comparatisme souvent illusoire —, on rejoindra les exigences de la linguistique générale en lui apportant des matériaux utilisables : n'est-il pas piquant de voir que le plus beau programme — et le plus exact — dont l'historien d'une langue quelconque puisse se proposer l'exécution ait été tracé non pas par un linguiste historien, ni par un comparatiste, mais par M. M. Grammont ? A propos, tout justement, de la *Phonétique historique du roussillonnais* de M. P. Fouché, il écrit : « . . . le domaine sur lequel l'auteur avait jeté son dévolu était à la fois assez vaste et assez nettement délimité pour qu'on pût l'envisager par grandes masses et l'étudier d'une manière vraiment scientifique. Il fallait d'abord déterminer les tendances générales qui caractérisent le catalan par rapport au latin et parmi les autres langues romanes, puis au besoin celles qui distinguent le roussillonnais du catalan d'Espagne ; ensuite il fallait faire voir ces tendances agissant sur la masse de la langue de période en période, se réalisant pleinement ici, se mélangeant là avec d'autres tendances pour aboutir à des résultats différents et indirects, se heurtant ailleurs à des tendances contraires qui les annulent. C'est ainsi que l'on construit un arbre généalogique. Les ancêtres ont fondé une famille : leurs enfants se sont unis à ceux d'autres familles, leur apportant des caractères qu'ils tiennent de leurs père et mère, et rencontrant chez eux des caractères plus ou moins différents. Certaines de ces unions sont stériles : ce sont les tendances qui avortent. D'autres sont fécondes et donnent le jour à des produits qui doivent leur aspect nouveau à la jonction de caractères originairement différents ; ce sont les tendances qui s'amalgament avec des tendances diverses, et par là changent de nature et de direction. *A chaque génération on peut envisager l'état de la famille entière ; à chaque période on peut embrasser l'ensemble de la langue, en faire le bilan, voir quelles sont les tendances qui ont été anéanties par d'autres et remplacées par elles, quelles*

sont celles qui sont devenues inopérantes parce qu'elles ont été pleinement réalisées et ne trouvent plus de matière sur laquelle elles puissent s'exercer, voir enfin quelles sont les nouvelles tendances qui ont surgi et dont l'action se manifestera dans les périodes suivantes » (*Revue des langues romanes*, LXII, pp. 485-486).

L'histoire vraie d'une langue quelconque ne s'écrira que dans la mesure où l'on aura réussi à établir *d'abord* un certain nombre de « paliers » correspondant aux époques de stabilité relative, et où l'on pourra *ensuite* étudier les modifications survenues dans les intervalles de ces divers paliers. Si nous avions, dit fort bien M. Griera, un *état descriptif* des langues romanes à la fin du IXe siècle, de quelle utilité ne nous serait-il pas pour résoudre les problèmes linguistiques qui se posent dans la Romania ? — Cet atlas, qui comprendrait toutes les localités de la Romania vers l'an 900, serait précieux, en ce qu'il montrerait aussi que des agglomérations dont on pourrait être tenté d'écrire, dont on a peut-être écrit l'histoire linguistique depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours n'existaient pas encore au Xe siècle ; mais nous ne l'avons point, et nous ne l'aurons pas de sitôt. Et pourtant, c'est seulement, semble-t-il, en utilisant avec prudence les coupes synchroniques contemporaines et en examinant *un à un* les faits qu'elles présentent que nous avons le plus de chances d'en entrevoir avec vraisemblance quelques contours indécis.

*
* *

En voici, sauf erreur, un exemple, qui a trait au lexique (et à la phonétique) du plus ancien français littéraire.

La carte 663 (*grand-père*) de l'*ALF* n'enregistre aucun représentant d'avus ou d'avius (sauf en Roussillon : *abi*, *abi ome*), ni aucun représentant d'*avulus ou d'*aviolus. Elle offre surtout des termes enfantins (*pépé*, *pépi*, etc.), ou « familiaux » (*parrain*), qui, résistant ici, vieillissant là, sont aux prises avec *grand-père*, dont le règne est déjà à peu près absolu au nord de la Loire, en Normandie, en Orléanais, dans l'Ile-de-France, en Champagne, etc. — Au total, cette carte indique que les appellations familières et familiales du « grand-père » disparaissent devant un terme, dont la transparence étymologique et les attaches (sémantiques et juridiques) avec *père* assurent la puissance d'expansion et le triomphe.

Mais, si « naturel » qu'on suppose le commentaire par « grand » de l'idée contenue dans avus[1], la naissance même de *grand-père* n'en est pas moins une énigme en français. Il a dû exister de tout temps, dans chaque famille du nord de la Loire, un terme enfantin (du type réduplicatif *pépé*...) et un terme « adulte » pour désigner le grand-père. Quel fut le terme adulte apporté lors de la romanisation des Parisii et des Remi ? Si l'on admettait que ce fut grandis pater, on ne s'expliquerait ni qu'*aviolu > *aïeul* ait pu être une création nécessaire, ni que *grand-père* apparaisse si tardivement dans les textes français : dans le dernier tiers du XIIIe siècle, les *Coutumes de Beauvaisis* l'ignorent encore, comme l'ignorent les *Établissements de Saint-Louis* ; il est non moins inconnu du *Livre de Jostice et de Plet*, dont l'auteur a pourtant consacré aux « degrés de lignage » le chapitre le plus développé qui se rencontre dans les ouvrages de pratique de ce temps [2], et où figurent *grant oncle* et *grant ante*[3], mais

1. E. Tappolet, *Die romanischen Verwandtschaftsnamen*, Strassburg, 1895, p. 77, n. 2.

2. Livre XII, chap. V, éd. Rapetti, Paris, 1850. — Il paraît impossible de croire, malgré le caractère juridique de ces quelques textes, qu'*aïeul* ait pu être un terme de légistes vers 1250-1300, puisque *grand-père* ne se trouve pas davantage dans les documents d'une autre nature. Godefroy n'a pas d'exemple de *grand-père* avant le XVIe siècle (*Complément*, *s. v. grantpere*) ; M. Tappolet, *o. l.*, pp. 77 et 89, donne, il est vrai, *grand-père*, *grand'mère*, *petit-fils*, *petite-fille* comme attestés au XIIIe siècle, mais sans avoir d'autres sources que le témoignage de Littré. Littré a en effet relevé *petit-fils* une fois dans le *Roman de Renard* (éd. Martin, I, p. 55, v. 1977) : « Et a mon *petit filz* Rovel » ; outre que certains manuscrits portent *filz petit*, on sait surabondamment que Rovel est le « fils », et non le « petit-fils » de Renard. Pareillement, l'unique exemple de *grand'mère* qui figure à l'historique de Littré — et dans Godefroy, *Complément*, *s. v. grantmere* — (*Roman de la Rose*, éd. Langlois, IV, p. 195, v. 17621) se trouve dans l'épisode de Deucalion et Pyrrha et n'est qu'une traduction du *magna parens* (terra est) d'Ovide (*ib.*, p. 311).

3. Ou *grant tante*, « tante » étant indifféremment *ante* ou *tante* dans le manuscrit. M. Tappolet, *o. l.*, p. 65, n. 3, rejette l'explication de Darmesteter (cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 259), qui voyait dans *grant ante* [*grātāt*] l'origine du *t-* de *tante*. Elle me semble pour le moins aussi vraisemblable que celle qui veut que les enfants du XIIIe siècle aient été les premiers à bégayer *ante-ante* [*ātāt > tāt*], ou que celle qui voit dans le *t-* de *tante* celui de l'adjectif possessif *ta* (on attendrait plutôt **mante* : cf. *mie* < *mamie* < *m'amie*, et *un mononcle*, *une matante* en Wallonie). C'est un fait que *grant oncle* et *grant (t)ante* sont attestés avant *grand-père* et *grand'mère*, ne fût-ce que dans le *Livre de Jostice et de Plet*, et c'en est un autre que la deuxième moitié du XIIIe siècle est précisément l'époque où se fixent en français *lierre*, *lendemain*, etc. < *l'ierre*, *l'endemain*, etc., sans parler de tous les

où n'émergent pas *grand-père*, *grand'mère*, *petit-fils*, *petite-fille* (qui se disent *aïeul*, *aïeule*, *neveu*, *nièce*). En faut-il conclure qu'à côté des termes enfantins — qui peuvent aisément n'avoir pas eu accès dans les textes, plus ou moins solennels, des IXe-XIIIe siècles [1] — *aïeul* < *aviolu avait été de toute ancienneté le nom adulte du grand-père en francien, quitte à expliquer comme on pourra la naissance de *grand-père* et sa victoire sur *aïeul* [2] ?

Essayons d'établir une « coupe synchronique », antérieure à l'apparition de *grand-père*, et faite à l'époque même où se montre *aïeul*, c'est-à-dire au XIIe siècle [3]. Le *Román de Thèbes* l'a pratiquée avant nous. Parlant de Laïus, grand-père d'Étéocle et de Polynice, l'auteur écrit :

. . . . . .
D'un lor *aiuel* dont vueil traitier.
Lor *aives* ot non Laïus [4].

Quel est, dans ces deux vers, le rapport sémantique entre *aiuel* et *aives* ? Si *aiuel* y signifie « grand-père », qu'est-ce donc qui peut avoir rendu *aives* nécessaire pour désigner sans conteste un grand-père (Laïus) ? Et si, tout comme avus dans la langue poétique latine, *aiuel* peut être, dès le XIIe siècle, plus ou moins équivalent à « ancêtre », quel est le mot, adulte et courant, qui signifiait alors « grand-père » [5] ?

autres indices (positifs et négatifs) qui témoignent au même moment de l'importance prise par la phonétique syntactique.

1. Si l'on s'en rapportait au *Dictionnaire général*, le premier exemple de *papa* serait de 1552, et le premier exemple de *maman* de 1584.

2. Comme le remarque justement M. Tappolet, *o. l.*, p. 62, *aïeul* est aujourd'hui un terme littéraire et juridique ; reste à savoir s'il l'a toujours été.

3. Aucun « grand-père » n'est mentionné dans nos textes des IXe-XIe siècles (v. le dictionnaire de Stengel, *Ausgaben und Abhandlungen*..., I, Marburg, 1882).

4. Éd. Constans, t. I, p. 3, v. 36-37. — Il serait plus juste de dire l'« éditeur » que l' « auteur », certains manuscrits portant *aiuel* dans les deux cas, et d'autres se partageant diversement entre *aiuel* et *aves*, *aive*, *vie*. On fera sagement de vouloir quelque jour que la philologie romane se fonde — ou se refonde — sur l'étude des manuscrits mêmes, et non sur celle des éditions, dites « critiques », des œuvres littéraires.

5. Il me paraît superflu d'essayer de préciser ici les sens d'*aiuel* et d'*aive* (*ave*) dans les textes du XIIe siècle. Les dictionnaires et les glossaires des éditions les traduisent l'un et l'autre par « aïeul, ancêtre, grand-père ». On pourrait souvent

Ce ne peut être *aives* : car *aives* (ou *ave*) [1] n'est pas un mot familial, mais, trop manifestement, un terme calqué sur le latin avius (avus). D'où était venu, dès le XIIe siècle, le besoin de ce décalque, de cette francisation aussi littéraire qu'éphémère ? — D'autre part, la formule *aviolu > *aïeul* n'a jamais cessé d'inquiéter les phonétistes scrupuleux. La disparition du -v- (*aviolu > *aiolu) est en contradiction, non seulement avec le franco-provençal, le provençal et l'espagnol — ce qui n'est pas, à la rigueur, extrêmement grave —, mais avec le développement de -vi- en francien (leviariu > *legier*, abbreviare > *abregier*) — ce qui l'est beaucoup plus [2]. Supposer que cette réduction d'*aviolu à *aiolu pourrait être due à une prononciation enfantine [3] ne fait que compliquer la difficulté. Si *aïeul* est un terme enfantin, il n'est pas solennel, littéraire et juridique, — et, s'il est solennel, littéraire et juridique, il n'est pas enfantin : ce sont *papa*, *maman*, *pépé*... qui sont enfantins, et *père*, *mère*, *grand-père* qui sont adultes. Si *aviolu > *aïeul* fut enfantin, quel était, en ce temps-là, le terme adulte en usage, puisque ce ne pouvait être *aive* (*ave*) et que ce n'était pas encore *grand-père* ? Ou faudra-t-il se résigner à conclure qu'*aviolu fut enfantin juste pendant le temps nécessaire pour qu'il devînt *aiolu, mais que cet *aiolu, à peine né, s'empressa de devenir presque noble (*aïeul*) ?

Il me semble que ces difficultés s'évanouissent si l'on admet tout

être plus net : dans le *Roman de Troie*, par exemple, où ne se trouve pas *aive* (*ave*), *aiuel* doit toujours être interprété par « grand-père ».

1. Autant que je sache, *aive* apparaît surtout dans des textes du nord-ouest (et de l'est, où il pourrait n'être que la forme locale d'*ave*), *ave* est la francisation plus proprement francienne.

2. Nyrop, *Gram. histor. lang. fr.*, I³, 1914, p. 424 (qui ajoute Novientum > *Nogent*) donne cette chute du -v- comme « inexpliquée » ; de même, W. von Wartburg, *Franz. Etym. Wörterb.*, p. 188, *s. v.* *aviolus ; Bourciez, *Phon. fr.*⁵, p. 219, groupe — sans commentaire — *ca(v)eola > *jaiole*, No(v)iomăgu > *Noyon*, Bla(v)ia > *Blaye* et *a(v)iolu > *aïeul*.

3. Meyer-Lübke, *Hist. Gram. der franz. Spr.* ²⁻³, p. 50 ; Schwan-Behrens, *Gram. des Altfr.*¹¹, p. 113, qui rapprochent *aïeul* < *aviolu de *taie* (grand'mère) < atavia, *tayon* (grand-père) < atavionem. Il y a, me semble-t-il, entre *aïeul* d'une part et *taie-taion* de l'autre, cette double nuance qu'*aïeul* n'est pas et ne paraît pas avoir été « enfantin », — et qu'il appartient au français commun, tandis que *taie-taion* ont eu, au moins jusqu'au XIVe siècle, un habitat très délimité (picard-wallon ; v. les exemples des XIIe et XIIIe siècles relevés dans Godefroy, et le P. 270 (département du Nord) de l'*ALF*).

simplement qu'au moment de la romanisation de l'Ile-de-France les termes ordinaires (non-enfantins) qui exprimaient les « degrés de lignage » en ligne masculine furent ceux que le latin nous a transmis :

génération A *pater* = AVUS
» B *filius* = *pater*
» C NEPOS = *filius*.

Certaines modifications devaient nécessairement se produire dans cet état de choses, où le seul lien solide et permanent était celui du pater (A ou B) et du filius (B ou C), mais où, par rapport à l'avus (A), nepos représentait *à la fois* les « petits-fils » de la génération C et les « neveux » de la génération B. Dans une langue soucieuse de clarté linguistique et juridique, le type actuel :

A GRAND- *père*
B fils (= *père*)
C PETIT- *fils*

devait fatalement se réaliser un jour ou l'autre au profit de *père-fils*.

Mais, plus encore que la dualité sémantique de nepos, la phonétique exigeait un remaniement. Avus, avu (le pluriel dut toujours être assez rare dans l'usage ordinaire) étaient prononcés aus, au [1], se réduisant ainsi à un monosyllabe un peu mince et formellement trop isolé dans l'arbre généalogique pour contenir l'idée de « grand-père ». On allongea, à l'époque pré-française, le « radical » a- (d' a-us, a-u), et on l'allongea en *a-iolu [2] d'après filiolu (*filleul*), le grand-père étant fréquemment le « parrain » de son petit-fils (cf. les parlers où, encore aujourd'hui, *parrain* signifie « grand-père » dans l'usage familial). Toutefois, comme *aiolu-filiolu exprimait à l'origine une relation autre qu'aus-nepos, aus

1. Voir les témoignages des grammairiens et des inscriptions dans le *Thes. l. lat.*, *s. v.* avus.

2. Tobler, *Altfranzösisches Wörterbuch*, a un article « *ael* (*avalem ; *verschieden von aiuel*) » — *avalem > *aalem > *ael*, développement « enfantin » sans doute, puisque lavare > *laver* — ; les exemples qui y sont recueillis proviennent tous de documents de la fin du XIIIe siècle ou de la première moitié du XIVe, et sont donc tout au plus contemporains du manuscrit du *Livre de Jostice et de Plet* où on lit *ael* (p. 231) à côté d'*aieus* (p. 62), d'*eol* (p. 226, éd. Rapetti), et de bien d'autres formes sur lesquelles v. plus loin, p. 452.

ne sombra pas au lendemain de la création d' *aiolu : il devint *ǫ. Et, dans le système français des noms de parenté au IXe siècle (*père-fils, oncle-niés*), *ǫ-*niés* restait phonétiquement aussi mince, et sémantiquement aussi isolé et imprécis, qu'avait pu l'être aus-nepos au VIIe ! Les formes *ave* (*aive*) du XIIe siècle sont des tentatives savantes — et éphémères en raison de leur isolement formel et sémantique — pour soutenir la faiblesse d' *ǫ, en lui maintenant son sens de « grand-père ». *Aïeul* ne pouvait prétendre à cet emploi unique, puisque, s'il était *en fait* le grand-père, il se trouvait être, dans le système de la langue, l' « ancêtre » par rapport à *ǫ et le « parrain » par rapport à *filleul*.

L'existence d'au > *ǫ en francien me semble une hypothèse nécessaire pour expliquer sainement la création, la forme et le sens d'*aiolu, et pour rendre compte en même temps de l'existence des essais « thérapeutiques » *ave, aive*, etc.

Il est vrai que nos lexiques, s'ils relèvent parfois *avelet* « petit-fils » en lorrain, ne connaissent pas plus que l'*ALF* *ǫ (ou ses continuations *ǫ, *ou). Il n'y a pas à en être surpris outre mesure. *Aiuel* et *ave* n'apparaissent qu'au XIIe siècle dans notre tradition manuscrite, et si *ave* était dès lors nécessaire, c'est probablement parce que *ǫ était menacé depuis quelque temps déjà. Mais si *ǫ ne semble pas se trouver à l'état isolé, n'a-t-il pu « s'accrocher » à *aiuel*, comme nous voyons *od* (apud) s'accrocher à *ensemble*, au point que les manuscrits du XIIe siècle (*Alexis L*, *Roland* d'Oxford, etc.) écrivent normalement *ensemblot*, *ensemblod* ? En génois, où **avu* (< avu) n'existe pas, M. Tappolet (*o. l.*, p. 80) signale *messi-avu* « grand-père ». En s'amalgamant avec *aiuel*, devenu *aiue* [= *aiǫe*, ou plutôt *ęiǫe*, *ęiǫœ*] dès le XIIIe siècle [1], *ǫ > *ǫ pouvait donner naissance à une forme **aiǫ* (phonétiquement *ęiǫ́*, cf. *rayon* = *ręiō*).

Faut-il voir un indice de ce croisement (*aiue* + *ǫ* = *ęiǫ́*) dans les formes multiples et singulières que présente la dernière syllabe d'*aiuel* dans les manuscrits franciens et orléanais, à partir de la fin du XIIIe siècle ? Je serais assez porté à l'admettre. Si l'on peut à la

1. *Aiue* (*aïeu*) est nécessairement rare, ne fût-ce qu'en raison de l'existence du féminin *aiuele* (la *grand'mère* n'est-elle pas, familialement, plus souvent nommée que le *grand-père* ?) où l'*l*, n'étant pas finale, ne pouvait s'amuïr. On le trouve cependant dans le ms. *H* de l'*Enéas* (milieu du XIIIe siècle), v. les variantes au v. 9366 de l'édition Salverda de Grave.

rigueur — je n'en suis pas très sûr — tenir, comme le fait M. E. Philipon [1], *aiuel*, *aioel*, *aiol*, *aioul*, *aoel*, *aoul* pour des graphies équivalentes, il reste que les divergences entre les notations de l'*-eul* d'*aïeul* et de l'*-eul* de *filleul*, à partir de 1250 environ, ne laissent pas d'être surprenantes. Si insuffisants que soient les dictionnaires d'ancien français pour des mots restés en usage depuis le XIIe siècle — et, à cet égard, Godefroy est bien préférable à Tobler —, on s'étonne de voir (*aï*)-*eul*(*s*) écrit par *-aus*, *-el*, tandis qu'aucune de ces deux formes ne se trouve pour *fill-eul* (ni pour *chevreuil* ; v. le *Complément* de Godefroy). — Nulle part peut-être plus que dans le *Livre de Jostice et de Plet* les formes ne sont abondantes et presque inextricables : à côté d'*aieus* (p. 62 de l'éd. Rapetti) et d'*aiol* (*ibid.*) ou d'*aol* (p. 230), on rencontre *eol* (p. 226), *eau* (p. 227), *eiaus* (p. 226), *eaul* (p. 231), *eal* (p. 258), *eu* (p. 228), *ael* (p. 231). Sans doute, les formes de volet (*veaut*, *viaut*, *viot* [2], *viout* à côté de *veult*, *veust*, *velt*, *viut*) donnent à penser qu'on pourrait avoir affaire pour plusieurs de ces graphies au développement orléanais de ǫ + l + consonne [3] ; mais est-il très sûr qu'*aiuelS* ait été aussi fréquent et d'un emploi aussi inébranlable que *vuelT*, *duelT*, *suelT*, etc., ou même que *filS* ? En d'autres termes, *aiuel*, *aiue*(*l*), *aiuele* n'étaient-ils pas un sérieux obstacle à la formation et à la généralisation d'*aiuelS* > *aiaus* ? — D'ailleurs, *eau*, *eaule* se trouvent dans des chartes qui n'ont rien d'orléanais et qui ignorent *vuelt* > *viaut* [4].

Même si l'on concédait qu'*aiuels* soit devenu *aiaus* dans l'Ile-de-France par un développement phonétique normal ou par une pré-

1. *Romania*, L, pp. 386 et suiv. — Je n'accepterais pas, en tout cas, la série *aiǫel* > *aioul* > *aieul* en français, où « l'*ou* de *aioul* se serait par la suite ouvert en *eu*, de même que l'*ou* de *dous* < duos », car ce serait méconnaître un peu trop gravement la chronologie. Si *uo* et *ǫu* du IXe siècle ont fini par arriver à *eu* au XIIIe (*aïeul* comme *deux*), ils y sont parvenus par des voies assez différentes pour qu'on ne les entrecroise pas aux Xe, XIe et XIIe siècles.

2. Si *viot* = *viaut*, cela montre que, dans l'Orléanais tout au moins, *au* (< *a* + *l* + *cons.*) était réduit à *ǫ* avant le XVIe siècle (cf. *Gallia Christiana*, VIII, col. 433 et 434, *autre*(*s*) écrit *otre*(*s*) dans un document de 1277 (Loir-et-Cher), et peut-être *Neauphle* (Seine-et-Oise) : *Nidalfa* au Xe siècle, *Neophilam* vers 1180, dans le *Polyptyque d'Irminon*, éd. Longnon, II, p. 38 et I, p. 224).

3. *Le Roman de la Rose*, éd. Langlois, I, pp. 231 et suiv., notamment p. 234, n.

4. Par exemple, dans le *Cartulaire des Vaux-de-Cernay* (vallée de Chevreuse), éd. L. Merlet et A. Moutié, II, p. 17 (*eau* et *eaule* = grand-père et grand'mère, dans un document original de 1302).

cieuse « substitution de suffixe » — qui n'auraient atteint que ce seul mot en *-uel* ! —, il faudrait encore dire comment et pourquoi cet *aiaus* [= *ęiǫ́* ; cf. les formes *Eiaus, Eau*, etc.] est redevenu *aïeul* [*aiœl*] en modifiant à la fois sa première et sa seconde syllabes (*ęi-* → *ai-*, *-ǫ* → *-eul*). Si l'on suppose qu' *eau* est *aiue* + *ǫ* (< d'au), cette restitution s'explique d'elle-même : *aïeule*, qui est toujours écrit *aole* ou *eole* dans le *Livre de Jostice et de Plet* et qui n'a pu être prononcé qu'*ęiœlə*, rétablit *-eul* ; les légistes, qui écrivent alors *her*, *hers* pour (*h*)*oir*, (*h*)*oirs* antérieurs, font triompher *ai-* d'après *avus*, *aviones*, etc. C'est le désarroi d'*ęiǫ́*(*e*) dans la deuxième moitié du XIIIe siècle qui a entraîné la naissance et l'expansion de *grand-père* (d'après *grant oncle*), et qui a restauré *aïeul*.... en le reléguant dans la langue littéraire et juridique : notre double pluriel (*aïeuls-aïeux*) suffirait à le prouver. — Si les choses furent bien ainsi, si *eau* = *aiue* + *ǫ* (< *ǫ*, d'au), c'est que la « loi » phonétique francienne -avu > *-ǫu* (clavu > *clou*, Andecavu > *Anjou*, Pictavu > *Poitou*) mérite révision. Révision d'ailleurs facile, puisque, sans invoquer les formes *Anjo*, *Poito* (encore courantes au XIIIe siècle), ni *papavu > *pavo*(*t*), M. Östberg n'a pas manqué d'enregistrer *Chalô-Saint-Mars* (Seine-et-Oise) < Calau entre les noms de lieux en *-ou* de l'Ouest et ceux en *-o* de la Champagne [1].

Je n'entends pas donner cette trop longue et très imparfaite esquisse pour une démonstration en règle. J'ai simplement voulu essayer de marquer que la formule « *a(v)iolu > *aïeul* » ou « *a(v)iolu > *aïeul* (terme enfantin) » dont se contentent nos phonétiques historiques du français est incomplète et trompeuse, si elle a l'enviable mérite d'être concise. Elle a, me semble-t-il, le défaut d'*isoler* *a(v)iolu de filiolu aux VIIe-VIIIe siècles, *aiuel* d'*aive* (*ave*) au XIIe, et elle porte à croire que notre *aïeul* actuel continue sans heurts graves l'*aiuel* du XIIe siècle, ce qui ne se peut prétendre — sans parler du sens — qu'à la condition d'ignorer expressément les formes intermédiaires *aiaus*, *eau* des XIIIe-XIVe siècles. — Replonger *à chaque instant* un mot quelconque dans son *entourage sémantique* contemporain ; en l'espèce, rapprocher *a(v)iolu d'a(v)u et de filiolu (et non de Noviomagum, Andecavum, capreolum), *a*(*i*)*ve* d'*aiuel* et d'*eau* (et non de *saive*, *sage*, *tilleul*), c'est, je pense, la

1. H. O. Östberg, *Les voyelles vélaires accentuées, la diphtongue au et la désinence -avus dans quelques noms de lieux de la France du Nord*, Upsala, 1899, p. 50.

principale leçon de méthode qu'il faudra bien, bon gré mal gré, se résoudre — ou se résigner — à extraire patiemment de la mine obscure et de la masse pesante des atlas linguistiques.

*
* *

C'est dire qu'en somme philologie et étymologie, linguistique générale et linguistique historique ne peuvent que bénéficier de la **plus grande précision,** à la fois géographique et chronologique, que donnent pour le présent ou poussent à exiger pour le passé les cartes de mots. Sur ce point au moins — et si les atlas ont donné d'aventure autre chose que ce que les initiateurs eux-mêmes en attendaient —, l'idée première d'où est né l'*ALF* a été féconde : «...établir sur une base sérieuse l'*histoire linguistique* de la France ;...fournir aux linguistes — ce qui leur manque encore totalement — des matériaux fidèlement transcrits, et recueillis sur des points assez nombreux et voisins pour que puissent être étudiés, en soi et en fonction, les ferments de la matière linguistique...[1] ». Aux dictionnaires du « patois picard » ou du « parler normand », aux glossaires « saintongeais », « languedociens » ou « limousins » tendent désormais à se substituer *de plus en plus strictement*, grâce à la leçon des atlas, les parlers des « points » voisins *x*, *y*, *z*,... ; au vague de la plupart des matériaux, difficilement comparables, avec lesquels opérait et opère encore le comparatisme, qui juxtapose sans frémir une forme de l' « ancien italien » (qu'est-ce que l'ancien italien ?), une forme du « provençal moderne » (qu'est-ce que le provençal moderne ?) et une forme actuelle du hameau de Torgon (Vionnaz) (on sait au moins ce que c'est !), tend à se substituer, sous la pression des atlas, dans le temps comme dans l'espace, une rigueur qui ne peut être que salutaire aux recherches linguistiques, d'ensemble et de détail.

Mais cette rigueur ne saurait être féconde et vraiment efficace qu'à plusieurs conditions. Pas plus que les dictionnaires historiques ou descriptifs des langues littéraires, qui s'attardent volontiers aux raretés lexicales ou stylistiques en négligeant de mesurer leur place dans la masse moyenne de la langue courante ; pas plus que les glossaires régionaux ou locaux, faits trop souvent au hasard ou d'après un plan

1. *ALF*, *Notice servant à l'intelligence des cartes*, p. 3.

préconçu, un atlas linguistique ne peut prétendre à être « complet » : il est, lui aussi, comme toute œuvre scientifique, le résultat d'un choix établi au préalable dans la masse confuse et mouvante des « faits ». En l'espèce, le choix est ici au moins triple : choix des localités sur lesquelles portera une enquête qui ne s'étend pas à toutes les agglomérations du domaine considéré ; — choix du sujet ou des sujets traduisant le questionnaire dans chaque localité ; — choix des éléments linguistiques composant le questionnaire. — Autant de choix, autant de portes qui s'ouvrent au caprice et à l'*a priori*.

Pour le choix des localités, le principe de M. Gilliéron avait été, peut-on dire, de n'en avoir aucun. Il s'agissait seulement de faire traduire le questionnaire « dans un certain nombre de points, à distances à peu près égales les uns des autres », en évitant ceux qui pouvaient se recommander à l'attention du linguiste par des « particularités » ou des « singularités [1] ». M. Griera a ici adopté une méthode résolument différente. La configuration géographique et l'unité linguistique relative du domaine catalan l'y engageaient d'ailleurs : il lui fallait bien enquêter dans les trois principales des Baléares (Ivissa, Majorque et Minorque), tout comme M. Edmont avait enquêté dans les îles anglo-normandes, à l'île d'Yeu et à Noirmoutier, à Ré et Oléron ; et, si « singulier » que soit le catalan d'Alghero en Sardaigne, il n'était pas plus possible de le négliger que M. Gilliéron n'avait cru devoir ignorer le Val d'Aoste. Quant au domaine continental du catalan, il a été enserré dans un réseau de points à mailles sensiblement moins larges que celles où s'enferment les parlers de France représentés dans l'*ALF* : il y a, en moyenne, 4 à 5 points catalans pour 3 points français [2]. Ces points apparaissent dans l'ensemble moins géométriquement distribués que ceux de l'*ALF* : ils se multiplient généralement à proximité des grands centres modernes d'expansion linguistique (notamment autour de Girone, Barcelone, Tarragone, Lerida) ou dans le voisinage des frontières dialectales (*kètelá* oriental et *katalá* occidental, catalan occidental et aragonais). C'est qu'ayant affaire à un domaine qu'il avait parcouru en tous sens en 1912-1914 avant d'entre-

1. *Ibid.*, p. 4.

2. Si l'on considère l'ensemble des domaines explorés, l'*ALC* (avec 101 points enquêtés) présente en moyenne 1 point par 600 kmq, l'*ALF* (avec 639 points d'enquête) 1 point par 830 kmq.

prendre presque toute l'enquête proprement dite (faite en 1916-1921), ayant au surplus exposé déjà — et excellemment — les différences et les ressemblances, phonétiques et morphologiques, que présentent les parlers du domaine tout entier [1], ayant enfin étudié de près le problème de la frontière entre le catalan et l'aragonais [2], M. Griera était assez sûr de ne rien négliger d'essentiel ou d'utile pour se permettre un choix de localités qui constituât une ou plusieurs hypothèses historiques en même temps qu'un cadre neutre — et, par suite, exact — d'enquête linguistique. Ainsi, « les centres anciens et modernes d'expansion linguistique ayant été les diocèses », M. Griera a voulu que fussent représentés tous les sièges épiscopaux de la terre catalane ; il a fait également porter ses enquêtes sur tous les centres économiques modernes, grands et petits, qu'ils coïncident ou non avec les évêchés et les archiprêtrés. — J'avoue que, soit hasard (nous n'avons encore que 586 cartes), soit empreinte très marquée du catalan littéraire ou « commun » dans la plus grande partie du domaine, la variété que ce principe de choix pourrait faire attendre ne m'a pas semblé très accusée : ici comme ailleurs, l'histoire de la langue n'apparaît pas très fortement liée à une certaine forme d' « histoire locale ». J'attacherais, pour ma part, plus d'importance à une autre innovation, celle qui a consisté à demander en chaque point choisi le nom indigène du parler local. Il est essentiel de savoir comment les habitants d'une région considèrent leur langage par rapport à une norme qui est, toujours et partout, plus ou moins confusément ou consciemment sentie : la carte où M. Griera a groupé les réponses qu'il a obtenues (c. 4, et cf. la carte jointe à cette notice) me paraît fort instructive et constitue, si je ne m'abuse, la meilleure et la plus vivante des initiations à la dialectologie catalane. Assurément, les désignations locales, lorsqu'elles s'appliquent à un seul point (*ẹivisẹ̀nk* P. 84 = Ivissa ; *algarés* P. 105 = Alghero ; *alikanti* P. 78 = Alicante ; *tortozi* P. 71 = Tortosa), ou lorsqu'elles englobent les parlers d'une île (*mènurki* P. 94 et 95 = Minorque) ont des causes souvent fort diverses, géographiques, administratives ou économiques autant —

1. Cf. l'étude sur le baléare dans le *Butlleti de Dialectologia Catalana*, V et VI, et la *Contribució a una dialectologia catalana*, Barcelona, 1921, où sont exposées en détail la phonétique (et la morphologie) du catalan oriental, du catalan occidental, du valencien et du roussillonnais.

2. *La Frontera catalano-aragonesa*, Barcelona, 1914.

sinon plus — que linguistiques ; mais ce n'est sans doute pas par hasard qu'à Majorque le *pulensí* du P. 90 (Pollensa) s'oppose au *mèlurkí* du reste de l'île, ni que la masse du « catalan » (*kètèlá* oriental et *katalá* occidental) forme un contraste si net avec la masse du valencien et avec celle de l'aragonais. Et il est plus intéressant encore de voir intacte la masse du *kètèlá* oriental, alors que celle du *katalá* occidental apparaît semée de désignations locales, non seulement dans le Val d'Aran, qui est gascon (*aranès* P. 3 et 4), mais aussi au contact de l'aragonais (*benaskés* P. 2, *fragatí* P. 38, *katalá êapureát* P. 55), ou dans le voisinage du valencien (*tortozí* P. 71), ou encore (*palerés* du P. 7, manque de dénomination au P. 8 [1]) dans la zone septentrionale du catalan occidental qui est, comme on sait, la moins une et la plus ouverte aux influences du dehors : les îlots linguistiques, ici comme ailleurs, affirment leur autonomie sur les frontières des dialectes, ou se multiplient dans les régions où l'assimilation à d'autres parlers est en voie de devenir. On pourrait citer bien des cartes qui, en fait, illustreraient largement presque toutes ces distinctions conscientes, qu'il s'agisse (1) de distinctions « dialectales » ou (2) de distinctions plus strictement « locales » [2].

Ces concordances, variées autant que nombreuses, entre les faits

1. C'est pourtant la Seu d'Urgell, dont l'importance ecclésiastique et historique a été capitale en Catalogne.

2. (1) Aragonais et catalan : pour le développement phonétique, c. 454, 579, et *passim las* et *lés*, — pour la répartition des types lexicaux, c. 95, 275, 277, 278, 435, 511, 546, 548, 586 ; — catalan et valencien (ou, le plus ordinairement, catalan et valencien-aragonais) : c. 17, 47, 108, 131, 166, 205, 235, 258, 263, 283, 333, 363, 383, 455.

(2) A l'intérieur du domaine catalan proprement dit : *a*) *continental* : en dehors du Val d'Aran (gascon, P. 3 et 4), où les divergences sont innombrables et toujours très tranchées (phonétique : c. 12, 70, morphologie : c. 554, syntaxe : c. 132, lexicologie : c. 7, 9, 47, 108, 120, 180, 185, 222, 261, 323, 335, 343, 397, 419, 420, 484, 508, 586), v. pour le P. 2 dans ses rapports avec le gascon les c. 205, 278, avec l'aragonais les c. 27, 73, 258, 277, 297, 455, 467, 548, 579, 586, avec des groupements locaux les c. 256, 511 ; pour le P. 8 cf. les c. 48, 436 ; pour le P. 38 (= aragonais, c. 256 ; = catalan, c. 235 ; isolé : c. 73) ; pour le P. 55 (= aragonais : c. 256, 277, 511 ; isolé : c. 333) ; pour le P. 71 (= valencien : c. 235) ; — *b*) *insulaire* : différences entre Pollensa (P. 90) et le reste de Majorque (*passim* : -as > *-és* et *-ès*, an + cons. > *ên* et *èn* ; articles : *la*, *léz* et *sa*, *séz* ; c. 29, 297, etc.).

de langue et la conscience linguistique des personnes qui ont traduit le questionnaire sont le meilleur témoignage du soin qu'a pris M. Griera de choisir ses sujets d'enquête. En général, — et suivant en cela le procédé qu'avait ordinairement dû adopter M. Edmont —, il ne s'est adressé dans chaque localité étudiée qu'à un sujet unique [1] : on ne saurait lui en faire grief quand on sait la difficulté des enquêtes dialectales un peu étendues ; au demeurant, un atlas linguistique n'a pas à résoudre et encore moins à poser le problème de l'unité linguistique dans chaque parler considéré, puisqu'on n'ignore plus qu'elle ne se rencontre vraiment nulle part, ni dans la génération, ni dans la famille,... ni dans l'individu. M. Griera n'a jamais interrogé les femmes (sauf au P. 100) : son atlas, systématiquement masculin, évite-t-il ainsi le caprice et la mode, archaïsante ou futuriste ? Ou l'auteur a-t-il considéré que les femmes risquaient d'ignorer bien des termes de la vie rurale ? Ce qui est sûr, c'est que, ne voulant s'adresser qu'à des hommes, il a tenu à en rechercher d'intelligents (précaution qui n'est pas superflue pour le genre d'exercice que représente la traduction d'un questionnaire de près de 3000 mots ou phrases) : il a réussi le plus souvent à les trouver parmi les indigènes demeurés sédentaires et, dans près de la moitié des cas, parmi des gens ayant atteint ou dépassé la cinquantaine ; parfois cependant il a dû avoir recours à des étudiants de moins de vingt ans (notamment dans le domaine valencien) [2]. Il y a donc un mélange — doit-on dire un dosage ? — de générations, et aussi d'états sociaux (sinon de sexes), parmi les sujets qui ont fourni les matériaux de l'*ALC*.

1. Il est rare (P. 4, 5, 32, 79, 88) que le sujet ait été interrogé dans une autre localité que celle dont il est originaire, et que deux ou plusieurs sujets aient été mis à contribution (P. 66, 69, 80, 94, 105) : dans ce dernier cas il ne s'est agi, semble-t-il, que de compléter l'enquête dont le sujet principal n'était pas à même de fournir tous les éléments.

2. M. Griera signale (p. 14 de l'*Introducció explicativa* in-8°) qu'il a rencontré partout des sujets excellents, sauf en valencien, sans nous donner les raisons de sa méfiance. Je n'ai aperçu, en examinant les cartes publiées, rien qui paraisse la justifier vraiment ; l'âge et la condition sociale des sujets choisis sont ici, dans l'ensemble, ce qu'ils sont sur les autres points du domaine et il n'y a, dans les réponses enregistrées, ni plus ni moins de concordances ou de divergences qu'ailleurs. Faut-il simplement croire — et regretter — que la difficulté indiquée par M. Griera soit pour quelque chose dans la moindre densité des points d'enquête en valencien ?

Mélange inévitable, et qui offre sans doute des inconvénients moins graves — car on *peut* vérifier — que les « mélanges » géographiques, sociaux, littéraires, orthographiques, etc., que présentent couramment au linguiste des œuvres littéraires d'une même époque, ou souvent même deux chartes de même nature transcrites le même jour au même endroit par le même scribe... et dont les graphies ne se ressemblent parfois que de loin [1]. Encore faut-il qu'on puisse être assuré que le questionnaire des enquêtes a été bien établi et que les traductions en sont partout strictement comparables. La composition du questionnaire dressé par l'enquêteur, l'exacte intelligence des éléments du questionnaire chez les sujets qui traduisent : je serais tenté de croire que ce sont là, plus encore que le choix des localités et que le choix des sujets, les deux pierres angulaires — et les deux pierres de touche — de tout atlas linguistique.

L'*ALF* ayant été la première collection de cartes de mots qui ait vu le jour et l'*Atlas linguistique de la Corse* étant la seconde, exécutée d'après un plan mûri par l'expérience qu'avaient acquise les auteurs de l'*ALF*, il est naturel que M. Griera ait pris pour base de son questionnaire celui de l'*Atlas de la Corse*. Il en a supprimé une foule de questions dont, à son sens, les réponses n'auraient soulevé en catalan aucun problème digne d'intérêt, et il y en a ajouté beaucoup d'autres qui lui semblaient capitales pour l'étude de la phonétique et du lexique catalans. M. Griera est incontestablement le meilleur des juges en la matière ; mais peut-on savoir d'avance ce qui est « intéressant » et « capital » ? Et ne peut-il pas arriver, ici comme en tant d'autres choses, que l'intérêt se révèle quand l'enquête est plus ou moins avancée et presque terminée ? [2]. A employer sur d'autres domaines le questionnaire de l'*ALF* on gagne — ce qui

1. Voir, à titre d'exemples, Galabert, *Atlas paléographique du Midi de la France*, 1913, planches II, nº 5 et III, nº 3 du fascicule I (XIIe siècle), et surtout, dans les *Layettes du Trésor des Chartes*, II (1886), pp. 383-547, *passim*, les documents originaux écrits à Bessières (Haute-Garonne) par W. Repolleir.

2. « Après avoir vu notre questionnaire à l'épreuve pendant plus de quatre années, nous sommes loin de croire que ce document, indispensable pis-aller pour une enquête faite dans les circonstances où nous nous trouvions, ait été conçu pour le mieux. Nous nous en consolons, d'ailleurs, dans une certaine mesure, car nous avons la conviction que, dussions-nous le remanier actuellement, après œuvre accomplie, et terminer par où nous avons dû commencer, le nouveau modèle nous ménagerait encore bien des surprises désagréables » (*ALF*, *Notice...*, p. 6).

est loin d'être un avantage négligeable — de doter la linguistique romane de collections comparables de matériaux ; on court le risque — qui n'est pas sans gravité, si l'on veut pousser les choses à l'extrême — de substituer au patron sur lequel sont taillées nos grammaires historiques ou descriptives des langues romanes un autre patron, tout aussi uniforme et rigide.

Il y a toutefois cette différence en faveur des atlas que les « mots » y sont, sinon toujours demandés pour eux-mêmes par les enquêteurs (qui songent souvent à l'illustration de formules ou de lois, phonétiques, morphologiques ou syntaxiques), du moins traduits pour eux-mêmes par les sujets — et ce n'est certes pas le moindre intérêt des cartes de mots que d'avoir imposé, dans l'étude des divisions d'une masse linguistique, le *criterium* lexicologique à côté et (il faut l'espérer) au-dessus du *criterium* phonétique jusqu'ici en si grande et si unique faveur [1]. Cela n'empêche qu'il serait bien curieux d'examiner de façon critique (et je ne sache pas qu'on l'ait fait encore) la liste des 1421 mots ou phrases qui composaient le questionnaire avec lequel M. Edmont se mit en route le 1er août 1897 pour faire les relevés destinés à l'*ALF*, — de compter combien de ces 1421 mots se trouvaient « plus particulièrement désignés pour établir les lois phonétiques des parlers » (*ALF*, *Notice*..., p. 4)(les lois phonétiques telles que les concevait M. Gilliéron en 1897, sinon telles qu'il les conçoit en 1925), — et de comparer enfin à cette liste (qui a donné les cartes complètes 1 à 1421 de l'*ALF*) les éléments lexicaux avec lesquels ont été établies les cartes incomplètes B 1422-1747 et C 1748-1920. Cette petite enquête en dirait long, je crois, sur ce qui s'est passé dans l'étude des parlers de France (et, par répercussion, dans la linguistique romane) entre la *Phonétique historique du patois de Vinzelles* de M. A. Dauzat (Paris, 1897), préfacée par M. Ant. Thomas, et le *Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est* de M. Gilliéron (Paris, 1905), qui n'était préfacé par personne. Quoi qu'il en soit, M. Griera pouvait profiter et a su largement profiter de l'expérience de M. Gilliéron, de ses additions à la liste primitive, et de ses repentirs. Son questionnaire (qui a été imprimé et dont il

1. Cf., pour l'importance grandissante du *criterium* lexicologique, les « Criteri tecnici » énumérés et classés aux pp. 66-106 du *Breviario di neolinguistica* de MM. G. Bertoni et M. G. Bartoli, Modena, 1925.

a eu l'obligeance de me communiquer un exemplaire) m'a paru supérieur à ceux de l'*ALF* et de l'*Atlas de la Corse*, qu'il dépasse à la fois en étendue et en profondeur : en étendue, puisque nous avons déjà beaucoup de cartes que l'*ALF* ne contient pas [1] ; en profondeur, puisque l'*ALC* descend fréquemment à des « réalités » que l'*ALF* n'a connues que pour son *Supplément* alphabétique [2].

Le sens des « réalités » (je ne dis pas des « Realien »), de la réalité tout court et de la réalité linguistique qui n'en est qu'une expression, est en effet indispensable à quiconque établit un questionnaire d'enquête. L'abbé Rousselot, l'esprit le moins *a priori* qui fut jamais, me disait peu de temps avant sa mort, à propos de la théorie de la syllabe de F. de Saussure : « C'est l'une des erreurs les plus dangereuses du livre. En phonétique, il faut se méfier des « philosophes » et, en linguistique, de tous ceux des comparatistes qui n'ont pas le sens de la *réalité*. » C'est un sens qui est loin d'être la chose du monde la mieux partagée. En l'espèce, c'est la connaissance de *ce qui se dit* naturellement et spontanément, et non pas l'invention de ce que les « philosophes » auraient besoin qui se dît ou sont tentés de croire qui doit se dire pour illustrer l'excellence de leurs conceptions *a priori*. A cet égard, la réalité a chance d'être tout ensemble plus simple et plus complexe que nos catégories ou

1. P. ex. les c. *aisselle*, *autel*, *assaisonner*, tout l'imparfait de l'indicatif d'*aller*, *angelus*, *bouche bée*, *baptême*, *j'ai bu*, *bonjour*, *braire*, *caleçons*, *canne à pêche*, *cahier*, diverses formes des verbes *chanter*, *coudre*, *cuire*, etc. — Lorsqu'une carte se trouve dans l'*ALF* et manque dans l'*ALC*, il n'en faut pas toujours conclure que le mot n'était pas dans le questionnaire de M. Griera, mais qu'il a semblé inutile de multiplier les cartes trop uniformes. Quelques cartes de l'*ALC* sont incomplètes (c. 138, 139, 140, etc.) : il n'eût pas été superflu de dire pourquoi, si les « choses » manquent ou sont inconnues aux points laissés en blanc, ou s'il n'a pas été possible de faire traduire intégralement le questionnaire pour une autre raison.

2. P. ex. les c. *s'accroupir*, *aiguillée*, *ainsi*, *amitié*, *anguille*, *anneau*, *arbousier*, *attiser* ; *bans de mariage*, *baptiser*, *bât*, *battant de cloche*, *bec*, *besace*, *boiteux*, *brassée*, *brosse* ; *cadavre*, *capuchon*, *cellier*, *chapeau*, *chapon*, *chêne-vert*, *col*, *cordeau*, *cordon de soulier*, *coup* (*de pied*, *de poing*), etc. On remarquera le caractère concret de ces quelques mots, choisis à dessein parmi les seuls éléments lexicaux qui commencent par *A—CR-* en français comme en catalan. Le questionnaire de M. Griera est tout particulièrement riche et nuancé pour les termes concernant l'habitation, la vie rurale, les animaux domestiques, les plantes cultivées, la vie religieuse et le folklore ; il est également plus détaillé que celui de l'*ALF* au point de vue morphologique, bien que les formes verbales y aient été demandées isolément plus souvent que dans l'*ALF*.

nos explications « scientifiques ». Le grand bain de « réalisme » qu'a apporté l'*ALF* n'est pas — et c'était fatal — toujours parfaitement pur. Une phrase aussi anodine que « *il mène les bœufs à l'abreuvoir* » (*ALF*, c. 3) ne contient assurément que des mots (*mener*, *bœufs*) ou des idées (*abreuvoir*) qui doivent exister dans tous les parlers ; la juxtaposition de ces mots et idées en une phrase unique (même si la « phonétique syntactique » devait y trouver largement son compte) peut cependant constituer, le cas échéant, une ou plusieurs hypothèses qui, en fait, ne s'accordent pas entre elles. Cela va sans dire pour *abreuvoir*, puisqu'on sait — et les sujets de l'*ALF* pourraient l'apprendre à qui l'ignore — que les bœufs boivent à l'étable (dans un seau ou dans une auge) ou hors de l'étable (dans un ruisseau, à un gué, dans un fossé, dans une mare, etc.). Mais s'il arrive par surcroît qu'au point *x* (ou chez le sujet X...) ils ne quittent pas l'étable, on ne les *mène* point boire, et s'il arrive qu'au point *y* (ou chez le sujet Y...) on les *mène* ... paître, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on les « mène » *boire*,... car ils y vont d'eux-mêmes ; il se peut enfin qu'au point *z* (ou chez le sujet Z...) on « fasse boire » les *bœufs* à l'étable, et que ce soit uniquement les « jeunes bœufs » (désignés par des noms spéciaux, où *bœuf* n'a rien à faire [1]) qu'on mène paître... sans les mener boire. — C'est sans doute pourquoi l'abbé Rousselot, dans le questionnaire qu'il avait établi pour faire recueillir par les instituteurs et les ecclésiastiques les matériaux d'un *Glossaire général de la Charente*, avait préféré la phrase « Jean a mené ses *chevaux* à l'abreuvoir » [2], et M. Griera s'est montré, à mon humble sens, plus avisé encore en demandant isolément *abeurar*, *abeurador* (dels animals) et *menar... a pasturar*. Son questionnaire, fait surtout de mots isolés, qui ont été

1. Cf. la c. 306 de l'*ALC* (*noms del bou segons l'edat*).

2. V. notamment *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, année 1923, pp. CXXIII-CXXV, et le *Bulletin mensuel*... de janvier 1925, pp. 4-5. L'abbé Rousselot avait inséré cette phrase pour s'enquérir de l'existence des formes *abeurour*, *abouradour* (ajoutées entre parenthèses à la question) ; les éléments jusqu'ici publiés de son questionnaire indiquent qu'il recherchait beaucoup plus qu'il n'évitait les formes dites « extorquées ». Il n'avait peut-être pas tort, surtout pour un *Glossaire général* ; même pour un atlas « synchronique » la question vaudrait d'être reprise. M. Griera n'ayant, si je me souviens bien, enregistré nulle part une forme dite « vieillie » — ce qui ne laisse pas de surprendre un peu —, il n'y a pas lieu d'aborder ici ce très délicat problème, qui a son intérêt en dehors même de la « géologie linguistique ».

ensuite groupés en masses ou sphères sémantiques, ne m'a paru contenir à peu près rien qui soit de nature à entrer fâcheusement en conflit avec la réalité du langage spontané [1].

A vrai dire, et malgré l'ampleur des efforts faits pour obtenir la précision sémantique la plus minutieuse [2], on n'est pas toujours tenté de le croire en parcourant les « exergues » des cartes. Soit, par exemple, la c. 499 (« *cobrir* ») : « couvrir » n'est-il pas trop vague, et ne peut-il éveiller dans l'esprit des sujets des idées assez différentes ? On se laisse aller à l'admettre quand on voit, troublant de place en place la surface lisse des *cobrir*, *téḷą* au P. 55, *téụlą* au P. 56, *fer la teulą* au P. 75 et *posar el sombrero* au P. 77. M. Griera nous eût épargné tout au moins quelques craintes, s'il avait ici reproduit le libellé complet du questionnaire imprimé (n° 37) : cobrir *una casa* [3]. — Mais la précision que l'enquêteur a si soigneusement mise dans son questionnaire, sinon toujours indiquée dans les légendes de ses cartes, a-t-elle été partout égale pour tous les sujets ? Afin de la leur imposer dans toute la mesure du possible, il eût fallu ne faire traduire que des phrases... en s'exposant, hélas ! au danger que feraient courir des phrases insuffisamment « réelles » [4]. Que l'on compare les c. 161 (« *arrencar* » : n° 645 du questionnaire, « arrencar-les » suivant immédiatement « cavar *les patates* ») et 162

1. Je donne mon impression comme telle, sans vouloir laisser entendre qu'elle est conforme à la « réalité », ni qu'elle s'inspire d'un sens quelconque des « réalités ».

2. Cf. *agafar* una olla, *agafar* un lladre (c. 22), han *agafat* els lladres, *agafada* pel braç (c. 23) ; la *closca* (c. 495), la *closca* de l'ou (c. 496), la *closca* de les nous (le questionnaire ajoute — n° 841 — : verda i seca) (c. 497) ; *el coll* (c. 516) et *el coll* (*de la camisa*), *el coll* (*planxat*) (c. 517) ; etc.

3. V. les c. 314 (« *la brasa* ») : on a répondu presque partout *una brasa*, spécialisation toute naturelle, qui se trouvait d'ailleurs dans le questionnaire (n° 296) ; 333 (« *la bugada* ») : le mot a été demandé tel quel (question n° 1909) ; des réponses comme *fé b-* aux Baléares sont sans doute un indice qu'il eût mieux valu demander « faire la lessive », sans préjudice de « passar la bugada » (question n° 1910) ; 520 (« *collir* ») : *prẽndẽ* du P. 105, *buską* du P. 37, *sèrką* des P. 103 et 104 tiennent sans doute à ce que la question était (n° 1058) : « anem a collir roses ».

4. Mais en gagnant, si elles sont réelles, des données précieuses sur la phonétique de la phrase : à voir, en particulier, les formes de l'article défini dont la consonne finale s'assimile si largement à la consonne initiale du substantif suivant aux P. 3 et 4 (Val d'Aran), on regrette que les phrases soient, toutes proportions gardées, si peu nombreuses dans l'*ALC*.

(« *l'he arrancada ab la ma* » : n° 1059 du questionnaire, « l'ha arrencada (una mata) amb les mans ») : l'on verra que les types lexicaux aberrants de la première (*kuḷi* aux P. 3, 4, 6, 17, 55, 69, etc. ; *plega* aux P. 2, 9 ; *caba* au P. 15) disparaissent presque tous dans la seconde ; c'est qu' « arracher un arbuste avec les mains » évoque un acte beaucoup plus nettement déterminé qu' « arracher » tout court, ou même qu' « arracher les pommes de terre ». M. Griera dit (*Introducció...*, p. 12) avoir fait le possible pour obtenir la plus grande *spontanéité* de la part des sujets : il a ordinairement passé de trois à cinq jours en chaque point, substituant à la question directe : « Comment se dit tel *mot* ? » les questions indirectes : » Comment s'appellent l'objet qui sert à tel ou tel usage, le fruit de tel ou tel arbre ? etc. » ; a-t-il toujours et partout, malgré les précautions qu'il a prises, recueilli la « vérité vraie » ? On conserve parfois des doutes pour certains détails [1].

Ce ne sont que des détails. S'il y a eu, ici ou là, pour un mot ou pour un autre, quelques flottements sémantiques, ils sont assurément plus rares et moins amples que ceux qui pullulent dans les dictionnaires ou même dans les textes auxquels les romanistes font confiance, et ils viennent prendre d'eux-mêmes leur juste place, qui est médiocre, par la comparaison vivante que l'ensemble de la carte

1. V. les c. 213 (*ballesta*, *ark* et *flèjè* sont-ils vraiment identiques ?) ; 381 (*lè kèmpạ̃nè* des P. 100 et 102, s'opposant à *les campanes* du reste du domaine, laissent supposer que les sujets ont pensé à la cloche unique ou principale de leur église) ; 481 (on a partout *la civada* ou *l'avẹ́na* : le *furmẹ́n* du P. 31 est-il indiscutablement l'avoine ?) ; 497 (la coquille de noix s'appelle normalement *kloskè* : le type isolé *pel* et les formes rejetées sans explication au bas de la carte désignent-elles l'enveloppe verte de la noix (Angoumois : le *tā*), *kloskè* étant la coquille de la noix sèche (Angoumois : le *tè* ?)). — M. Griera, bien qu'il ne s'en soit expliqué nulle part, n'a manifestement fait subir aucune retouche aux réponses obtenues ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer, par exemple, les c. 7 (« *abeurador* dels animals ») et 8 (« *abeurador* de la gàbia ») et de voir les divergences dans la notation phonétique du même mot à Majorque aux P. 88 et 90 (*èbụèrèḍọ̀rè* du P. 36 de la c. 7 n'est-il pas une faute d'impression pour *èbèụrèḍọ̀rè*, c. 8) ? Pourtant, le tableau de l'*Introducció* (p. 32) est un peu trop rapide et sommaire : on eût aimé quelques définitions et aussi quelques précisions sur les « petites modifications » apportées au système de transcription phonétique de l'*ALF*. Je ne crois pas avoir rencontré dans les cartes *ḷ* et *ḷ* (= *l* et *ḷ* articulés avec la pointe de la langue entre les dents) et j'ai signalé plus haut (p. 441, n.) le flottement qui s'est produit, même au moment de l'impression des premières cartes, entre *l* et *l̀* (= *l* vélaire final).

apporte et appelle. De ce point de vue, l'*ALC* est un monument digne de l'*ALF* qu'il prolonge géographiquement [1] en le dépassant et l'enrichissant à certains égards, dont j'ai essayé de marquer les plus importants. Il repose d'anciens problèmes ; il en pose de nouveaux. Après les travaux récents de M. P. Fouché sur le roussillonnais et de M. Meyer-Lübke sur le catalan, et en attendant que M. Griera — avec l'avantage et l'autorité que lui donne une documentation dont nous ne connaissons encore qu'une faible partie — veuille bien les dégager et les présenter ici lui-même, il me suffira d'énumérer ce qui m'a semblé, dans les cartes publiées de l'*ALC* (et telles qu'elles sont publiées), être le plus instructif pour la curiosité d'un profane.

Dans un domaine dont l'unité s'affirme en bien des cas et reste au total assez marquée, les cartes qui offrent un type lexical unique — ou presque unique — rappellent au premier coup d'œil les grandes distinctions phonétiques : entre l'aragonais et le catalan (-o(s) > -*o*(*s*) en aragonais, -() en catalan : c. 85, c. 454 ; -as > arag. -*as*, catal. occid. -*es*, cat. orient. -*ès* : c. 51, c. 381 ; -s- > arag. -*s*-, catal. -*z*- : c. 437), — entre le catalan et le valencien (-are > val. -*ar*, catal. -*a* : c. 95, c. 388), — entre le catalan oriental et le catalan occidental (a- et o- initiaux > cat. or. *è*-, *u*-, cat. occ. *a*-, *o*- : c. 85, 95, c. 522, 523 ; diphtongue ai > cat. or. et Baléares *è*, cat. occ. *ai*, entre les deux domaines aux P. 61, 62, 64 *èi* : c. 200 ; répartition des *ę́* et des *ę̀* (Baléares *œ*) : c. 6, 454, 462). — Mais les cartes, bien mieux que ne l'a pu réaliser la *Contribució*... elle-même de M. Griera, font apparaître que ces distinctions veulent être interprétées avec souplesse. La plus tranchée d'entre elles ne s'applique jamais mécaniquement à tous les mots [2] ni à toutes les for-

1. Sur le rattachement topographique de l'*ALC* à l'*ALF* et sur les notations phonétiques comparées de MM. Edmont et Griera dans le département des Pyrénées-Orientales, je me borne à renvoyer au compte rendu de M. K. Jaberg, pp. 282-284, en ajoutant toutefois que les P. 794, 796 et 798 de l'*ALF* se trouvent situés entre les P. 101, 102, 104 de l'*ALC* au nord et les P. 100, 103 au sud, ce qui pourrait permettre des rapprochements instructifs, notamment pour les aires lexicologiques.

2. A plus forte raison en va-t-il de même pour les innovations ou les tendances plus localisées, par exemple pour la palatalisation du *k* > *ḱ* et pour la nasalisation à Majorque, qui sont diverses selon les points, et en un même point selon les mots, non seulement quand les conditions phonétiques sont autres, mais aussi lorsqu'elles peuvent paraître identiques (palatalisation : devant *ą́*, P. 91 et 93 des c. 13 et 399, P. 89, 91, 92 des c. 365 et 399 ; devant *ę̆* ɔ, P. 87, 90, 93 des

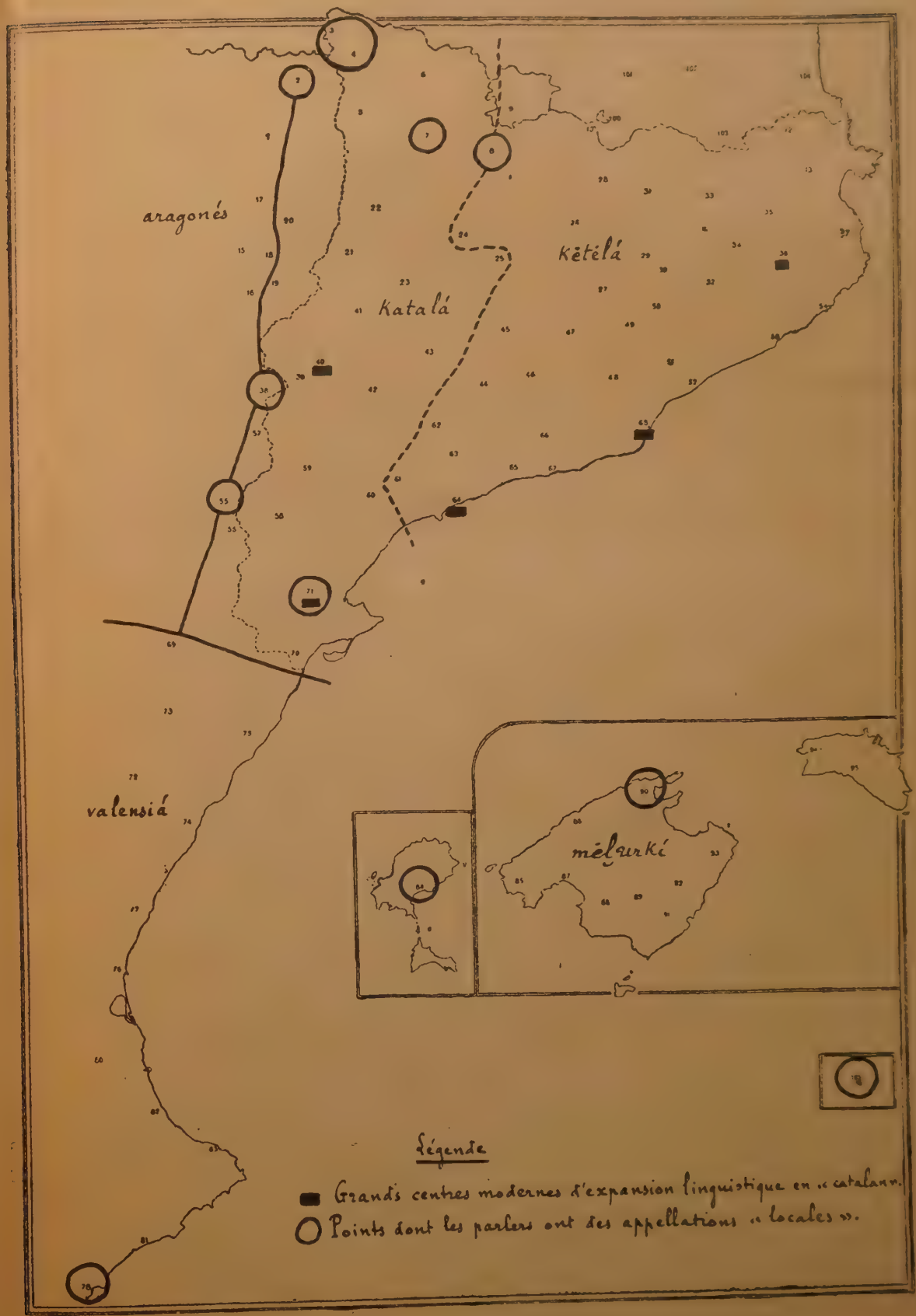
mes : la ligne qui sépare *ẻ* ⊥ et *a* ⊥ (*kètèlá* et *katalá*, Majorque et Pollensa) ne reste pas identique (v. le P. 90 des c. 84 et 85, et, plus encore, les P. 8, 9 et 24 des c. 85 et 95) ; à l'intérieur du catalan occidental les divergences entre *-a* et *-e* < -a s'accusent souvent (v. les P. 7, 9 et 59 des c. 27, 51 et 383) ; la disparition du *-b-* (*-v-*) dans les imparfaits de l'indicatif en -abam (c. 98 et 99), qui est complète dans tout le paradigme sur certains points-frontières du valencien (P. 69, 72, 73) ou du catalan occidental (P. 38, 56), n'est que partielle — et variable selon les personnes du même temps — aux points qui sont limitrophes de la zone de disparition (P. 74 et 75 du valencien, P. 57 du catalan occidental).

Comme le montrent ces quelques exemples, c'est surtout aux frontières d'aires compactes et uniformes (ou unifiées) que se manifestent le plus clairement les innovations linguistiques, qu'il s'agisse de créations proprement dites ou, au contraire, d'assimilations et de résistances. A cet égard l'*ALC* apporte déjà une foule de documents topiques. Faute de pouvoir aborder les problèmes que pose la répartition ancienne ou moderne des éléments lexicaux dans le domaine qu'a exploré M. Griera [1], on doit du moins signaler certaines de ces « innovations ». Il en est d' « internes », si l'on entend par là qu'elles se montrent à l'intérieur même du domaine : les pluriels en *-is* entre *-es* et *-ès* (P. 44, c. 29, 381, etc.), *kantuk* entre *kantu* et *kanti* (c. 389), *apariar* entre *apaṇar* et *adobar* (c. 17), *maḷa* entre *triḷa* et *batre* (c. 256), *bezet*, *bezada* entre *bes* et *peto* (c. 263), *muresk* entre *blat de moro* et *panis* (c. 276). Il en est d' « externes », qui proviennent de poussées s'exerçant aux frontières de la Catalogne : du nord au sud, la poussée française (ou languedocienne) qui s'affirme surtout en Roussillon (v. les c. 14, 24, 50, 69, 290, 411, 435, 480, 505, 545 aux P. 100 à 104) ; d'ouest en est, la poussée valencienne à Ivissa plus qu'à Majorque et Minorque (c. 308, 326), bien que les Baléares témoignent souvent encore des liens qui les unissent à telle ou telle partie du catalan oriental (c. 80, 191, 323 — sans parler de la phonétique), et surtout la poussée aragonaise sur le catalan occidental, tantôt timide, tantôt largement

c. 124, 387 et 388 ; devant *ẻ* ⊥, P. 91 des c. 238 et 387 ; — nasalisation : de *ą̃*, P. 86 des c. 72, 86, 95 ; de *ǫ*, P. 91 des c. 25 et 586).

1. Cf., en particulier, pour l'indépendance (complète ou à peu près complète) du lexique baléare en regard du reste du domaine les c. 41, 48, 68, 79, 129, 154, 242, 267, 299, 326, 355, 435.

ATLAS LINGÜÍSTIC DE CATALUNYA



triomphante, mais toujours instructive par les accommodations qu'elle provoque (c. 22, 23, 27, 73, 189, 258, 277, 278, 286, 358, 383, 455, 543, 548, 586). — Distribution ancienne des types linguistiques ; prise de conscience, aux diverses époques, de l'unité d'ensemble ou des groupements plus restreints ; pénétration, rapide ou lente, directe ou indirecte, de types nouveaux : autant de questions qui se pressent lorsqu'on a achevé de parcourir les trois premiers volumes de cartes de l'*Atlas lingüístic de Catalunya*. Si l'on se félicite alors que l'*Atlas linguistique de la France* ait été aussi heureusement et aussi diligemment prolongé vers l'Espagne au delà des Pyrénées orientales et centrales, de la Méditerranée au Val d'Aran, on regrette d'autant plus de n'avoir pas encore.... vers l'Est, l'atlas de la Sardaigne,... vers l'Ouest, celui qui embrassera la masse inexplorée de la péninsule ibérique.

Car c'est le mérite singulier des atlas linguistiques que d'exiger des enquêtes toujours plus étendues et toujours plus profondes. Dans son enseignement à l'École des Hautes Études, M. Gilliéron (qui a le renom de n'être pas comparatiste) a maintes fois déploré de se trouver arrêté dans une étude de mot par l'ignorance de ce qui s'est passé ou de ce qui se passe précisément en Italie et en Espagne : il faut souhaiter que les romanistes puissent disposer bientôt des instruments de travail que l'initiateur de l'*ALF* a appelés de tous ses vœux. Ils seront, certes, plus encombrants que des grammaires et des dictionnaires, historiques et descriptifs ; ils exigeront qu'on les perfectionne de toute manière [1] et, en particulier, qu'on les complète en faisant entrer dans leurs cadres (topographique et lexicologique) tout ce qu'un siècle de recherches a accumulé, sinon de théories, du moins de documents philologiquement sains (ou qu'ils contribueront eux-mêmes à assainir) [2] ; mais ils formeront — ou je me trompe fort — les assises solides sur lesquelles pourra s'édifier la linguistique romane de demain.

Strasbourg. A. TERRACHER.

1. La *Revue de Linguistique romane* espère pouvoir consacrer quelque jour un numéro spécial à la technique des enquêtes sur les parlers vivants de la Romania.

2. Voir ci-dessus (pp. 192-236) l'exemple le plus récent de ces « encadrements » et « assainissements » (J. Jud, Éteindre *dans les langues romanes*).

Le gérant : A. TERRACHER.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXV

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

ATLAS LINGUISTIQUE

DE LA

FRANCE

PAR

J. GILLIÉRON et E. EDMONT

35 fascicules de 50 cartes chacun. L'ouvrage complet..... **1.000** fr. »

SUPPLÉMENT

1920, fort vol. in-4 de 300 p., br..... **100** fr. »

TABLE DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Gr. in-8 de VIII-519 p..... **52** fr. **50**

CORSE

Parus : 4 fasc. in-4 (de 200 cartes chacun). — Le fasc. in-folio (avec l'engagement à l'ouvrage complet : 10 fascicules)..... **37** fr. **50**

ATLAS LINGÜÍSTIC DE CATALUNYA

par A. GRIERA.

Gr. in-folio, 1923-1925. — Vol. I-III, 586 cartes. Chaque..... **75** pesetas
L'ouvrage comprendra 10 volumes.

BASSE-BRETAGNE

par P. LE ROUX.

8 fascicules à **30** fr. Le fascicule I est paru.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

VOLUMES IN-8° RAISIN

11. GILLIÉRON (J.). **Pathologie et thérapeutique verbales.** IV, 1921, 222 pages..... 25 fr. »
13. GILLIÉRON (J.). **Thaumaturgie linguistique.** I. Les naissances miraculeuses de Mouchette-Abeille. II. ***Cuminchoare** « Commencer » nénuphar du Sahara, 1923, in-8, 153 pages..... 12 fr. »
15. MEILLET (A). **Le slave commun**, XVI-448 p..... 50 fr. »
16. **Les langues du monde**, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. MEILLET et MARCEL COHEN. 1924, in-8° raisin, 813 pages, 12 croquis et 18 cartes linguistiques hors texte en couleurs..... 95 fr. »
Relié toile pleine..... 110 fr. »
17. **Mélanges linguistiques**, offerts à M. J. VENDRYES par ses amis et ses élèves. 1925, in-8°, 380 p..... 40 fr. »

Revue Celtique, dirigée par J. LOTH, membre de l'Institut. II, 1926. Abonn. annuel 40 fr. — U.P. $ 2.50

Revue de Philologie française, dirigée par L. CLÉDAT et J. GILLIÉRON, 1926. Abonnement annuel..... 40 fr. — U. P. $ 2.50

Revue des Études Latines, publiée par la Société des Études Latines ; Secrétaire : J. MAROUZEAU. T. III, 1925. Abonnement annuel... 30 fr. — U. P. $ 2.50

Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes. III. 1925. 40. fr. — U.P. $ 2.50

Romania, fondée par P. MEYER et G. PARIS, publiée par MARIO ROQUES, t. XLVIII, 1926. Abonnement annuel..... 50 fr. — U.P. $ 3 »

Bulletin du Cange. Archivum Latinitatis Medii Ævi. Consociatarum Academiarum auspiciis conditum. Tome II. 1925. 4 fascicules par an. Abonnement annuel..... 25 fr.

CLÉDAT (L.). **Manuel de linguistique romane**, 1925, in-4°, 144 p.... 12 fr. »

DONCIEUX (G.). **Le romancero populaire de la France**. Textes critiques. Index musical par J. Tiersot. Gr. in-8°..... 30 fr. »

GODEFROY (F.). **Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes.** 10 vol. in-4° (derniers exemplaires)..... 1.500 fr.

HUGUET (Edmond). **Dictionnaire de la langue française au XVIe siècle.** Paraît par fascicules de 80 p., à 18 fr. le fascicule. Les fascicules 1 à 3 ont parus.

JEANROY (A.). **Les origines de la Poésie lyrique en France.** 3e éd. revue et augmentée, 1925, in-fol., 536 pages..... 40 fr. »

LABANDE-JEANROY (Th.). **La question de la langue en Italie, de Baretti à Manzoni.** 1925, in-8°, 135 pages..... 12 fr. »

MEYER (Paul). **Documents linguistiques du midi de la France**, recueillis et publiés avec glossaires et cartes. Ain, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes. 1919, fort volume in-8°, cartes..... 50 fr. »

Mélanges d'histoire du Moyen Age offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves. 1925. In-8°, 740 pages..... 125 fr. »

Paris (Gaston). **Mélanges de littérature française du Moyen Age.** In-8°, 710 pages..... 50 fr. »

Société des Anciens Textes français. Cotisation annuelle donnant droit aux publications et Bulletins de la Société..... 40 fr. »

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXV